ORIGINES DE L'ÉGLISE

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

L'ABBÉ C. FOUARD

Cinquième édition, revue et corrigée

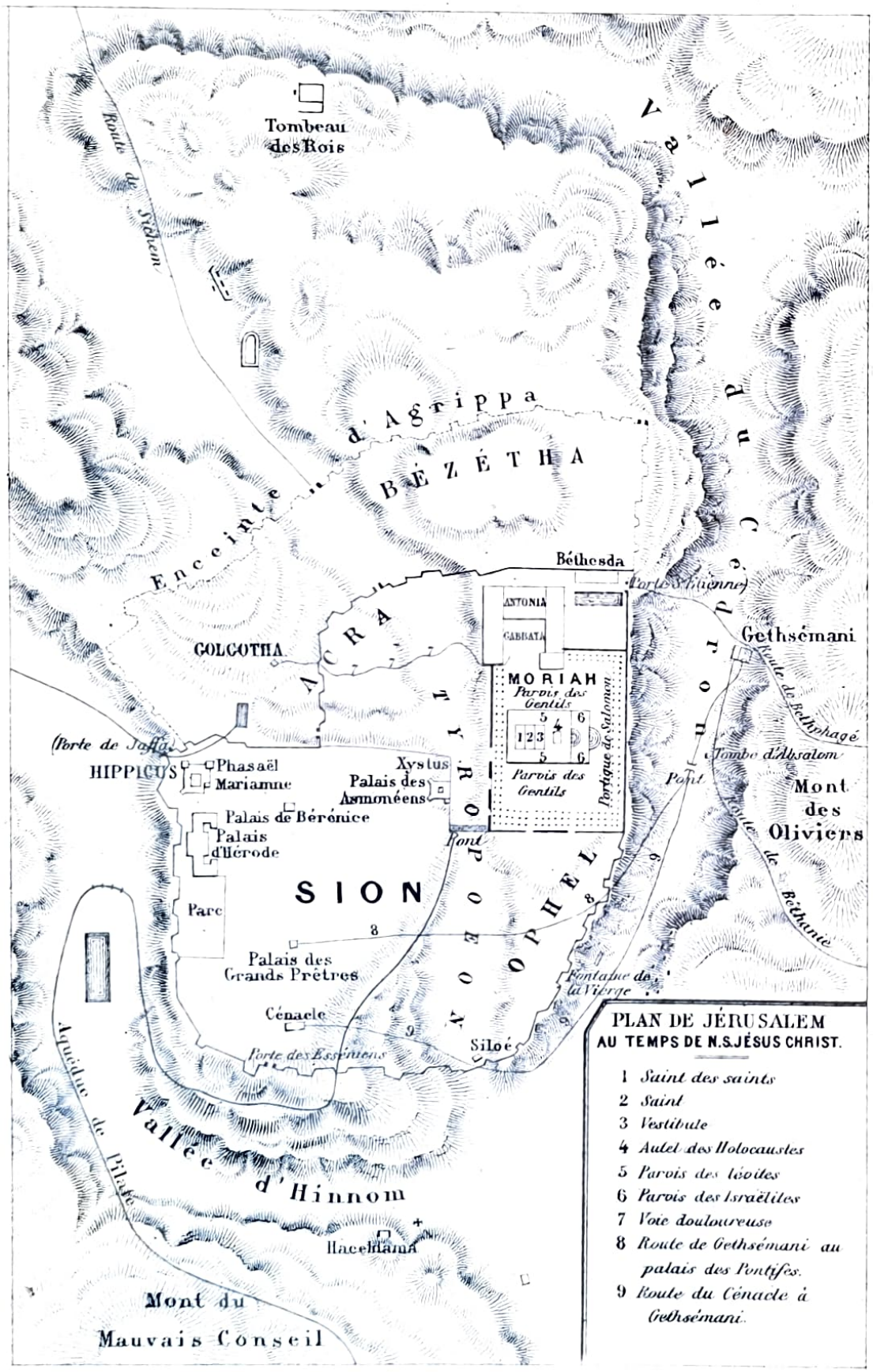
TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

1888



PLAN DE JÉRUSALEM
AU TEMPS DE N.S. JÉSUS CHRIST.

1 *Saint des saints*
2 *Saint*
3 *Vestibule*
4 *Autel des Holocaustes*
5 *Parvis des Israëlites*
6 *Parvis des Israëlites*
7 *Voie douloureuse*
8 *Route de Gethsémani au palais des Pontifes.*
9 *Route du Cénacle à Gethsémani.*

Imp. F. Menetrier, Paris.

LIVRE CINQUIÈME

TROISIÈME ANNÉE

DU

MINISTÈRE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER.

SÉJOUR DE JÉSUS A TYR ET DANS LA DÉCAPOLE.

I. LES ABLUTIONS PHARISAÏQUES.

Mat., XV, 1-20. — Marc., VII, 1-23.

La seule année qui séparait Jésus de la mort, s'ouvrait pleine de menaces. La Judée, premier objet de ses soins, le traitait en ennemi; « il ne voulait plus la parcourir, parce que les Juifs cherchaient à le tuer[1]; » Jérusalem était comme fermée pour lui, elle célébrait alors la Pâque sans qu'il y pût paraître; la Galilée se détachait à son tour, et Capharnaüm s'emplissait de murmures. Le Seigneur n'avait plus d'autre ressource que d'errer à travers les contrées païennes, le royaume de Philippe et les régions situées au delà du Jourdain. Nous l'y verrons poursuivi de ville en ville, de désert

[1] Joan., VII, 1.

en désert, jusqu'au jour où, sa mission remplie, il se livrera de lui-même aux bourreaux.

Cependant, si Capharnaüm perdit sa foi première, elle ne conçut jamais pour le Maître naguère acclamé par elle la haine que lui portait Jérusalem; Jésus y demeura en paix jusqu'au retour des pèlerins qui étaient montés au temple, mais la Pâque terminée, il vit de nouveau les espions autour de lui. C'étaient « des pharisiens et quelques scribes descendus de la ville sainte [1], » pleins des maîtres fameux qu'ils venaient d'entendre, et plus ardents que jamais à maintenir leurs observances.

La liberté que prenait le Seigneur à l'égard des prescriptions pharisaïques était, comme nous l'avons dit, le scandale de ces sectaires. Or nous savons jusqu'où, dans leurs ablutions [2], les Juifs de ce temps-là, et en particulier les pharisiens, portaient le scrupule. Saint Marc nous les montre, avant chaque repas, se purifiant soigneusement les mains et les frottant l'une contre l'autre à poing fermé [3], se plongeant même en-

---

[1] Marc., VII, 1.

[2] Les observances rabbiniques touchant les purifications remplissent de leurs détails puérils une grande partie des six Seder du Talmud intitulées *Taharôth, les Purifications*. Nulle part ailleurs, dans cette vaste compilation, le ridicule des prescriptions pharisaïques ne se montre plus à découvert.

[3] Marc., VII, 3. Tel est le sens probable de la leçon πυγμῇ, donnée par la plupart des manuscrits : les traditions rabbiniques rapportent qu'en effet les zélateurs avaient coutume de se laver ainsi les mains (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Marc., VII, 3). Pour traduire cette expression, comme la Vulgate et la version syriaque, par « crebro » ou « diligenter », il faut adopter la variante du manuscrit du Sinaï, et lire πυκνά. Théophylacte et Euthyme donnent un autre

tièrement dans l'eau quand ils revenaient de la place publique[1], lavant les coupes, les urnes[2], les vaisseaux d'airain, le bois des lits où s'étendaient les convives. Et ces soins infinis n'étaient pas des pratiques qu'on fût libre de négliger, mais des traditions d'anciens rabbis, aussi rigoureusement imposées que les préceptes de la Loi. On devait, pour y demeurer fidèle, chercher même au loin l'eau nécessaire, et le rabbi Akiba fut loué de s'être exposé à mourir de soif en prison plutôt que de boire sans se purifier les mains[3]. Les saducéens, il est vrai, raillaient de telles minuties, et demandaient aux pharisiens s'ils n'arroseraient pas bientôt le soleil d'eau lustrale[4]; mais ce dédain n'ôtait aux scribes rien de leur empire, et violer une de leurs observances n'en passait pas moins aux yeux du peuple pour un forfait[5].

---

commentaire. Νίπτεσθαι πυγμῇ signifie pour eux « se laver les bras jusqu'au coude ».

[1] Ἀπ' ἀγορᾶς, c'est-à-dire, comme l'indique la variante de certains manuscrits : ὅταν ἔλθωσιν, « lorsqu'ils reviennent du marché. » Le texte grec, à la vérité, pourrait être traduit autrement : « Et ils ne mangent rien de ce qu'ils ont acheté au marché qu'ils ne l'aient lavé » (Arien, *Epict.*, III, 19, 5). Nous ne croyons pas toutefois devoir adopter cette interprétation, qui détruit la suite des idées, car rien de plus naturel et de moins pharisaïque que de laver les aliments avant de les apprêter.

[2] Ξεστῶν. « Sextarius » est un des nombreux mots latins auxquels S. Marc donne une forme grecque.

[3] Buxtorf, *Synagoga Judaïca*, p. 236.

[4] C'est pour avoir purifié le chandelier à sept branches que les pharisiens s'attirèrent cette raillerie. (*Chagigah*, III, 8.)

[5] « Quicunque panem edit absque lotione manuum, proinde facit ac si rem haberet cum muliere meretrice. » (*Tenchuma*, f. 93, 2.)

Les apôtres, élevés à révérer les docteurs de la Loi, tremblaient encore devant eux; leur émoi fut vif, quand ils les virent s'approcher du Christ et le blâmer [1] : « Pourquoi vos disciples ne suivent-ils pas les traditions des anciens, et mangent-ils avec des mains impures? » Jésus ne permit pas que ces hypocrites abusassent de la simplicité des apôtres; il prit aussitôt la défense des siens, et opposant reproche à reproche [2] : « Et vous, dit-il, pourquoi transgressez-vous la Loi de Dieu, afin de suivre vos traditions? Dieu a dit : Honore ton père et ta mère [3]; et vous, vous dites : Si un homme dit à ses parents : J'ai voué à Dieu tout ce dont j'aurais pu disposer pour vous; » le mot « corban » prononcé, le vœu est irrévocable [4], et « vous ne permettez plus au fils de rien faire pour son père et sa mère. Ainsi vous mettez à néant la Loi de Dieu par vos traditions [5]. Hypocrites! c'est bien de vous qu'Isaïe a prophétisé : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Ils m'honorent vainement [6], ensei-

---

« Si quis manus post cibum sumptum non lavat, idem est ac si hominem interficiat. » (*Sabbath,* f. 36.)

[1] Marc., VII, 5.

[2] Mat., XV, 3-4.

[3] Marc., VII, 11-13.

[4] Le mot *corban* signifie « don, chose vouée à Dieu ». Au sentiment des scribes, il suffisait de le prononcer, même inconsidérément, et de dire : « Ceci est un corban, » pour être engagé par un vœu inviolable, qui l'emportait sur tout autre devoir.

[5] Mat., XV, 7.

[6] Is., XXIX, 13. Μάτην peut signifier : « sans fruit ; » ou, comme le traduit la Vulgate, « sans cause, sans raison ». Leur culte est vain, parce qu'ils suivent non des pratiques révélées par Dieu, mais des observances tout humaines.

gnant des doctrines et des ordonnances humaines. »

C'était la première fois que Jésus flétrissait ainsi les pharisiens, qu'il les traitait d'hypocrites, et s'en prenait au fond même de leur doctrine. Il s'était tu jusqu'alors sur leur prétention de donner à l'enseignement des rabbis la même force qu'aux préceptes divins; il n'avait pas dissuadé le peuple de croire que ces observances vinssent de Moïse et formassent une seconde Loi. Il était temps de montrer que les pharisiens n'établissaient leurs traditions que sur les ruines des commandements. Jésus le fit avec une autorité si imposante, il porta dans les esprits une telle conviction, que ses ennemis se retirèrent confondus.

La foule s'éloignait à leur suite; Jésus la rappela[1] : « Écoutez-moi tous, dit-il, et comprenez. Il n'y a rien hors de l'homme, qui, entrant en lui, le puisse souiller; mais ce qui sort de l'homme, c'est là ce qui le rend impur. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » Et laissant là le peuple, il rentra dans sa demeure.

La parole du Christ fut aussitôt rapportée aux scribes; elle les touchait au vif, condamnant leurs ablutions, qui n'enlevaient pas les souillures de l'âme ; laissant même pressentir que les purifications mosaïques, respectées encore de Jésus, feraient bientôt place aux seules prescriptions de la pureté intérieure. Leur indignation fut extrême, leur colère si menaçante, que les disciples effrayés revinrent vers le Seigneur[2]. « Savez-

---

[1] Marc., VII, 14.

[2] Mat., XV, 12-14.

vous, lui dirent-ils, que les pharisiens ont été scandalisés de cette parole? » Jésus les accueillit avec sérénité, et répéta que ces observances, inventées par l'homme et réprouvées de Dieu, devaient disparaître : « Toute plante, dit-il, que mon Père céleste n'a point plantée sera arrachée; si un aveugle en conduit un autre, tous deux tomberont dans la même fosse. »

Cette fermeté rendit la paix aux apôtres, mais leurs esprits grossiers ne parvenaient pas à démêler le sens des paroles qui avaient scandalisé les scribes : « Seigneur, dit Pierre au nom de tous[1], expliquez-nous cette parabole. » Cédant à leurs désirs, le Maître répondit : « Quoi! êtes-vous donc aussi sans intelligence[2]? Ne comprenez-vous pas que toute chose du dehors entrant dans l'homme ne peut le rendre impur, parce qu'elle n'entre pas dans son cœur, mais va dans le ventre et se rejette dans le lieu secret avec l'impureté des aliments? Mais ce qui sort de l'homme, c'est là ce qui le rend impur, car c'est du dedans et du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, les fourberies, les impudicités, l'œil envieux, les blasphèmes, l'orgueil, la folie. C'est là ce qui souille l'homme; mais manger sans se laver les mains, non! cela ne souille point l'homme. »

---

[1] Mat., xv, 15-20.
[2] Marc., vii, 18.

II. LA CHANANÉENNE.

Mat., xv, 21-28. — Marc., vii, 24-30.

Jésus n'avait pu confondre les pharisiens sans ulcérer leurs cœurs. Bientôt ils suscitèrent au Maître de si redoutables ennemis, qu'il se vit contraint à quitter la Galilée pour n'y plus revenir qu'à de rares intervalles. Franchissant les frontières de Zabulon et de Nephtali[1], il chercha alors un asile dans les provinces païennes, et y demeura pendant près de six mois, tout entier aux apôtres qu'il achevait d'instruire, et à son Église dont il leur traçait le plan divin.

Les évangélistes donnent peu de détails sur ce voyage; ils rapportent seulement qu'étant sorti de la Galilée peu après la Pâque (avril), le Sauveur passa de Tyr dans la Décapole, aborda un instant aux rives de Génésareth, remonta aussitôt dans la vallée du haut Jourdain, et ne retourna à Capharnaüm que vers la fête des Tabernacles (fin de septembre)[2]. Durant cet exil volontaire, le Maître cherchait la solitude, changeant probablement de séjour dès que sa venue était remarquée

---

[1] Les paroles de S. Matthieu (xv, 21), ἀνεχώρησεν εἰς τὰ μέρη Τύρου καὶ Σιδῶνος, ne signifient pas seulement que Jésus se retira dans les parties de la Galilée voisines de Tyr et de Sidon, mais qu'il vécut sur cette terre étrangère. En effet, S. Marc dit expressément qu'il partit de Tyr, et passa par Sidon, pour revenir vers la mer de Galilée (Marc., vii, 31).

[2] Marc., vii, 24, 31 ; viii, 10, 27 ; Joan., vii, 1, 2.

dans un lieu, car il n'était pas envoyé pour éclairer lui-même les gentils; aussi, fidèle à sa mission, s'attachait-il à demeurer inconnu dans ces riches contrées[1].

Sa présence néanmoins ne put rester entièrement ignorée; depuis longtemps en effet son nom était célèbre au delà d'Israël; de Tyr et de Sidon on venait l'écouter, solliciter la guérison des malades, et toute la Syrie savait qu'un prophète, fils de David, illustrait alors le pays de Juda[2].

Or, comme il passait sur une route voisine de Tyr ou de Sarepta[3], une femme entendit parler de lui et sortit de la demeure[4] où sa fille s'agitait dans des transports furieux : « Ayez pitié de moi, s'écria-t-elle, Seigneur, fils de David, ma fille est cruellement tourmentée du démon. » L'Évangile nous apprend ce qu'était cette suppliante[5] : Grecque de langage et de mœurs,

---

[1] Jésus paraît avoir suivi de préférence les rives de la mer, celles du Léontès et du Jourdain. Sur une terre étrangère, il fallait se procurer la nourriture de chaque jour, et les apôtres la demandaient sans doute au produit de leur pêche.

[2] Marc., III, 8 ; Mat., IV, 24.

[3] Les Homélies attribuées à S. Clément (II, 19 ; III, 73) donnent à la Chananéenne le nom de Justa, à sa fille celui de Bérénice, et certaines traditions veulent que Sarepta ait été son séjour ; mais il paraît probable que le miracle eut lieu près de Tyr, car S. Marc (VII, 31) ajoute aussitôt après le prodige que Jésus partit des confins de cette ville pour se rendre à Sidon. Or Sarepta se trouve entre les deux cités ; il n'y était donc pas arrivé quand il fit ce miracle.

[4] Ἀπὸ τῶν ὁρίων (Mat., XV, 22) doit être joint à Καναναία : « une Chananéenne de ces régions ». Ἐξελθοῦσα, employé absolument, signifie donc : « sortant de la cité, de la maison qu'elle habitait ».

[5] Marc., VII, 26 ; Mat., XV, 22.

elle habitait les provinces phéniciennes de la Syrie, et descendait de la race de Chanaan ; un sang réprouvé coulait donc dans ses veines. Le Sauveur ne lui répondit pas une seule parole.

Sans prendre garde au silence du Christ, cette femme se mit à le suivre, continuant de l'implorer. Jésus entra dans une maison pour y demeurer caché[1], mais la Chananéenne n'en priait que plus ardemment et redoublait d'instance auprès des apôtres demeurés au dehors. Fatigués de ses cris, et craignant d'ailleurs que le concours du peuple ne dévoilât le secret dont se couvrait leur Maître, ceux-ci vinrent à lui : « Renvoyez-la, dirent-ils, car elle crie après nous[2]. » Jésus ne congédiait jamais ceux qui le suppliaient sans exaucer leurs prières, et les apôtres ne doutaient pas que cette fois encore il n'en usât de même; mais il se contenta de répondre : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. »

Ce refus, rapporté à la Chananéenne, ne la rebuta point ; elle résolut d'entrer en lutte avec le Seigneur lui-même, de forcer les décrets du ciel, et de mériter, bien que païenne, d'être traitée comme un enfant d'Abraham. Elle franchit le seuil de la maison, pénétra jusqu'à Jésus et se jeta à ses pieds : « Seigneur, s'écria-t-elle, assistez-moi. » Le Maître continua de mon-

---

[1] Saint Marc (VII, 24) indique évidemment que l'entrevue de Jésus et de la Chananéenne eut lieu dans l'intérieur d'une maison. Εἰσελθὼν εἰς οἰκίαν, οὐδένα ἠθέλησεν γνῶναι (VII, 24)... γυνὴ... εἰσελθοῦσα προσέπεσεν πρὸς τοὺς πόδας αὐτοῦ (VII, 25).

[2] Mat., XV, 23-25.

trer la même dureté; rien ne parut l'émouvoir, ni ces larmes, ni la compassion des apôtres, étonnés de le voir pour la première fois impitoyable. « Laissez d'abord rassasier les enfants, dit-il, car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens[1]. » La mère ne plia point; elle accepta cet outrage qui la ravalait au rang des animaux impurs[2], mais ce fut pour en tirer avantage et tourner contre le Christ ses propres paroles. « Cela est vrai, Seigneur, répondit-elle, mais les petits chiens mangent au moins sous la table les miettes[3] du pain des enfants. »

A ce trait, Jésus se laissa vaincre; il n'avait résisté que pour porter jusqu'à l'héroïsme une foi qu'il voyait à toute épreuve. La tendresse de son cœur, si longtemps contenue, s'épancha dans un cri de joie : « O femme, votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous voulez[4]! » La Chananéenne revint à la maison où

---

[1] Marc., VII, 27.

[2] Le chien était aux yeux des Juifs un animal immonde et l'image de l'impudeur. Aujourd'hui encore, dans tout l'Orient, il est un objet de dégoût. Semblable d'extérieur au loup, il erre à l'abandon, sale, décharné, ne vivant que d'ordures. Les musulmans, dans leur mépris pour les chrétiens, donnent souvent à ceux-ci le nom injurieux de chiens; les Juifs traitaient de même les païens. « Nationes mundi canibus assimilantur. » (*Midrash Tillim*, f. 6, 3.)

[3] Le mot ψίχια désigne probablement un pain semblable à celui des Arabes, qui rappelle nos oublies, et a l'épaisseur et la souplesse du linge. Les Orientaux, mangeant avec leurs doigts, les nettoient avec ce pain, qu'ils jettent ensuite aux chiens. Les Grecs employaient à cet usage des boulettes de mie de pain, qu'ils nommaient ἀπομαγδαλίαι (Aristophane, *Equites*, 415).

[4] Mat., XV, 28.

elle avait laissé sa fille; le démon était disparu, et l'enfant reposait sur son lit.

L'Évangile ne fait pas mention d'autres miracles accomplis sur les terres païennes; il ajoute seulement que Jésus, « partant des confins de Tyr, revint par Sidon vers la mer de Galilée[1] ». Cette route traversait une des plus belles provinces de l'empire romain, car Tyr, la reine des mers, ne « se taisait » pas encore « au milieu des eaux[2] », et des flottes y apportaient chaque jour les trésors du monde; Sarepta gardait les souvenirs d'Élie et d'Élisée, Sidon ses pêcheries de pourpre; partout, sur ces rives, les bosquets de palmiers et d'orangers ombrageaient les mystères d'Astarté et de Baal. Il n'y avait rien là qui méritât d'attirer les regards de Jésus : ses pensées étaient ailleurs; son âme, élevée au-dessus de la terre, ne pouvait être touchée des beautés qui passent. Il ne cherchait que des infortunes à soulager, des cœurs abattus dont il pût ranimer le courage; il se détourna donc d'une contrée trop riante pour l'homme de douleur, et pénétrant dans la vallée du Léontès, il vint aux sources du Jourdain, et de là descendit dans la Décapole.

---

[1] Marc., VII, 31.
[2] Ezech., XXVII, 32.

III. LA DEUXIÈME MULTIPLICATION DES PAINS.

Marc., VII, 31-37; VIII 1-9. — Mat., XV, 29-38.

La Décapole était située à l'est de la mer de Tibériade, et s'étendait au nord vers Damas, au midi jusqu'au torrent de Jabbok. Elle formait, comme l'indique son nom, une confédération de dix villes libres, demi-païennes, que les Juifs, au retour de la captivité, n'avaient pu soumettre. Jésus n'était pas un inconnu pour ces cités grecques, car les possédés de Gergésa y avaient proclamé la puissance de leur Sauveur; aussi, à peine sa venue fut-elle divulguée, qu'on lui amena un homme sourd et muet[1]. Ceux qui le conduisaient suppliaient Jésus de lui imposer les mains : il ne leur refusa point cette grâce, mais souhaitant de trouver dans la Décapole la même retraite qu'en Phénicie, il ne voulut accomplir le miracle qu'en secret. Il prit donc la main de l'infirme, qu'il entraîna hors de la foule, lui mit ses doigts dans les oreilles pour marquer qu'elles s'ouvriraient, et toucha d'un peu de salive la langue qui allait bientôt être déliée; puis il leva les yeux au ciel et gémit, soupirant à la fois et sur le triste état où le péché réduit l'homme, et sur tant de cœurs sourds à la vérité. « Ephphetha[2], dit-il, ouvrez-

---

[1] Marc., VII, 32-35.

[2] Il est remarquable que Jésus, bien qu'il fût alors au milieu de colons originaires de la Grèce, et parlant la langue de cette contrée,

vous ! » « Et aussitôt les oreilles s'ouvrirent, le lien de la langue se rompit, et le muet parlait distinctement. »

Jésus commanda le silence aux témoins du prodige [1], mais ceux-ci n'écoutèrent que leur reconnaissance; « plus il leur défendait de parler, plus ils le célébraient : Il a bien fait toutes choses, disaient-ils, il a fait entendre les sourds et parler les muets. » Vainement, pour échapper à leurs démonstrations, le Maître se retira dans la région déserte qui se trouve au levant du lac de Génésareth; de la colline où il était assis, il vit bientôt de grandes troupes venir à lui [2]. On lui amenait de toutes parts « des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes [3] et beaucoup d'autres qu'on jetait à ses pieds, » avec l'assurance qu'ils se relèveraient guéris. Jésus, touché de leur foi, les exauça, « de sorte que le peuple était dans l'admiration, voyant les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles voir, » et, dans leur joie, ces païens de la Décapole « glorifiaient hautement le Dieu d'Israël ».

Cependant l'affluence croissait d'heure en heure; bientôt quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, se trouvèrent réunis dans ces lieux

---

employa le mot araméen « Ephphetha », אִתְּפַתַּח. De ce fait et de quelques autres analogues, on a conclu avec vraisemblance qu'il se servait ordinairement de cet idiome.

[1] Marc., VII, 36, 37.

[2] Mat., XV, 29-31.

[3] Κυλλός, comme le fait remarquer S. Jérôme, signifie proprement « impotent du bras ».

écartés[1]. Pendant trois jours, ils s'attachèrent au Sauveur, ne songeant qu'à le suivre; mais les provisions s'épuisèrent, et, loin de tout village, ils tombèrent dans une extrême détresse. Jésus résolut une fois encore de dresser pour ce peuple une table dans le désert, et il appela les apôtres : « J'ai pitié de cette foule, dit-il[2], parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent avec moi et ils n'ont rien à manger; et, si je les renvoie ainsi en leurs maisons, les forces leur manqueront, car quelques-uns sont venus de loin. » Les douze furent surpris d'un pareil dessein; sans doute ils n'avaient pas oublié le prodige accompli près de Bethsaïde quelques mois auparavant, mais ils se souvenaient aussi de l'accueil fait à la Chananéenne, du pain des enfants qu'il ne faut pas donner aux chiens, et ne s'attendaient pas que leur Maître prodiguât à des païens les mêmes libéralités qu'aux fils d'Israël[3]. « Comment, dirent-ils, trouver dans le désert assez de pain pour rassasier cette multitude? — Combien avez-vous de pains? demanda Jésus. — Sept, répondirent-ils, et quelques petits poissons. » Alors il ordonna à la troupe de s'asseoir sur la terre, prit les sept pains et les poissons; puis, rendant grâces, il les rompit, les donna à ses disciples, et les disciples les donnèrent au peuple. Les quatre mille hommes, les femmes, les enfants mangèrent et furent rassasiés. Pour les apôtres, ramassant, sans y être conviés cette fois, les morceaux

---

[1] Mat., xv, 38.
[2] Mat., xv, 32; Marc., viii, 3.
[3] Mat., xv, 33-37.

superflus, ils en remplirent sept grandes corbeilles[1]. Il restait à congédier cette foule dont la foi avait troublé la solitude du Maître; Jésus ne trouva chez elle ni les résistances, ni les projets ambitieux des Juifs de Bethsaïde : tous se montrèrent dociles et partirent[2].

---

1 Les évangélistes ne parlent pas ici, comme dans la première multiplication des pains, de petites mannes de jonc : κοφίνους, mais de corbeilles appelées σπυρίδας, évidemment plus grandes, puisque les fidèles se servirent d'un panier de ce genre pour descendre S. Paul des remparts de Damas (Act., IX, 25).

2 Marc., VIII, 9.

CHAPITRE SECOND.

LA CONFESSION DE PIERRE.

Mat., xv, 39 ; xvi, 1-28. — Marc., viii, 10-38 ; ix, 1. — Luc., ix 18-27.

Quand le peuple se fut éloigné, Jésus descendit sur la grève, d'où une barque l'emporta vers la rive opposée[1]. Quel dessein le ramenait en des lieux désormais hostiles ? Allait-il de nouveau semer la parole sainte dans les champs de Génésareth, ou cherchait-il à travers les régions montueuses de Zabulon une solitude plus profonde ? Cette dernière hypothèse paraît vraisemblable, car le Maître alla débarquer non pas à Capharnaüm, mais aux rives désertes de Magdala[2], et saint Marc nous le montre gagnant aussitôt Dalmanutha[3],

---

[1] Mat., xv, 39.

[2] Les manuscrits donnent le nom de ce pays sous des formes diverses ; il est probable que le texte original de S. Matthieu portait Μαγαδάν, et qu'on y a substitué le nom plus connu de Μαγδαλά.

[3] Marc., viii, 10. Nous ne savons rien de certain sur cette bourgade. Au midi et à une demi-heure de marche de Magdala, un étroit vallon descend vers le lac ; on y trouve encore, près de sources

pays obscur, situé dans les montagnes qui séparent Magdala de Tibériade.

Mais, quelque soin que prît Jésus de cacher sa présence, il ne put échapper aux persécutions des pharisiens et des saducéens[1]. Longtemps ces derniers avaient paru négliger l'œuvre du Christ : absorbés par les intrigues de la politique, ils s'occupaient peu du prophète galiléen et de son « royaume des cieux » ; mais les scribes juifs étaient enfin parvenus à émouvoir leur indifférence. Tibériade, séjour d'Hérode, était proche, et les officiers de ce prince appartenaient pour la plupart à la secte des saducéens : ce sont quelques-uns d'entre eux que nous voyons ici mêlés aux émissaires du sanhédrin[2]. L'année précédente, il avait suffi au Sauveur de se retirer momentanément pour assoupir la méfiance du tétrarque ; mais depuis ce temps le sang de Jean-Baptiste était sur Hérode et l'agitait ; ses ministres se laissèrent entraîner contre Jésus, et s'unirent aux poursuites des zélateurs de la Loi.

L'attaque de ces ennemis conjurés prit un nouveau tour. Jusque-là les pharisiens s'étaient contentés de rabaisser les miracles du Christ en les attribuant à Béel-

---

abondantes, les ruines d'un village. C'est en ce lieu, appelé par les Arabes Aïn el-Baridèh (la froide fontaine), qu'il faut probablement chercher l'emplacement de Dalmanutha.

[1] Mat., XVI, 1.

[2] Jésus, parlant des adversaires qui viennent ici l'attaquer, dira bientôt, au rapport de S. Matthieu (XVI, 6) : « Gardez-vous du levain des pharisiens et des saducéens ; » au témoignage de S. Marc (VIII, 15) : « Gardez-vous du levain des pharisiens et d'Hérode. » De ces deux textes ainsi rapprochés, il est naturel de conclure que les saducéens dont il est ici question appartenaient à la cour d'Hérode.

zébub, persuadant au peuple qu'aucun prodige accompli sur la terre ne prouve une mission divine, parce qu'aucun n'est au-dessus du pouvoir des démons. A Dalmanutha, ils mirent le Sauveur au défi « de faire un signe dans les airs », d'arrêter le soleil ainsi que Josué, de lancer, comme Samuel, le tonnerre dans un ciel serein, ou de s'entourer, à l'exemple d'Élie, de feux et d'éclairs[1].

Jésus dédaigna cette provocation, de même qu'il avait rejeté les demandes de Satan dans le désert. Toute puissance lui était donnée au ciel et sur la terre, les pauvres et les infirmes de Judée le savaient; mais s'en servir au gré de ses ennemis et triompher d'eux par des prodiges inutiles, le Maître ne pouvait s'abaisser jusque-là[2]. Il se contenta de se tourner vers le couchant, et de montrer le soleil qui dorait de ses derniers rayons la cime des montagnes : « Au soir, répondit-il[3], vous dites : Il fera beau demain, car le soleil est rouge. Et le matin : Il y aura de l'orage aujourd'hui, car le ciel brille d'un feu sinistre. Hypocrites! vous discernez ce que présage la face du ciel[4], et vous ne savez pas

---

[1] Mat., XVI, 1 ; Jos., X, 12 ; I Reg., XII, 17 ; IV Reg., I.

[2] « Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des « signes dans le ciel », tels que les Juifs les demandaient : il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. » (Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIe partie, chapitre XIX.)

[3] Mat., XVI, 2-4.

[4] Les Juifs, comme tous les Orientaux, examinaient curieusement les mouvements de l'air, les variations de la température, l'as-

reconnaître les signes des temps où vous êtes ! » Quels signes plus manifestes pourtant que le sceptre sorti de Juda, les semaines de Daniel écoulées, la prédication de Jean, les infirmes guéris, les morts ressuscités? Tant d'aveuglement arracha un soupir au Sauveur : « Quoi ! s'écria-t-il, cette race mauvaise et adultère cherche un signe ! Il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe de Jonas, le prophète [1]. » Et laissant aux pharisiens cette prophétie de sa résurrection, Jésus remonta dans la barque.

Il quitta donc de nouveau les côtes de Galilée, et fit voile vers le nord du lac, dont il vit les rives s'éloigner et disparaître dans l'ombre : Capharnaüm, Bethsaïde, Chorozaïn le rejetaient pour se livrer à ses ennemis [2] ! Cependant, dans la hâte du départ, les apôtres avaient oublié de renouveler leurs provisions; un seul pain restait, et ils s'en aperçurent quand la barque fut au large [3]. Comme ils s'attristaient, Jésus prit la parole pour les détourner de ces soins matériels : « Faites at-

---

pect du ciel, et tiraient de leurs observations des règles assez sûres pour pronostiquer le beau ou le mauvais temps (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Mat., XVI, 2). Cette science, du reste, était très répandue non seulement en Orient, mais en Grèce et à Rome : « Si circa occidentem rubescunt nubes, serenitatem futuræ diei spondent : concavus oriens pluvias prædicit : idem ventos, cum ante exorientem eum nubes rubescunt : quod et si nigræ rubentibus intervenerint (πυῤῥάζει στυγνάζων, Mat., XVI, 3), et pluvias. » (Pline, *Historia naturalis,* XVIII, 35.)

[1] Marc., VIII, 12; Mat., XVI, 4.

[2] Marc., VIII, 13.

[3] Id., VIII, 14.

tention, leur dit-il, et prenez garde au levain des pharisiens et des saducéens [1]. »

Les disciples, croyant que le Maître entrait dans leurs sollicitudes, se demandèrent ce qu'il voulait dire. Les blâmait-il de s'être embarqués sans vivres, ou défendait-il d'accepter le pain des saducéens et des pharisiens? Nul ne songea au levain secret qui fermente dans le cœur humain pour le corrompre : vainement Jésus avait employé une des images familières aux Juifs pour désigner le péché : il n'était pas compris. « Gens de peu de foi, dit-il [2], pourquoi penser que vous n'avez pas de pain? N'avez-vous donc ni sens ni intelligence? Votre cœur est-il aveugle? Avez-vous des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre? Avez-vous perdu la mémoire? Quand je rompis les cinq pains pour les cinq mille hommes, combien de paniers pleins de morceaux avez-vous emportés? — Douze, dirent-ils. — Et quand je rompis les sept pains pour quatre mille hommes, combien avez-vous remporté de corbeilles pleines? — Sept, répondirent-ils. — Et comment ne comprenez-vous pas que ce n'est point du pain que je vous parlais quand je vous ai dit de prendre garde au levain des pharisiens et des saducéens [3] ? »

A ce reproche, les apôtres sentirent combien ils

---

[1] Mat., XVI, 6. « Au levain d'Hérode », dit S. Marc (VIII, 15). Comme nous l'avons fait observer, il suit de là évidemment que le tétrarque et sa cour voluptueuse partageaient l'incrédulité des saducéens.

[2] Mat., XVI, 8-11 ; Marc., VIII, 17-21.

[3] Mat., XVI, 11, 12.

avaient blessé le cœur du Maître en se défiant de son amour, presque de sa puissance : leurs pensées se relevèrent, et ils comprirent enfin qu'il ne leur avait point dit de se garder du levain qu'on met dans le pain, mais de la doctrine de ses ennemis.

Le lendemain matin, Jésus, arrivé sur les terres de Philippe, remontait le long du Jourdain aux environs de Bethsaïde-Julias, quand on lui amena un aveugle afin qu'il le touchât [1]. Attentif à ne faire aucun acte d'éclat hors de la terre d'Israël, le Seigneur prit l'infirme par la main et le mena loin du bourg pour le guérir en secret. Mais il n'accomplit pas ce prodige comme ceux dont la Galilée fut si souvent témoin, sans effort, d'un mot ou par un seul mouvement de sa volonté, car l'ordre du plan divin était qu'il proportionnât les effets de son pouvoir surnaturel à la foi de ceux qui l'imploraient. L'incrédulité des Nazaréens l'avait empêché de faire pour eux aucun miracle [2] : à Césarée de Philippe, la foi de l'aveugle, faible encore, ne permettant pas de le guérir tout d'un coup, Jésus ouvrit par degrés les yeux du corps à mesure qu'il dissipait les ténèbres de l'âme. De là, les actes extérieurs, multipliés à dessein d'exciter dans le suppliant le désir du salut, les mains imposées sur ses yeux, et la salive du Christ les couvrant comme un baume divin : « Voyez-vous quelque chose ? dit alors Jésus [3]. » L'infirme regardant : « Je vois marcher des hommes,

---

[1] Marc., VIII, 22.
[2] Id., VI, 5.
[3] Id., VIII, 23-26.

répondit-il, qui me paraissent comme des arbres; » et dans sa joie, il se retourna vers le Maître; une seconde fois les mains du Sauveur touchèrent ses yeux, qui alors virent clairement toute chose. Jésus lui commanda le secret avec autorité : « Retournez dans votre maison, lui dit-il, et si vous entrez dans le bourg, ne le dites à personne. »

Le Seigneur paraît avoir été mieux obéi cette fois que dans la Décapole, car nous le voyons aussitôt sortir du village, entouré de ses seuls disciples[1]. Il parvint ainsi aux sources du fleuve et à la capitale, appelée par le tétrarque, Césarée de Philippe, en l'honneur de César Tibère, son protecteur. Fondée sur les ruines de Dan, Césarée gardait encore la grotte de Pan, si fameuse au temps des colons grecs que la ville en porta longtemps le nom de Panée[2]. Mais ni ces restes profanes ni les splendeurs nouvelles de Césarée n'attirèrent le Seigneur. Il ne fit que passer aux alentours de la cité[3], et s'arrêta de préférence au pied de l'Hermon, dans les vallées que le Jourdain naissant remplit d'ombrages et du bruit de ses eaux.

Un fait mémorable entre tous allait illustrer ces contrées. Jésus y priait[4] dans la solitude, quand, s'ar-

---

[1] Mat., XVI, 13, 14.

[2] On le trouve légèrement modifié dans Banias, qui est le nom moderne de cette petite ville.

[3] Luc., IX, 18. Εἰς τὰ μέρη... (Mat., XVI, 13); εἰς τὰς κώμας Καισαρείας τῆς Φιλίππου (Marc., VIII, 27).

[4] C'est à S. Luc que nous devons ce précieux détail. Cet évangéliste, qui passe sous silence tout le voyage de Jésus à Tyr et dans la Décapole, reprend ici la suite des faits.

rachant à l'oraison qui était son repos ici-bas, il appela ses disciples demeurés à l'écart et les interrogea : « Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme? »

Triste fut la réponse : les apôtres avouèrent que personne en Israël ne reconnaissait Jésus pour le Messie. Les uns, saisis des mêmes terreurs qu'Hérode, prenaient le Christ pour Jean-Baptiste ressuscité[1] ; d'autres croyaient entendre Élie; d'autres Jérémie : c'est le Voyant, disaient ils, qui revient parmi nous répéter ses lamentations; beaucoup songeaient à quelque nouveau prophète, mais aucun à ce qu'était Jésus. Si des prodiges éclatants avaient montré en lui le Messie, ce n'étaient là que des éclairs entr'ouvrant un instant la nuit; sur la terre de Juda la lumière était dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprenaient point.

« Et vous, poursuivit Jésus, qui dites-vous que je suis[2] ? »

Cette question, posée dans le temps où le Maître errait loin de sa patrie, mettait les apôtres à une épreuve décisive; Simon la supporta sans fléchir; il prit la parole au nom de ses frères, et s'adressant à Jésus : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant. » La foi de Pierre, si vive déjà dans la tempête et au scandale de Capharnaüm, soulevait le voile qui couvrait la divinité du Sauveur, et par delà ce qui était de l'homme le proclamait Fils de Dieu égal et consubstantiel à son Père, c'est-à-dire Dieu lui-même.

---

[1] Mat., XVI, 14.
[2] Mat., XVI, 16-19.

Jésus écouta la profession de l'apôtre et lui répondit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang[1] qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te le dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes[2] de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

Ces paroles conféraient la primauté au fils de Jonas et établissaient sur lui l'œuvre du Christ, l'Église dont pour la première fois nous trouvons ici le nom[3]. Simon, l'homme de la chair et du sang, devenait la pierre fondamentale destinée à braver les assauts de l'enfer. Jésus, en faisant de cet apôtre la base de l'Église éternelle, lui assurait la même stabilité qu'à l'édifice, et transmettait les privilèges de Pierre à ses successeurs. Comme lui, tous doivent s'asseoir dans une chaire infaillible et tenir dans leurs mains les clefs, symbole de l'autorité suprême : tous, après lui et comme lui,

---

[1] בָּשָׂר וָדָם, « la chair et le sang, » est une expression familière aux talmudistes pour désigner la partie inférieure de notre nature.

[2] Les portes des villes et des palais sont d'une grande magnificence en Orient, et servent de lieu de réunion non seulement pour la foule, mais pour les tribunaux et les conseils publics. De là le mot de *porte* est devenu, dans les langues orientales, le synonyme de la puissance suprême (la Sublime Porte). A Jérusalem, le conseil de grands prêtres se tenait parfois sous les portes du temple, et le collège des scribes se réunissait près de la porte de Sarah.

[3] Il n'en est plus fait mention dans l'Évangile qu'une seule fois : en S. Matthieu (XVIII, 17).

donnent des lois à l'Église, guident dans les voies du salut les rois et les peuples, les pasteurs et les troupeaux, jugent sans appel, lient et délient sur la terre et dans les cieux, ouvrent et ferment les portes du royaume céleste; pouvoirs presque divins, qui sont la suite naturelle de la promesse faite au fils de Jonas[1] : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »

Mais les grandeurs de l'Église n'étaient alors qu'une espérance : à Pierre et à ses compagnons était réservée la lutte qui précède la victoire, à Jésus des jours plus tristes encore : proscrit, persécuté, entouré d'espions, il était contraint de taire cette promesse d'un royaume triomphant. Aussi, à peine l'eut-il faite aux seuls apôtres, qu'il leur commanda avec menace de garder le silence sur ce qu'ils venaient d'entendre[2]. La confession de Pierre, sa primauté dans l'Église, ses privilèges étaient un secret qui ne devait point sortir du collège apostolique, et il donna pour raison que ses ennemis le feraient bientôt mourir.

C'était la première fois[3] que le Maître parlait expressément de sa mort, à laquelle il n'avait fait jusqu'alors que de mystérieuses allusions. Toutefois il n'alla pas en ce moment jusqu'à dévoiler l'ignominie de la croix, se

---

[1] Les décrets du concile du Vatican, qui déterminent l'étendue de la juridiction papale et le magistère infaillible du pontife romain, sont le commentaire le plus complet et le plus autorisé de la parole de Jésus.

[2] Marc., VIII, 30.

[3] Ἀπὸ τότε ἤρξατο (Mat., XVI, 21). « Antea non ostenderat. » (Bengel, *Gnomon*, in loco.)

contentant de déclarer « qu'il lui fallait se rendre à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des pontifes et des scribes, et mourir[1] ». Il n'ajouta pas « qu'il serait livré par eux aux mains des gentils », et il différa jusqu'au temps de la Passion de dire « qu'il serait couvert de crachats, fouetté et attaché à une croix[2] ». Connaissant par expérience la faiblesse de ses disciples, il prenait garde à ne les point désespérer; aussi, pour ranimer leur courage, prédit-il « que trois jours après il ressusciterait ».

Si consolante que fût cette promesse, elle ne satisfit point l'ardeur de Pierre. Les louanges qu'il avait reçues et la joie d'avoir confessé, au nom de tous, la divinité du Maître, enflaient sa vanité : il eut la présomption de s'opposer au Seigneur, et de l'arrêter sur une voie qui le menait à la mort. Le prenant par la main[3], il l'entraîna à l'écart et se mit à le blâmer : « A Dieu ne plaise! Seigneur, cela ne vous arrivera pas. » Jésus se détourna, et regardant les apôtres, il dit assez haut pour que ceux qui avaient ouï l'éloge entendissent le reproche : « Arrière, Satan[4]! tu m'es un scandale, car ta sagesse n'est pas de Dieu, mais de l'homme. »

Pierre humilié se taisait : Jésus, ramenant leurs pen-

---

[1] Mat., XVI, 21 ; Marc., IX, 31.

[2] Mat., XX, 19; Marc., X, 33.

[3] Προσλαβόμενος αὐτόν. Mat. ,XVI, 22. « Dicitur de personis cupide manu prehendentibus aliquem. » (Wahl, *Clavis Novi Testamenti.*)

[4] Le mot Satan n'a pas nécessairement ici le sens que nous lui donnons, car l'hébreu שָׂטָן ne signifie le plus souvent dans l'Écriture qu'un adversaire dangereux et obstiné. (Num., XXII, 22 ; I Reg., XXIX, 4.)

sées à son sacrifice prochain, en tira une admirable leçon, que les douze ne furent point seuls à entendre. La foule s'était amassée à quelque distance du rabbi qui lui était inconnu; le Sauveur l'appela[1], et s'adressant à tous avec la même autorité qu'en Galilée, il enseigna que le grand devoir de la vie est de se renoncer soi-même, de tout sacrifier à la vérité et à la justice, le corps et ses appétits, l'âme et ses plus secrets mouvements[2]. Il répéta ce qu'il avait déjà dit[3], que sur cette voie douloureuse ils ne feraient que suivre ses traces, et comme lui porter leur croix en mortifiant leurs passions[4]. C'était là ce que le Maître appelait « perdre son âme pour la sauver ». « Que sert à l'homme, s'écria-t-il, de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? Et pour elle, que donnera-t-il en échange? »

Cette parole laissait les apôtres froids et abattus. Le Seigneur, pour ranimer leur foi, annonça qu'il reviendrait, entouré d'anges, récompenser la vertu éprouvée[5]; puis il fit briller à leurs yeux le jour où son Église triomphante succéderait au royaume d'Israël, et l'heure plus prochaine où trois de ses apôtres allaient être face à face avec la divinité : « Il y en a parmi vous, dit-il, qui ne goûteront pas la mort qu'ils n'aient vu le

---

[1] Marc., VIII, 34.

[2] Mat., XVI, 24-26.

[3] Id., X, 38, 39.

[4] L'allusion au crucifiement fut sans doute peu comprise de ceux qui l'entendirent, car Jésus, comme nous l'avons fait observer, n'avait pas encore révélé clairement aux apôtres par quel supplice ignominieux il devait mourir.

[5] Mat., XVI, 4.

royaume de Dieu [1]. » Six jours plus tard, la prophétie s'accomplissait pour Pierre, Jacques et Jean, qui tombaient aux pieds du Maître transfiguré; et dans la foule qui entendait ces paroles, plus d'un disciple survivant à la ruine de Jérusalem devait voir le règne du Christ.

---

[1] Marc., IX, 1. S. Matthieu (XVI, 28) donne à cette parole du Seigneur une forme un peu différente : « Plusieurs ne goûteront pas la mort avant de voir le Fils de l'homme venant dans son royaume. » Les Pères croient qu'il s'agit ici de la Transfiguration ; mais, comme le fait observer Maldonat, le Christ ne peut appeler son règne cette manifestation glorieuse que parce qu'elle en est l'image : « Christus transfigurationem regnum suum vocat, non quia proprie regnum, sed quia futuri regni imago erat. » (Maldonat, *in loco.*)

CHAPITRE TROISIÈME.

LA TRANSFIGURATION.

I. JÉSUS SUR LE THABOR.

Luc., IX, 28-45. — Marc., IX, 2-32. — Mat., XVII, 1-23.

Depuis cette prédiction, une semaine s'était écoulée, pendant laquelle le Maître avait descendu la vallée du Jourdain, et franchi en secret les collines qui longent au couchant le lac de Génésareth. Au huitième jour[1] les évangélistes nous le montrent « sur une montagne élevée » qu'ils ne nomment pas, mais qui n'est autre que le Thabor[2], si nous en croyons la tradition.

---

[1] « Environ huit jours, » selon S. Luc (IX, 28), « six jours plus tard », disent S. Matthieu (XVII, 1) et S. Marc (IX, 1) : c'est-à-dire que six jours pleins s'écoulèrent après celui où Pierre confessa la divinité du Christ, et qu'au huitième soir eut lieu la Transfiguration.

[2] Marc., IX, 1. Les interprètes qui placent la Transfiguration sur l'Hermon ont contre eux les traditions primitives. Dès le quatrième siècle, S. Cyrille de Jérusalem se prononce expressément pour le

Le soir[1] était venu quand Jésus commença de monter; trois apôtres l'accompagnaient, Simon, et les deux « fils du tonnerre », Jacques et Jean. Destinés à voir l'agonie du Seigneur, il convenait que leur foi fût fortifiée par avance, et leurs yeux remplis de l'éclat de sa divinité. Ils le suivirent sans prévoir ce qui allait se passer, car voyant le Maître prier[2] selon sa coutume, ils s'étendirent près de lui, et sur le Thabor, comme plus tard à Gethsémani, succombèrent au sommeil[3].

Thabor (*Catech.*, XII, 6), et au temps de S. Jérôme, trois églises, élevées sur la colline en souvenir des tentes de Pierre, attestaient l'antiquité de cette croyance (S. Jérôme, *Epistola* XLVI, 12. — Antonin le Martyr, *Itinerarium*, VI). Les objections de la critique moderne sont loin d'être insolubles : car 1° Le texte sacré n'indique pas que le miracle eut lieu près de Césarée de Philippe ; les paroles de S. Marc (IX, 29) : Κἀκεῖθεν ἐξελθόντες παρεπορεύοντο διὰ τῆς Γαλιλαίας, peuvent s'entendre en ce sens que Jésus descendait du Thabor pour reparaître publiquement en Galilée. 2° Il n'est pas certain, comme on l'assure, qu'une ville occupât le Thabor au temps du Christ. Nous savons à la vérité qu'Antiochus le Grand y bâtit une forteresse deux cent dix-huit ans avant Jésus-Christ (Polybe, V, 70, 6) ; mais rien ne prouve que deux siècles plus tard, après de longues guerres qui changèrent la face du pays, ces lieux fussent habités, ou que la forteresse d'Antiochus couvrît tout le plateau. Jésus put donc trouver sur ces hauteurs une solitude, tout au moins quelque lieu retiré, puisque Josèphe n'entoura le Thabor de remparts qu'en 67 de notre ère.

[1] Ce fut au soir, selon toute apparence, que Jésus monta sur le Thabor, car il y venait prier (Luc., IX, 28), ce qu'il avait coutume de faire aux approches de la nuit (Luc., VI, 12 ; Mat., XIV, 23, etc.). Nous voyons d'ailleurs les apôtres se réveiller dans l'obscurité (le mot διαγρηγορήσαντες, employé par S. Luc., IX, 32, a ce sens), et ne descendre qu'au jour suivant : τῇ ἑξῆς ἡμέρᾳ (Luc., IX, 37).

[2] Luc., IX, 28.

[3] Mat., XXVI, 40, 43.

Mais voici que dans la prière Jésus se transfigura[1] : une gloire divine perça les voiles de la chair, sa face brilla comme le soleil, la blancheur de la neige se répandit sur ses vêtements : « Jamais foulon sur la terre, dit saint Marc[2], n'a rien fait de semblable. » En même temps deux figures apparaissaient à ses côtés : c'était Moïse et Élie, l'un sortant de la vallée de Moab[3], où il avait disparu dans un nuage, l'autre descendant de son char enflammé. La vision étincelait, et jetait de tels feux qu'elle réveilla les apôtres : leurs yeux s'ouvrirent, ils entendirent Moïse et Élie s'entretenant avec le Christ. « Ils parlaient de sa sortie[4] du monde qui devait s'accomplir à Jérusalem. »

L'apparition commençait à s'évanouir; Pierre ravi s'écria : « Maître! il nous est bon d'être ici; si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Que signifiaient ces paroles? Sur la montagne, l'apôtre rêvait-il des jours de bonheur, les vœux d'Israël comblés, Moïse et Élie donnant au règne du Christ un éclat suprême? Était-ce pour abriter ces joies de la terre qu'il offrait de dresser trois tentes de feuillage? L'Évangile ne permet guère de le supposer, car il nous montre à ce moment les disciples égarés par l'effroi, et Pierre « ne sachant ce qu'il disait ». Ce

---

[1] Mat., XVII, 2; Luc., IX, 29.

[2] Marc., IX, 2.

[3] Josèphe, *Antiquitates*, IV, 8, 48. — Deut., XXXIV, 5, 6.

[4] Ἔξοδον (Luc., IX, 31). « Vocabulum valde grave, quo continentur passio, crux, mors, resurrectio, ascensio. » (Bengel, *Gnomon*, in loco.)

dernier parlait encore, quand une nuée lumineuse les enveloppa, et une voix en sortit qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le[1]. » Ils tombèrent la face contre terre, et quand, revenus de leur terreur, ils osèrent enfin regarder, ils ne virent plus que Jésus seul. Les apôtres hésitaient à se relever, mais le Sauveur vint à eux et les toucha : « Levez-vous, dit-il, et ne craignez point[2]. »

Ce n'était pas en effet pour répandre l'effroi que Moïse et Élie avaient apparu, mais pour adorer la divinité du Christ; en leurs personnes, la Loi et les prophètes s'inclinaient devant lui; entrant dans la nuée au temps où la voix du Père commandait d'écouter son Fils, ils avaient proclamé par là que leur mission expirait et qu'ils cédaient la parole au seul Maître. Le Seigneur ne s'attendait pas que les apôtres comprissent sur l'heure la signification du prodige; il lui suffisait qu'ils en gardassent le souvenir, afin d'en témoigner plus tard devant l'Église. Aussi quand au lever du jour il descendit avec eux de la montagne, il ne leur expliqua pas le sens de cette apparition, mais leur commanda « de ne point découvrir ce qu'ils venaient de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité des morts[3] ». Alors seulement, éclairés d'en haut, ils devaient révéler à leurs frères « que la majesté de Jésus leur avait été dévoilée, que sous leurs yeux il avait reçu de Dieu le Père tout honneur, et que d'une gloire ma-

---

[1] Mat., XVII, 5.
[2] Marc., IX, 8; Mat., XVII, 7.
[3] Marc., IX, 8.

gnifique une voix était sortie pour le proclamer le Fils du Très-Haut [1]. »

Les trois apôtres obéirent sans plus comprendre les dernières paroles du Sauveur que sa transfiguration [2] : « Comment ressuscitera-t-il d'entre les morts? » se demandaient-ils, et Élie, pourquoi a-t-il disparu? Les scribes disent qu'il doit venir avant le Messie et restaurer toutes choses. Le Seigneur n'est-il pas le Christ? Ces questions les troublaient tellement, qu'ils s'en ouvrirent au Maître [3]. « Il est vrai qu'Élie doit venir, leur répondit-il, et qu'il rétablira toutes choses. Mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, mais ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu; de même le Fils de l'homme doit souffrir entre leurs mains. » Et il leur expliqua si clairement l'oracle de Malachie [4], qu'ils distinguèrent sans peine les deux précurseurs confondus par les scribes, l'antique Élie dont le retour annoncera les derniers jours du monde, et l'Élie du premier avènement, qui est Jean-Baptiste.

Jésus, arrivé au pied de la montagne, aperçut les autres disciples au milieu d'une grande foule [5]. Ils avaient tenté vainement de guérir un jeune possédé, et les scribes, triomphants de leur déconvenue, disputaient contre eux, quand tout à coup le peuple vit venir le Seigneur. Sa face gardait apparemment quelque reflet

---

[1] II Petr., I, 16-18.
[2] Marc., IX, 10.
[3] Mat., XVII, 10-13.
[4] Id., IV, 5.
[5] Marc., IX, 13.

de gloire, car tous, après un instant de crainte, coururent vers lui et le saluèrent. « De quoi disputez-vous ensemble? » leur demanda-t-il. Les scribes avaient perdu contenance; les disciples étaient trop confus pour répondre; mais la voix d'un homme s'éleva du milieu de la troupe : « Maître, dit-il, je vous ai amené mon fils possédé d'un esprit muet. Partout où il le saisit, il le jette contre terre, et l'enfant écume, grince des dents et se dessèche. J'ai prié vos disciples de le chasser, et ils ne l'ont pu; mais vous, je vous en supplie, jetez un regard sur lui, car c'est mon unique enfant[1]. » Et sortant des rangs, il se prosterna aux pieds du Sauveur[2]. Jésus parcourut des yeux la foule qui entourait le suppliant; il y vit ses ennemis, un peuple plus curieux que compatissant, ses propres apôtres chancelants dans la foi; ce spectacle lui arracha une plainte : « Race incrédule et dépravée, s'écria-t-il[3], jusqu'à quand serai-je avec vous et vous souffrirai-je? » Puis se tournant vers l'homme qui l'avait invoqué : « Amenez ici votre fils, » dit-il. L'enfant fut amené; à peine vit-il Jésus, que saisi de transport, il fut jeté contre terre, et se roula en écumant[4].

Le Seigneur demanda alors au père[5] : « Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il? — Depuis son enfance, répondit celui-ci; et souvent l'esprit l'a jeté

---

[1] Luc., IX, 38.
[2] Mat., XVII, 14.
[3] Luc., IX, 41.
[4] Marc., IX, 19.
[5] Id., IX, 21-24.

dans le feu et dans l'eau pour le faire périr. Si vous pouvez quelque chose, venez-nous en aide, ayez pitié de nous! — Si vous pouvez croire, repartit Jésus, tout est possible à celui qui croit. » L'homme, troublé par ces paroles, craignit d'avoir témoigné au Maître trop peu de confiance, et dans sa détresse il se mit à pleurer: « Seigneur, je crois, aidez mon incrédulité. » Le Sauveur, voyant la foule pressée autour de lui, se tourna vers l'enfant qui écumait à ses pieds : « Esprit sourd et muet, dit-il, je te le commande : sors de cet enfant, et n'y rentre plus. » Le démon souleva le corps du possédé, le secoua violemment, et sortit avec un grand cri. L'enfant retomba sur le sol; nulle écume sur les lèvres, nulle convulsion dans les membres : « Il est mort! » crièrent les témoins du prodige. Mais Jésus le prit par la main, le releva, et l'enfant guéri se tint debout.

Jésus se déroba aussitôt pour entrer dans une maison[1]; les apôtres l'y suivirent, honteux de leur échec et ne sachant à quoi l'attribuer. Le Maître, au temps de leur mission, ne leur avait-il pas donné tout pouvoir sur les démons? Pourquoi donc n'avaient-ils pu chasser celui-ci? Interrogé en secret, il répondit que leur incrédulité en était la cause, car la prédiction de sa mort prochaine avait ruiné leur foi à ce point que Jésus semble ne pouvoir trouver d'objet assez petit pour exprimer le peu qui en restait[2] : « Si vous aviez, dit-il,

---

[1] Marc., IX, 27.
[2] Mat., XVII, 19.

de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Passe d'ici là, et elle passerait, et rien ne vous serait impossible[1]. » A cette première cause d'impuissance, il ajouta que leur âme n'était pas assez haute pour dominer l'enfer; un tel empire n'est donné qu'à ceux qui, purifiés par la prière et le jeûne, s'élèvent au-dessus de la chair[2].

Jésus s'éloigna ensuite du Thabor pour revenir à Capharnaüm, veillant à ce que personne sur la route ne connût sa présence[3]. Cependant il instruisait ses disciples et leur disait : « Le fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir, et après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour[4]. » « Mais les apôtres n'entendaient point ce qu'il leur disait à ce sujet, sa parole était devant eux comme voilée, » ils craignaient même d'être instruits du péril, et suivaient leur Maître tristement, « évitant de l'interroger[5] ».

---

[1] Transporter les montagnes est une hyperbole familière aux Juifs pour exprimer qu'une grande difficulté a été surmontée (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Mat., XXI, 21). Ces paroles de Jésus montrent quel est le pouvoir de la foi, si faible d'ailleurs qu'on la suppose.

[2] Marc., IX, 28, 29.

[3] Id., IX, 30-32.

[4] Luc., IX, 45.

[5] Marc., IX, 31.

II. RETOUR DE JÉSUS A CAPHARNAUM.

Mat., XVII, 23-26 ; XVIII, 1-35. — Marc., IX, 32-49. — Luc., IX, 46-50.

L'entrée de Jésus à Capharnaüm fut autre cette fois qu'elle n'avait été jusqu'alors : la petite troupe qui l'entourait traversa la ville au milieu d'une foule indifférente; seuls les collecteurs de l'impôt le suivirent et demandèrent à Pierre : « Votre Maître ne paye-t-il pas le didrachme[1] ? » Ce tribut était la rançon que les fils d'Israël devaient à Jéhovah pour prix de leur âme[2]. On le percevait d'ordinaire au mois de mars[3]. S'il ne fut demandé qu'en automne, c'est que depuis six mois Jésus était absent de la Judée, ou que mis jusqu'alors au rang des docteurs, il était exempt d'une charge qui pesait sur tout le peuple[4].

L'apôtre, pressé par les collecteurs, avait assuré que l'impôt serait payé; mais il reconnut bientôt qu'il

---

[1] Mat., XVII, 23-26. Les deux drachmes, ou le demi-sicle, valaient environ 1 fr. 60 de notre monnaie (Saigey, *Traité de métrologie,* p. 55, et Kitto, *Cyclopædia :* DRACHM). Tout Juif, riche ou pauvre, qu'il habitât la Judée ou la terre étrangère, devait les payer. Ce tribut produisait des sommes considérables, qui, portées fidèlement à Jérusalem, servaient à l'entretien du temple (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Mat., XVII, 24). Il remontait aux temps les plus reculés, étant fondé sur un précepte de l'Exode (XXX, 11-16).

[2] Exod., XXX, 12.

[3] *Shekalim,* 1, f. 7.

[4] *Pirke Aboth,* IV, 5.

venait d'engager témérairement son Maître et montra quelque embarras à le suivre « dans la maison ». Jésus n'attendit point que Pierre s'expliquât : « Simon, lui dit-il, que vous en semble? De qui les rois de la terre exigent-ils le tribut? De leurs enfants ou des étrangers? » Pierre répondit : « Des étrangers. — Les enfants sont donc libres, » repartit Jésus. Par là, il rappelait à l'apôtre témoin de la gloire du Thabor que le Christ, fils de Dieu, était à ce titre affranchi des lois humaines, et du didrachme, rançon du péché : « Toutefois, ajouta-t-il, pour ne pas les scandaliser, allez au lac et jetez l'hameçon, le premier poisson que vous tirerez de l'eau, prenez-le et lui ouvrez la bouche; vous y trouverez un statère [1], que vous prendrez; donnez-le pour moi et pour vous. » Jésus, fils de l'homme, obéissait aux lois et payait le tribut; mais il le payait en Dieu, par un prodige.

L'Évangile ne marque pas dans quelle maison cette réponse fut donnée, mais il laisse entendre que Jésus recevait l'hospitalité de quelque famille fidèle, car nous voyons près de lui en cette rencontre un tout jeune enfant [2]. Volontiers le Maître attirait ces petits dont la candeur le charmait; il prit occasion de celui-ci pour adresser une leçon aux apôtres.

« Que discutiez-vous sur le chemin? » leur demanda-t-il [3]. Cette brusque question les troubla, car se

---

[1] Le statère valait quatre drachmes (environ 3 fr. 20) et formait les deux didrachmes réclamés comme le tribut de Jésus et de son apôtre.

[2] Marc., IX, 36.

[3] Id., IX, 32-37.

voyant loin du Maître, « ils avaient disputé entre eux pour savoir lequel était le plus grand. » La préférence accordée sur le Thabor aux trois compagnons de Jésus avait probablement suscité des jalousies et causé ce débat. Interdits de se voir découverts, tous se taisaient. Le Maître s'assit et réunit autour de lui les douze : « Si quelqu'un veut être le premier, leur dit-il, qu'il soit le dernier et le serviteur de tous. » Et, prenant l'enfant, il l'embrassa et le présenta aux apôtres comme leur modèle[1] : « Quiconque, dit-il, reçoit un petit enfant comme celui-ci en mon nom, me reçoit, et qui m'accueille reçoit non pas moi, mais Celui qui m'a envoyé. » Le Seigneur ne pouvait donner à l'innocence des enfants une plus belle louange, il se représentait sous leurs traits, et réclamait pour eux le même accueil que pour lui-même et pour Dieu son Père.

Les disciples ne sentirent pas la force de cette parole[2]. Jean lui-même, d'ordinaire plus clairvoyant que les autres, remarqua seulement que Jésus parlait de ceux qui se présentaient en son nom ; il se souvint que les douze avaient empêché un homme de chasser les démons au nom du Christ, parce que cet homme n'était pas l'un d'entre eux, et il interrompit le Maître pour lui demander s'ils avaient bien fait : « Ne l'empêchez point, répondit Jésus, car il n'y a personne qui, ayant fait un miracle en mon nom, puisse aussitôt après parler mal de moi ; celui qui n'est pas contre vous est

---

[1] Mat., XVIII, 5.
[2] Marc., IX, 37-40.

pour vous[1]. » Et il revint à son premier objet, à l'enfant qu'il tenait dans ses bras, à ces petits, « dont les anges voient éternellement la face de son Père qui est dans les cieux[2]. » « Si quelqu'un, dit-il, vient à scandaliser un seul de ces enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît au col une meule de moulin[3], et qu'on le jetât au plus profond de la mer. Malheur au monde à cause de ses scandales! Il n'est pas possible qu'il n'en advienne, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive[4]! »

Tels furent les entretiens de Jésus dans la maison de Capharnaüm; ils durèrent longtemps encore, car le Maître n'y était plus comme jadis assailli par une foule avide de l'entendre : tout entier à ses disciples, il leur prodiguait sa parole. C'est ainsi qu'il entr'ouvrit l'enfer devant eux, les conjurant de tout sacrifier, même les membres, même l'œil, pour éviter « cette géhenne du feu, où le ver ronge et ne meurt pas, où la flamme brûle et ne s'éteint pas[5]; » puis il fit allusion à un tout

---

[1] Cette parole du Christ paraît contredire celle que rapporte S. Matthieu : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Mais « qui n'a appris, dans le cours d'une vie active, que, selon les circonstances et les personnes, celui qui s'abstient de concourir et se tient à l'écart tantôt donne appui et force, tantôt au contraire nuit et entrave? » (Guizot, *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, p. 279.)

[2] Mat., XVIII, 10.

[3] Μύλος ὀνικός : la meule supérieure conique qui tourne au-dessus de la meule gisante. Elle était si lourde qu'on employait souvent un âne pour la mettre en mouvement.

[4] Mat., XVIII, 6, 7.

[5] Ces images sont empruntées au prophète Isaïe : « Leur ver ne

autre feu, celui de l'amour qui ne s'allume que pour épurer ce qu'il touche [1]. Mais entre les instructions de ce jour, nulle n'est plus digne de mémoire que les règles données aux disciples pour terminer leurs différends.

Le Christ veut que l'Église soit l'arbitre de ses enfants [2].

---

mourra point et leur feu ne s'éteindra pas, et ils seront un objet de dégoût et d'horreur aux yeux de toute chair. » (Is., LXVI, 24.) Par trois fois, dans S. Marc (IX, 43, 45, 47), le Maître répète ces lugubres paroles pour pénétrer ses apôtres de la terreur des jugements de Dieu.

1 Nous voulons parler ici du texte de S. Marc (IX, 48) : « Tous doivent être salés par le feu, comme toute victime doit être salée avec le sel. Le sel est bon, mais s'il s'affadit, avec quoi l'assaisonnerez-vous? Ayez du sel en vous, et conservez la paix entre vous. » Ce passage obscur a donné lieu aux commentaires les plus divers. Les uns rapportent ces paroles : « Tous seront salés par le feu, » aux damnés dont Jésus vient de parler : ils seront salés, c'est-à-dire conservés éternellement dans les flammes vengeresses. D'autres appliquent ces paroles à tous les chrétiens : « Tous seront salés par le feu, » c'est-à-dire qu'ils passeront ou par le feu de l'enfer ou par celui des tribulations, qui les purifiera, comme le sel fait la chair des victimes. Légèrement modifiée, cette dernière interprétation donne au texte sacré un sens très probable. Il suffit en effet de lire la suite du récit évangélique pour reconnaître que Jésus, après avoir parlé des damnés, passe à un autre sujet, et oppose aux flammes de l'enfer un feu qui s'allume non pour détruire, mais pour épurer. Ce feu est celui des sacrifices, symbole et signe de la présence de Jéhovah. Nulle victime ne lui était livrée que couverte de sel, afin de la préserver de la corruption (Lev., II, 13), et la flamme achevait de purifier l'hostie en la consumant. Pour les apôtres, le sel de l'holocauste était désormais superflu : ils trouvaient dans leur union à Dieu, qui est « un feu dévorant » (Deut., IV, 24), une entière purification. Tous devaient être salés par le feu, comme toute victime était salée par le sel. Que leur charité fût donc ardente, qu'elle demeurât comme un sel vif, brûlant, non affadi, et ils auraient entre eux la paix.

2 Mat., XVIII, 15-20.

C'est à elle qu'il appartient d'interpréter les lois morales, de déterminer les droits et les devoirs, de rejeter les rebelles, de les traiter comme les Juifs traitaient les païens et les publicains. Jésus en effet lui a donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre, et lui a promis son assistance non seulement pour instruire et sanctifier les âmes, mais pour les maintenir dans la soumission. Que deux ou trois personnes investies de l'autorité de l'Église s'assemblent au nom du Christ, « le Père qui est dans les cieux leur accordera tout ce qu'ils demanderont, et Jésus lui-même sera au milieu d'eux ».

Pierre, entendant énoncer ces premières règles du droit chrétien, voulut que le Maître y portât plus de précision[1]. « Seigneur, dit-il, combien de fois, si mon frère pèche contre moi, dois-je lui pardonner? Jusqu'à sept fois? » L'apôtre croyait pousser loin l'indulgence, car les rabbis bornaient leur perfection à pardonner trois fois[2]; mais sous le règne du Christ, le pardon, comme l'amour, doit être infini. Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, répondit le Seigneur, mais jusqu'à septante fois sept fois[3]. » Et pour bien faire

---

[1] Mat., XVIII, 21-22.

[2] « Homini in alterutrum peccanti semel remittunt, secundo remittunt, tertio remittunt, quarto non remittunt. » (*Ioma*, f. 86, 2.) Ils fondaient cette règle sur quelques passages obscurs de l'Ancien Testament, et en particulier sur ces paroles d'Amos : « Après les crimes que Gaza a commis trois et quatre fois, je ne changerai pas l'arrêt que j'ai prononcé. » (Amos, I, 6.)

[3] C'est-à-dire, selon l'usage de la langue hébraïque, indéfiniment (Gen., IV, 24, etc.).

comprendre avec quelle rigueur sa loi de miséricorde oblige, il mit sous les yeux des apôtres une de ces cours de l'Orient où le caprice d'un monarque élève et ruine tout d'un coup les plus hautes fortunes.

Un roi, leur dit-il[1], entreprit de faire rendre les comptes de ses officiers; l'un d'eux fut amené, puissant entre tous, il devait dix mille[2] talents. Il obtint par pitié de n'être pas vendu sur-le-champ, lui, sa femme et ses enfants, mais il ne sortit libre du palais que pour se jeter sur un de ses compagnons qui lui devait une modique somme, cent deniers[3]. Le serrant à la gorge jusqu'à l'étrangler : « Rends ce que tu dois ! » s'écria-t-il. L'infortuné tomba à ses pieds : « Ayez patience, et je vous rendrai tout. » Mais l'autre ne voulut rien entendre, et le mit en prison jusqu'à ce qu'il eût tout payé. Le roi, l'ayant appris, fit venir l'officier : « Mauvais serviteur, lui dit-il, je t'ai remis ta dette sur ta prière ; ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi? » Et, dans son courroux, il le livra aux bourreaux[4]. « Ainsi vous traitera

---

[1] Mat., XVIII, 23-25.

[2] Environ 100 millions de notre monnaie. Le talent au temps de Jésus, valait 9935 francs. (Voir Saigey, *Traité de métrologie.*) Il s'agit évidemment ici d'un de ces satrapes qui percevaient au nom de leur roi les revenus de provinces entières.

[3] Environ 80 francs, le denier valant 82 centimes. (Kitto, *Cyclopædia :* DENARIUS. — Saigey, p. 75.)

[4] Ce mot rappelle les tortures infligées aux débiteurs pour que la souffrance leur fît dévoiler le trésor caché ou que la compassion portât leurs proches à payer la dette. Si la loi juive était clémente pour l'Israélite insolvable, il n'en allait pas de même des législations païennes. Sans parler de l'Orient, où le débiteur devenait la chose

mon Père céleste, conclut Jésus, si chacun de vous ne remet à son frère du fond de son cœur. »

La charité plus encore que la justice devait donc être le fondement du droit chrétien, ou plutôt l'une devait s'unir à l'autre; « la miséricorde et la vérité s'y prévenir mutuellement, la justice et la paix s'embrasser[1] » comme deux sœurs. « Si votre frère a péché contre vous, dit encore le Seigneur[2], n'attendez pas qu'il se repente, allez le premier vers lui et reprenez-le entre lui et vous. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère; s'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit décidé par l'autorité de deux ou trois témoins[3]. S'il ne les écoute pas, dites-le à l'Église. » A elle de prononcer comme une mère entre ses enfants, de ramener l'accord dans les cœurs divisés, de châtier parfois, mais d'aimer toujours, alors même qu'elle frappe pour guérir et sauver.

---

du créancier et était livré à sa merci; à Rome, son sort était fixé par la loi des Douze Tables : il pouvait être vendu comme esclave, chargé de chaînes, mutilé. (Tite-Live, *Historiæ,* II, 23.)

[1] Ps., LXXXIV, 11.

[2] Mat., XVIII, 15-17.

[3] Il y a dans ces règles données par Jésus un souvenir de la discipline de la Synagogue : « Quicumque peccat in fratrem suum, necesse habet ut ei dicat : In te peccavi. Si audiat, bene : si non, adducat alios et placet eum coram iis. Si forsan morietur, placet eum ad sepulchrum suum, et dicat : In te peccavi. » (*Ioma,* LXXXVII, 1.)

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA FÊTE DES TABERNACLES.

I. JÉSUS MONTE EN SECRET A JÉRUSALEM.

Joan., VII, 1-10. — Luc., IX, 51-62. — Mat., VIII, 19-22.

L'automne [1] commençait, et de tous côtés les caravanes se formaient pour monter à Jérusalem, car c'était le temps de la fête des Tabernacles [2], la plus joyeuse solennité d'Israël. Instituée en souvenir de la marche dans le désert, elle durait sept jours, et pendant ce temps-là tout le peuple habitait des cabanes de feuillage, comme leurs pères avaient fait sous la tente [3].

---

[1] Sur l'ordre dans lequel nous disposons les faits qui s'accomplirent depuis la Transfiguration jusqu'au dernier voyage de Jésus, voir l'Appendice, IX.

[2] Joan., VII, 2.

[3] D'où son nom de Scénopégie : « la plantation des tentes » (σκηνή, πηγνύω) ; en hébreu, « la fête des tentes » (חַג הַסֻּכּוֹת). Elle porte aussi le nom de « fête de la moisson » חג הָאָסִף (Exod., XXIII, 16),

L'olivier, le pin, le myrte et le palmier étaient dépouillés de leurs rameaux; des abris de branchages s'élevaient dans les rues, sur les places, les plates-formes des maisons, les remparts de la ville; et pendant une semaine Jérusalem offrait l'aspect d'une forêt verdoyante[1]. Ce n'étaient que chants de joie répondant aux trompettes qui sonnaient sur les terrasses du temple, et tout Juif, en signe de réjouissance, portait une branche de palmier ou quelque rameau chargé de citrons[2], de pêches et de fruits de la saison. L'allégresse était d'autant plus vive que le grand jour de l'Expiation[3] précédait immédiatement la fête des Ta-

---

parce qu'elle se célébrait quand tous les fruits de la terre avaient été recueillis. Elle durait du 15 au 22 de Thishri (derniers jours de septembre), et marquait la fin de l'année civile, qui recommençait avec le mois d'octobre (Levit., XXIII, 39; Deut., XVI, 13-15). L'objet de cette fête était de remercier Dieu de la moisson, et de louer la grâce insigne par laquelle il avait établi les Juifs, nomades jusqu'alors, dans une terre où coulaient le lait et le miel. Le souvenir de ce mémorable événement donnait à la fête un éclat qui égalait presque celui de la Pâque. Josèphe et Philon n'hésitent pas à l'appeler la plus grande et la plus sainte des fêtes. Les holocaustes y étaient plus nombreux qu'en tout autre temps : aussi, pendant les sept jours de la solennité, les vingt-quatre classes sacerdotales étaient présentes et remplissaient leur office dans le temple (*Soucca*, V, 6).

[1] II Esdr., VIII, 15. Aujourd'hui encore, aux sources du Jourdain, les habitants de Banias élèvent sur la terrasse de leurs maisons des berceaux de verdure où ils dorment pendant l'été.

[2] Levit., XXIII, 40. « Les fruits du plus bel arbre, » פְּרִי עֵץ הָדָר, le citronnier, selon la plupart des interprètes (Onkelos, Peschito, etc.); selon d'autres, le pêcher. (Voir Josèphe, *Antiquitates*, III, 10, 4.)

[3] Cette fête de l'Expiation avait lieu le 10 de Thischri, cinq

bernacles, et que tous se regardaient comme purs et affranchis du péché.

Les proches du Seigneur étaient sur le point de partir de Capharnaüm pour cette solennité. Quelques-uns d'entre eux vinrent le trouver; aussi grossiers dans leurs vues qu'au jour où ils le traitèrent de fou [1], ils n'avaient à la bouche que murmures et reproches. Pourquoi tant de mystère, pourquoi ce secret qui décourageait ses partisans? Combien de Juifs autour de Jérusalem l'avaient bien accueilli d'abord, auxquels il ne voulait plus se faire entendre! « Partez d'ici, disaient ces parents [2], et allez en Judée, afin que vos disciples voient les œuvres que vous faites; car personne n'agit en secret lorsqu'il veut se montrer en public; puisque vous faites ces choses, manifestez-vous au monde. » De telles paroles ne justifient que trop la réflexion de l'évangéliste : « Ses frères [3] mêmes ne croyaient pas en lui. »

Jésus ne s'étonna point : « Mon temps n'est pas encore venu, dit-il [4]; pour vous, votre temps est toujours prêt, car le monde ne peut vous haïr; et il me hait,

---

jours avant la solennité des Tabernacles. Tout le peuple y jeûnait, et, entre autres sacrifices, le grand prêtre offrait deux boucs, dont l'un, chargé des péchés d'Israël, était chassé dans le désert. (Lev., XVI; XXIII, 26-32; Num., XXIX, 7-11.)

[1] Marc., III, 21.

[2] Joan., VIII, 3-5.

[3] Les frères, c'est-à-dire, comme nous l'avons souvent marqué, les cousins du Seigneur. Ces mots désignent les fils d'Alphée, mais non pas Jacques et Jude, puisque nous les verrons plus tard, en compagnie des autres apôtres, suivre le Christ à Jérusalem.

[4] Joan., VII, 6-10.

parce que je témoigne que ses œuvres sont mauvaises. Allez, vous, à cette fête; pour moi, je n'y vais pas, parce que mon temps n'est pas encore accompli[1]. » C'est à dessein que le Seigneur parlait obscurément, car il importait qu'à Jérusalem on ignorât sa venue prochaine : les sanhédrites en eussent profité pour soulever le peuple et dresser quelque embûche. Il laissa donc partir ses proches, et quand les caravanes eurent pris les routes qui longent le Jourdain, il tourna vers la Samarie pour monter à la ville sainte avec ses apôtres.

Son départ fut triste, car il abandonnait sa Galilée pour Jérusalem où l'attendaient l'ingratitude et la persécution. Jésus le savait par avance : il avait devant les yeux les six derniers mois de son ministère constamment traversés, sa sortie du monde[2], la croix et le tombeau. Aussi, selon l'expression de saint Luc, « affermit-il son visage pour aller à Jérusalem ».

Au delà de la plaine d'Esdrélon, il atteignit la chaîne des collines qui forment au nord la frontière de la Samarie; à leur pied se trouve le petit bourg d'En-Gannim, « la Fontaine des jardins ». C'était le premier village samaritain qu'ils rencontraient; Jésus y en-

---

[1] Que l'on adopte, avec la version syriaque de Cureton et le manuscrit Alexandrin, la leçon οὐκ, ou que l'on préfère la variante plus claire οὔπω, que nous trouvons dans le manuscrit du Vatican et la Vulgate, l'intention de Jésus n'est pas douteuse : il veut indiquer à mots couverts que le temps n'est pas encore venu pour lui de monter à Jérusalem.

[2] Ἀναλήψεως (Luc., IX, 51)... ἀπὸ τῆς γῆς εἰς οὐρανόν, comme l'explique Euthymius, et comme le demande le sens ordinairement donné à ce mot dans le Nouveau Testament. (Marc., XVI, 19; Act., I, 2.)

voya ses disciples pour préparer le logement[1]. Jacques et Jean, chargés de ce soin, partirent pleins d'assurance, car le souvenir de la foule qui était venue trouver Jésus au puits de Jacob leur promettait un bon accueil. Mais durant les fêtes d'Israël l'animosité des Samaritains ne connaissait plus de mesure; « comme la face des voyageurs était tournée vers Jérusalem, » toutes les portes se fermèrent devant eux, et ils revinrent sans avoir trouvé ni abri ni nourriture. Leur indignation était vive; en vrais Fils du tonnerre ils ne parlaient que d'appeler les vengeances célestes : « Seigneur, dirent-ils, voulez-vous que nous disions au feu du ciel de descendre et de les consumer, comme Élie l'a fait[2]? » Ils oubliaient que le ciel n'a pas seulement son tonnerre et qu'il éclaire plus souvent qu'il ne foudroie : ainsi en était-il du règne nouveau de Jésus, où le zèle de la charité devait seul enflammer les cœurs. Se tournant vers ses disciples, le Maître les reprit : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes; le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver[3]. » Et sans se plaindre d'être repoussé, il passa à une autre bourgade.

---

[1] Luc., IX, 52-55.

[2] La Vulgate, la syriaque de Cureton et le manuscrit du Sinaï omettent ces derniers mots : ὡς καὶ Ἠλίας ἐποίησεν. Mais l'autorité des versions (Peschito, copte, gothique, éthiopienne) et des manuscrits qui les conservent (codex Alexandrinus, Ephræmi, Bezæ) nous paraît trop grave pour les passer sous silence.

[3] Ces paroles sont omises dans la plupart des manuscrits; mais le codex de Cambridge, copie d'un texte fort ancien, la Vulgate, les versions syriaques, les contiennent et sont un sûr gage de leur authenticité.

Comme ils étaient sur la route, un scribe s'approcha, touché de ce qu'il venait d'entendre : « Maître, dit-il, je vous suivrai partout où vous irez [1]. » Le Seigneur ne prit garde ni aux paroles ni au rang de celui qui l'abordait : il vit en lui une puissante attache aux biens de la terre, et n'eut, pour faire tomber une ardeur inconsidérée, qu'à présenter l'image de sa pauvreté : « Les renards ont leurs trous, dit-il, les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » La pensée de suivre un maître sans asile glaça le courage du scribe, et il s'éloigna.

Dans le même jour et sur la même route [2] le Sauveur passa devant une maison en deuil : un fils pleurait la mort de son père. Il regarda le Maître, et se sentit attiré à tout quitter pour le suivre. Jésus lisait dans son cœur : aussi empressé à secourir les faibles qu'à repousser les présomptueux, il vint à lui : « Suivez-moi, » dit-il. Surpris d'un si brusque appel, le fils hésita, et demanda qu'il lui fût permis au moins d'ensevelir son père. Le Sauveur, voyant que tout délai, même légitime, était la perte de cette âme irrésolue, l'entraîna par la parole que tant de saints ont répétée depuis en brisant leurs plus chères affections : « Laissez les morts ensevelir leurs morts; et vous, allez, annoncez le royaume de Dieu [3]. »

---

[1] Luc., IX, 57, 58; Mat., VIII, 19-20.

[2] Cette triple vocation est racontée par S. Matthieu au milieu des miracles qui remplissent les chapitres VIII et IX de son Évangile : nous n'hésitons pas à préférer ici encore l'ordre suivi par S. Luc.

[3] Luc., IX, 59, 60.

Un autre disciple, appelé de même, cherchait aussi à différer : « Seigneur, disait-il, je vous suivrai; mais permettez-moi d'abord de prendre congé de mes proches [1]. — Quiconque, dit Jésus, met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. » Le zèle de l'apôtre doit s'élever jusqu'à cette perfection, et lui interdire non seulement un pas, mais un regard en arrière [2].

C'est là tout ce que l'Évangile nous apprend de ce voyage à travers la Samarie. Jésus marcha plus secrètement à mesure qu'il approchait de la ville sainte, et pénétra dans les murs sans que personne le reconnût ni soupçonnât sa présence.

II. JÉSUS DANS LE TEMPLE.

Joan., VII, 11-53.

Dès les premiers jours de la fête, l'absence de Jésus avait été remarquée : tous parlaient de lui [3]. Les princes des Juifs [4] épiaient sa venue, demandant où il était, s'il

---

[1] La version syriaque donne ce sens, qui est évidemment celui du texte grec (S. Augustin, *Sermo* c, 3. — S. Basile, *in loco*). La Vulgate traduit : « His quæ domi sunt » · « Permettez-moi d'abord de régler les affaires de ma maison. »

[2] Luc., IX, 61, 62.

[3] Joan., VII, 11-13.

[4] Dans les chapitres consacrés aux incidents de la fête des Tabernacles, S. Jean, selon sa coutume, distingue la foule (ὄχλος, λαός)

paraîtrait bientôt. Dans la foule c'était un grand murmure, les uns le soutenant avec timidité : « C'est un homme de bien, » disaient-ils; d'autres répondant : « Non, il trompe le peuple; » et bien que ces derniers montrassent plus de hardiesse, nul n'osait se déclarer ouvertement, par crainte des Juifs.

La fête était vers son milieu [1], quand Jésus entra dans Jérusalem; il monta au temple, s'assit dans une des salles qui entouraient les parvis et enseigna. Sa présence jeta le peuple dans la surprise; on l'écouta d'abord, mais bientôt les principaux Juifs rompirent le silence par des murmures : De quel droit cet étranger enseigne-t-il ? Nul rabbi ne l'a initié aux saintes lettres : élevé à Nazareth dans une boutique, « comment connaît-il les Écritures [2] ? Il ne les a jamais étudiées. »

Jésus entendit ses détracteurs et leur répondit « que sa doctrine était non de lui, mais de son Père céleste [3] ». Il dépendait d'eux de participer à sa science : ils n'avaient « qu'à faire la volonté de Dieu », à déposer leurs prétentions pour devenir sages. Leurs yeux purifiés verraient alors « qu'il ne parlait pas de lui-même, ne cherchait pas sa gloire, et ne commettait aucune injustice » en parlant comme il faisait. Mais loin d'écouter la voix de Dieu, « ils n'observaient même pas sa

---

des Juifs (Ἰουδαῖοι); or nous avons déjà fait observer qu'il désigne par ce nom les princes des Juifs, et, en particulier, les sanhédrites.

[1] Joan., VII, 14, 15.

[2] Γράμματα. Les Juifs n'ayant guère d'autres lettres que les Écritures, ce mot désigne évidemment chez eux la science des livres saints.

[3] Joan., VII, 16-20.

loi » qu'ils affectaient de vénérer. Et passant de la défense à l'attaque, Jésus démasqua leurs intentions : « Pourquoi cherchez-vous à me tuer? » leur demanda-t-il. Les princes du peuple gardèrent le silence; mais la foule ne comprit rien à la question du Christ et crut qu'il extravaguait : « Vous êtes possédé du démon, lui dirent-ils; qui est-ce qui cherche à vous tuer? »

Pour toute réponse[1], Jésus rappelant le miracle de Béthesda, découvrit la résolution prise alors par les sanhédrites de le faire mourir, et montra l'iniquité de leur dessein. Guérir durant le sabbat n'était pas une violation du repos sacré, le Maître l'avait établi jadis devant le conseil; cette fois, il en donna au peuple une preuve facile à comprendre. Moïse avait renouvelé le commandement fait par Dieu à Abraham de circoncire le nouveau-né au huitième jour. Or quand ce jour était un sabbat, aucun Juif n'hésitait à omettre la prescription du repos pour consacrer l'enfant à Jéhovah par le rite sanglant. Si le précepte de la circoncision autorisait une telle infraction, pourquoi le sabbat l'emporterait-il sur la loi divine de la charité? S'il était licite d'agir et de faire couler le sang pour purifier une partie du corps, comment serait-il criminel de guérir le corps tout entier par une seule parole? « Ne jugez donc pas selon l'apparence, conclut Jésus, mais selon la justice. »

La défense du Seigneur jeta ses ennemis dans l'em-

---

[1] Joan., VII, 21-24.

barras et la foule dans l'admiration : les habitants de Jérusalem surtout, mieux instruits que les étrangers de la haine de leurs chefs, ne pouvaient taire leur étonnement[1] : « N'est-ce pas celui que l'on voulait faire mourir? demandaient-ils. Et il prêche en public, et personne ne lui dit mot. Les sanhédrites ont donc reconnu que c'est le Christ? » Toutefois ce ne fut là chez les Juifs de la ville qu'une lueur de raison, bientôt obscurcie par leurs préjugés. Ils se souvinrent de l'enseignement des scribes, que le Christ apparaîtrait inopinément, que son origine serait cachée et qu'il demeurerait inconnu dans Israël pour se révéler tout à coup au jour où il recevrait l'onction d'Élie[2] : « Celui-ci, dirent-ils, nous savons d'où il est; mais quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il vient[3]. »

Jésus ne permit pas que cette tradition erronée abusât plus longtemps le peuple. A ceux qui lui refusaient la qualité de Christ parce qu'on connaissait sa patrie, il répondit qu'outre son origine terrestre, il en avait une mystérieuse : « Je ne viens pas de moi-même, leur dit-il[4]. Celui qui m'envoie est vraiment

---

[1] Joan., VII, 25, 26.

[2] S. Justin, *Dialogus cum Tryphone,* VIII.

[3] Cette opinion venait : 1° de ce que les Juifs croyaient à l'origine divine du Messie ; 2° de l'obscurité dans laquelle était tombée la race de David ; 3° de l'oracle de Daniel qui annonçait une apparition mystérieuse du Fils de l'homme (Dan., VII, 13) ; 4° peut-être aussi de ce qu'ils entendaient le verset 8 du LIIIe chapitre d'Isaie comme l'ont fait les Septante et la Vulgate : « Generationem ejus quis enarrabit? » et donnaient à ce texte une fausse interprétation.

[4] Joan., VII, 28-31.

existant[1]; vous ne le connaissez pas, moi je le connais parce que je suis de lui et qu'il m'a envoyé. » Cette contradiction irrita les Juifs; d'une sourde animosité ils passèrent à la violence, et cherchèrent à saisir Jésus. « Néanmoins personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas venue[2]. » D'ailleurs, dans la foule, beaucoup croyaient et disaient : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci? »

Le respect d'une partie du peuple, sa foi croissante, les paroles murmurées en faveur de Jésus, alarmèrent bientôt le sanhédrin et le déterminèrent à agir[3]. Des satellites furent envoyés pour s'emparer du Galiléen; mais tout ce qu'ils purent fut de se mêler à ceux qui l'entouraient, et de voir que, perçant leurs intentions, il n'en témoignait aucune crainte. Vainement ses en-

---

1 Ἀληθινός, dans S. Jean, a plus souvent le sens de « réel, réellement existant » que celui de « vérace ». La Vulgate, qui le traduit ordinairement par « verus », ne lui donne que dans l'Apocalypse (XIX, 11) le sens de « verax ».

2 Par ces paroles plusieurs fois répétées (Joan., VII, 30; VIII, 20; XIII, 1), S. Jean fait entendre que Dieu ne devait permettre la mort du Christ qu'au temps marqué dans les décrets éternels; mais il ne s'ensuit pas que le Sauveur pût se jeter dans le péril sous prétexte que « son heure n'étant pas venue » ses ennemis ne prévaudraient pas contre lui; c'eût été là tenter Dieu, qui a voulu que son Fils « vînt en infirmité » (Hebr., V, 2), assujetti volontairement au cours ordinaire des choses humaines. Aussi voyons-nous Jésus attentif à garder cet ordre du Père, ne hasarder jamais sa vie par une confiance téméraire, se retirer, se cacher même pour prévenir les complots de ses ennemis, en un mot agir partout en homme, bien qu'il fût Dieu.

3 Joan., VII, 32-36.

nemis tentaient de précipiter l'heure fatale, il déclara « qu'il était encore avec eux pour un peu de temps, jusqu'au jour où il retournerait vers son Père. » Alors ils le chercheraient non plus dans de mauvais desseins, mais repentants, désespérés, au milieu des ruines de Jérusalem : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, dit-il, et vous ne pourrez venir où je suis. » Des sanhédrites trop impatients pour attendre le retour de leurs gardes s'étaient approchés, et avaient entendu ces dernières paroles : « Où ira-t-il, se demandaient-ils entre eux, pour que nous ne le trouvions pas? Sera-ce vers les gentils dispersés dans le monde[1]? S'en fera-t-il le docteur? » Et ils se perdaient à chercher ce que Jésus voulait dire.

La fête s'avançait, et pour la dernière fois les eaux saintes avaient coulé dans le temple[2]. Il convient de rappeler en quoi consistait ce rite symbolique, car le lendemain, Jésus devait y faire allusion. Chaque matin, pendant sept jours, un prêtre descendait à la fontaine de Siloë, et puisait dans un vaisseau d'or trois mesures d'eau qu'il rapportait solennellement. A son entrée dans les parvis, les trompettes sonnaient et l'accompagnaient de leurs symphonies pendant qu'il montait à l'autel : deux vases y étaient posés, l'un d'argent, où le ministre versait l'eau de Siloë, l'autre

---

[1] Διασπορὰ τῶν Ἑλλήνων signifie, non les Juifs de la dispersion, mais les contrées païennes dans lesquelles les Juifs étaient dispersés. En effet le mot Ἕλληνες, dans le Nouveau Testament, désigne les gentils, par opposition aux Juifs. (Act., XVI, 1, 3; XIX, 10, 17; XX, 21; XXI, 28; Rom., I, 16; II, 10, etc.)

[2] Joan., VII, 37.

d'or, qu'il remplissait de vin. Ces libations faites, tout le peuple entonnait l'Hallel[1], agitait des rameaux et se livrait à de tels transports, qu'il fallait, au dire des rabbins, avoir vu cette fête pour concevoir la vraie joie[2].

Au huitième jour[3] cette cérémonie n'avait plus lieu; ceux qui montaient dans le temple pour le sacrifice du matin trouvaient dans le sanctuaire, à la place des chants de joie, un religieux silence. Jésus choisit ce moment pour expliquer le sens du rite sacré. Debout au milieu des parvis, il s'écria : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, comme dit l'Écriture[4], des fleuves d'eau vive cou-

---

[1] Psaumes CXII à CXVIII dans l'hébreu; CXII à CXVII dans la Vulgate.

[2] *Soucca*, V, 1.

[3] Joan., VII, 37-39. L'incident raconté ici par S. Jean eut lieu « le dernier jour de la fête, qui était le plus solennel ». Nous croyons qu'il faut entendre par là, non le septième jour, au soir duquel les Juifs cessaient d'habiter sous les tentes de feuillage, mais le huitième, qui était consacré par un sabbat et une assemblée du peuple (Num., XXIX, 35-38 ; II Esdr., VIII, 18). Au témoignage du deuxième livre des Machabées (X, 6) et de Josèphe (*Antiquitates*, III, 10, 4), ce jour faisait partie de la fête, qu'il terminait en même temps que l'année civile. La cérémonie à laquelle Jésus fait allusion n'avait pas lieu ce jour-là; l'autorité d'un seul rabbi, Judas le Saint, ne suffit pas à établir l'opinion contraire (*Soucca*, IV, 19).

[4] Ces paroles ne sont pas une citation littérale de l'Ancien Testament, mais une image dans laquelle Jésus renferme la pensée de plusieurs prophètes. Ézéchiel avait parlé d'une rivière qui devait sortir du temple et guérir tout ce que ses eaux toucheraient (Ezech., XLVII, 1-12). Zacharie promettait au peuple altéré de vives sources (Zach., XIV, 8) ; Isaïe, tout un fleuve qui le suivrait dans le désert

leront de ses entrailles. » « Il parlait, ajoute l'évangéliste, de l'Esprit-Saint, que ses disciples devaient recevoir, » et il le promettait aux Juifs, non plus comme une faible source[1], mais comme un fleuve qui les inonderait de grâces[2].

Cette parole fit sur le peuple une grande impression : plus d'un cœur soupirait après des eaux moins fugitives que celles de Siloë, et démêlait confusément dans les sacrés oracles la promesse de fontaines intarissables d'où découlerait à flots la vérité. L'heure du grand prodige était-elle venue? Beaucoup le crurent; les uns disaient[3] : « C'est vraiment le prophète[4]; » d'autres : « C'est le Christ. » Mais des scribes[5] étouffèrent ces hommages en répétant : « Est-ce que le Christ peut venir de Galilée? Ne lisons-nous pas dans les

---

(Is., XLIII, 20). Ce même prophète représentait Israël comme un jardin arrosé de fontaines inépuisables (Is., LVIII, 11), et prêtait à Jéhovah ces paroles : « Vous tous qui avez soif, venez aux eaux, et puisez avec joie aux sources du Sauveur. » (Is., XII, 3 ; LV, 1.)

[1] Joan., IV, 14.

[2] L'effusion des eaux de Siloë dans le temple était manifestement symbolique. Les Juifs y voyaient tout à la fois une image de la pluie propice à leurs moissons (*Rosh-Hashanah,* f. 16, 1) ; un souvenir de l'eau du rocher qui les suivait en tous lieux dans le désert (I Cor., X, 4) ; une prédiction de l'Esprit divin que le Messie devait répandre sur eux (*Soucca,* 53, 1). Mais au jugement des plus illustres rabbis, la dernière signification était la principale.

[3] Joan., VII, 40-49.

[4] Par là ils faisaient allusion au grand prophète annoncé par Moïse (Deut., XVIII, 15). On se souvient que les sanhédrites demandaient aussi à Jean-Baptiste : « Êtes-vous le prophète? » (Joan., I, 21. — Voir t. I, p. 153.)

[5] L'étalage de science de ces détracteurs semble indiquer qu'ils étaient scribes et docteurs d'Israël.

Écritures qu'il doit naître du sang de David, et du village de Bethléem, où David demeurait? » Les gens du peuple ne surent que répondre, et il se fit un partage dans leurs sentiments : les uns, ébranlés par l'autorité des docteurs, voulaient arrêter le Christ, d'autres prenaient sa défense, et ces derniers étaient les plus nombreux, car personne n'osa le toucher. Les gardes mêmes envoyés pour le saisir comprirent que tout acte de violence soulèverait la multitude; ils retournèrent vers les pontifes et les pharisiens. Ceux-ci les reçurent durement : « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? » dirent-ils. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme, » répondirent les gardes, et ils exposèrent quel empire il exerçait sur la foule. Mais les sanhédrites irrités les couvrirent de sarcasmes : « Et vous aussi, êtes-vous donc séduits comme les autres? Y a-t-il quelqu'un des magistrats ou des pharisiens qui ait cru en lui? Quant à cette populace qui ne connaît pas la Loi, ce sont des maudits. »

Un seul membre du grand conseil essaya de protester contre cette iniquité[1]; c'était Nicodème, le scribe qui vint de nuit trouver le Seigneur. Depuis ce temps, touché de la grâce, mais trop faible pour s'y livrer entièrement, il gardait au Maître un secret amour : « Est-ce que notre Loi, dit-il, permet de condamner un homme sans l'avoir entendu et sans savoir ce qu'il a fait? » Si timide que fût cette défense, elle outra les sanhédrites : « Vous aussi, êtes-vous donc Gali-

[1] Joan., VII, 50-52.

léen? lui crièrent-ils. Examinez les Écritures, et apprenez qu'il n'est jamais venu un prophète de la Galilée. » Ces docteurs d'Israël, égarés par la passion, oubliaient que la contrée qu'ils méprisaient avait été féconde en prophètes, qu'Élie était sorti de Thisbé; Jonas, Nahum et Osée, des régions du nord. Cet état d'aveuglement et de trouble ne laissait aucune place à de sages conseils; ils se séparèrent sans rien résoudre et rentrèrent chacun dans leur demeure.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA FÊTE DES TABERNACLES (suite).

I. LA FEMME ADULTÈRE.

Joan., VIII, 1-59.

Le soir venu, Jésus sortit de la ville et se rendit au mont des Oliviers[1]. C'est là qu'il avait accoutumé de passer la nuit durant le temps qu'il séjournait à Jérusalem, soit qu'on lui offrît asile dans une maison, soit que, n'ayant où reposer sa tête, il dormît à l'abri des arbres. Dès l'aube il était de retour au temple : « tout le peuple vint à lui, et s'étant assis il enseigna. » Les sanhédrites n'avaient pas renoncé à le poursuivre ; mais comprenant qu'il fallait avant tout détacher de lui la multitude, ils tournèrent leurs pensées de ce côté. Un incident favorisa leurs desseins.

Les sept jours passés sous les cabanes de feuillage

---

[1] Joan., VIII, 1, 2.

n'allaient pas sans péril pour la vertu des Israélites; souvent l'allégresse y dégénérait en licence, et il arriva que cette nuit-là même, une femme fut surprise en adultère. Depuis longtemps l'usage n'existait plus de lapider l'épouse coupable[1], le divorce seul vengeait le mari offensé[2], et dans ce temps surtout où l'autorité de Rome se réservait le droit de vie et de mort, nul autre châtiment n'était possible. Les sanhédrites n'entraînèrent pas moins la pécheresse au temple, et la plaçant devant le Seigneur : « Maître, dirent-ils[3], cette femme vient d'être surprise en adultère. Moïse nous a commandé dans la Loi de lapider la femme coupable de ce crime. Pour vous, qu'en dites-vous? » Ils voulaient l'obliger ou de s'opposer à Moïse en sauvant la pécheresse, ou de la condamner au supplice. Or ils prévoyaient que ce dernier parti non seulement lui ferait perdre son renom de douceur, mais encore l'exposerait aux vengeances de Rome. Jésus démêlait sans peine leur intrigue; sous le zèle d'une piété affectée, il ne voyait qu'hypocrisie. Il ne fit donc aucune réponse; mais s'étant baissé vers la terre, il se mit à écrire du doigt sur le sable. C'était montrer qu'une occupation de nulle importance, des lettres tracées dans la poussière sans suite et sans but, lui paraissaient plus dignes de ses soins que la question des docteurs.

Ceux-ci feignirent de ne pas comprendre le dédain

---

[1] Deut., XXII, 22-24.
[2] *Sotah*, VI.
[3] Joan., VIII, 3-6.

du Maître [1]; ils s'obstinèrent à lui présenter l'adultère confuse, et le pressaient des yeux et de la voix. Jésus se redressa : « Que celui de vous qui est sans péché, dit-il, lui jette la première pierre. » Sans déchirer la loi de sang, il n'acceptait pour l'exécuter que des mains dignes d'elle; nul ne se leva dans cette troupe jusque-là si arrogante. Jésus, s'étant de nouveau penché vers la terre, avait recommencé d'écrire; il y traçait leurs péchés, au témoignage d'une curieuse variante [2], et chacun d'eux entendit ce muet langage. Scribes et pharisiens gardèrent le silence; leurs mains se retirèrent de la pécheresse, leurs yeux s'abaissèrent; couverts de honte, ils s'éloignèrent l'un après l'autre, d'abord les vieillards consommés en malice, puis les jeunes. Bientôt au milieu de la foule il ne resta plus que Jésus et la femme coupable, « l'extrême misère et l'extrême miséricorde [3] ». Elle tremblait aux pieds du Maître. Jésus se releva encore, regarda autour de lui, et ne voyant qu'elle : « Femme, dit-il, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a condamnée? — Personne, Seigneur. — Et moi, je ne vous condamnerai pas non plus, répondit-il, allez et ne péchez plus. »

Ce pardon était la merveille de la charité, mais il bouleversait si entièrement la morale reçue, que longtemps il demeura dans l'Église un scandale. Impi-

---

[1] Joan., VIII, 7-11.

[2] Ἔγραψεν εἰς τὴν γῆν ἑνὸς ἑκάστου αὐτῶν τὰς ἁμαρτίας. Cette leçon du codex Nanianus (U), conservé dans la bibliothèque Saint-Marc, à Venise, n'a guère d'autre valeur que celle d'un commentaire, précieux néanmoins à cause de son antiquité.

[3] S. Augustin, *in Joan.*, VIII.

toyable à l'adultère, l'Orient devenu chrétien répugnait à voir Jésus, si délicat sur la chasteté, protéger publiquement une femme tombée, humilier ses accusateurs et l'arracher au supplice. Une telle indulgence n'était-elle pas pour enhardir le crime? Cette crainte porta de nombreux pasteurs à taire le récit évangélique; des Églises allèrent jusqu'à le retrancher de leurs exemplaires[1], et aujourd'hui encore on le cherche vainement dans plusieurs anciens manuscrits[2]. Les âges

---

[1] Des témoignages formels attestent ce fait : « Nonnulli modicæ fidei, vel potius inimici fidei, credo, metuentes peccandi impunitatem dari mulieribus suis, illud quod de adulteræ indulgentia Dominus fecit abstulerunt de codicibus suis, quasi permissionem peccandi tribueret qui dixit : Jam deinceps noli peccare. » (S. Augustin, *De Conjugiis adulterinis,* II, 7.) « Non mediocrem scrupulum movere potuit imperitis. » (S. Ambroise, *Apologia altera David,* I.) Nicon, moine arménien qui vivait au XIe siècle, dit que ce passage fut enlevé de la version arménienne comme pouvant nuire à plusieurs (Migne, *Patrologie grecque,* t. I, p. 656).

[2] Ces raisons nous paraissent expliquer : 1° comment ce récit ne se trouve pas dans quelques-uns des plus anciens et des meilleurs manuscrits (l'Alexandrin, ceux du Sinaï, du Vatican, le palimpseste d'Éphrem), dans quelques versions et dans beaucoup de Pères (Origène, S. Cyrille, Tertullien, S. Cyprien, S. Jean Chrysostome); 2° comment, rétabli plus tard dans le texte, il présente un si grand nombre de variantes, et occupe diverses places selon les manuscrits, tantôt au chapitre VII de S. Jean, tantôt à la fin de son Évangile, tantôt après le chapitre XXI de S. Luc. Les exégètes protestants ont recherché curieusement dans ce passage les mots et les locutions qui s'éloignent du style habituel de S. Jean, et ils en ont conclu qu'il est l'œuvre d'une main étrangère. Le P. Patrizi pense qu'on peut leur accorder ce dernier point sans rien enlever à la canonicité du fragment : « Condemnandus certe non esset qui pro certo haberet hanc περικοπήν esse canonicam, negaret tamen a Joanne esse conscriptam, sed ab alio auctore divinitus inspirato, atque huic Joannis capiti insertam. »

suivants en prirent une plus juste idée et nous ont rendu cette page de l'Évangile qui met le cœur de Jésus dans son vrai jour; nulle ne nous apprend mieux que le triomphe de la chasteté est moins de fuir l'âme souillée que de la purifier, comme le rayon de soleil pénètre dans la boue et l'éclaire sans se salir. Ce qu'a voulu le Maître en relevant la femme adultère, ç'a été de montrer la charité et la grâce plus puissantes que les supplices à prévenir le mal, de rappeler à l'homme, indulgent pour ses propres désordres et sévère pour la femme, que le crime est égal devant la justice divine; ç'a été surtout d'enseigner aux pécheresses rejetées

---

Toutefois le savant Jésuite, après avoir étudié les différences de style relevées dans les premiers versets du chapitre VIII, les trouve avec raison trop peu sensibles pour autoriser une telle hypothèse. Son sentiment est que S. Jean n'écrivit le récit de l'adultère qu'après avoir composé son Évangile, et l'y inséra plus tard. Cette supposition, jointe aux scrupules des premiers pasteurs, suffit parfaitement à expliquer les variations que nous avons dites. Les preuves directes ne manquent pas d'ailleurs pour établir l'authenticité du fragment. Le P. Corluy les a savamment exposées dans son *Intégrité de l'Évangile* (p. 42), il suffira de les résumer ici : 1° Nous trouvons cette péricope dans des manuscrits anciens et considérables, dans plus de trois cents manuscrits en lettres cursives, dans la Vulgate et plusieurs exemplaires de la version italique. 2° De nombreux Pères l'ont connue et citée : *Constitutions apostoliques,* II, 24. — *Synopse* de S. Athanase (Migne, *Patrologie grecque,* t. XXVIII, p. 401). — S. Pacien, *ad Sempronium,* III. — S. Ambroise, *Apologia altera David,* I. — S. Augustin, *De Conjugiis adulterinis,* II, 7. — S. Léon, *Sermo* LXII, 4, etc. S. Jérôme, dont le témoignage a une importance particulière, dit qu'il lisait ce fragment « in multis, et græcis, et latinis codicibus » (*Adversus Pelagium,* II, 6). 3° Ajoutons enfin que les scrupules qui ont fait supprimer ce récit rendent absolument improbable qu'il ait été interpolé.

du monde qu'il n'y a point de tache que la main de Jésus n'efface, point de faute qu'il ne pardonne au repentir.

Jésus alla ensuite s'asseoir dans le Trésor, où il continua d'instruire le peuple[1]. La partie du temple ainsi nommée était le parvis réservé aux femmes, où treize coffres recevaient les offrandes. Dans cette cour se trouvaient deux candélabres, hauts de cinquante coudées et couverts de dorures. Chaque nuit, pendant la fête, des feux allumés au sommet éclairaient la ville entière, et tout le peuple dansait à l'entour au son des flûtes et des instruments. Jésus, voyant ces flambeaux éteints, en prit occasion de dire : « Je suis la lumière du monde, qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie[2]. »

De nouveaux pharisiens s'étaient mêlés aux rangs des auditeurs; ils s'élevèrent aussitôt contre ce témoignage et le déclarèrent sans valeur, parce que Jésus se le rendait à lui-même. Le Seigneur répondit que la lumière n'a point à se démontrer, il lui suffit de luire[3]; toutefois, s'ils réclamaient, selon la Loi, la déposition de deux témoins[4], il pouvait joindre à son propre témoignage celui du Père qui l'avait envoyé en ce monde. Les pharisiens accueillirent ces paroles par des railleries, lui demandant de produire ce té-

---

[1] Joan., VIII, 20.

[2] Joan., VIII, 12-20.

[3] « Testimonium sibi perhibet lux... sibi ipsi testis est ut cognoscatur lux. » (S. Augustinus, *in Joan.*, VIII.)

[4] Deut., XVII, 16.

moin dont il parlait. Jésus leur opposa vainement que, s'ils voulaient ouvrir les yeux, ils verraient en lui le Père; cette allusion à sa divinité ne fit qu'irriter les murmurateurs, au point que plusieurs proposèrent des mesures violentes; mais, cette fois encore, « personne ne l'arrêta, parce que son heure n'était pas venue ».

Sans s'émouvoir, Jésus continua de parler[1]; ce fut pour annoncer, comme il l'avait déjà fait, sa mort prochaine et la détresse où elle jetterait les Juifs : « Je m'en vais, dit-il, et vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez venir. » « Va-t-il donc se tuer, s'écrièrent les princes des Juifs, puisqu'il dit : Vous ne pouvez venir où je vais. » La croyance populaire était que l'homme coupable de suicide se plongeait dans les plus sombres régions de l'enfer[2]; le Christ descendrait-il dans ces abîmes, pour qu'on ne pût l'y suivre? Jésus fit sentir à ces railleurs que l'enfer leur convenait mieux qu'à lui. « Vous êtes d'en bas, leur dit-il, et moi, je suis d'en haut; vous êtes du monde, et moi, je ne suis pas du monde. Je vous ai dit que vous mourrez dans votre péché; oui, si vous ne croyez pas qui je suis, vous mourrez dans votre péché. — Qui êtes-vous? repartirent alors les Juifs. — Ce que je vous ai dit dès le commencement[3], » répondit Jé-

---

[1] Joan., VIII, 21.

[2] Τούτων μὲν ἀΐδης δέχεται τὰς ψυχὰς σκοτιώτερος. (Josèphe, *Bellum Judaïcum*, III, 8, 5.)

[3] Τὴν ἀρχὴν ὅτι καὶ λαλῶ ὑμῖν. Les mots τὴν ἀρχήν ont donné

sus[1], et il répéta ce que tant de fois il avait exposé, que tout en lui, doctrine, connaissance des hommes, droit de les juger, venait non de lui-même, mais du Père qui l'envoyait. Ces paroles embarrassèrent ses ennemis sans les éclairer, car ils n'en conclurent pas qu'il eût Dieu pour père. Le Seigneur ajouta que sa mort seule dissiperait leur aveuglement; puis il parla de son union à Dieu, de son obéissance, de la croix sur laquelle il serait élevé, et où son Père ne l'abandonnerait pas sans retour[2]; et il y mit tant de force que plusieurs, même des plus opiniâtres, se sentirent attirés vers lui.

Mais ce n'était là qu'une lueur de foi, si vacillante que le moindre souffle devait l'éteindre; l'épreuve s'en fit aussitôt. Jésus, s'adressant à ces cœurs subitement touchés, leur dit[3] : « Si vous observez fidèlement ma parole, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » Ce dernier mot réveilla leurs préventions : « Nous sommes enfants d'Abraham, répliquèrent-ils, et nous n'avons jamais été dans l'esclavage; comment donc dites-vous : Vous serez libres? » Le Maître leur montra que, pécheurs,

---

lieu aux interprétations les plus diverses. La Vulgate et plusieurs Pères latins les traduisent par « principium » : « je suis essentiellement ce que je vous ai dit. » Selon d'autres : « depuis le commencement, originairement. » Ce dernier sens nous paraît le plus naturel.

[1] Joan., VIII, 25-30.

[2] Οὐκ ἀφῆκέν με μόνον. (Joan., VIII, 29.) Peu d'instants avant son agonie, le Seigneur répétera cette parole : ... Καὶ οὐκ εἰμὶ μόνος, ὅτι ὁ πατὴρ μετ' ἐμοῦ ἐστιν. (Joan., XVI, 32.)

[3] Joan., VIII, 31-47.

ils étaient esclaves du péché, et ne pouvaient prétendre qu'un rang infime dans la maison du Père; pour lui, fils de la maison, il devait les délivrer pour qu'ils devinssent vraiment libres : « Notre père est Abraham, objectèrent les Juifs. — Si vous êtes enfants d'Abraham, répondit Jésus, faites les œuvres d'Abraham. Mais maintenant vous cherchez à me tuer, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu. Abraham n'a pas fait ainsi. Vous accomplissez donc les œuvres de votre père. » Ils comprirent que Jésus parlait des puissances infernales qui les égaraient comme les divinités païennes avaient séduit leurs ancêtres, qu'il les accusait, selon la figure des prophètes [1], de prostituer leur âme au mensonge et d'être les fils du péché : « Nous ne sommes point nés de la fornication, répondirent-ils, nous n'avons qu'un seul père, Dieu. — Si Dieu était votre père, reprit Jésus, vous m'aimeriez, parce que je suis né de Dieu, et que je viens à vous de sa part... Mais vous êtes les enfants du diable, et vous voulez faire ses œuvres. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en lui. Qui de vous m'accusera de péché? » Et opposant aux faussetés de celui qui est menteur et père du mensonge la sainteté de sa parole, il tenta de faire accepter la vérité aux docteurs qui pendant un instant avaient cru en lui.

L'orgueil des sectaires cruellement blessé rendait désormais leurs cœurs insensibles à la grâce; ils ne

---

[1] Deut., XXXI, 16; Is., I, 21; Ezech., XVI, XX, 30, etc.

répondirent que par l'injure et traitèrent Jésus de samaritain et de possédé [1]. Le Seigneur essaya de calmer leur emportement, expliquant que son unique fin était la gloire du Père, et promettant une vie éternelle à ceux qui recevaient sa doctrine. « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne connaîtra jamais la mort. » Les Juifs ne virent là qu'un nouveau blasphème. « Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon, dirent-ils. Abraham est mort, et les prophètes ; et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort? et les prophètes sont morts aussi. Qui prétendez-vous être? » Le Sauveur leur parla de nouveau de son union au Père qui le glorifie, « ce Père, dit-il, que vous appelez votre Dieu, et cependant vous ne le connaissez pas ; et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous, mais je le connais, et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur voir mon jour : il l'a vu, et s'en est réjoui [2]. — Quoi ! s'écrièrent les Juifs, vous n'avez pas encore cinquante ans [3], et vous avez vu Abraham ! »

---

[1] Joan., VIII, 48-59.

[2] Il l'avait vu par la foi durant sa vie mortelle, mais aussi dans les limbes, où les justes attendaient la rédemption générale. Est-il croyable en effet qu'au temps où la voix des anges annonça au ciel et à la terre la naissance du Sauveur, nul écho n'en soit parvenu aux saints qui l'attendaient depuis tant de siècles? (Voir Maldonat, *in Joan.*, VIII, 56.)

[3] Quelques interprètes ont conclu à tort de ce passage que Jésus a vécu plus de quarante ans. Cinquante ans était pour les Juifs l'âge où l'homme atteint son plein développement. Ces paroles

Pour toute réponse Jésus se proclama éternel comme son Père : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham eût été fait, je suis [1]. »

A ces mots, la colère des Juifs ne connut plus de bornes; tous se précipitèrent sur les pierres amoncelées pour la construction du temple [2], et voulurent lapider le Nazaréen. Mais Jésus, se dérobant au milieu de la confusion, se cacha et sortit sans éprouver aucun mal.

II. L'AVEUGLE-NÉ.

Joan., IX, 1-41; X, 1-21.

Jésus retrouvait au dehors du temple le calme et la sûreté ; marchant librement à travers la ville, il vit un aveugle de naissance qui mendiait, et il s'arrêta près de lui [3]. Les disciples, rassurés par la tranquillité du Seigneur, se rassemblèrent autour de l'infirme.

---

signifient donc simplement. « Vous n'avez pas encore atteint la maturité de l'âge, et vous avez vu Abraham ! »

[1] La distinction entre γενέσθαι et εἰμί met en vive lumière la divinité de Jésus : « Antequam nasceretur Abraham, ego sum. » (Érasme, *in loco.*)

[2] On travaillait encore aux parties accessoires du temple, qui ne fut complètement achevé qu'en 64, sous Hérode Agrippa II.

[3] La leçon que donne le texte reçu, d'après le manuscrit Alexandrin et les versions syriaques, indique clairement que la guérison de l'aveugle eut lieu aussitôt après les événements racontés dans le chapitre précédent : ... διελθὼν διὰ μέσου αὐτῶν· καὶ παρῆγεν οὕτως. Καὶ παράγων εἶδεν... κτλ. Nous ne voyons rien qui s'oppose à cette conclusion, ni le calme de Jésus si admirable en tout temps, ni la sécurité des disciples rassurés par leur Maître.

« Maître, dirent-ils, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle[1] ? »

La croyance que Dieu vengeait l'iniquité des pères sur les enfants[2] portait les Juifs à voir dans toute souffrance le châtiment d'une faute, et à s'enquérir du coupable[3]. La charité défend de telles recherches; ni les péchés de l'aveugle ni ceux de sa famille ne lui avaient attiré cette affliction, dans laquelle il ne fallait voir qu'une des épreuves auxquelles tout homme est exposé; Dieu toutefois avait voulu celle-ci afin de manifester sa gloire[4]. La nuit de la mort approchait pour le Christ, mais quelques heures de jour lui restaient encore; il déclara qu'il en userait pour « faire les œuvres de Celui qui l'envoyait », et relever par un nouveau prodige le courage de ses apôtres : « Tant que je suis dans le monde, dit-il, je suis la lumière du monde. » Après avoir ainsi parlé, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive[5], et en oignit les yeux de l'a-

---

[1] Joan., IX, 2.

[2] Exod., XX, 5.

[3] Nous savons que cette opinion avait déjà cours au temps de Job; l'admirable plaidoyer du saint homme contre ses amis, et l'approbation que lui avait donnée Jéhovah, n'avaient pu détruire ce préjugé.

[4] Joan., IX, 3-7.

[5] La salive et le limon humide passaient dans l'antiquité pour être salutaires aux yeux malades. « Lippitudines matutina quotidie inunctione arceri. » (Pline, *Historia naturalis,* XXVIII, 7. — Confer Suétone, *Vespasianus,* VII.)

> Si tumor insolitus typho se tollat inani,
> Turgentes oculos vili circumline cœno.
>
> SERENUS SALMONICUS.

Ce remède, évidemment, n'avait pas en soi la vertu de rendre

veugle : « Allez, lui dit-il, lavez-vous dans la piscine de Siloë. » Cette fontaine portait l'un des noms du Messie, « l'Envoyé, le Siloah [1], » et promettait à l'infirme la clarté et le salut. Il y descendit, se lava, plein de confiance dans la parole du Maître, et revint guéri.

Ses yeux, brillant pour la première fois, illuminaient son visage. Les gens du voisinage, et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, hésitaient à le reconnaître : « N'est-ce pas celui qui était assis là, et qui mendiait ? » disaient-ils [2]. Les uns répondaient : « Oui, c'est lui. » Les autres : « Non, c'en est un qui lui ressemble. » Mais il disait : « C'est moi-même. — Comment tes yeux se sont-ils ouverts ? » lui demandait-on. Il répondit : « Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue [3], en a oint mes yeux, et m'a dit : Allez à la piscine de Siloë, et lavez-vous. Et j'y allai, je me lavai, et je vois [4]. » Et ils lui dirent : « Où est celui-là ? » Il répondit : « Je ne sais. »

« Or c'était un jour de sabbat [5] que Jésus avait fait

---

la vue, et n'était, dans la pensée du Maître, qu'un symbole destiné à éveiller la foi de l'aveugle.

1 שִׁילֹוחַ. Nous parlons de cette fontaine et des vertus curatives que lui prête la tradition dans l'Appendice, VII.

2 Joan., IX, 8-12.

3 L'aveugle ne parle pas de la salive qu'il ne vit pas, mais de la boue qu'il sentit sur ses paupières : l'exactitude du récit est scrupuleuse.

4 Ἀνέβλεψα signifie proprement : « J'ai recouvré la vue. » « Nec male recipere quis dicitur, quod communiter tributum humanæ naturæ, ipsi abfuit. » (Grotius, *in Joan.*, IX, 11.)

5 Dans la suite que nous avons adoptée pour les événements, le

cette boue et ouvert les yeux de l'aveugle [1]. » Il avait donc violé les prescriptions des rabbis qui défendaient d'appliquer des remèdes au jour sacré, même de frotter de salive un œil malade [2], et c'était à l'heure où les pharisiens s'animaient à le lapider que le Christ enfreignait publiquement leurs règles. Les témoins du prodige coururent annoncer aux sanhédrites ce qui se passait. Le grand conseil ne tenait pas de séance régulière aux jours de sabbat, mais les incidents qui depuis le matin agitaient le peuple avaient dû retenir la plupart de ses membres dans les parvis [3]. L'aveugle guéri leur fut amené; ils instruisirent sa cause et lui demandèrent comment le fait s'était produit. Celui-ci répéta : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, et je me suis lavé et je vois. » Ce récit les embarrassa. Quelques-uns disaient : « Cet homme ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. » D'autres plus sincères répondaient : « Comment un pécheur peut-il faire ces prodiges? » Et il y avait dissension entre eux. Ils inter-

---

huitième jour de la fête précéda cette année un sabbat ordinaire, et deux jours se succédèrent consacrés l'un et l'autre par le repos légal.

[1] Joan., IX, 14-18.

[2] Maimonides, *Sabbath*, 21. — Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ*, in Joan., IX.

[3] Le sanhédrin ne siégeant pas les jours de sabbat, quelques interprètes en ont conclu que l'aveugle ne comparut devant ce tribunal que le lendemain de sa guérison. Cette hypothèse est superflue, car un fait aussi extraordinaire dut être porté le jour même à la connaissance des sanhédrites, et ceux-ci, sans tenir de séance, purent mander l'aveugle, l'interroger et le chasser de la synagogue.

rogèrent de nouveau l'aveugle : « Et toi, demandèrent-ils, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? » Il répondit : « C'est un prophète. » A la fermeté de cet aveu, les sanhédrites comprirent qu'un seul espoir leur restait, c'était de convaincre cet homme d'imposture; ils refusèrent donc de croire qu'il eût été aveugle et eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents.

Ceux-ci, d'humble condition comme leur fils, se rendirent avec effroi au tribunal suprême; dans leur trouble pourtant ils gardèrent la finesse propre à leur race[1]. « Est-ce là votre fils? demanda-t-on; vous dites qu'il est né aveugle, comment voit-il donc maintenant? — Nous savons que c'est notre fils, répondirent-ils, et qu'il est né aveugle. Mais comment il voit maintenant, nous ne savons. Interrogez-le, il a de l'âge, qu'il parle de lui-même. » Ils se dérobaient ainsi par crainte, car le sanhédrin avait déjà décrété que si quelqu'un confessait Jésus pour le Messie, il serait excommunié et chassé de la synagogue[2].

Les sanhédrites réduits à rappeler l'aveugle, l'adjurèrent de démentir son témoignage. « Rends gloire à Dieu[3], lui dirent-ils, nous savons que cet homme est un pécheur. — Si c'est un pécheur, répliqua-t-il, je n'en

---

[1] Joan., IX, 19-34.

[2] Il ne s'agit sans doute ici que de la forme la plus douce d'excommunication, qui n'excluait le coupable de la synagogue que pour trente jours.

[3] Il y a dans ces mots une adjuration faite au coupable de se repentir, de prendre sur lui la honte de la faute et de laisser à Dieu la gloire. (I Reg., VI, 5; Jer., XIII, 16; Apoc., XVI, 9.)

sais rien; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » Cette réponse leur montra qu'ils avaient affaire à un homme non seulement droit, mais ferme et généreux, et qu'ils ne triompheraient pas de lui comme de ses parents. Ne sachant que résoudre, ou cherchant à le prendre en défaut, ils recommencèrent à l'interroger : « Que t'a-t-il fait? demandèrent-ils; comment t'a-t-il ouvert les yeux? » Mais l'aveugle lassé de vaines redites : « Je vous l'ai expliqué, et vous l'avez entendu[1]. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore? Est-ce que vous voulez aussi devenir ses disciples? » Blessés de cette ironie, ils s'emportèrent et le chargèrent d'injures : « Sois toi-même son disciple, dirent-ils; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il vient. » L'aveugle, loin de s'effrayer, n'en poussa que plus hardiment sa raillerie : « Il est vraiment étonnant, dit-il, que vous ne sachiez d'où il vient, et pourtant il a ouvert mes yeux. Or nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs, mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, il l'exauce. Jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme n'était point de Dieu, il ne pourrait rien faire. » A ces mots, les sanhédrites se levèrent indignés : un mendiant oser tenir tête aux maîtres d'Israël! « Tu n'es pétri que de péchés, lui dirent-ils, et tu prétends nous enseigner! »

---

[1] Nous trouvons dans le grec cette variante : « Et vous ne l'avez pas écouté », Καὶ οὐκ ἠκούσατε. Nous donnons dans le texte la traduction de la Vulgate.

Ils se jetèrent sur lui, et le chassèrent de la synagogue.

Cette violence le mettait dans la même condition que son bienfaiteur, car si Jésus ne prêchait plus dans les synagogues, c'est que probablement il en était exclu par une excommunication du sanhédrin. Le divin Maître ne pouvait oublier le premier confesseur persécuté pour sa cause; il le chercha, et l'ayant trouvé : « Croyez-vous au Fils de Dieu? lui dit-il[1]. — Qui est-il, Seigneur, répondit l'aveugle, afin que j'y croie. » Jésus lui dit : « Vous l'avez vu, et c'est celui qui vous parle. — J'y crois, Seigneur, » dit l'aveugle, et se prosternant il l'adora.

Jésus s'empressa de louer cette foi vive, triomphe de la lumière qu'il apportait au monde et qui se manifestait aussi puissante pour éclairer les humbles que pour aveugler les orgueilleux : le Maître le proclama si hautement que les pharisiens mêlés à la foule se sentirent atteints par ses traits : « Sommes-nous aveugles, nous aussi? » dirent-ils. Jésus leur répondit que nul n'est coupable de naître dans les ténèbres; le mal est de s'y obstiner : « Si vous étiez aveugles, leur dit-il, vous n'auriez pas de péché, mais vous dites : Nous voyons. Votre péché demeure. » De vaniteux sectaires ne méritaient pas d'occuper plus longtemps le Seigneur; il se tourna vers l'infirme, et, par une parabole, le consola d'être mis hors de la synagogue.

Cette nouvelle similitude du Maître rappelait une scène familière aux Juifs, une de ces bergeries qui peu-

---

[1] Joan., IX, 35-41.

plent les solitudes de Juda[1]. Aujourd'hui encore elles ont gardé le même aspect. Un mur de pierre les entoure, large, couronné de buissons épineux; le berger et le troupeau s'y enferment pour la nuit, car dans l'ombre bien des ennemis les menacent : le loup rôde à l'entour, parfois la panthère franchit d'un bond la clôture, ou le voleur de nuit, trouvant l'étroite porte fermée, monte et se glisse le long du mur; mais le berger veille, il écarte le danger, et au matin prenant sa houlette recourbée, il sort le premier de l'enceinte, compte une à une ses brebis, puis guide vers les pâturages le troupeau broutant sur ses pas. De temps en temps il pousse un cri et les brebis dispersées accourent; mais que la voix d'un étranger retentisse, toutes s'arrêtent effrayées, lèvent la tête, et s'enfuient, « car elles ne connaissent pas la voix de l'étranger ».

Jésus traçait ainsi l'image de l'Église, bercail dont le Christ est la porte. Nul ne mérite le nom de pasteur, s'il n'entre par Jésus, et ne tire de lui sa mission. De faux bergers étaient venus avant lui égarant le troupeau de Dieu, mais, quelques dehors qu'ils affectassent, tous, prêtres, scribes, pharisiens, n'étaient que larrons entrés pour voler et perdre, ou bien encore, vils mercenaires, ils se mettaient peu en peine des brebis, et s'enfuyaient devant le loup, lui laissant le troupeau à disperser et à ravir. « Pour moi, dit Jésus, je suis le bon pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent... je suis venu pour qu'elles vivent plus

[1] Joan., IX, 1-18.

abondamment. » Tel était l'asile que Jésus offrait à l'aveugle chassé de la synagogue; mais ses regards s'étendirent aussitôt à la gentilité repoussée de la communauté juive, et il ajouta : « J'ai d'autres brebis, qui ne sont point de cette bergerie, et il faut que je les amène; elles écouteront ma voix, et il se fera un seul bercail et un seul pasteur. »

« Je suis le bon pasteur, dit-il encore, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis; » et le sacrifice sanglant, qui souvent alors revenait à sa pensée, l'absorba tout entier. Il en parla ouvertement à la foule, annonçant « que personne ne lui ôterait la vie, qu'il la donnerait de lui-même et la reprendrait par sa propre puissance »; il mourrait par conséquent dans la plénitude du sacrifice, « pour obéir à son Père, et c'est pour cela que son Père l'aimait » d'un amour infini.

Ces dernières paroles laissèrent le peuple partagé. Au soir d'un jour où tant de colères s'étaient déchaînées, tant de mains levées pour lapider Jésus, on n'entendit plus dans Jérusalem que des murmures mêlés de voix plus favorables [1]. « C'est un possédé, disaient les uns, c'est un fou, pourquoi l'écouter davantage? » D'autres répondaient : « Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé, et d'ailleurs le démon rend-il la vue à des aveugles-nés? » Profitant de ces divisions, Jésus s'éloigna aussitôt de Jérusalem, car la haine des sanhédrites était trop ardente pour qu'il l'affrontât plus longtemps.

---

[1] Joan., x, 19-21.

CHAPITRE SIXIÈME.

LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES.

Luc., x, 1-42. — Mat., xi, 20-30.

La divinité n'enlevait au cœur de Jésus rien des sentiments humains; comme nous, il se plaisait à revoir ce qu'il avait aimé, sa patrie, les lieux témoins de ses travaux et de ses souffrances. A tous ces titres, la Galilée lui était trop chère pour que l'ingratitude de ses habitants l'en détachât sans retour. C'est donc là qu'au sortir de Jérusalem il dirigea ses pas[1]. Il y trouva la même froideur qu'avant la fête : seuls les apôtres et une petite troupe de disciples lui demeuraient dévoués.

---

[1] Comme nous le faisons observer ailleurs (Appendice, ix), la malédiction de Capharnaüm et des villes voisines, que S. Luc place entre la mission des soixante-dix disciples et leur retour, suppose que Jésus se trouvait alors dans cette région. S. Matthieu, moins attentif que S. Luc à l'ordre des temps, rapproche ces anathèmes du discours que l'année précédente le Sauveur adressa aux Juifs de Naïm après le départ des envoyés de Jean-Baptiste. (Mat., xi, 20-24.)

Contraint par cet abandon de porter ailleurs la Bonne Nouvelle, le Seigneur choisit soixante-douze Galiléens[1] qui lui étaient fidèles, et les députa devant lui « en toute ville et en tout lieu où il devait aller[2] ». Saint Luc fait observer que ces nouveaux élus étaient autres que les douze primitivement choisis; autre aussi fut leur mission, et le Maître l'indique dans les instructions qu'il leur adressa, car, des préceptes donnés naguère aux apôtres, Jésus ne répéta aux soixante-douze disciples que ceux qui supposaient un ministère de peu de durée.

Tout se bornait pour eux à quelques jours de labeur dans une moisson immense. Ils devaient n'avoir aucune inquiétude, partir sans bourse, sans besace, sans chaussures de rechange : sur la route, ne point perdre leur

---

[1] Leur nombre, symbolique dans la pensée des Pères, n'est pas absolument certain : il s'élevait à soixante-douze, selon les uns, en souvenir du premier conseil d'Israël (voir t. I, p. 6); selon d'autres, il était de soixante-dix, nombre consacré par les traditions juives comme celui des nations qui s'étaient séparées au pied de la tour de Babel (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ*, in Joan., VII, 37). Le manuscrit Alexandrin, celui du Sinaï, le codex Ephræmi, la Peschito et beaucoup de Pères portent « soixante-dix »; de leur côté, les manuscrits du Vatican et de Bèze, la Vulgate, la syriaque de Cureton et des Pères non moins nombreux ont adopté la variante « soixante-douze ».

[2] Luc., X, 1-12. Quelques interprètes veulent que Jésus ait choisi les soixante-douze disciples lorsqu'il traversait la Samarie pour aller à la fête des Tabernacles (Joan., VII, 2-10). Mais il est bien peu probable que dans ce voyage rapide et secret Jésus ait eu autour de lui un si grand nombre de disciples, et qu'il ait pris ce moment pour leur donner une mission solennelle. Ce fut sans doute après la fête, et de la Galilée, qu'il les députa dans les régions au delà du Jourdain.

temps en longues salutations; aller droit au but, et, arrivés dans la ville où il les envoyait, accomplir leur mission sans retard : « Ne passez pas de maison en maison, leur dit le Seigneur, entrez dans la première qui s'ouvrira, et demeurez-y, mangeant et buvant ce qui vous sera servi. » Pour qui connaît les formes cérémonieuses de l'Orient, ces préceptes n'ont rien d'étonnant : aujourd'hui encore, qu'un étranger entre dans un village arabe, des invitations lui sont faites de toute part et l'obligent à passer de festins en festins. Jésus défendait de consumer un temps précieux dans ces démonstrations; ses évangélistes n'étaient pas envoyés pour prendre part aux fêtes de la terre, mais pour appeler les hommes à la pénitence, guérir les infirmes, préparer les voies du Seigneur, et annoncer le règne de Dieu. Si quelque ville refusait de les accueillir, il leur enjoignait d'aller sur les places publiques, et de dire à la cité rebelle : « Nous secouons contre vous la poussière même de votre ville, qui s'est attachée à nos pieds. Cependant, sachez-le bien, le royaume de Dieu est proche. Je vous le dis, ajoutait le Seigneur, au jour du jugement, Sodome sera traitée plus doucement que cette ville. »

Les disciples, dociles aux ordres qu'ils recevaient, partirent deux à deux, tandis que Jésus demeurait sur les bords du lac[1]. Comme autrefois le Sauveur les parcourut, mais non plus avec le même fruit, car il vit sa parole repoussée, le vide autour de lui, et sur cette

---

[1] Luc., x, 1.

terre comblée de ses bienfaits, il erra comme un étranger. Désolé de tant d'ingratitude, il se détourna des cités du lac, et leur fit des reproches d'autant plus véhéments qu'il les avait plus aimées : « Malheur à toi, Chorozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïde ! Car si Tyr et Sidon avaient vu les miracles qui ont été opérés en vous, elles auraient jadis fait pénitence dans le sac et la cendre. Mais Tyr et Sidon seront traitées plus doucement que vous au jugement. Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras plongée jusqu'aux enfers[1]. »

Jésus s'éloigna de la rive et prit le chemin de la Pérée, pour y rejoindre ses disciples. Sur la route, il les vit revenir pleins de joie. Le Maître, en les députant, n'avait parlé que de dangers, de loups redoutables, de portes et de villes se fermant à leur approche ; il ne leur donnait d'autre puissance que de guérir les malades, et

---

[1] Luc., x, 13-15. Trente ans plus tard, les légions romaines envahissaient la Galilée, portant de ville en ville la dévastation et le massacre. Quinze mille Juifs furent égorgés à Japha, quarante mille à Jotapata, les femmes vendues ou passées par le fer. Chorozaïn, Bethsaïde, Capharnaüm, Tibériade, n'offrirent plus que des ruines silencieuses ; dernier et puissant rempart, Tarichée tomba à son tour ; il ne resta aux vaincus d'autre asile que leurs barques de pêche et les eaux du lac. Ils y furent poursuivis par les galères de Rome, et succombèrent par centaines, percés de traits au milieu des flots, assommés quand leurs mains se cramponnaient aux vaisseaux ennemis ; les plus vigoureux n'atteignaient la rive que pour périr sous l'épée des légionnaires. Réunissant les misérables débris du carnage, Vespasien en envoya six mille à Néron pour ouvrir l'isthme de Corinthe, trente mille furent vendus : douze cents vieillards, n'étant propres à rien, furent égorgés dans le stade de Tibériade. (Voir Josèphe, *Bellum Judaicum*, lib. III.)

voici qu'à son seul nom tout cédait devant eux : « Maître, s'écrièrent-ils, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. » Jésus ne refusa pas de prendre part à leur allégresse, mais ce fut pour y mêler de plus hauts sentiments.

Rien d'étonnant que son nom triomphât des puissances infernales, car dès l'heure de la révolte, l'ange coupable s'est trouvé devant le Fils éternel du Père ; il n'a pu soutenir son regard, et est tombé du ciel comme l'éclair[1]. Le Verbe en s'incarnant a rendu cette chute plus profonde, et enlevé au prince des ténèbres ses dernières armes. Selon la parole du Psalmiste[2], les apôtres allaient « marcher sur le lion et l'aspic, fouler aux pieds le lionceau et le dragon » : poison, venin, bêtes furieuses, tout ce qui est dans le monde la suite du péché et la force de Satan échappait à son empire ; le pouvoir de l'ennemi lui était ravi, et rien ne devait plus nuire aux disciples de Jésus : « Néanmoins, ajouta le Maître, ne vous réjouissez pas de ce que les mauvais esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel[3]. »

---

[1] Luc., x, 18-20. Quelques Pères entendent autrement ces paroles et y voient un avertissement donné aux disciples de ne point s'enorgueillir de leur pouvoir sur l'enfer : Lucifer est tombé d'un trône de lumière dans un abîme de ténèbres ; telle sera votre chute si vous imitez son orgueil.

[2] Ps., xci, 13.

[3] Être écrit dans les cieux, c'est appartenir à Dieu et aux choses du ciel ; être écrit sur la terre, c'est devenir terrestre de pensées et de sentiments ; selon l'explication donnée par Jérémie de cette image hébraïque, c'est « abandonner Dieu, la fontaine des eaux vives ». (Jer., xvii, 13.)

A ces mots, le Sauveur fut ravi en extase; puis, abîmé dans le sein de Dieu : « Je vous loue, ô Père, dit-il[1], Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, il en est ainsi parce qu'il vous a plu. Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît quel est le Fils, si ce n'est le Père, et quel est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui il a plu au Fils de le révéler[2]. »

D'où venaient ces transports, que Jésus ne manifestait plus depuis que sa patrie l'avait rejeté? Évidemment de l'accueil empressé des villes où les soixante-douze disciples avaient annoncé sa venue. Plein des sentiments qui avaient inspiré sa prière : « Venez à moi, dit-il à ses disciples[3], vous tous qui êtes travaillés et chargés de quelque peine, et je vous soulagerai.

---

[1] Luc., x, 21, 22; Mat., xi, 25-27.

[2] Cette façon de parler, si semblable à celle que S. Jean prête au Sauveur, forme comme un lien entre le discours du quatrième Évangile et les entretiens plus simples rapportés par les synoptiques. Jésus, quand il priait son Père, usait sans doute de ces expressions solennelles (Joan., xvii) qui, méditées par S. Jean, devinrent le langage habituel de cet évangéliste, celui que nous entendons dans le prologue de son Évangile, dans ses Épîtres, dans les discours de Jésus, aussi bien que dans ceux de Jean-Baptiste. « Ratio scribendi S. Joannis in sermonibus Jesu et in suâ epistolâ primâ adeo concordat, ut vel discipulus modum loquendi Magistri sui sibi omnino proprium fecerit, vel Magistri sermones suo proprio modo expresserit. Hoc alterum et in se est probabilius et confirmatur ex dicendi similitudine inter evangelistam et Joannem Baptistam iis in locis ubi Præcursor loquens inducitur (cf. iii, 31-36, et iii, 11, 15, 18, etc.). » (Corluy, *Commentarius in Evangelium S. Joannis,* p. 16. Editio altera.)

[3] Mat., xi, 28-30.

Prenez sur vous mon joug, et apprenez que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez » en me suivant « le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger. » Et à cette invitation il ajouta un nouveau cri d'allégresse [1] : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'ouïr ce que vous écoutez, et ne l'ont pas ouï. »

Cette joie fut bientôt troublée. Il n'était pas de région si écartée qui n'eût ses scribes ; l'un d'eux se leva pour tenter Jésus : « Maître, dit-il, que ferais-je pour posséder la vie éternelle [2] ? » Le Seigneur pénétrait son intention ; il le renvoya à la Loi et lui demanda : « Qu'y lisez-vous ? » Moïse avait révélé par avance les deux grands préceptes de la vie chrétienne [3] : le juif ne put que répéter ce que de siècle en siècle les prophètes et les docteurs avaient dit à Israël : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. — Vous avez bien répondu, lui dit Jésus, faites cela et vous vivrez. » Ces paroles n'étaient point pour satisfaire le scribe, car elles l'humiliaient en montrant sa demande inconsidérée, et Jésus plus versé que lui dans la Loi. Il voulut biaiser : « Et qui est mon prochain ? » dit-il. Le mépris des Juifs pour les étrangers ne permettait plus au

---

[1] Luc., x, 23, 24.
[2] Id., x, 25-37.
[3] Deuter., vi, 5 ; Levit., xix, 18.

Seigneur de tirer la réponse de la bouche même de son adversaire, il la demanda aux lieux qui l'entouraient.

Le divin Maître traversait en ce temps la région montueuse qui s'étend de Jéricho à Jérusalem. Le chemin qu'il suivait, justement appelé « la route sanglante[1] », s'élève à travers des collines dont les blanches crêtes semblent les vagues d'une mer battue par la tourmente. Dans ce désert, le voyageur est souvent assailli par les Bédouins, et reste blessé, exposé à la mort, si quelque passant charitable ne le secourt.

Le Seigneur mit en parabole une de ces aventures, comment un homme était tombé entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et le laissèrent demi-mort. Entre la cité sainte et Jéricho, ville sacerdotale, de nombreux lévites allaient et venaient[2]. Il advint qu'un prêtre descendant de Jérusalem aperçut le blessé; il prit l'autre côté de la route[3] et continua. Un lévite suivit : il s'arrêta, regarda[4] le corps sanglant, et comme le prêtre, passa outre. Mais un troisième voyageur vint après eux : issu d'une race maudite en Israël, c'était pourtant un bon Samaritain, digne image du Sauveur. « A la vue du blessé, il fut touché de compassion, s'approcha, lia les plaies, y versant de l'huile et du vin[5] : puis il le mit sur son

---

[1] « Adommim. » (S. Jérôme, *De locis Hebræis.*)

[2] D'après le Talmud, douze mille lévites demeuraient à Jéricho.

[3] Ἀντιπαρῆλθεν. (Luc., x, 31.)

[4] Ἐλθὼν καὶ ἰδών. (Luc., x, 32.)

[5] L'huile et le vin, symboles de la douceur et de la force de la grâce, étaient les remèdes usités dans l'antiquité pour laver les plaies et calmer les douleurs. (Pline, *Historia naturalis,* XXXI, 47.)

cheval, le mena dans une hôtellerie et l'y assista. Le lendemain, il tira deux deniers [1] de sa bourse et les donnant à l'hôte : Ayez soin de lui, dit-il, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. »

« Lequel de ces trois, demanda Jésus, vous paraît être le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs? » Il n'y avait pas moyen d'hésiter; néanmoins le scribe se garda de prononcer le nom du Samaritain. « C'est celui qui a été compatissant, » dit-il. Jésus n'ajouta rien : par un de ces innocents artifices auxquels se plaisent les Orientaux, il avait contraint son adversaire d'expliquer lui-même ce qu'est la vraie charité : « Allez, dit-il au docteur confus, allez et faites de même. »

Bien que la route suivie par Jésus le menât à Jérusalem, il ne poussa pas jusque-là. Saint Luc nous le montre s'arrêtant à Béthanie [2], village situé sur les plateaux de Juda, et séparé de la cité sainte par le mont des Oliviers [3]. Dans cette bourgade vivait une famille que Jésus aimait, Lazare, avec ses deux sœurs Marthe et Marie : la première, demeurée vierge dans la maison de son frère; la seconde, fameuse sous le nom de Mag-

---

[1] Le denier (environ un franc de notre monnaie) était la solde que touchait chaque jour le soldat romain (Tacite, *Annales*, I, 17) et le salaire habituel de l'ouvrier (Mat., XX, 2). Il semble que l'intention du Samaritain fut de repasser deux jours après par le même endroit, et qu'il entendit payer jusqu'à son retour les soins et les journées de l'hôtelier.

[2] Luc., X, 38-42.

[3] S. Jean, en racontant la résurrection de Lazare, marque que la distance de Béthanie à Jérusalem était de quinze stades (Joan., XI, 18). Le stade valait 180 mètres.

deleine la pécheresse, mais relevée, et rendue par le Christ à l'amour de ses proches. Était-ce cette grâce inespérée qui avait lié une étroite amitié entre Jésus et la famille de Béthanie? Ou Lazare était-il le charitable rabbi dont parle le Talmud[1]? Comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, avait-il entendu Jésus dans le sanhédrin et reconnu en lui le Messie? Toutes ces conjectures sont également plausibles, puisque les évangélistes ne disent pas comment Lazare entra dans le royaume du Christ : ce qu'ils nous apprennent, c'est qu'il était de haute condition, ami de Jésus, et heureux de lui offrir l'hospitalité.

Ce jour-là, le Maître n'était pas attendu à Béthanie, car son arrivée y mit tout en mouvement. Marthe surtout s'empressait aux soins du service, veillant à ce que rien ne manquât. Marie, plus calme, s'était assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole, et buvait avidement aux sources de la vie : Marthe l'aperçut et en fut jalouse; s'adressant à Jésus, elle lui dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir seule? Ordonnez-lui donc qu'elle m'aide. » Jésus lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous tourmentez et vous agitez en plusieurs choses[2]; or une seule est nécessaire. Marie

---

[1] *Peah*, f. 21, 2.

[2] Μεριμνᾶς marque le trouble et les soucis intérieurs; θορυβάζῃ, l'agitation extérieure. La curieuse variante conservée par certaines versions et quelques-uns des plus anciens manuscrits (ceux du Sinaï et du Vatican, le codex Ephræmi, etc.) : ὀλίγων δὲ ἐστὶ χρεία ἢ ἑνός, semble indiquer que Jésus, faisant allusion aux préparatifs du repas, disait à Marthe que quelques mets ou même un seul suffisaient. Nul doute pourtant qu'il ne conçût de plus hautes pensées, car la

a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. »

Ce que le Maître blâmait dans son hôtesse, ce n'était point de trop faire pour lui, mais de se dissiper dans les soucis du dehors. Plus heureuse l'amie du Christ, toute absorbée en lui! Heureux à son exemple les contemplatifs, qui, dans leurs cloîtres, n'entendent plus les murmures du monde! A eux l'unique nécessaire, la paix de l'âme dans l'amour; à eux de goûter le charme de cette parole du Maître : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. »

---

louange donnée à Marie n'offre évidemment qu'un sens spirituel : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES PHARISIENS DE LA PÉRÉE.

I. LA PRIÈRE. — LES DEUX AVEUGLES. — LE DÉMON MUET. — LE SIGNE D'EN HAUT.

Luc., IX, 1-36. — Mat., IX, 27-34 ; XII, 38-45.

Jésus quittant Béthanie, franchit de nouveau le Jourdain pour évangéliser le pays montueux de Galaad, soumis à Hérode Antipas, et connu sous le nom de Pérée[1]. C'est dans cette région que saint Luc nous le montre en un lieu solitaire[2]. Ses disciples, restés à l'écart, le contemplaient dans l'attitude que tout Oriental garde en priant, debout, les bras levés et les yeux au ciel. Dès qu'il eut fini, l'un d'eux s'approcha : « Sei-

---

[1] Ce premier séjour en Pérée, nous le faisons observer à l'Appendice, IX, est indiqué par S. Jean au verset 40 du chapitre X. L'évangéliste nous y apprend que Jésus, après la Dédicace, revint de nouveau en Pérée : Ἀπῆλθεν πάλιν πέραν τοῦ Ἰορδάνου. Il y était donc allé avant cette fête.

[2] Luc., XI, 1-4.

gneur, dit-il, enseignez-nous à prier, ainsi que Jean l'a fait à ses disciples. » Les compagnons du Baptiste étaient nombreux dans les pays voisins du Jourdain; c'est quelqu'un d'eux apparemment qui adressa à Jésus cette demande : nouveau venu parmi les apôtres, il n'avait pas appris sur la montagne des Béatitudes l'oraison dominicale, et se souvenant que le Précurseur priait avec ses disciples, il souhaitait que Jésus fît de même.

Le Maître contenta son désir : « Quand vous prierez, répondit-il, dites ainsi : Père, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Et remettez-nous nos péchés, puisque nous remettons nous-mêmes à tous ceux qui nous doivent, et ne nous induisez pas en tentation. »

Cette seconde forme de l'oraison du Seigneur est précieuse à recueillir; plus brève dans saint Luc qu'en saint Matthieu[1], elle nous montre que Jésus, tout en prescrivant certaines formules, laissait à l'esprit de prière son libre essor[2]. Ce qui importe à ses yeux, c'est d'invoquer Dieu comme un père, de souhaiter sur toutes choses les biens spirituels, et de les demander pour les autres aussi bien que pour soi, la charité dans le cœur, le pardon à la bouche.

---

[1] Les copistes ont tenté de faire disparaître ces différences en insérant dans le texte de S. Luc des paroles empruntées soit à S. Matthieu, soit aux liturgies; de là les variantes nombreuses qu'offre en cet endroit le troisième Évangile.

[2] L'Évangile a fidèlement suivi l'exemple de son fondateur, en donnant d'un côté à la liturgie des formes régulières, et de l'autre en respectant l'indépendance des âmes dans l'oraison mentale.

Si grave du reste était ce devoir de la prière, que le Maître en parla longuement, recommandant de prier sans cesse, de prier sans se lasser; car si Dieu parfois semble fermer l'oreille, ce n'est que pour faire sentir le prix de ses dons, rendre l'âme plus humble et la combler ensuite de faveurs. Selon sa coutume, il présenta ces leçons sous des images[1] : tantôt c'est un père qui ne donne pas à son enfant affamé une pierre au lieu de pain, un scorpion pour un œuf, un serpent au lieu du poisson qu'il demande; tantôt c'est un homme pauvre, mais hospitalier, qui reçoit au milieu de la nuit un voyageur[2]; il court aussitôt frapper à la porte d'un ami : « Prête-moi trois pains, dit-il, car un hôte m'arrive de voyage, et je n'ai rien à lui offrir. » Mais l'ami est couché, ses enfants autour de lui, la maison close; il refuse de se lever. Le solliciteur ne se rebute pas; il frappe, frappe toujours, jusqu'à ce qu'on lui donne ce dont il a besoin. « Et moi aussi, je vous le dis, poursuivit le Seigneur : Demandez et on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert. »

C'est à ce même temps, sinon au même jour, que nous rapporterons deux miracles de Jésus. Il se rendait à une maison où il recevait l'hospitalité, quand deux aveugles[3] l'ouirent passer; aussitôt ils le suivirent en

---

[1] Luc., XI, 5-12.

[2] La coutume des pays chauds est de voyager de nuit, afin d'éviter la chaleur dévorante du jour.

[3] Entre les malades guéris par Jésus, il se trouve beaucoup d'aveugles : il n'y a rien là d'étonnant, car la cécité est un mal fréquent dans les régions orientales que la poussière brûlante des sa-

criant : « Fils de David, ayez pitié de nous[1] ! » Le Seigneur parut d'abord ne pas entendre : accepter publiquement ce titre d'honneur en Pérée, sur le territoire d'Hérode, c'eût été se déclarer le Messie et réveiller la jalousie du tétrarque. Il se déroba donc et entra dans la maison ; les infirmes l'y rejoignirent. Leur foi émut le Sauveur : « Croyez-vous, leur dit-il, que je puisse vous faire cela ? » Ils lui répondirent : « Oui, Seigneur. » Alors il toucha leurs yeux en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » Sur-le-champ ils recouvrèrent la vue, et Jésus leur fit avec menace cette défense : « Prenez garde que personne ne le sache ; » mais eux, n'écoutant que leur joie, en répandirent le bruit dans toute la contrée, et comme tant d'autres, par leur désobéissance, ils accrurent les périls et les haines auxquels le Maître allait bientôt succomber.

Aux yeux du Sauveur, il importait plus de chasser les démons que de guérir les maux corporels, car après la résistance opposée aux aveugles, nous voyons qu'il n'hésita pas à délivrer un muet agité de l'esprit malin[2]. On lui présenta ce possédé au moment où les deux Juifs sortaient de la maison[3] ; le démon chassé, l'homme parla aussitôt[4].

---

bles explique aisément. L'habitude de dormir en plein air, sous la tente, sur le toit des maisons, contribue aussi, en exposant l'œil au serein, à multiplier cette infirmité.

[1] Mat., IX, 27-31.

[2] Luc., XI, 14, 15 ; Mat., IX, 32-34.

[3] Αὐτῶν δὲ ἐξερχομένων, ἰδοὺ προσήνεγκαν . . . . . κτλ. Mat., IX, 32.

[4] Le possédé du chapitre XI de S. Luc est évidemment le même

Tous étaient dans l'admiration : « Jamais, disaient-ils, on n'a rien vu de semblable en Israël. » Mais il y avait là des pharisiens qui connaissaient la calomnie répandue en Galilée; ils la répétèrent au milieu de ce peuple facile à tromper : « C'est au nom de Béelzébub, dirent-ils, qu'il chasse les démons. » Jésus leur opposa encore une fois qu'eux-mêmes et leurs fils chassaient le démon sans emprunter ses armes, et que l'enfer comme tout royaume ne peut se diviser contre lui-même sans périr[1]. Puis donc que le pouvoir de Jésus sur Satan venait non de Béelzébub, mais du ciel, c'était l'heure prédite par Isaïe[2] où le règne de Dieu allait s'é-

---

que le démoniaque dont S. Matthieu raconte la guérison au chapitre IX de son Évangile. Tous deux en effet sont muets, et la délivrance est accueillie par les mêmes cris d'admiration, à quoi les pharisiens opposent les mêmes calomnies. Or, dans S. Matthieu, la guérison du possédé est précédée immédiatement de celle des deux aveugles · Αὐτῶν ἐξερχομένων ἰδού... Une telle précision de termes ne permet pas de séparer les deux miracles. Si nous transportons ces deux faits au temps où S. Luc parle de la guérison du démoniaque, c'est afin de demeurer fidèle à l'ordre chronologique de cet évangéliste; le texte de S. Matthieu ne s'y oppose aucunement, car les mots qui annoncent les miracles des aveugles : Καὶ παράγοντι ἐκεῖθεν, ont un sens trop vague pour qu'on en puisse rien conclure sur le temps du prodige.

[1] Luc., XI, 17-22. La Vulgate, dans S. Luc, donne à cette pensée du Seigneur un tour particulier : « Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet. » « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et les maisons en tomberont l'une sur l'autre. » Le texte grec à la vérité peut être traduit ainsi, mais il paraît plus naturel de lui donner ici la même signification que dans S. Matthieu et S. Marc : « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, toute maison divisée contre elle-même tombera. » (Mat., XII, 25 ; Marc., III, 25.)

[2] Is., XLIX, 24, 25.

tablir : « Qui ravira au géant sa proie, demandait le prophète, qui enlèvera au fort ses captifs? — Les captifs du géant seront ravis, avait répondu Jéhovah, et ceux que le fort a pris seront arrachés de ses mains. » L'oracle s'accomplissait. En vain Satan, « le fort armé, gardait sa demeure et croyait sa paix éternelle : un plus fort que lui était venu, emportait ses armes et distribuait ses dépouilles. » Sous ces images guerrières Jésus se proclamait le vainqueur du démon et annonçait aux hommes, devenus par le péché la proie et les instruments de l'enfer, qu'il les arrachait à la servitude pour les combler de biens éternels[1].

Mais tous ne devaient pas jouir de cette délivrance, car le peuple chéri de Dieu repoussait obstinément le salut. Jésus, par la comparaison d'un possédé[2], fit voir les erreurs des Juifs et leur chute prochaine. Il montra le démon de l'idolâtrie sortant d'Israël au temps de la captivité de Babylone, errant par les lieux arides, dans ces ruines où, selon la parole d'Isaïe, « les maisons sont remplies de dragons, les satyres font leurs danses, et les hiboux hurlent à l'envi[3]. » Ne trouvant de repos nulle part, il revient dans la terre de Juda, si longtemps sa demeure, la voit purifiée, libre de l'idolâtrie, mais ornée d'une justice tout extérieure. Sûr alors de la victoire, il va, prend sept autres esprits plus

---

[1] S. Luc (XI, 23) rapporte en cet endroit cette maxime de Jésus : « Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi dissipe. » C'est sans doute la pensée des dépouilles de Satan, distribuées aux âmes affranchies, qui suggéra ces paroles au Maître.

[2] Luc., XI, 24-26.

[3] Is., XIII, 21, 22.

malins que lui, et rentrant dans Israël, ils y établissent leur demeure, et le dernier état devient pire que le premier[1].

Les pharisiens se reconnurent-ils dans cette image? Rien ne l'indique : toutefois, si le bandeau demeura sur leurs yeux, le peuple ne retint pas ses transports, car une femme, se faisant l'interprète de tous, s'écria en ce moment[2] : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles que vous avez sucées! — Oui sans doute[3], répondit Jésus, mais plus heureux encore ceux qui écoutent et gardent la parole de Dieu! » C'était révéler à l'Israël de la chair une félicité plus parfaite que toute maternité, même divine, celle de concevoir Jésus-Christ dans le cœur par l'ardeur de la foi, et de le produire au dehors par l'accomplissement de ses préceptes.

Cependant la foule s'amassait, car après la guérison du possédé, quelques Juifs avaient demandé un miracle plus éclatant, « un signe venant du ciel[4] ». Le Sei-

---

[1] Cette possession était bien, dans la pensée du Sauveur, l'image de la Judée, de son passé, de l'état où elle se trouvait alors, du triste sort qui la menaçait ; car dans S. Matthieu la parabole s'achève par ces mots significatifs : « Ainsi en arrivera-t-il à cette race mauvaise. » (Mat., XII, 45.)

[2] Luc., XI, 27, 28.

[3] Μὲν οὖν : quin imo, imo vero. Cette parole de Jésus n'enlève rien au prix de la maternité divine, mais montre en Marie une gloire plus précieuse encore, celle d'avoir mérité par sa foi et sa vertu de concevoir Dieu selon la chair. « Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset. » (Saint Augustin, *De Sancta Virginitate*, cap. III.)

[4] Luc., XI, 16.

gneur, occupé à repousser la calomnie des pharisiens, n'avait pas rejeté cette demande, et l'espoir demeurait de voir bientôt un nouveau prodige[1]. Jésus, se tournant vers ceux qui avaient fait naître cette vaine attente, les traita de « race adultère[2] et maudite », et leur répondit « qu'il ne leur serait point donné d'autre signe que celui de Jonas le prophète ».

Ils méritaient ce reproche, car c'était une insulte au Christ de n'avoir jamais assez des prodiges qu'il multipliait sur la terre. Afin de convaincre ces cœurs endurcis, il eût fallu que, du haut des cieux ouverts, Jéhovah lui-même confirmât pour divins les miracles de Jésus. Quoi d'étonnant que le Seigneur n'en laissât pas espérer d'autres à ces incrédules que le signe destiné au monde entier, la résurrection dont Jonas avait été la figure[3]? Le prophète, après trois jours passés au fond de la mer, en était sorti pour porter à Ninive le salut; ainsi le Christ allait demeurer trois jours et trois nuits[4] dans le sein de la terre, et ressusciter glo-

---

[1] Luc., XI, 29.

[2] Mat., XII, 39. Fiancée de Jéhovah, selon la belle image des prophètes, la nation juive ne pouvait repousser son Dieu sans mériter ce reproche d'adultère.

[3] C'était la seconde fois que Jésus parlait de ce signe de Jonas et dans les mêmes circonstances (Mat., XVI, 4. Voir page 21).

[4] Ces paroles ne signifient pas que Jésus dût passer dans le tombeau trois jours pleins et trois nuits entières. Nous avons vu (t. I, p 156) que le jour juif commençait au soleil couchant pour finir le lendemain à la même heure : c'est ce qu'on appelait l'עוֹנָה, le νυχθήμερον des Grecs. Or toute partie de ce temps comptait pour un jour entier · « Dies et nox constituunt tempus (עוֹנָה), et pars temporis est sicut totum. » (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ*, in Mat., XII,

rieux. Mais ce signe, assez éclatant pour convertir la gentilité, devait laisser les Juifs dans l'aveuglement. Jésus le leur prédit, et déplorant par avance leur réprobation : « Les gens de Ninive, dit-il, s'élèveront contre cette race et la condamneront, car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas. La reine du Midi [1] s'élèvera contre cette race dans le jugement et elle la condamnera; car elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon [2]. »

40.) Il suffisait donc, pour que la prédiction s'accomplît, que Jésus fût enseveli avant la fin du premier jour, qu'il passât le second dans le tombeau, et qu'il ressuscitât aux premières heures du troisième.

[1] Le troisième livre des Rois parle longuement de cette reine du Midi, de son entrée à Jérusalem en grand équipage, de ses présents, des énigmes qu'elle proposa à Salomon. Les légendes arabes lui donnent le nom de Balkis (*Coran,* chap. XXVII). Elle venait non de l'Égypte et de l'Éthiopie, comme le prétendent Josèphe et quelques rabbins, mais de Saba en Arabie, et son royaume embrassait une grande partie de l'Yémen.

[2] Luc., XI, 31-32; Mat., XII, 41, 42. A la condamnation de ceux qui demandaient un signe, S. Luc ajoute quelques paroles adressées dans cette circonstance non plus aux Juifs incrédules, dont Jésus s'était détourné, mais apparemment aux disciples et au peuple docile, qu'il se remit à instruire (Luc., XI, 33-36). Il répéta (Mat., X, 27) qu'il leur confiait sa doctrine « non pour la tenir dans l'obscurité, mais pour l'élever comme un flambeau sur le chandelier, » et éclairer le monde. Le plus redoutable obstacle qu'elle dût rencontrer était en eux-mêmes, dans leur propre cœur, car le cœur est à la vie intérieure de l'homme ce que l'œil est pour son corps. « Si l'œil est pur, tout le corps est éclairé; s'il se voile, tout le corps est dans les ténèbres. » « Prenez donc garde, conclut Jésus, que ce qui est en nous la vraie lumière, » que l'âme « ne soit obscurcie » par les passions. Qu'il en soit d'elle comme de votre corps, « qui est tout

II. JÉSUS ET LES PHARISIENS.

Luc., XI, 37-54; XII, 1-59.

Vers le milieu du jour, heure à laquelle les Juifs prenaient un premier repas, un pharisien s'approcha du Maître, le priant à manger chez lui[1]. Jésus accepta l'invitation. Aux abords de la salle, une compagnie nombreuse l'attendait, uniquement formée de pharisiens et de scribes, car il semble bien que, les apôtres n'étant pas conviés, le Maître se trouva seul au milieu de docteurs, aussi vains de leur science qu'envieux de sa gloire. Tous, pharisiens, scribes, légistes, firent leurs ablutions à l'entrée, et cette fois, sans doute, avec plus d'affectation que d'ordinaire. Jésus, passant près d'eux sans les imiter, alla droit à la table et s'étendit sur le lit. Un tel dédain pour leurs prescriptions blessa la vanité de ces zélateurs. Jésus vit bientôt son hôte fixer les yeux sur lui : Pourquoi, disait le sectaire, ne s'est-il pas lavé? Ses murmures trouvèrent écho parmi les convives, et dégénérèrent en telles violences de langage que le Seigneur fut contraint de les repousser. Il montra à ses ennemis que s'ils étaient

---

lumineux quand un flambeau lui prête ses clartés » ; qu'aucune passion ne l'obscurcisse, alors la lumière de la vérité l'éclairera tout entière.

[1] Ὅπως ἀριστήσῃ (Luc., XI, 37). L'ἄριστον, le prandium des Romains, est proprement le repas du matin ; le repas principal, le δεῖπνον, se prenait dans la soirée.

scrupuleux à purifier le dehors de la coupe, ils laissaient le dedans plein de rapine et de corruption; qu'ils négligeaient l'aumône, l'amour de Dieu et du prochain pour couvrir de la religion leur dureté et leur orgueil. Puis, faisant éclater son indignation, par trois fois il lança sur eux l'anathème :

« Malheur à vous, pharisiens, parce que vous payez la dîme de la menthe, de la rue [1], et de toute herbe, et vous laissez de côté la justice et l'amour de Dieu! Il fallait faire ces choses et ne pas omettre les autres.

« Malheur à vous, pharisiens, parce que vous aimez les premiers sièges dans les synagogues et les révérences dans la place publique!

« Malheur à vous, parce que vous êtes comme des sépulcres cachés [2], et les hommes marchent dessus sans le savoir! »

Les pharisiens frémissaient sous l'invective; assis près d'eux, un des scribes s'avisa de répondre [3] : « Maître, en parlant ainsi, vous nous faites injure à nous-mêmes. » Jésus se tourna vers lui :

« Malheur aussi à vous, dit-il, docteurs de la Loi, parce que vous chargez les hommes de fardeaux in-

---

[1] Les anciens se servaient de la menthe et de la rue (*Ruta graveolens*), tantôt comme médecine, tantôt comme condiment. (Celse, *Hierobotanicon.* — Dioscorides, *De Materia medica,* III, 36, 45. — Pline, *Historia naturalis,* XIX, 18.)

[2] C'était leur dire qu'on se souillait à leur contact comme en passant sur un tombeau : plus tard dans Jérusalem (Mat., XXIII, 27), à la vue des pharisiens étalant leur faste, Jésus les comparera à des sépulcres non plus cachés, mais reblanchis et montrant de beaux dehors, tandis que l'intérieur est plein de corruption.

[3] Luc., XI, 45-52.

supportables, et vous-mêmes n'y touchez pas du bout du doigt ! » Aussi coupables que les pharisiens, comme eux ils ne cherchaient qu'à imposer; ils élevaient des monuments en l'honneur des prophètes immolés par leurs pères, et dans leur cœur se rendaient complices du crime, en souhaitant le même sort au Sauveur Fils de Dieu : enfin ils s'appropriaient la clef de la science, non pour permettre l'entrée au peuple, mais pour lui interdire tout accès. Sous leurs yeux le Christ ouvrit le livre qu'ils fermaient obstinément, et dont une page portait leur arrêt écrit par la sagesse divine : « Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils tueront les uns et persécuteront les autres, afin qu'on redemande à cette race le sang de tous les prophètes qui a été répandu depuis l'établissement du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie [1], qui

---

[1] Ce Zacharie n'est ni le père de Jean-Baptiste ni le prophète dont nous possédons les oracles, mais le prêtre dont le livre des Paralipomènes raconte ainsi la mort : « Il leur envoyait des prophètes pour les ramener au Seigneur, mais ils ne voulaient pas les écouter. L'esprit de Dieu remplit donc le prêtre Zacharie, fils de Joïada, et il vint se présenter devant le peuple... Mais ils conspirèrent contre lui, et le lapidèrent dans le parvis de la maison du Seigneur, selon l'ordre du roi... Et sur le point d'expirer, il dit : Que le Seigneur le voie et en tire vengeance. » (II Paral., XXIV, 19-22.) Il nous paraît évident que Jésus parle de ce prêtre, fils de Joïada, car : 1° Il est tué « dans le parvis de la maison du Seigneur », ce qui se rapporte bien au récit de l'Évangile, d'après lequel le meurtre eut lieu entre l'autel des holocaustes (θυσιαστηρίου), situé dans le parvis des lévites, et le sanctuaire proprement dit (οἴκου) (Luc., XI, 51). 2° Jésus parle du premier et du dernier prophète immolé. Or Abel est en effet le premier juste et Zacharie le dernier prophète dont le meurtre soit raconté dans la Bible hébraïque, qui se termine par les deux li-

a été tué entre le temple et l'autel. Oui, je vous le dis, on le redemandera à cette race. »

Après cette terrible menace, Jésus se leva pour sortir[1]. Aussitôt l'assemblée fut debout; scribes et pharisiens le pressaient et l'accablaient de questions afin de surprendre dans ses paroles de quoi l'accuser[2]; selon l'image de saint Luc, c'était une chasse ardente, une meute acharnée autour de sa proie et se jetant sur elle pour la forcer[3]. Mais le peuple n'avait pas abandonné le divin Maître, et demeurait à la porte « en rangs si serrés qu'ils marchaient les uns sur les autres[4] ». Ce qui se passait à l'intérieur fut vite connu : l'empressement de la foule n'engageait guère les pharisiens à retenir leur hôte; ils le laissèrent donc aller. A peine sorti, il prévint ses disciples contre l'hypocrisie de ceux qui l'avaient attaqué. Le temps était venu de publier « au jour et sur les toits ce qu'il n'avait confié jus-

---

vres de Paralipomènes. La seule objection qui soit faite à ce rapprochement, c'est que Zacharie est appelé dans les Paralipomènes fils de Joïada, et non de Barachie. Mais il n'était pas rare que les Hébreux portassent deux noms; et il est vraisemblable que le père de Zacharie avait à la fois ceux de Barachie et de Joïada. Ce dernier nom, au témoignage de saint Jérôme, lui était donné dans l'évangile des Nazaréens.

[1] Luc., XI, 53, 54. Les manuscrits du Sinaï, du Vatican et de d'Éphrem conservent cette précieuse leçon adoptée par Tischendorf : Κἀκεῖθεν ἐξελθόντος αὐτοῦ... La Vulgate et la plupart des versions donnent la variante du manuscrit Alexandrin et du codex de Bèze : Λέγοντος δὲ αὐτοῦ ταῦτα πρὸς αὐτούς...

[2] Ἀποστοματίζειν. (Luc., XI, 53). Ἀπὸ τοῦ στόματος κρατεῖν (Théophylacte, *in loco.*)

[3] Ἐνεδρεύοντες θηρεῦσαί τι. (Luc., XI, 54.)

[4] Luc., XII, 1-12.

qu'alors qu'à l'oreille et dans les ténèbres. » « Je vous le dis, s'écria-t-il, à vous qui êtes mes amis : n'ayez pas peur de ceux qui peuvent tuer le corps, et dont la puissance ne va pas plus loin. Je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir fait mourir, a le pouvoir d'envoyer dans la Géhenne; oui, je vous le dis, craignez celui-là. » Et il les exhorta à le confesser sans crainte[1] lorsque, poursuivis par ces mêmes docteurs, ils seraient traînés dans les synagogues, devant les magistrats et les puissances. Qu'ils ne se missent pas en peine de ce qu'ils répondraient, car l'Esprit-Saint leur « enseignerait dans l'heure même ce qu'il faudrait dire ».

Le peuple écoutait avec une attention muette, quand, du milieu de la foule, un Juif s'adressa au Seigneur[2]. Frappé de l'autorité du Christ, il crut l'occasion favorable de terminer à son avantage une querelle de famille : « Maître, dit-il, commandez à mon frère qu'il me donne part à son héritage. » Jésus repoussa celui qui ne voyait que ses intérêts dans le règne du Messie : « Homme, dit-il, qui m'a établi pour être votre juge et faire vos partages? » De pareils soins étaient indignes de lui, car il venait apprendre au monde que « la

---

[1] Jésus répète cette pensée sous trois formes diverses, afin de la faire pénétrer dans les esprits; il demande à ses disciples : « de le confesser devant les hommes » (Luc., XII, 8), « de ne point le renier » (Luc., XII, 9), « de ne pas tomber par l'apostasie dans cette infidélité volontaire où Dieu ne peut plus pardonner » (Luc., XII, 10), parce que l'homme, voyant la lumière, la blasphème, ferme les yeux pour ne pas voir et repousse la main qui seule l'eût sauvé.

[2] Luc., XII, 13-21.

vie ne consiste pas dans ce que l'on possède. » Une parabole acheva d'expliquer sa pensée :

« Il y avait un homme riche, dont le champ rapporta beaucoup de fruits. Et il pensait en lui-même, disant : Que ferai-je? Je n'ai point où recueillir mes fruits. Et il dit : Voici ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, et j'en ferai de plus grands et j'y recueillerai tous mes produits et tous mes biens. Et je dirai : Mon âme, tu as de grands biens pour plusieurs années : repose-toi, mange, bois, fais grand'chère. Et Dieu lui dit : Insensé[1]! cette nuit on te redemandera ton âme; et à qui sera ce grand bien que tu avais acquis? »

Il était aisé de découvrir sous cette image la vanité des richesses : toutefois Jésus savait ses auditeurs tellement aveuglés de l'amour des biens terrestres, qu'il s'étendit sur ce sujet[2]. Montrant les bandes de corbeaux, les lis des champs qui laissent à Dieu le soin de les nourrir et de les parer, il leur recommanda de ne pas se laisser agiter et comme ballotter[3] par les soucis de la vie : « Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume. Vendez tout ce que vous avez et donnez l'aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent point par le temps,

---

[1] Le riche en effet accumule folie sur folie : il oublie Celui qui lui donne ce qu'il appelle « mes fruits, mes biens »; il se réserve tout, σύναξω πάντα, et s'imagine trouver dans les richesses matérielles un aliment pour son âme; il oublie qu'il doit mourir.

[2] Luc., XII, 22-34.

[3] Μὴ μετεωρίζεσθε (Luc., XII, 29) est traduit dans la Vulgate par « Nolite in sublime tolli ». Ce qu'il faut entendre dans ce sens : « Ne soyez pas suspendu en l'air, inquiets, ballottés entre la crainte et l'espérance. »

un trésor qui ne vous fasse point défaut dans le ciel; car où est votre trésor, là sera votre cœur. »

Le Seigneur, on le voit, répétait aux Juifs de la Pérée les mêmes leçons qu'aux Galiléens, mais il y ajoutait, en ces derniers temps, des exhortations plus pressantes, car sa mission touchait au terme[1]. Il voulait que tous veillassent, les reins ceints, des lampes allumées à la main, comme des serviteurs qui attendent le maître[2] : « Je suis venu allumer le feu sur la terre, disait-il, et que veux-je, sinon qu'il prenne bien vite[3]? J'ai à être baptisé d'un baptême[4]; et combien je me

---

[1] Luc., XII, 35-53.

[2] « Heureux ces serviteurs, ajouta Jésus, si le Maître, quand il viendra, les trouve vigilants. En vérité, je vous le dis, il se ceindra, les fera mettre à table, et, passant de l'un à l'autre, les servira. » Cette table mystérieuse, c'était l'Eucharistie, la grâce, l'éternelle béatitude promise à l'âme détachée du monde et prête à tout quitter pour Jésus. Pierre ne le comprit pas; il ne prit garde qu'aux paroles où le Maître, pour marquer la soudaineté de sa venue, la comparait à celle d'un voleur (Luc., XII, 39). Se refusant à croire que Jésus pût surprendre ainsi ses amis : « Seigneur, demanda-t-il, est-ce pour nous que vous dites cette parabole ou pour tout le monde? » Le Sauveur ne répondit pas; il trouvait bon que cette âme présomptueuse retînt la crainte des jugements de Dieu. Aussi lui fit-il connaître que les pasteurs auraient à rendre un compte d'autant plus redoutable que leur mission était plus haute. Ils étaient « les économes fidèles et prudents que le Maître établissait sur les serviteurs pour leur distribuer le froment dans le temps et selon la mesure. » Heureux s'ils agissaient ainsi! Le Maître les établirait sur tous ses biens; mais s'ils abusaient de leur autorité, la punition serait terrible, car « beaucoup sera demandé de celui à qui on a donné beaucoup. » (Luc., XII, 41-48.)

[3] S. Hilaire, Euthyme, Théophylacte traduisent ainsi. Origène sépare les deux phrases : « Et que veux-je? Ah! qu'il s'allume au plus tôt! »

[4] « O mon Sauveur, ce baptême dont vous désirez être baptisé

sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! » A ces désirs de sauver le monde se joignaient de tristes prévisions, car le Christ savait quels orages se formaient sur son œuvre, et comment quelques mois plus tard la foi en son nom allait devenir une cause de persécution. « Pensez-vous, disait-il, que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, je vous le déclare, mais le glaive et la division. Désormais, s'il y a cinq personnes dans une maison, elles seront divisées, trois contre deux, et deux contre trois; le père contre le fils et le fils contre son père, la mère contre la fille, et la fille contre sa mère. »

Or la foule écoutait ces paroles sans les comprendre, sans soupçonner même quelles luttes annonçait Jésus et combien était proche la rédemption des hommes. Il le leur reprocha avec quelque amertume [1] : eux si habiles à juger par les nuées du couchant, par les vents du midi, si le jour serait pluvieux ou chaud, comment ne voyaient-ils pas en quel temps ils se trouvaient ? Bientôt il serait trop tard : l'heure du salut écoulée, le Seigneur deviendrait un créancier rigoureux qui les livrerait au juge, et le juge les jetterait dans le cachot, d'où l'on ne sort qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole.

était le baptême de votre sang, où vous deviez être plongé pour nos péchés dans votre douloureuse passion. » (Bossuet. *Méditations pour le Jubilé*, I, 1, 3.)

[1] Luc., XII, 54-59.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE.

Luc., XIII, 1-35. — Joan., X, 22-42.

Tandis que Jésus évangélisait ainsi la Pérée, la nouvelle y fut répandue qu'une sédition venait d'ensanglanter Jérusalem[1]. Des Galiléens avaient voulu secouer le joug de Rome; surpris par les soldats de Pilate au moment où ils offraient un sacrifice, les rebelles étaient tombés devant l'autel, mêlant leur sang à celui des victimes. Un événement si funeste passait aux yeux des Juifs pour l'expiation de quelque forfait, car c'était chez eux une opinion invétérée que l'homme est d'autant plus affligé qu'il est plus coupable. Curieux de sa-

---

[1] Luc., XIII, 1-5. S. Luc fait ici allusion à l'un des nombreux soulèvements de Jérusalem (Josèphe, *Antiquitates,* XVII, 9, 3; 10, 2: XVIII, 3, 1; *Bellum Judaïcum,* II, 9, 4). La remuante humeur des Juifs, la haine qui éclatait à l'apparition de tout faux Messie, obligeaient Pilate de maintenir garnison dans l'Antonia. De cette forteresse qui s'élevait au-dessus du temple, les légionnaires surveillaient le peuple.

voir quel crime avait attiré aux séditieux cette punition, quelques disciples vinrent faire au Christ le récit du massacre.

Jésus voyait leurs pensées : « Croyez-vous, répondit-il[1], que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de leur contrée pour avoir souffert de telles choses? Non, je vous le dis. » Et leur rappelant que naguère à Siloë une tour s'était écroulée sur dix-huit personnes[2], il nia qu'aucune d'elles fût plus redevable à Dieu que les autres habitants de Jérusalem. Mesurer à ces accidents la faute des victimes, c'est oublier que la vie présente est un temps d'épreuve, où le malheur n'est pas toujours le châtiment du crime. Mais l'apparente confusion des événements humains cache un ordre admirable, un dessein plein de sagesse et de miséricorde qui est le secret de Dieu. Jésus détourna ses disciples de le scruter, les pressant au contraire de faire réflexion sur eux-mêmes, et de fléchir la justice divine, tandis qu'ils le pouvaient encore. Pour les mieux convaincre, il se servit d'une parabole[3] :

« Un homme avait un figuier planté dans sa vigne[4]; il y vint chercher du fruit et n'en trouva point. Alors

---

[1] Luc., XIII, 2-5.

[2] Ewald et Sepp supposent que ces dix-huit hommes travaillaient à l'aqueduc construit alors par Pilate, et qui passait près de Siloë. Les Juifs regardaient cette œuvre comme impie, parce qu'elle se faisait avec l'argent destiné au temple (Josèphe, *Bellum Judaicum*, II, 9, 4.).

[3] Luc., XIII, 6-9.

[4] Rien de plus commun en Judée que des arbres fruitiers s'élevant çà et là au milieu des vignobles.

il dit au vigneron : Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et que je n'en trouve pas. Coupez-le donc : pourquoi occupe-t-il encore la terre? Le vigneron répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, que je creuse alentour et que j'y mette du fumier. Et s'il rapporte du fruit, on le conservera; sinon, vous le couperez. »

Jésus se représentait lui-même sous les traits de ce vigneron, plaidant pour la Judée, sa vigne chérie, pour Jérusalem surtout, qui s'élevait au milieu d'elle comme un figuier stérile. C'est en vain que depuis trois ans le Père céleste y cherchait des fruits, et maintenant tout ce que pouvait Jésus près de mourir était d'obtenir de Dieu une dernière année de patience, cette année qui allait s'étendre depuis la Passion jusqu'à la ruine de Jérusalem. Ah! qu'Israël entendît ce suprême appel, qu'il portât les fleurs et les fruits si longtemps attendus!

Au moins, en Pérée, ces exhortations du Seigneur recevaient encore un favorable accueil, et les synagogues, fermées ailleurs pour lui, s'ouvraient à sa venue : vers ce temps, en effet, nous le voyons enseignant dans l'une d'elles au jour du sabbat, comme il faisait jadis en Galilée[1]. « Or voici venir une femme qui avait un esprit d'infirmité depuis dix-huit ans, toute courbée et ne pouvant plus absolument regarder en haut. » Le démon qui la possédait n'avait pas seulement énervé son corps, il la penchait de cœur vers la terre, lui dérobant

---

[1] Luc., XIII, 10-17.

avec la vue du Sauveur la pensée de l'implorer. Touché de sa misère, Jésus l'appela : « Femme, lui dit-il, vous êtes guérie de votre infirmité; » et en même temps il lui imposa les mains. L'infirme se redressant glorifia Dieu; mais le chef de la synagogue n'avait pu voir sans dépit le peuple admirant Jésus : outré du prodige et des acclamations, il éclata : « Pendant six jours, dit-il, on peut travailler, venez en ce temps-là vous faire guérir et non pas le jour du sabbat. — Hypocrites, répondit Jésus, chacun de vous, le jour du sabbat, ne délie-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche pour le mener boire? Et cette fille d'Abraham que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer le jour du sabbat[1]? » Cet argument confondit les adversaires du Maître, et le peuple se réjouit de toutes les choses que celui-ci accomplissait avec tant d'éclat.

La mission de Jésus au delà du Jourdain n'avait donc pas été stérile, les cœurs se tournaient vers le règne du Christ; mais, à cette attente, de vagues inquiétudes étaient mêlées. Que signifiaient ces paroles, qu'il viendrait comme un voleur, comme un maître apparaissant tout à coup pour surprendre[2]? Pourquoi tous devaient-ils veiller nuit et jour, les reins ceints, la lampe à la main[3]? L'heure d'entrer dans le royaume des cieux

---

[1] D'après le témoignage de S. Luc (XIII, 18-21), Jésus répéta alors aux Juifs de la Pérée les paraboles du grain de sénevé et du levain proposées naguère aux Galiléens.

[2] Luc., XII, 36-39.

[3] Id., XII, 35.

serait-elle donc si fugitive qu'il faudrait s'y précipiter en hâte, et ce temps une fois écoulé ne reviendrait-il jamais? Ces pensées agitaient les esprits; quelques Juifs s'en ouvrirent à Jésus : « Seigneur, dirent-ils, y en aura-t-il peu de sauvés [1] ? »

Le Maître n'eut garde d'affaiblir leur crainte; il connaissait la présomption des fils d'Israël, prompts à se croire parfaits, par cela seul qu'ils étaient le peuple de Dieu. Il leur montra donc l'étroite porte de son Église ne s'ouvrant qu'au prix d'efforts dont plusieurs ne seraient pas capables [2]. Que leur servirait alors d'avoir entendu et vu le Messie, puisque tout homme qui n'est pas entré dans son royaume avant la mort trouve la porte close et le Père de famille retiré au dedans? « Et vous, à l'extérieur, dit Jésus, vous commencerez à frapper en criant : Seigneur, ouvrez-nous. Et il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. Alors vous commencerez à dire : Nous avons mangé et bu devant vous, et vous avez enseigné dans nos places publiques. Et il vous dira : Je ne sais d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous tous ouvriers d'iniquité. Là sera le pleur et le grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu et vous chassés dehors. Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi, et ils prendront part au banquet. »

Ce fut sur la route de la cité sainte que Jésus prophétisa aux Juifs qu'appelés les premiers au royaume

---

[1] Luc., XIII, 23.
[2] Id., XIII, 24-30.

des cieux, ils s'y trouveraient les derniers [1]. Son dessein de monter à Jérusalem pour l'anniversaire de la Dédicace était connu, et les pharisiens de la Pérée s'en réjouissaient. Dans leur impatience de le voir s'éloigner, ils feignirent de craindre pour lui la colère d'Hérode et le pressèrent de fuir : « Partez, disaient-ils, allez-vous-en d'ici, car Hérode veut vous faire mourir [2]. » Cette menace toucha peu le Seigneur; il déclara à ses ennemis que rien ne l'empêcherait d'accomplir jusqu'au bout sa mission, et qu'il le ferait en gagnant les frontières de la Judée, non par crainte d'Hérode, mais pour obéir aux ordres du ciel qui l'appelaient à Jérusalem. Flétrissant le malheureux politique dont ils invoquaient le nom : « Allez, répondit-il aux pharisiens, et dites à ce renard que je chasserai les démons et guérirai les malades aujourd'hui et demain, et qu'au troisième jour j'achèverai [3] : cependant, aujourd'hui et demain et le jour suivant [4], il faut que je marche, car

---

[1] Luc., XIII, 22.

[2] Id., XIII, 31-33. « Credibile est falsum eos rumorem dissipasse Herodem insidiari Christo, nec enim apud evangelistas legimus Christum unquam ab Herode quæsitum ad mortem. » (Maldonat, *in Luc.*, XIII, 31.)

[3] Les écrivains grecs emploient ordinairement τελειοῦμαι non à la voix moyenne, mais au passif. L'actif τελειοῦν ayant le sens de « mener à une fin », le passif signifie « être mené, parvenir à cette fin, atteindre un but »; et c'est ce dernier sens que nous adoptons ici. La traduction de la Vulgate : « consummor, » est d'une fidélité scrupuleuse, mais nous ne croyons pas qu'elle doive s'entendre dans le sens où les interprètes la prennent souvent : « qu'au troisième jour », c'est-à-dire à la troisième année de sa prédication, Jésus devait « être consommé » par la mort.

[4] La plupart des interprètes voient dans ces mots : « aujourd'hui,

il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem [1]. »

Au temps marqué, le Sauveur quitta le territoire d'Hérode, passa le Jourdain et s'engagea dans les défilés qui mènent à la ville sainte. Ce fut sans doute près d'y entrer, à la vue de la foule qui en assiégeait les portes, que le cœur de Jésus se fendit et qu'il pleura sur l'ingrate cité, lui prédisant qu'elle ne le reverrait plus qu'une fois pour l'acclamer dans un premier transport, et aussitôt après le faire mourir : « Jérusalem! Jérusalem! dit-il, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu ramasser tes enfants comme la poule renferme ses petits sous ses ailes ! Et voilà que vos maisons seront désertes, car je vous le dis : vous ne me verrez point jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur [2]! »

Ces tristes prévisions n'empêchèrent pas Jésus d'en-

---

demain et après-demain », une locution signifiant « dans peu de temps ». Meyer, Bleek et Alford font observer que le grec n'offre pas d'exemple de cette façon de parler dans une proposition affirmative. Il paraît donc plus naturel d'adopter le sens littéral, et d'entendre par ces mots que Jésus devait continuer pendant trois jours encore son ministère en Pérée, parcourant, comme l'indique l'expression πορεύεσθαι, les villages de cette région. Jésus, la seconde fois qu'il redit ces paroles (Luc., XIII, 33), indique-t-il, comme le veut Wieseler (*Chronologische Synopse,* p. 321), que trois jours de marche le séparaient de Jérusalem ? Nous ne le croyons pas, et nous ne voyons là qu'une répétition de la même pensée.

[1] Hyperbole ironique, par laquelle Jésus fait entendre l'ingratitude de Jérusalem, et la cruauté avec laquelle elle livrait les prophètes au supplice.

[2] Luc., XIII, 34, 35.

trer dans Jérusalem et de lui offrir une dernière fois le salut[1]. La ville se livrait à la joie, car la fête de la Dédicace[2] n'était pas moins brillante que celle des Tabernacles et la Pâque. Durant une semaine, les Juifs, des palmes à la main, remplissaient le temple, célébrant dans leurs cantiques la purification du sanctuaire par les Machabées, et chaque soir la ville s'illuminait en souvenir de l'unique fiole d'huile qui avait servi pendant huit jours au service divin[3].

Le Maître, laissant ses disciples prendre part à la fête, se retira dans le temple, sous le portique de Salomon[4]. Cette galerie longeait le ravin du Cédron et offrait pendant la rigueur de l'hiver[5] une promenade

---

[1] Joan., x, 22.

[2] Les Juifs ont continué jusqu'à nos jours d'appeler cette fête la Chanouca (חֲנֻכָּה, la Dédicace). L'illumination qui avait lieu tous les soirs lui a fait donner aussi le nom de fête des Lumières : τὰ Φῶτα (Josèphe, *Antiquitates,* XII, 7, 7).

[3] Quand les Machabées victorieux vinrent au temple, dit la légende, ils ne trouvèrent qu'un seul vase d'huile resté sans souillure et portant encore le sceau du grand prêtre. Il suffisait à peine pour entretenir les lampes pendant un jour, mais par miracle il pourvut toute la semaine aux besoins du sanctuaire (*Megillat Antiochos*, p. 145; *Sabbath,* 21 b). C'était, dit-on, en mémoire de ce prodige que la fête durait huit jours; selon d'autres, ce nombre rappelait le temps que les Machabées avaient employé à rétablir l'autel et à réparer les vases sacrés (Derenbourg, *Histoire de la Palestine,* p. 62).

[4] Joan., x, 23, 24. Ce portique reçut le nom de Salomon, parce qu'il avait été construit des débris de l'ancien temple (Josèphe, *Antiquitates,* XX, 9, 7).

[5] L'anniversaire de la Dédicace était célébré le 25 de Kisleu, qui, d'après Wieseler, tomba cette année le 20 décembre. S. Jean dit expressément qu'on se trouvait en hiver : χειμὼν ἦν (Joan., x, 22).

exposée aux rayons du soleil. Les sanhédrites y aperçurent Jésus et s'empressèrent d'accourir auprès de lui : « Jusques à quand, dirent-ils, nous tenez-vous suspendus ? Si vous êtes le Christ, dites-le ouvertement. »

Jésus se garda du piège qu'on lui tendait. Se proclamer le Messie, c'était leur donner occasion de le livrer aux Romains ; il se contenta de rappeler ce qu'il avait dit sur sa mission, et par quels prodiges il l'avait prouvée[1]. Puis, répétant sa parabole de la fête des Tabernacles, il assura de nouveau « qu'il était leur pasteur, que s'ils voulaient être ses brebis, le suivre et entendre sa voix, ils seraient en sûreté sous sa garde, car le Père lui communiquait sa puissance, qui est au-dessus de tout; or personne ne peut rien ôter de la main du Père. » Et il ajouta : « Mon père et moi, nous ne sommes qu'un. »

L'énergie de cette parole en rendait le sens manifeste. Jésus s'y déclarait Dieu, non seulement uni au Père par la foi et l'amour, mais n'ayant avec lui qu'une même substance. Et les Juifs l'entendirent ainsi, car ils saisirent des pierres pour le lapider[2]. D'un mot Jésus les arrêta : « J'ai fait devant vous, leur dit-il, beaucoup de bonnes œuvres de par mon Père : pour laquelle me lapidez-vous? — Ce n'est pas pour une bonne

---

La purification du temple, dont en ce jour on solennisait la mémoire, eut lieu en 164 avant Jésus-Christ, six ans et demi après qu'Antiochus Épiphane eut désolé le lieu saint. (I Mac., IV, 52-59 ; II Mac., X, 1-8. — Josèphe, *Antiquitates*, XII, 7, 7.)

[1] Joan., X, 25-80.

[2] Id., X, 31-33.

œuvre que nous vous lapidons, répondirent-ils, mais pour un blasphème, et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. »

Le Seigneur prit en pitié leur aveuglement, et leur montra dans les livres saints comment Jéhovah lui-même avait annoncé et préparé le mystère qui choquait leur esprit. Non content d'apparaître à leurs pères sous une forme humaine, en preuve qu'il ne la trouvait pas indigne d'être unie à sa divinité, il avait donné son nom incommunicable aux juges d'Israël : « Vous êtes les Dieux de la terre, avait-il dit, vous êtes tous les fils du Très-Haut [1]. » Quand une bouche infaillible et une Écriture qui ne peut périr attribuaient ce titre à de simples créatures, comment les ennemis du Christ osaient-ils l'accuser de blasphème pour avoir dit : « Je suis le fils de Dieu ? »

Jésus ne se borna pas à les réduire au silence par cet argument personnel, il s'appuya sur les prodiges que le Père opérait par lui, afin de témoigner qu'il était avec lui et en lui, et conclut en dévoilant plus que jamais sa divinité [2] : « Mon Père est en moi, dit-il, et moi dans mon Père. » A ces mots, les sanhédrites cherchèrent à le prendre, mais il s'échappa de leurs mains et sortit du temple.

Il venait d'éprouver une fois de plus que les princes

---

[1] Joan., x, 34-36. Ces paroles sont tirées du psaume LXXXI, où Jéhovah, dans l'assemblée des cieux, adresse aux juges prévaricateurs de vifs reproches. Quant aux mots ἐγὼ εἶπα, ils font allusion aux divers passages de l'Écriture où les juges sont appelés des dieux. (Exod., XXI, 6 ; XXII, 9, 28, etc.)

[2] Id., x, 37, 39.

des Juifs étaient obstinés à le repousser ; il quitta donc Jérusalem, et retourna au delà du Jourdain, dans cette Pérée qui lui avait fait bon accueil. C'était désormais la seule terre d'Israël où la vérité pût se faire entendre, et il semble que cette région soit restée fidèle jusqu'au bout, car à peine Jésus fut-il revenu aux lieux où Jean avait baptisé, que le peuple l'entoura de nouveau : « Jean n'a fait aucun miracle, disaient-ils, mais tout ce que Jean a dit de celui-ci était vrai. Et beaucoup crurent en Jésus. »

CHAPITRE NEUVIÈME.

DERNIER SÉJOUR DE JÉSUS EN PÉRÉE.

I. L'HOMME HYDROPIQUE ET LE SECOND BANQUET DU PHARISIEN.

Luc., XIV, 1-35.

Vers ce temps-là, un des principaux pharisiens de la Pérée offrit à ses amis un banquet, et, selon l'usage des Juifs, choisit pour cette réunion un jour de sabbat[1]. Jésus invité au festin s'y trouva encore parmi des convives hostiles. Dès l'abord tous l'observèrent avec malignité, car dans la foule ils avaient aperçu un hydro-

[1] Luc., XIV, 1-6. Les Juifs, si exacts à garder le repos sabbatique, ne défendaient pas en ce jour les réjouissances, et choisissaient même de préférence ce temps de loisir pour donner de grands banquets (II Esdr., VIII, 9-12; Tob., II, 1) : leur unique soin était d'en faire tous les apprêts la veille. Les repas du sabbat dégénérèrent bientôt en de telles orgies, que Plutarque reprochait aux Juifs de son temps de consacrer le jour du Seigneur à boire et à s'enivrer (Plutarque, *Quæstionum convivalium,* lib. IV, 6, 2. — S. Jean Chrysostome, *De Lazaro,* Homilia I. — S. Augustin, *in Psalm.* XXXII, 2; XCI, 1).

pique sur lequel le Seigneur avait fixé ses regards. L'infirme, intimidé par la présence des docteurs, n'osait implorer sa guérison. Jésus allait-il prendre les devants et violer le sabbat sous leurs yeux? Le Sauveur pénétrant leurs pensées, les dévoila. « Est-il permis, demanda-t-il brusquement, de guérir un jour de sabbat? » Partagés entre les préjugés de leur secte et la crainte de paraître sans pitié, les pharisiens ne surent que répondre. Leur silence laissait au Sauveur toute liberté; « il prit le malade, le guérit et le renvoya. » Puis, s'adressant aux pharisiens, il se déclara, comme pour la femme courbée, justifié par leur propre conduite. Nul d'entre eux, en effet, aux jours de sabbat, ne voyait son âne[1] ou son bœuf tomber dans un puits sans l'en tirer. Si donc pour un animal ils n'épargnaient ni peines ni travaux, de quel front soutiendraient-ils que la guérison de leur frère violait le repos sacré? L'argument ne souffrait aucune réplique; scribes et pharisiens gardèrent le silence, et, pour cacher leur dépit, s'empressèrent au festin.

Selon la coutume, la table se trouvait entourée de lits que trois personnes au moins occupaient à la fois; sur chacun, la place d'honneur était au milieu, et les

---

[1] Nous conservons ici la variante ὄνος, qui nous paraît suffisamment établie par l'autorité de la Vulgate et du codex Sinaïticus. Les versions syriaques, le manuscrit Alexandrin et celui du Vatican donnent la leçon υἱός, préférée par les éditeurs modernes. Si l'on adopte cette dernière variante, le sens de la phrase doit être légèrement modifié : « Qui de vous, si son fils ou même son bœuf tombe dans un fossé au jour du sabbat, ne l'en retire aussitôt? »

conviés se hâtaient de la prendre[1]. Jésus ne put voir dans ces docteurs une vanité si puérile, sans leur montrer à quelle confusion elle les exposait. Qu'un homme considérable survînt pendant le festin, il leur faudrait, en rougissant, se retirer devant lui; plus sage est l'humble qui, du dernier rang où il se met, ne peut que monter, car, sur la terre comme dans les cieux, « celui qui s'exalte sera humilié, et celui qui s'humilie sera exalté ».

Cependant le repas commençait et était un objet d'envie pour les pauvres qui se pressaient aux portes, allaient et venaient autour de la table; il y en avait de toute sorte[2], des estropiés, des boiteux, des aveugles, attirés par le bruit de la fête ou par l'espoir que le Maître soulagerait leur misère. Jésus montra au pharisien tous ces malheureux et lui déclara qu'il eût mieux fait de les convier que ses amis, ses frères, ses parents et ses riches voisins. Ceux-ci à la vérité l'inviteraient à leur tour; mais pour somptueuses que fussent leurs tables, elles ne lui rendraient pas ce que Dieu a mis dans la main des pauvres pour récompenser leurs bienfaiteurs, les joies du banquet des cieux.

Nulle hardiesse n'était plus insupportable aux scribes que de promettre aux misérables, qu'ils dédaignaient, la prééminence et la dispensation des biens éternels. L'un de ces docteurs, interrompant le Christ, prétendit que, dans le règne du Messie, sa place était marquée

---

[1] Luc., XIV, 7-11.

[2] Id., XIV, 12-14. Jésus les désigne en termes si précis qu'il les avait sans doute sous les yeux au moment où il parlait d'eux.

à l'avance, et s'en félicita hautement[1] : « Heureux qui sera du banquet dans le royaume des cieux! » Jésus ne répondit qu'en décrivant ce festin par une comparaison.

« Un homme, dit-il, fit un grand festin et y appela beaucoup de monde; et à l'heure du repas il envoya un serviteur avertir les invités qu'ils vinssent, parce que tout était prêt; mais ils commencèrent à s'excuser tous en même temps. Le premier lui dit : J'ai acheté une métairie, il faut nécessairement que je l'aille voir; je vous prie, excusez-moi. Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les mettre à l'épreuve; je vous prie, excusez-moi. Et un autre dit : J'ai pris une femme, et je n'y puis aller. Et le serviteur étant revenu en fit le rapport à son maître. Alors le père de famille en colère dit à son serviteur : Allez dans les places et aux coins des rues, et amenez-moi promptement les pauvres et les boiteux. Et le serviteur dit : Seigneur, il a été fait comme vous l'avez ordonné, et il y a de la place encore. Et le maître dit au serviteur : Allez-vous-en dans les chemins et le long des haies[2]; forcez-les d'entrer afin de remplir ma maison. »

Dans cette parabole, rien de la part du maître ne manquait au festin : la table était magnifique, les convives nombreux; non content de les inviter, l'hôte, fidèle aux coutumes de l'Orient, envoyait son serviteur

---

[1] Luc., XIV, 15-24.

[2] Φράγμους (de φράσσω, enclore) : les haies d'épines qui entouraient les vignobles, et par suite les sentiers qui couraient entre ces haies.

les prévenir à l'heure du repas que tout était prêt[1]. Depuis trois ans, les princes d'Israël entendaient ainsi la voix du divin Maître, et tous refusaient de l'écouter. La colère du Père céleste s'était enflammée à ces dédains, et rejetant les grands de la Judée, il avait ordonné d'amener les pauvres et les estropiés, les aveugles et les boiteux. Autour de la table où il proposait sa parabole, Jésus pouvait montrer ce rebut d'Israël amassé pour l'entendre et s'asseoir au banquet des cieux. Et ils ne devaient point s'y trouver seuls, car le maître, voyant qu'il restait des places vides, ordonnait à son serviteur d'aller hors de la ville, et d'amener les étrangers dans sa maison. Par là, Jésus annonçait la vocation des gentils. Si les pharisiens, pleins de leur descendance charnelle, ne le comprirent pas, du moins ils ne purent ignorer que le Sauveur les rejetait, car, levant les voiles, il déclara aux convives assis près de lui « qu'aucun des invités ne goûterait de son repas ».

Cette sentence est la dernière parole que saint Luc rapporte du banquet[2]. Il nous montre aussitôt après Jésus sortant de la salle et suivi de grandes troupes, sans doute des pauvres et des infirmes, attirés sur ses pas par les promesses qu'ils venaient d'entendre. Pour ces simples esprits, le règne du Messie, son trône, son

---

[1] Aujourd'hui encore, dans les villages et dans les camps arabes, on entend à l'heure du repas cette même invitation : Venez, le festin est prêt ! et s'y refuser est une grave insulte. (Thomson. *The Land and the Book,* I, chap. IX.)

[2] Luc., XIV, 25-35.

festin, ne pouvaient que ressembler à ceux dont le monde est avide. Jésus les détrompa ; se retournant vers eux, il leur apprit qu'en voulant être ses disciples ils ambitionnaient une vie de sacrifice. Ils devaient mettre son amour au-dessus de tout, renoncer à leurs plus douces affections dès qu'elles devenaient un obstacle au salut, tout briser alors, tout « haïr, père, mère, femme et enfants, frères et sœurs, tout jusqu'à leur propre âme ». « Insensé l'homme qui commence d'élever une tour sans avoir de quoi l'achever ! Insensé le roi qui engage la guerre avec de faibles troupes contre un ennemi formidable ! Leur échec est assuré. Ainsi en est-il de quiconque veut être le disciple de Jésus sans renoncer à ce qu'il possède ». Il ne sera bientôt qu'un traître et un apostat. Le Seigneur conclut par ces paroles, qui marquaient toujours dans ses prédications quelque enseignement d'une importance singulière : « Que ceux qui ont des oreilles pour entendre entendent ! »

II. LES PARABOLES SUR LA MISÉRICORDE DIVINE.

Luc., XV, 1-32.

Le Christ, dans ces derniers temps, avait donné une forme plus sévère aux préceptes de l'abnégation chrétienne, il parla aussi plus hautement que jamais de la miséricorde de son Père. Soit qu'il montrât plus de compassion à la douleur pour l'avoir longtemps en-

durée [1], soit que se voyant proche du terme, il pressât plus vivement les brebis perdues d'entrer dans son bercail, ses paroles en ce temps deviennent d'une tendresse ineffable, ses soupirs et ses pleurs fréquents [2], ses paraboles plus touchantes. Celles où le Maître exposa l'étendue de la charité divine méritent d'être distinguées entre toutes.

Il les proposa pour répondre à de nouveaux murmures des scribes; car ces sectaires, humiliés à la table du pharisien, étaient devenus, en Pérée, comme ailleurs, d'implacables ennemis, et ils reprochaient au Christ de ne frayer qu'avec les plus vils pécheurs. On eût dit, en effet, que tous les publicains de la contrée [3] s'étaient donné rendez-vous près de lui. Jésus montra cette foule aux murmurateurs assez aveugles pour faire peu de compte du prix des âmes [4] : « Quel est l'homme parmi vous, dit-il, qui, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert, et ne va après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve? Et, après l'avoir trouvée, il la charge sur ses épaules avec joie. Et venant à sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, disant : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai rencontré ma brebis perdue [5]. Ainsi

---

[1] Ἔμαθεν ἀφ' ὧν ἔπαθε. (Hebr., v, 8.)

[2] Marc., VII, 34 ; VIII, 12 ; Luc., IX, 41 ; Joan., XI, 33, 35.

[3] Πάντες (Luc., XV, 1). La Vulgate omet ce mot si expressif.

[4] Luc., XV, 1-10.

[5] Le Sauveur est obligé d'aller à sa rencontre : l'âme pécheresse en effet perd toute force en s'éloignant de Dieu, et gît impuissante à revenir, si le bon pasteur ne court après elle, ne la relève et ne la rapporte sur ses épaules. La mission du Christ était donc bien

je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou encore, quelle est la femme qui ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume la lampe, ne balaye la maison et ne la cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle la trouve? Et après qu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous dis qu'il y aura de la joie devant les anges de Dieu pour un pécheur faisant pénitence. »

Ces premières similitudes touchèrent peu les pharisiens, car Jésus exalta de nouveau la miséricorde divine. Il le fit dans une de ses plus belles paraboles, en racontant les déportements d'un prodigue[1] qui obtient de son père sa part d'héritage[2]. Jamais le Seigneur n'a peint de couleurs plus vives les égarements du pécheur; chaque détail du tableau saisit l'âme et remet sous nos yeux les traits de notre propre histoire. Car qui a vécu sans connaître, sans voir autour de soi les illusions du prodigue, la soif de liberté qui le dé-

---

de rechercher les pécheurs; sa gloire, de s'abaisser jusqu'à eux. Au temps où l'Église persécutée dut cacher sa foi, le bon pasteur fut la figure la plus employée pour représenter Jésus. Nous le retrouvons partout, dans les peintures des catacombes, les vases sacrés, les pierres gravées et les anneaux. (Voir Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes :* PASTEUR.)

[1] Luc., XV, 11-32. Le nom de prodigue est donné par S. Luc non au jeune homme, mais à la vie qu'il mène : ζῶν ἀσώτως. Ἀσώτος = ἀ σώζειν : celui qui perd, dissipe ses biens.

[2] Le prodigue, ayant un frère aîné, devait, selon la loi juive, recevoir la moitié de la part réservée à celui-ci.

vore, sans apercevoir la terre lointaine où il vit sans Dieu, son ivresse d'un instant, et au réveil l'horrible détresse, le vide infini que les passions ne comblent point, l'asservissement au milieu d'un troupeau immonde[1]? Heureux qui dans cet abattement jette les yeux au ciel, se lève et retourne vers Dieu! Heureuse l'âme qui retrouve en elle avec le souvenir de la faute celui du pardon célébré par Jésus!

« Le prodigue était encore loin; son père le voit; il s'attendrit, il accourt, tombe sur son cou[2] et le baise. Et le fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez vite la plus belle robe[3] et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau[4] au doigt et des souliers à ses pieds. Et

---

[1] « Et il eût été bien aise de remplir son ventre des cosses que mangeaient les pourceaux, et personne ne les lui donnait. » Κεράτια, les fruits du caroubier (Ceratonia siliqua, *Linn.*), longues cosses en forme de croissant qui sont remplies de fèves noires d'un goût fade; aujourd'hui encore elles servent de nourriture aux bestiaux, parfois aussi aux pauvres gens.

[2] « Remarquez : il ne s'y jette pas, il y tombe, il ne peut se retenir, il s'incline, il s'abaisse lui-même, il semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré, et il le comble de tant de biens que le juste qui a toujours persévéré semble avoir quelque sujet d'entrer en jalousie. » (Bossuet, *Retraite sur la Pénitence,* 10e jour.)

[3] Στολὴν τὴν πρωτήν : la première robe, c'est-à-dire la plus précieuse : τὴν τιμιωτάτην (Euthyme). Il ne peut être question ici de la robe que le prodigue portait avant son départ, « vestem priorem » (Tertullien), car il ne s'en était vraisemblablement pas dépouillé en quittant la maison de son père.

[4] L'anneau était la marque distinctive des personnes libres et de

amenez le veau gras et le tuez : mangeons et faisons bonne chère. Car mon fils que voici était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé. »

Le peuple ému tressaillait à ce récit, comme l'ont fait depuis tant d'âmes pénitentes. Le Maître laissa d'abord les cœurs goûter sa parole en silence, mais dans la foule, apercevant le groupe de ses ennemis, il ajouta pour eux :

Le fils aîné de la famille revint des champs à l'heure du festin, il entendit les chœurs des musiciens et des danseurs [1], demanda ce que c'était, et apprenant le retour de son frère, il s'indigna et refusa d'entrer. « Le père sortit donc, et se mit à l'en prier. Mais lui, répondant : Voilà tant d'années, dit-il, que je vous sers, et jamais je n'ai négligé vos commandements, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis. Mais dès que cet autre fils qui a mangé son bien avec des courtisanes est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Et le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. Mais il fallait faire grande fête et se réjouir, parce que votre frère était mort et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé [2]. »

---

qualité (Jac., II, 2; Gen., XLI, 42). Il en était de même des sandales, les esclaves allant toujours nu-pieds

[1] Les anciens faisaient paraître dans leurs festins des musiciens et des danseurs choisis parmi les esclaves de la maison ou loués pour la circonstance.

[2] « Quand on lit ce transport d'un père attendri... on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est

Le voile qui couvrait la parabole devenait transparent : ce fils mécontent était le peuple juif, ses docteurs surtout, fiers d'être les premiers-nés de Jéhovah, et de posséder tous ses biens sur la terre : le temple, la Loi, la parole sainte. Ces sectaires pleins d'eux-mêmes se reconnurent-ils à ce portrait? Comprirent-ils que Jésus mettait les larmes de la pénitence au-dessus d'une justice hypocrite, qu'il conviait au repentir tous les pécheurs, et leur ouvrait le banquet et le royaume des cieux? L'aveuglement des pharisiens ne permet guère de le supposer; mais si la parabole du prodigue resta pour eux un scandale, elle a sauvé les pécheurs du désespoir en leur montrant que la charité du Père céleste est sans bornes.

---

jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, et deux mots que lui dit son père lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : « Mon fils, lui dit-il, vous êtes toujours « avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. » Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde, mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne ; et s'il nous est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par ces sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, mais il réserve une plus douce familiarité aux justes, qui sont ses anciens et perpétuels amis. » (Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse.*)

III. L'ÉCONOME INFIDÈLE. — LE MAUVAIS RICHE.

Luc., XVI, 1-31 ; XVII, 1-10.

Vers ce même temps, Jésus donna aux pharisiens un autre sujet de s'irriter contre lui. On sait quel était leur amour des richesses[1] ; uniquement occupés de bénédictions temporelles, ils ne souhaitaient que « la rosée du ciel et la graisse de la terre[2] » ; mais si cette abondance promise à la Synagogue avait été et demeurait encore son partage, il n'en allait plus de même dans le royaume de Jésus. La richesse était l'effroi du Maître, il savait qu'elle forme autour de l'âme des filets invisibles, l'enlace et l'attache à la terre. Aussi ne perdait-il aucune occasion de la dénoncer à ses disciples comme l'ennemie et la séductrice. La fraude habile d'un intendant, découverte alors sans doute dans la région que parcourait le Seigneur, lui donna lieu de renouveler ses avertissements.

« Il y avait un homme riche, dit-il[3], qui avait un économe, et celui-ci fut accusé auprès de lui d'avoir dissipé ses biens. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez compte de votre administration, car vous n'aurez plus à la gérer désormais. L'économe se dit en lui-même : Que ferai-je puisque

---

[1] Luc., XVI, 14.
[2] Gen., XXVII, 28.
[3] Luc., XVI, 1-9.

mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je n'ai point la force de travailler à la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, lorsque je serai éloigné de ma charge, il y en ait qui me reçoivent dans leurs maisons. Ayant donc appelé chacun des débiteurs de son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître? Il répondit : Cent barils d'huile. Et l'économe lui dit : Reprenez votre obligation; asseyez-vous vite et écrivez « cinquante ». Il dit ensuite à un autre : Et vous, combien devez-vous? Il dit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre billet et écrivez « quatre-vingts ». Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment. »

Si Jésus exposa cette ruse aux yeux de ses disciples, ce n'était pas qu'il l'approuvât, mais il voulait leur montrer « combien les enfants de ce siècle sont plus avisés que les enfants de la lumière dans l'exécution de leurs desseins[1] ». « Et vous aussi, leur dit-il, faites-vous des amis de ces richesses d'iniquité, afin que quand vous viendrez à manquer[2] ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

La hardiesse de Jésus à proposer un pareil exemple a étonné le monde, mais elle a révélé en même temps en quel mépris le Sauveur tient les richesses. Elles semblent n'avoir d'autre prix à ses yeux que de pouvoir

---

[1] Εἰν τὴν γενεὰν τὴν ἑαυτῶν : proprement, dans leurs rapports avec leurs semblables.

[2] Ὅταν ἐκλίπῃ : « Quand l'argent vous manquera. » Cette leçon se trouve dans de nombreux manuscrits et d'anciennes versions. La Vulgate a traduit la variante ἐκλίπητε, qui se trouve dans des manuscrits moins importants.

être versées dans le sein des pauvres et changées en trésors éternels. Ici comme dans maintes circonstances, Jésus donne aux siens une impulsion plutôt qu'il n'impose une loi. En traitant la fortune d'inique [1], il ne nie pas qu'elle puisse être légitimement acquise et possédée; mais il la juge telle qu'elle apparaît souvent, n'ayant d'autre origine que l'injustice, d'autres suites que l'orgueil, la dureté et le dérèglement des mœurs, et c'est dans cette compagnie qu'il la flétrit. Il ne s'est même pas contenté de prêter à cette réprobation l'énergie de sa parole, il fait part à ceux qu'il aime de son aversion pour les biens périssables. Le premier mouvement des chrétiens de Jérusalem fut de n'avoir qu'une bourse, comme ils n'avaient qu'un cœur [2], et aujourd'hui encore, une des inspirations les plus communes aux âmes saintes est de vouer à Jésus une éternelle pauvreté.

Bien que l'objet principal du Seigneur fût de montrer que l'opulence est étrangère [3] à la vraie vie de l'homme, il veilla à ne laisser dans l'esprit des disciples aucune fausse impression, leur expliquant qu'ils devaient imiter la prudence, non la fraude de l'économe infidèle, et qu'ils prouveraient par leur intégrité « dans les petites choses s'ils étaient dignes des grandes ». Il conclut en répétant ses maximes accoutumées sur l'amour des biens terrestres : « Nul ne peut servir deux maîtres à la fois. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. »

---

[1] Ἐν τῷ ἀδίκῳ μαμμωνᾷ. (Luc., XVI, 11.)

[2] Act., IV, 32.

[3] Ἐν τῷ ἀλλωτρίῳ. (Luc., XVI, 12.)

C'était aux disciples que s'adressaient ces paroles, mais les pharisiens avares qui les écoutaient s'en étant moqués, Jésus repoussa l'insulte[1] : « Dieu connaît vos cœurs, leur dit-il, car ce qui est grand pour les hommes est une abomination devant lui. » Et il montra cette abomination par le dédain qu'ils avaient de la Loi annoncée depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste, et dont le règne du Messie était l'achèvement[2]. Or, que faisaient les pharisiens, sinon de violer cette même Loi en tolérant l'adultère qu'elle défendait? Sans nommer le tétrarque, Jésus fit à son crime une allusion évidente et flétrit la bassesse des docteurs qui l'autorisaient de leur silence[3]. Puis revenant au mépris des richesses dont ils étaient choqués, il appuya plus fortement encore sur le danger des biens temporels.

« Il y avait un homme riche, dit-il[4], qui était vêtu de pourpre[5] et de lin, et qui faisait tous les jours grande et splendide chère. Et il y avait un mendiant nommé Lazare[6] qui était couché à sa porte, couvert

---

[1] Luc., XVI, 15.

[2] Id., XVI, 16.

[3] Id., XVI, 18.

[4] Id., XVI, 19-31.

[5] La pourpre désigne ici les manteaux et les riches couvertures teints de cette couleur précieuse ; le lin, les vêtements de dessous. Ce dernier tissu était très délicat et d'une éclatante blancheur (Apoc., XIX, 8). « Nec ulla sunt eis candore mollitiaque præferenda : vestes inde gratissimæ. » (Pline, *Historia naturalis*, XIX, 2.) Le même auteur ajoute que cette étoffe se payait au poids de l'or et faisait les délices des femmes.

[6] Lazare est la forme abrégée d'Éléazar : אֶל־עָזָר : « Dieu est mon secours ». « Deus humiles, abjectos et incognitos mundo, ex

d'ulcères. Il aurait bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait, mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères[1]. Or, il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les anges au sein d'Abraham, et le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer. Et levant les yeux comme il était dans les tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein[2] : « Père Abraham, s'écria-t-il, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue, car je suis tourmenté dans cette flamme. Et Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens en ta vie et Lazare a eu les maux en partage ; c'est pourquoi il est consolé, et tu es dans les tourments. De plus, il y a pour jamais un grand chaos entre vous et nous ; on voudrait passer d'ici vers nous, ou de là ici, on ne peut[3]. »

---

nomine novit et approbat : superbos vero et honoratos ignorat et despicit. » (Jansenius de Gand, *Concordia,* cap. XCVII.)

[1] Il s'agit ici des troupes de chiens qui parcourent les villes et les villages de l'Orient (Ps., LVIII, 15). « Lingua canis, dum lingit, vulnus curat. » (Hugues de S. Victor.) Les chiens, d'après cette interprétation, sont ici les seuls consolateurs de Lazare : il est plus probable toutefois qu'en léchant ses plaies vives ils ne faisaient qu'accroître ses douleurs.

[2] Le sein d'Abraham est, dans le langage des Juifs, le lieu où reposent les justes en attendant la venue du Messie.

[3] « Terrible distinction, funeste partage pour les gens du monde ! Et toutefois ouvrez les yeux, c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein ; et il vous montre, ô riches du siècle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si, pauvres en esprit et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. » (Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier.*)

Que pouvait le mauvais riche, sinon alléguer son ignorance et rejeter sa perte sur Dieu? Jésus ne lui laissa même pas cette excuse, et continua le dialogue à travers l'infranchissable abîme : « Père, disait le damné, je vous en conjure, envoyez Lazare dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères; il leur attestera ces choses, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments. » Mais Abraham répondit : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. —Non, père Abraham, reprit le mauvais riche, mais si quelqu'un va les trouver du sein des morts, ils feront pénitence. — S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, dit Abraham, quand même quelqu'un ressusciterait des morts, ils ne le croiraient pas. »

Jésus désignait ainsi les nombreux Juifs qui devaient, même après la Résurrection, persister dans l'incrédulité. Mais si par leurs railleries les pharisiens de la Pérée justifiaient cette prédiction, le peuple se montra plus docile[1], et le Seigneur lui répéta les leçons adressées aux Galiléens sur le scandale, le pardon des injures, la toute-puissance de la foi[2]. Saint Luc ne s'étend guère sur ces diverses instructions; cependant l'une d'elles est rapportée plus au long.

---

[1] La semence divine fructifia dans ces régions, car, aux approches du siège de Jérusalem, les chrétiens de la ville sainte ne cherchèrent pas d'autre asile que la Pérée : fuyant au delà du Jourdain, ils trouvèrent au nord des monts de Galaad, dans la ville de Pella, des frères et une nouvelle patrie. Ce fut sans doute des Juifs convertis en cette contrée que S. Luc apprit les détails qu'il raconte ici, et que les autres évangélistes passent sous silence.

[2] Luc., XVII, 1-6.

« Qui de vous, dit Jésus[1], ayant un serviteur au labourage ou à la garde des troupeaux, lui dit à son retour des champs : Va vite et te mets à table, et ne lui dit pas au contraire : Prépare-moi à souper; ceins-toi, et me sers jusqu'à ce que j'aie mangé et bu; après quoi tu mangeras et boiras? A-t-il de l'obligation à ce serviteur parce qu'il a fait ce qui était commandé? Non, je pense. Et vous de même, quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire. »

Cette parabole est précieuse à recueillir, car elle montre qu'au temps où Jésus exaltait les pauvres dans son royaume, les conviait à sa table, ordonnait aux anges de changer leur mort en triomphe, il prenait garde de ne flatter aucun homme, de quelque condition qu'il fût. A tous il rappelait qu'ils sont dans le champ du père de famille pour y travailler, les uns à une place, les autres à une autre, et qu'au jour où ils tomberont sur le sillon, ils n'auront de mérite à prétendre que « d'avoir fait ce qu'ils devaient », et de titre à la gloire que la bonté du Maître.

---

[1] Luc., XVII, 7-10.

CHAPITRE DIXIÈME.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

Joan., XI, 1-54.

Jésus se trouvait encore en Pérée, quand un messager arriva de Béthanie, village proche de Jérusalem, et lui dit ces mots : « Seigneur, celui que vous aimez est malade[1]. » Lazare, l'ami de Jésus, était atteint d'un mal redoutable, et ses deux sœurs dépêchaient en toute hâte vers le Maître, croyant assez faire que de l'avertir, car son cœur leur était connu ; Marie surtout en avait éprouvé la tendresse, au jour où elle oignit le Sauveur de parfums et l'essuya de ses cheveux[2]. Nul doute qu'il n'accourût et ne conjurât le danger. Jésus se contenta

[1] Joan., XI, 1-6.

[2] Luc., VII, 37, 38. Les interprètes qui distinguent la pécheresse de Naïm de Marie-Magdeleine sont obligés de supposer que saint Jean indique ici par avance l'onction et le repas de Béthanie dont il parle au chapitre suivant. N'est-il pas plus naturel d'admettre que le dernier évangéliste savait le récit de S. Luc connu de toute l'Église, et qu'il y fait allusion ?

d'écouter le message, et de répondre : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Puis il demeura encore deux jours dans le même lieu, non par oubli ni indifférence, car « il aimait Marthe et Marie sa sœur et Lazare[1] », mais attendant l'heure d'en haut.

A Béthanie cependant l'impatience était vive, et du plateau où est situé le village, plus d'une fois le regard des deux sœurs, errant des montagnes de la Pérée aux sentiers qui montent vers Béthanie, parcourut avidement la route du Sauveur. Vaine attente : Lazare mourut.

Selon la coutume des pays chauds, le corps lavé, entouré de parfums et de bandelettes, fut aussitôt porté dans la grotte funéraire et le deuil commença. Il attira un nombreux concours, car, la famille de Lazare occupant un rang distingué[2], les Juifs de marque[3] vinrent

---

[1] Le langage de S. Jean est ici d'une délicatesse admirable. Il vient de dire de Lazare que Jésus l'aimait d'un vif amour : ὃν φιλεῖς. Parlant aussitôt après de l'affection que le Maître portait à la fois à Marthe, à Marie et à leur frère, il n'emploie plus que le terme ἠγάπα, qui marque une charité pleine de réserve.

[2] Tout le fait supposer : l'affluence des Juifs qui viennent de Jérusalem prendre part aux funérailles ; le tombeau de Lazare creusé dans le roc selon la coutume des riches ; l'émotion causée par sa mort et sa résurrection ; les parfums de grand prix répandus par Marie (Joan., XII, 3). Une variante du manuscrit Alexandrin paraît même indiquer que les deux sœurs avaient autour d'elles une suite nombreuse : τὰς περὶ Μάρταν καὶ Μαρίαμ ; car cette tournure, qui dans le grec de la décadence signifie simplement « Marthe et Marie », est inusitée dans le Nouveau Testament ; elle doit donc se prendre ici dans le sens littéral, et marquer les femmes qui entouraient les sœurs de Lazare.

[3] S. Jean, dans tout ce chapitre, emploie les mots οἱ Ἰουδαῖοι, de

en foule de Jérusalem. Pendant trois jours les lamentations ordinaires retentirent dans la demeure et près du tombeau; Marthe et Marie, les pieds nus, la tête voilée, s'étaient assises à terre et gémissaient, tandis qu'autour d'elles, amis, voisins, pleureuses s'unissaient à leur deuil. Au troisième soir, l'âme, d'après les croyances juives, cessait de voltiger au-dessus du cadavre. Le sépulcre était alors visité pour la dernière fois, le linceul ramené sur le visage du mort, et une pierre[1] scellait pour toujours ce que les rabbins appelaient « la maison de l'éternité[2] ».

Il semblait que tout fût fini pour Lazare[3]; mais Jésus, qui était resté depuis deux jours sans parler de Béthanie, dit tout à coup à ses disciples : « Retournons en Judée. — Maître, répondirent ceux-ci, il y a peu de temps que les Juifs vous cherchaient pour vous lapider, et vous allez encore vous mettre entre leurs mains! » Le Seigneur essaya de calmer leurs craintes en expliquant que sa mission était comme les douze heures du jour[4], dont nul ne saurait par force abréger la durée : la

---

signant chez lui les principaux Juifs, souvent même les sanhédrites.

[1] Cette pierre étant ronde, il suffisait de la rouler pour fermer la face latérale du tombeau.

[2] Voir, sur les funérailles juives, Sepp, *Leben Jesu,* B. v, K. XCVI.

[3] Joan., XI, 7, 8.

[4] Les Juifs de ce temps, aussi bien que les Grecs, avaient emprunté aux Babyloniens la division du jour en douze heures (Hérodote, II, 109). Les plus longs jours en Palestine sont de 14 heures 12 minutes, et les plus courts de 9 heures 48 minutes. La durée de chacune de ces douze heures variait donc selon les saisons.

providence du Père veillait sur lui ; une lumière divine guidait ses pas, il ne devait se heurter et périr qu'à l'heure marquée où les ténèbres l'envelopperaient[1]. Puis, leur découvrant le motif de son départ : « Notre ami Lazare dort, dit-il, et je vais le réveiller de son sommeil. — Seigneur, répondirent les apôtres, s'il dort, il sera sauvé. » Ils oubliaient de quel sommeil le Maître avait tiré la fille de Jaïre, et toujours lents à comprendre, ils crurent qu'il parlait de l'assoupissement qui dans certaines maladies est un indice de guérison. Alors Jésus leur dit clairement : « Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui. » Ces mots renouvelèrent leurs alarmes ; ils hésitaient à suivre ; Thomas les entraîna : « Allons, dit-il généreusement, allons et mourons avec lui. »

Jésus partant aussitôt[2] traversa la vallée du Jourdain, et arriva le lendemain à Béthanie. Il s'arrêta à l'entrée du village, car si la foule s'était écoulée après le repas funèbre du troisième jour, de nombreux amis restaient encore près des deux sœurs. Jésus les savait puissants à Jérusalem, liés aux sanhédrites et partageant leurs erreurs ; il chercha donc à ne pas exciter l'attention, mais il ne put longtemps dissimuler sa présence, car tandis que Marie restait à la maison plongée dans la tristesse, Marthe avait repris son activité exté-

---

[1] Joan., XI, 9-16.

[2] Id., XI, 17-27. Il est probable que le Sauveur partit au soir du troisième jour qui suivit la mort de Lazare, la coutume de voyager la nuit pour éviter la chaleur étant fréquente en Orient.

rieure[1], et elle connut l'arrivée du Maître ; venant à lui : « Seigneur, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que même à présent Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. — Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus. — Je le sais, lui répondit-elle, il ressuscitera dans la résurrection au dernier jour. » Marthe comprenait mal la promesse du Sauveur, et n'y voyait qu'une des consolations qu'on lui prodiguait depuis trois jours. Le Christ lui rappela qui il était par ces paroles dont l'Église se sert pour adoucir nos deuils[2] : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il serait mort, il vivra. Et celui qui vit et qui croit en moi ne mourra point à jamais. Le croyez-vous ainsi ? — Oui, Seigneur, dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant qui est venu en ce monde. »

La foi aveugle, plus que l'intelligence des paroles de Jésus, inspirait à Marthe cette confession ; Marie la contemplative devait mieux entendre de si hautes vérités. Sa sœur le comprit et courut l'appeler[3]. Elle la trouva dans la maison assise à terre, toute à sa douleur. S'approchant en secret : « Le Maître est là, dit-elle, il vous demande. » A l'instant Marie se leva et vint à Jésus. « Les Juifs qui étaient avec elle dans la maison et la consolaient, voyant qu'elle partait si vite, la suivirent en disant : Elle va pleurer au tombeau. » En sortant

---

[1] S. Jean nous montre les deux sœurs telles que les a dépeintes S. Luc : Marthe toujours active et empressée, Marie contemplative.

[2] L'Église, on le sait, récite cette page de l'Évangile aux messes d'inhumation.

[3] Joan., XI, 28-35.

du village, ils aperçurent Jésus entouré de ses disciples attendant au lieu même où Marthe l'avait rencontré. A sa vue, Marie se prosterna, répétant le reproche que les deux sœurs depuis trois jours se disaient entre elles : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort[1]. » Elle n'ajouta rien; ses larmes parlaient et priaient. Autour d'elle, les Juifs semblaient oublier de haïr le Christ; comme Marie, ils pleuraient. Tant d'amour et de désolation remua Jésus; il frémit en son esprit et se troubla lui-même : « Où l'avez-vous mis? dit-il. — Seigneur, venez et voyez! » Et Jésus pleura.

« Voyez comme il l'aimait, » dirent les Juifs[2]. Mais chez quelques-uns l'amertume se mêlait à la pitié : « Eh quoi! ajoutaient ceux-là, ne pouvait-il pas empêcher que Lazare mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né[3]? » Jésus entendit le reproche, et de nouveau frémissant en lui-même, il marcha vers le tombeau. Selon l'usage des Juifs opulents, c'était une caverne creusée dans le rocher, et fermée par une pierre : « Otez la pierre, » dit-il. Marthe s'y opposa : « Maître, il sent déjà mauvais, il y a quatre jours[4] qu'il est mort.

---

[1] Dans le texte original, les paroles de Marie diffèrent légèrement de celles de sa sœur. Marthe disait simplement : « Οὐκ ἄν ἀπέθανεν ὁ ἀδελφός μου. » Marie, en mettant le pronom μου en tête de la phrase, lui donne un sens plus touchant : « Οὐκ ἄν μου ἀπέθανεν ὁ ἀδελφός. »

[2] Joan., XI, 36-44.

[3] Les Juifs de Jérusalem n'avaient connu que par ouï-dire les résurrections accomplies à Capharnaüm et à Naïm : au contraire la guérison de l'aveugle-né, opérée sous leurs yeux, était vivante dans leur souvenir.

[4] Il n'est pas nécessaire d'entendre par là quatre jours pleins;

— Ne vous ai-je pas dit, reprit le Seigneur, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » La pierre fut roulée loin du sépulcre, et le cadavre apparut. Les deux sœurs et leurs amis entouraient le Maître, les regards fixés sur la grotte. Jésus s'approcha, et levant les yeux en haut : « Mon Père, dit-il, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours, mais je parle ainsi à cause de ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Puis il cria d'une voix forte : « Lazare ! sortez ! » Et le mort sortit à l'instant, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge. A cette vue, tous demeuraient muets d'épouvante. « Déliez-le, dit Jésus, et laissez-le aller. » Le suaire du visage tomba, les bandelettes tombèrent, et Lazare fut plein de vie.

Saint Jean, témoin du prodige [1], ajoute que les nombreux Juifs [2] qui étaient venus vers Marthe et Marie,

---

voir ce que nous avons dit à propos du signe de Jonas (t. II, p. 100, note 4).

[1] On s'est étonné que les trois premiers évangélistes n'aient pas raconté la résurrection de Lazare : cette omission est conforme au dessein des synoptiques, qui, passant sous silence tout ce que Jésus fit pour la Judée, se bornent à raconter son ministère en Galilée et au delà du Jourdain. D'ailleurs le miracle de Béthanie, qui produisit sur les Juifs de Jérusalem une vive impression, n'avait rien d'extraordinaire pour les apôtres galiléens, témoins depuis trois ans de prodiges semblables. Ils l'ont omis comme toutes les actions d'éclat accomplies à Jérusalem, l'expulsion des vendeurs du temple, la guérison du paralytique de Béthesda, de l'aveugle-né.

[2] S. Jean ne dit pas : πολλοὶ τῶν ἐλθόντων, « beaucoup de ceux qui vinrent, » mais πολλοὶ..... οἱ ἐλθόντες, « ceux qui vinrent

ayant vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui [1]; mais quelques-uns se hâtèrent d'avertir les sanhédrites. La frayeur de ceux-ci fut extrême. La Pâque approchait; de toute la Judée le peuple s'ébranlait déjà pour monter à Jérusalem. Que prétendait le Nazaréen en venant aux portes de la cité sainte opérer de tels miracles? Allait-il se déclarer roi, et soulever les Juifs contre Rome? Ces craintes les mirent en telle perplexité qu'ils rassemblèrent sur-le-champ le conseil de la nation.

Grâce aux sanhédrites convertis plus tard, saint Jean connut ce qui se passa dans cette réunion : « Que ferons-nous? disaient entre eux les princes de Judée [2]. Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons agir, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront notre ville et notre nation [3]. » L'embarras était au comble, les avis partagés et confus; à ce moment, Joseph Caïphe se leva. Grand prêtre pour cette année-là, son autorité, bien qu'avilie par les Romains, donnait encore du poids à sa parole : « Vous n'y entendez rien, dit-il, et vous ne pensez pas qu'il vaut

---

nombreux crurent en Jésus, et de ceux-ci quelques-uns, τινὲς δέ, allèrent trouver les pharisiens. » Dans tout l'Évangile de S. Jean, quand la particule οὖν se trouve opposée à δέ, elle annonce quelque manifestation de la gloire du Christ, et δέ quelque intervention hostile. Dans le cas présent, πολλοὶ οὖν... τινὲς δέ ont évidemment ce sens.

[1] Joan., XI, 45, 46.

[2] Id., XI, 47-53.

[3] Ἡμῶν καὶ τὸν τόπον ne peut signifier ici le temple, qui est toujours appelé le lieu saint, le lieu du Seigneur, et non le lieu des Juifs. Cette expression n'a d'autre sens que « la ville habitée par nous, notre patrie, Jérusalem ».

mieux qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. » Caïphe se dévoila dans ce conseil où s'étalaient son orgueil, son mépris de la justice, sa cruauté sans scrupule. Mais il y fut aussi sans le savoir l'organe de Dieu, car la prophétie était en quelque sorte attachée au pontificat[1], et Jéhovah, qui avait si longtemps parlé par les Urim et les Tummim[2] du grand prêtre, mettait ce jour-là son oracle sur les lèvres du descendant d'Aaron. Au témoignage de Jean, « Caïphe ne dit pas cela de lui-même; mais étant le pontife de cette année, il prophétisa que Jésus devait mourir pour sa nation, et non seulement pour sa nation, mais encore pour ramasser en un les enfants de Dieu dispersés.

L'opinion du grand prêtre paraît n'avoir rencontré aucune opposition. La plupart des sanhédrites étaient

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaicum,* III, 8, 3. — Philon, *De Creatione principum*, 8.

[2] M. Ancessi, s'appuyant sur le sens des mots « Urim » et « Tummim » dans la langue égyptienne, a proposé une explication ingénieuse de ce mode de divination : « Si nous en croyons l'étymologie de ces mots, nous aurions dans l'Urim les lumières, et dans le Tummim les obscurités, qui passaient sans doute sur la face du pectoral, lorsque, mis vis-à-vis du chandelier à sept branches, les rayons lumineux frappaient les caractères gravés sur le pectoral. D'après l'angle d'incidence de ces faisceaux de lumière, quelques-unes de ces lettres s'illuminaient alors dans les couleurs phosphorescentes et mobiles des rubis, des topazes, des améthystes et des grenats, tandis que d'autres restaient plus obscures et plus voilées. Le grand prêtre rapprochait et groupait les signes lumineux d'après un système dont le secret restait un des mystères du tabernacle. Cette clef pouvait seule donner l'interprétation des volontés de Jéhovah. » (*L'Église et Moïse*, p. 73.)

saducéens; le doute avait glacé leurs cœurs, ravalé à leurs yeux l'idée de la vertu; ils tinrent cet avis politique et résolurent de le suivre en mettant à mort Jésus.

Si nous en croyons la tradition, cette décision fut prise, non dans Jérusalem, mais sur une hauteur voisine qui porte encore le nom de Mauvais Conseil. Caïphe y possédait une maison de campagne, et son dessein, en réunissant les sanhédrites dans ce lieu retiré, était de garder secrète la sentence portée contre le Nazaréen. Mais Jésus comptait des amis dans le conseil suprême; si Nicodème et Joseph d'Arimathie n'eurent pas le courage de prendre sa défense, du moins ils ne trempèrent pas dans la conspiration[1], et ce fut probablement sur leur avis que le Sauveur se décida à quitter Jérusalem.

Suivi d'une troupe choisie, il gagna les régions qui s'étendent entre Béthel et le Jourdain, et se retira près des frontières de la Samarie, en une ville nommée Éphrem[2]. Là, il consacra à ses disciples les dernières

---

[1] Luc., XXIII, 51.

[2] Joan., XI, 54. Éphrem paraît avoir été un village assez important : κώμη μεγίστη (Eusèbe), villa prægrandis (S. Jérôme). Bien que la situation de cette bourgade soit douteuse, il faut probablement l'identifier avec l'antique cité d'Ophrah (Josue, XVIII, 23; I Reg., XIII, 17), c'est-à-dire la placer à l'est et à peu de distance de Béthel. D'après Robinson, Et-Taiyibeh marque son emplacement (*Biblical Researches,* I, p. 444-447). Ce village moderne est situé dans une région sauvage, au sommet d'une colline d'où la vue s'étend sur la Pérée, la vallée du Jourdain et la mer Morte. Il se trouve à sept heures de marche de Jérusalem, distance qui s'accorde bien avec celle que S. Jérôme donne dans son Onomasticon.

semaines de sa vie, et le secret de sa retraite ne fut pas trahi, car les sanhédrites ayant ordonné peu après que ceux qui savaient où il était le livrassent, nul ne le découvrit [1]. Nous ignorons pourquoi les princes des Juifs précipitèrent ainsi leurs premières résolutions, et cherchèrent tout à coup à se saisir du Christ. Voulaient-ils l'avoir dans leurs cachots pour instruire sa cause à loisir, l'interroger, lui confronter leurs témoins? Méditaient-ils de se défaire de lui en secret? Quel que fût leur dessein, il tendait certainement à la perte du Sauveur : bientôt rien ne l'arrêtera plus, car Jésus va quitter son dernier asile et se livrer lui-même.

---

[1] Joan., XI, 56.

CHAPITRE ONZIÈME.

LE DERNIER VOYAGE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

I. LES DIX LÉPREUX. — L'AVÈNEMENT DU FILS DE L'HOMME. — LE JUGE ET LA VEUVE. — LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN.

Luc., XVII, 11-37; XVIII, 1-14. — Mat., XIX, 1-2. — Marc., X, 1.

Si ingrate qu'eût été la terre d'Israël, Jésus l'aimait, comme une mère aime l'enfant de sa douleur, et il ne voulut point mourir sans revoir les lieux qu'il avait évangélisés. Peu de semaines avant la Pâque, il quitta donc Éphrem pour monter vers le nord, traversa la Samarie et la Galilée [1], et sur leur frontière fit un de ses derniers miracles.

---

[1] Les géographes modernes, en plaçant le village d'Éphrem à Et-Taiyibeh, sur les frontières de Samarie, ont singulièremen éclairci ce passage difficile de S. Luc : « Il arriva qu'allant à Jérusalem, il passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée. » (Luc., XVII, 11.) Wieseler (*Chronologische Synopse*, p. 322) en conclut avec raison que le Seigneur n'alla pas immédiatement vers la ville sainte, mais remonta jusqu'en Galilée, et que de là, selon

A l'entrée d'une bourgade[1], des cris vinrent frapper ses oreilles : c'étaient dix lépreux qui vivaient ensemble dans ce lieu. Ils n'osaient approcher, car leur contact, leur souffle même était une souillure, mais dès qu'ils reconnurent le Sauveur, ils élevèrent la voix, disant : « Jésus! Maître! Ayez pitié de nous! » Le Seigneur exauça leur prière : « Allez, dit-il, montrez-vous aux prêtres[2]. » Ils obéirent sur l'heure, et comme ils allaient à ceux qui devaient certifier leur guérison, ils sentirent qu'un sang plus pur coulait dans leurs veines, la hideuse blancheur s'effaçait : le mal avait disparu.

Que se passa-t-il sur la route, et pour quel motif leur cœur se trouva-t-il subitement refroidi? Fut-ce leur propre malice, la crainte des Juifs, l'influence des ennemis de Jésus qui les éloigna de lui? Nous l'ignorons : tout ce que nous apprend l'Évangile, c'est que des dix lépreux un seul revint sur ses pas glorifiant Dieu à haute voix, et celui-là était Samaritain. Voisin des frontières

---

le témoignage de S. Matthieu (XIX, 1) et de S. Marc (X, 1), il passa au delà du Jourdain, dans la région que les deux évangélistes désignent exactement par ces mots : τὰ ὅρια τῆς Ἰουδαίας, « les frontières de Judée »; cette province en effet comprenait alors une certaine partie des terres situées à l'est du Jourdain. Le Seigneur ne s'engagea pas dans l'intérieur de la Pérée, mais il côtoya les rives du fleuve : οὐκ ἐπὶ τὰ μέσα, ἀλλ' οἱονεὶ τὰ ἄκρα. (Origène.)

[1] Luc., XVII, 12-19.

[2] « Quand les dix lépreux, dont l'un était Samaritain, se présentèrent à Jésus pour être purifiés, le Seigneur les renvoya tous également, et non moins les Samaritains que les autres, aux prêtres successeurs d'Aaron, comme à la source de la religion et des sacrements, « matricem religionis et fontem salutis, » comme parlait Tertullien (*Adversus Marcionem*, IV, 35). » (Bossuet, 1re *Instruction pastorale sur les promesses de l'Église*, 17.)

de la Judée, il s'était joint sans difficulté aux lépreux d'Israël; le mal qui leur était commun avait abaissé entre eux les barrières; elles se relevèrent d'elles-mêmes à l'heure où l'affliction cessa. Les neuf Juifs laissèrent le Samaritain se prosterner seul aux pieds de Jésus. Tout habitué qu'était le Sauveur à l'ingratitude, celle-ci l'étonna. « Les dix n'ont-ils pas été purifiés, dit-il; où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est point trouvé qui revînt rendre gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. » En ce dernier seulement Jésus put achever son œuvre : il toucha le cœur du Samaritain et en fit un de ses disciples : « Levez-vous, lui dit-il, et allez : votre foi vous a sauvé. »

La guérison des lépreux attira l'attention des pharisiens de Galilée[1], détournée du Christ depuis plusieurs mois. Le Maître reparaissait à leurs yeux tel qu'ils l'avaient connu, puissant en œuvres et en paroles, comme toujours annonçant le royaume de Dieu, mais sans rien qui préparât l'établissement d'un empire terrestre, sans pompe royale et sans victoires : humble, doux, terrible aux seuls démons, il cédait partout à la violence, fuyait de ville en ville, de contrée en contrée. Qu'attendre d'un Messie qui se consumait ainsi en stériles promesses? Les apprêts de son avènement seraient-ils donc infinis? Fatigués d'être si longtemps déçus, les pharisiens s'approchèrent : « Quand viendra, dirent-ils, le

---

[1] Les pharisiens de la Galilée ne conçurent jamais contre Jésus une haine aussi violente que ceux de la Judée. Ils l'abandonnèrent, égarés par les émissaires du sanhédrin, mais sans chercher à lui nuire.

royaume de Dieu? » Le Seigneur leur répondit qu'ils attendaient vainement une nouveauté qui éclatât aux regards et en imposât « par des marques extérieures[1] ». Son royaume n'était point comme ceux de la terre, qui s'établissent au prix de batailles et d'actions extraordinaires. Nulle cour autour du nouveau roi, nulle foule attirée par sa magnificence, et criant : « Il est ici! Il est là[2]! » « Le royaume de Dieu, dit Jésus, est au dedans de vous, » manifeste pour les cœurs purs, voilé aux yeux de la chair. Céleste empire, qui depuis dix-neuf siècles ne sort pas du sanctuaire des âmes, et aujourd'hui encore est nié de ceux-là mêmes qui voient des millions de sujets se courber sous le sceptre invisible du Christ[3]!

Pour les pharisiens, étrangers au royaume de Dieu, cette réponse suffisait, mais non pour les disciples, qui en étaient les enfants. Le Maître les avertit qu'ils y seraient persécutés et comme abandonnés de Dieu;

---

[1] Μετὰ παρατηρήσεως. (Luc., XVII, 20.) « Ita ut oculis observari possit. » (Wahl, *Clavis Novi Testamenti.*)

[2] Luc., XVII, 21.

[3] « Il n'était pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine et absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là, et ainsi, voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. » (Pascal, *Pensées,* art. XX.)

« qu'ils souhaiteraient alors de revoir un de ces jours » heureux qu'ils passaient près du Fils de l'homme, et qu'ils « ne le reverraient pas[1] ». C'est alors qu'il importera de demeurer fidèle et de fermer l'oreille aux séducteurs : « Il est ici! Il est là[2]! » Vains cris! Inutiles recherches! Jésus ne reviendra qu'à la fin des temps, avec un tel éclat de foudres que les plus aveugles le verront[3]. Ce dernier avènement sera « rapide comme l'éclair », impétueux « comme le déluge qui engloutit les contemporains de Noé », effroyable « comme la pluie de feu qui submergea Sodome[4] ». Malheur en ce jour à qui ne saura détacher son cœur d'un monde voué aux flammes, et se retournera, « comme la femme de Lot, » pour y jeter un regard! Ce sera l'heure des coups de surprise, des séparations déchirantes, la nuit éternelle où « de deux qui seront ensemble dans le même lit, l'un sera pris, l'autre laissé[5] ».

Chaque trait de cette prophétie convenait à la fois au jugement de tout homme, à la ruine prochaine de Jérusalem et aux suprêmes assises du monde. Dans ces trois événements, Jésus montrait la justice de Dieu également soudaine. Mais la hauteur de ces pensées surpassait l'esprit des apôtres : remplis des images de Joël[6], ils se crurent proches du dernier jour prédit par

---

[1] Luc., XVII, 22.
[2] Id., XVII, 23.
[3] Id., XVII, 24.
[4] Id., XVII, 26-29.
[5] Id., XVII, 32-35.
[6] Joël., II, 2, 30, 31.

le prophète, « jour de nuages et de tempêtes... où le soleil doit se changer en ténèbres, la lune en sang, la terre se couvrir de feu et de tourbillons de fumée. » Leurs yeux cherchaient déjà la vallée de Josaphat, « la vallée du carnage où Jéhovah rugissant de Sion convoquera tous les peuples de la terre[1] ». « Où, Seigneur? dirent-ils[2]. — Où sera le corps, répondit Jésus, là s'assembleront les aigles. » Ainsi la justice divine ne connaît ni temps ni lieu, mais elle atteint le péché partout où il souille la terre. A l'heure où, son iniquité étant consommée, il ne reste plus de l'impie qu'un cadavre, les aigles, les vengeurs de la justice divine, fondent sur leur proie. Ils s'assemblent[3], selon la parole du voyant de Patmos[4], « au grand souper de Dieu, pour manger la chair des rois, la chair des officiers de guerre, la chair des forts, la chair des chevaux et des cavaliers, la chair de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands... et tous les oiseaux se soûlent de leurs chairs[5]. »

---

[1] Joël., III, 14, 16, 2.

[2] Luc., XVII, 36, 37.

[3] Il est rare dans nos régions de voir les aigles et les vautours s'assembler ainsi en troupe nombreuse, mais rien de plus commun en Judée. En traversant la plaine d'Esdrélon, nous avons vu une nuée de ces oiseaux s'abattre sur l'éminence où fut jadis Jesréel, pour dévorer des animaux morts de la peste et abandonnés dans ce lieu.

[4] Apoc., XIX, 17, 18, 21.

[5] Cette parole mystérieuse : « Où sera le corps, là voleront les aigles, » a été diversement interprétée. Les uns voient dans le cadavre Jérusalem ; dans les aigles, les légions romaines qui la dévastèrent. Pour d'autres, le corps est Jésus dans l'Eucharistie,

Ce jugement glaçait d'épouvante les disciples. Le Maître, pour les rassurer. les prévint qu'ils ne seraient pas surpris s'ils tournaient leurs regards vers le ciel, et il parla de la prière en deux paraboles.

La première montre quel est le pouvoir de la persévérance[1], et « qu'il faut toujours prier sans se lasser ». Un juge prévaricateur refuse longtemps d'écouter une pauvre veuve; enfin il cède par fatigue à ses sollicitations[2] : « Encore, dit-il, que je ne craigne point Dieu et ne me soucie pas des hommes, comme cette veuve m'est à charge, je lui ferai justice, de peur qu'elle ne finisse par m'accabler[3]. » « Vous entendez, ajouta le Sei-

---

et les aigles, les âmes saintes qui s'en nourrissent : « Heureux, dit Bossuet, ceux qui verront ce corps que la mort a consacré à notre salut; ces aigles qui voleront après et seront enlevés avec lui. Soyons de ces aigles..., faisons notre proie de ce corps que la mort a fait nôtre. Nous l'avons dans l'Eucharistie, ce corps mort autrefois, à présent vivant, mais couvert d'un signe de mort; dévorons-le, prenons-en toute la substance, tout le suc. » (*Méditations,* DERNIÈRE SEMAINE, LXXXIV.) Quelque sublime que paraisse cette interprétation, il nous répugne de croire que Jésus se soit comparé à un cadavre infect, et le passage de l'Apocalypse cité dans le texte nous paraît donner le vrai sens de la parole du Maître.

[1] Luc., XVIII, 1-8.

[2] Cette importunité qui fait triompher la prière se retrouve dans la parole de l'ami frappant à la porte (Luc., XI, 5) : « Frappez, persévérez à frapper jusqu'à vous rendre importun, s'il se pouvait. Il y a une manière de forcer Dieu et de lui arracher ses grâces; et cette manière est de demander sans relâche. » (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile :* SERMON SUR LA MONTAGNE, XL[e] jour.)

[3] Ὑπωπιάζῃ (de ὑπώπιον, la partie du visage qui est au-dessous des yeux) signifie proprement : frapper à la face; au sens figuré : mortifier; analogue au latin « obtundere ». Meyer l'entend littéralement de la femme irritée, qui à la fin soufflette son juge.

gneur, ce que dit le juge d'iniquité. Et Dieu ne fera pas justice à ses élus qui crient à lui nuit et jour, et il usera de délai pour eux[1] ! Non, vous dis-je, il leur fera bientôt justice. »

L'objet de la seconde parabole est l'humilité qui convient à la prière[2]. Le Maître ne pouvait voir sans peine l'ignorance et les sentiments grossiers de ses disciples : « Pensez-vous, s'écriait-il, que le Fils de l'homme, quand il reviendra, trouve encore de la foi sur la terre ? » En effet, dans le temps même où il formait leurs cœurs à prier, ce n'étaient autour de lui que rivalités et dissensions : chacun vantait ses mérites, étalait les dehors de sa piété; quelques-uns, dans leur présomption, allaient jusqu'à mépriser les autres. Jésus opposa à ces orgueilleux deux hommes qui montaient au temple pour prier, l'un pharisien, l'autre publicain. Le pharisien portait devant le Seigneur la morgue de sa secte; le front haut, le visage assuré[3], il venait moins supplier

---

[1] Καὶ μακροθυμεῖ ἐπ' αὐτοῖς. Si lent qu'il paraisse à venger ses élus, Dieu ne les oublie pas et ne tarde guère à les secourir : « Quod tibi videtur longum, breve est : omnia ista cito transeunt. Quid est longa vita hominis ad æternitatem Dei ? Vis esse longanimis ? Vide æternitatem Dei... Quid tu tædium pateris et facis ? Æternus est, tardat : junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris. » (S. Augustin, *in Psalm.* XCI, 6.)

[2] Luc., XVIII, 9-14.

[3] Selon l'usage des Juifs, le pharisien et le publicain prient debout; mais tandis que l'attitude du premier est étudiée, celle du second est humble et sans prétention : « A longe dicitur stetisse, et oculis in terram flexis, quod curvaturam ejus significat, ut ex oppositione intelligamus significatum istum (pharisæum) stetisse juxta altare, et stetisse non solum corpore erecto, sed et animo. » (Jansenius de Gand, *Concordia evangelica,* cap. XCIX.)

que s'applaudir : « Mon Dieu, disait-il, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, impudiques; tel qu'est aussi ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je paye la dîme de tout ce que je possède[1]. » Loin de l'autel où se tenait le pharisien, le publicain n'osait pas seulement lever les yeux au ciel; la tête penchée, il se frappait la poitrine en disant : « O Dieu! ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » « Je vous le dis, ajouta Jésus, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, et non pas l'autre, car celui qui s'exalte sera humilié, et celui qui s'humilie sera exalté. »

II. LE DIVORCE. — JÉSUS ET LES ENFANTS. — LE JEUNE HOMME RICHE. — LES OUVRIERS DE LA VIGNE.

Marc., x, 2-31. — Mat., xix, 3-30; xx, 1-16. — Luc., xviii, 15-30.

Cette leçon fut la dernière qu'entendit la Galilée. Jésus, disant à sa patrie un suprême adieu, franchit le Jourdain et descendit la rive orientale du fleuve. Les pharisiens de la Pérée accoururent bientôt[2]; ils ve-

---

[1] Tout Israélite devait, aux termes de la Loi, la dîme de ses troupeaux et de ses moissons (Num., xviii, 21). Les pharisiens poussaient l'ostentation jusqu'à payer la dîme des plus vils herbages. (Voir plus haut, t. II, p. 130.)

[2] Si les discours qui précèdent doivent, selon toute apparence, être rapportés au temps indiqué par S. Luc, c'est-à-dire quand Jésus traversait la Samarie et la Galilée (Luc., xvii, 11), il n'en va plus de même des faits qui suivent; car S. Matthieu et S. Marc

naient non plus écouter le Maître, mais le tenter[1] : « Est-il permis, lui dirent-ils, de quitter sa femme pour quelque cause que ce soit[2] ? » Grave question qui partageait alors les docteurs juifs, et roulait sur ce texte obscur du Deutéronome[3] : « Si un homme ayant épousé une femme s'en dégoûte, parce qu'il trouve en elle quelque tache, il fera un écrit de divorce, et l'ayant mis dans les mains de cette femme, il la renverra hors de sa maison. »

Qu'entendre par cette tache ? Un défaut du corps, la moindre légèreté de conduite[4], méritent-ils ce nom? En un mot, suffisait-il d'un prétexte pour rompre le lien conjugal? Hillel et son école adoptaient ce sentiment. Plus rigides, les disciples de Shammaï ne permettaient le divorce que dans le cas de désordres scandaleux. Mais leurs sévères principes étaient peu goûtés; grands du peuple, lévites, docteurs de la Loi, simples particuliers, tous portaient dans le mariage une liberté voisine de la licence; le divorce avait remplacé la polygamie, et si l'Israélite ne réunissait plus sous le même toit

---

racontent que Jésus avait franchi le Jourdain quand les pharisiens lui adressèrent la question du divorce. (Mat., XIX, 1; Marc., X, 1.)

[1] Mat., XIX, 3-6.

[2] Les pharisiens citent en propres termes l'interprétation qu'Hillel donnait au passage difficile du Deutéronome : עַל כֹּל דָּבָר : κατὰ πᾶσαν αἰτίαν. (Voir Buxtorf, *Synagoga Judaïca,* 29.)

[3] Deut., XXIV, 1.

[4] Si une femme sortait dans la rue la tête découverte, ou s'entretenait avec de jeunes hommes, c'en était assez, au jugement de certains rabbis, pour que le mari fît divorce avec elle (*Ketoubot,* VII, 6).

plusieurs épouses, il passait de l'une à l'autre au gré de sa fantaisie. Sans doute la Judée ne connut jamais les excès du monde païen; les femmes n'y comptèrent pas comme à Rome leurs années par le nombre de leurs maris [1], mais quelque retenue qu'inspirassent les lois de Moïse, elles étaient devenues impuissantes à arrêter la dissolution des mœurs.

Prendre parti en répondant à la question des pharisiens, c'était donc pour Jésus heurter de front les passions de ceux qui l'entouraient; c'était en même temps flétrir le tétrarque dont il traversait le pays, et traiter son union d'incestueux adultère. Jean-Baptiste avait payé de sa tête une semblable hardiesse; mais de telles craintes ne trouvaient point accès dans l'âme de Jésus : aussi indifférent aux haines populaires qu'à la colère d'Hérode, il n'avait souci que d'élever les cœurs à des pensées moins charnelles. Il dédaigna donc de prononcer entre Hillel et Shammaï, et se contenta de rappeler que l'union du mari et de la femme est un lien éternel. Dieu lui-même au premier jour du monde a établi cet ordre, commandant à l'homme de laisser son père et sa mère [2] pour se donner tout entier, et ne faire plus qu'un avec son épouse. C'est en signe de cette féconde unité qu'il les a créés mâle et femelle, et qu'il a tiré Ève du côté d'Adam endormi. « Ainsi, conclut le

---

[1] Sénèque, *De Beneficiis,* III, 16.

[2] Jésus attribue à Jéhovah les paroles prononcées par Adam, parce que ce dernier était l'organe de Dieu : « Deus utique per hominem dixit quod homo prophetando prædixit. » (S. Augustin, *De Nuptiis,* II, 4.)

Seigneur, ils ne sont plus deux[1], mais une même chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »

Les pharisiens comprirent que par cette réponse Jésus leur échappait, et ils cherchèrent à le mettre en contradiction avec la Loi : « Pourquoi donc, objectèrent-ils[2], Moïse a-t-il prescrit de donner à la femme un acte de divorce et de la quitter? » Ils transformaient une tolérance en précepte positif. Pour ruiner leur artifice, Jésus n'eut qu'à montrer quel était l'esprit de la Loi : « C'est à cause de la dureté de votre cœur, dit-il, que Moïse vous a permis de quitter vos femmes, mais au commencement il n'en fut pas ainsi. » Et il ajouta ces paroles, qui rendaient au mariage sa perfection première : « Je vous le dis, tout homme qui quitte sa femme, si ce n'est pour un adultère, et en épouse une autre, commet un adultère, et celui qui épouse la femme renvoyée commet un adultère[3]. »

Les ennemis du Christ se sentirent vaincus; ils ne lui opposèrent pas que sa doctrine était pour Hérode un affront, pour tout Israël une pénible réforme. Confondus, ils le laissèrent se retirer dans sa demeure[4].

A peine s'y trouvait-il, que ses disciples l'interrogè-

---

[1] Gen., III, 24. Les mots οἱ δύω se trouvent dans les Septante, la Vulgate, le Pentateuque samaritain, mais non dans l'hébreu.

[2] Mat., XIX, 7-9; Marc., X, 4-9.

[3] Jésus répète ici ce qu'il avait dit sur la montagne des Béatitudes : dans les deux circonstances, en permettant à ses disciples d'éloigner d'eux la femme adultère, il marque expressément que cette séparation ne brise pas le lien conjugal, car il ajoute aussitôt : « Et celui qui épouse la femme renvoyée commet un adultère. »

[4] Marc., X, 10.

rent à leur tour : « S'il en est ainsi du mari et de la femme, dirent-ils, il vaut mieux ne pas se marier[1]. » Rien ne témoigne mieux que cette parole à quel point les mœurs avaient dégénéré. Les apôtres eux-mêmes ne supportaient pas la pensée de la fidélité conjugale : les tristesses et la honte du célibat leur paraissaient légères au prix d'un tel joug. Loin de fléchir sa loi, le Maître répondit qu'elle n'était que le premier degré de la chasteté imposée à ses fidèles, car la grâce allait bientôt élever plus haut les âmes d'élite, et les séparer de toute affection terrestre. Faire entendre ce mystère de pureté aux pêcheurs de Galilée était difficile : Jésus l'essaya néanmoins.

Ils avaient dit vrai par ce cri de découragement : « Mieux vaut ne pas se marier! » « Tous, ajouta le Seigneur, ne comprennent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné. » Et pour en montrer la portée, il allégua les eunuques des cours d'Orient. Il fallait un défaut de naissance ou l'odieuse volonté d'un maître pour les rendre impropres aux plaisirs de la chair : plus puissante, la sainteté chrétienne suffit à faire des eunuques spirituels qui dans la chair même n'ont plus rien de charnel[2], et tiennent plutôt de l'ange que de l'homme. Jésus ne put alors que soulever le voile qui cachait au monde ancien cette austère vertu : « Qui peut entendre, entende? » répéta-t-il à ses disciples. Mais peu d'entre eux étaient assez dégagés des sens

---

[1] Mat., XIX, 10-12.

[2] « Habent aliquid jam non carnis in carne. » (Saint Augustin, *De sancta Virginitate*, 12.)

pour goûter les douceurs de la virginité. Il fallait que l'Esprit-Saint descendît pour ouvrir leurs oreilles à ce chant des vierges que Jean devait ouïr dans les cieux, « harmonieux comme un concert de lyres, chant que personne n'entend ni ne sait, que ceux qui suivent l'Agneau partout où il va[1] ».

A ce moment le Sauveur vit entrer un groupe de femmes qui apportaient leurs enfants[2]. Ayant appris que le Maître allait s'éloigner, elles accouraient pour qu'il imposât les mains à ces petits et priât sur eux. C'était en effet une pieuse coutume de demander pour les nouveau-nés la bénédiction des docteurs vénérés[3], et Jésus se prêtait d'autant plus volontiers à cet usage que la pureté de l'enfance le charmait. Mais les apôtres ne virent dans les nouveaux venus que des importuns, et « les rebutèrent avec de dures paroles ». Jésus s'en indigna : « Laissez ces petits enfants, dit-il, et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. » Et aussitôt les appelant, il les prit dans ses bras, leur imposa les mains et les bénit[4]. Les disciples regardaient cette scène, étonnés qu'il se montrât si familier avec des enfants; ils ignoraient qu'à Jésus appartenait de relever ces faibles créatures et de les rendre par le baptême

---

[1] Apoc., XIV, 2-4.

[2] Luc., XVIII, 15-17; Marc., X, 13-16; Mat., XIX, 13-15. Les termes dont usent les évangélistes : προσέφερον, παιδία, βρέφη, indiquent qu'il s'agit ici de tout jeunes enfants.

[3] *Masseceth Sopherim,* XVIII, 5. — *Sohar,* 3, etc.

[4] Κατεύλογει, « idem quod εὐλογέω, sed fortius : Valde alicui bona apprecor. » (Wahl, *Clavis Novi Testamenti.*)

héritiers de la gloire céleste. Plus d'une fois déjà il avait proclamé leurs prérogatives, il le fit de nouveau dans ce jour, car en les congédiant, il les présenta à ses disciples comme modèle : « En vérité, leur dit-il, quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point. »

Jésus sortit bientôt de la demeure où il venait de donner ces belles leçons et se remit en chemin. Un jeune homme courut après lui[1]. C'était, au rapport de saint Luc[2], un des principaux de la contrée, noble cœur que ne rassasiait pas la justice de la Loi, et qui avait faim et soif de vérités plus pures. Ce qu'il avait entendu sur Jésus lui faisait espérer que le Maître expliquerait bientôt les mystères enveloppés dans les anciennes Écritures; et se prosternant devant lui : « Bon Maître, dit-il, que ferai-je pour avoir la vie éternelle? » Jésus repoussa cette louange : « Pourquoi m'appelez-vous bon? dit-il; pourquoi m'interrogez-vous sur le bien[3]? Nul n'est bon que Dieu seul. » Cette réponse

---

[1] Les expressions par lesquelles S. Marc et S. Matthieu unissent ce récit à la bénédiction des enfants indiquent que le jeune homme accourut au moment où Jésus sortait de la maison : Καὶ ἐκπορευμένου αὐτοῦ εἰς ὁδὸν, προσδραμὼν εἷς..... (Marc., x, 17). — Καὶ ἐπιθεὶς τὰς χεῖρας αὐτοῖς ἐπορεύθη ἐκεῖθεν. Καὶ ἰδοὺ εἷς προσελθών... (Mat., xix, 15, 16).

[2] Luc., xviii, 18-23.

[3] Mat., xix, 17; Marc., x, 18. Le codex Ephræmi et plusieurs versions ont lu dans S. Matthieu la question que nous trouvons dans les deux autres synoptiques : « Pourquoi m'appelez-vous bon? » Mais l'autorité de la Vulgate, de la syriaque de Cureton, des manuscrits du Sinaï, du Vatican et de Bèze ne permet guère de douter que Jésus ajouta à sa première demande les paroles suivantes : « Pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui est bien? »

suppose que ce jeune noble ne voyait en Jésus qu'un homme, et elle l'avertissait que, la bonté étant le propre de l'être divin, il la faut chercher non dans la créature, qui l'obtient par grâce, mais en Dieu, où elle est dans sa plénitude. Toutefois, ajouta le Seigneur, « si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. — Lesquels? » dit le jeune homme étonné, car il attendait quelque lumière nouvelle, et ne pouvait croire que le Maître le renvoyât simplement aux préceptes de la Loi. Pour lui faire entendre que Dieu estime plus l'humble foi que les actions éclatantes, Jésus ne cita parmi les ordonnances mosaïques que celles qui règlent la vie commune des hommes : « Tu ne seras pas adultère; tu ne tueras point; tu ne déroberas point; tu ne porteras pas de faux témoignages; tu ne feras point de fraudes; honore ton père et ta mère, et aime ton prochain comme toi-même[1]. — Maître, dit le jeune homme déçu, j'ai observé tout cela dès ma jeunesse; que me manque-t-il encore[2]? » Jésus, l'ayant regardé, l'aima, car il vit en lui un cœur sincère et épris de la vertu[3] : au delà des voies frayées pour tous, il lui montra le sentier qui mène les saints au sommet de la perfection : « Une chose vous manque, lui dit-il, allez, vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres, vous aurez un trésor dans le ciel : venez alors, et suivez-moi[4]. » C'était trop : le courage du Juif dé-

---

[1] Marc., x, 19.
[2] Mat., xix, 20.
[3] Marc., x, 21.
[4] Luc., xviii, 22. Le manuscrit Alexandrin et quelques versions

faillit; la tristesse[1] envahit son âme, son visage s'assombrit [2]; « il se retira, car il avait de grands biens. »

Jésus le suivit des yeux[3], songeant aux âmes que les richesses devaient perdre, et regardant autour de lui : « Qu'il est difficile aux riches, dit-il à ses apôtres[4], d'entrer dans le royaume de Dieu! » Ce n'était pas la première fois que le Maître s'exprimait ainsi devant eux, mais leurs oreilles et leurs cœurs se fermaient aux vérités qui les choquaient; ils s'étonnèrent de cette parole comme d'une nouveauté. Jésus ne s'en irrita pas; sans rien relâcher de sa première rigueur, il répéta ce qu'il venait de dire sous une forme touchante : une mère ne déploie pas plus de tendresse pour approcher des lèvres de son enfant le breuvage amer qui doit le sauver : « Mes fils bien-aimés, reprit-il, oh! qu'il est difficile à ceux qui se fient aux richesses de parvenir au royaume de Dieu! Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille[5] qu'il ne l'est à un

---

ajoutent aux paroles « suivez-moi » celles-ci : « portant la croix, » ἄρας τὸν σταυρόν. Cette addition ne se trouve ni dans la Vulgate ni dans la plupart des manuscrits; nous croyons donc qu'elle doit être rejetée.

[1] Περίλυπος. (Luc., XVIII, 23.)

[2] Στυγνάσας. (Marc., X, 22.)

[3] Luc., XVIII, 24.

[4] Marc., X, 23-27.

[5] C'était là une locution proverbiale, familière aux Hébreux pour désigner une chose impossible ou difficile (Voir Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in loco). Il n'est donc pas nécessaire, sur la foi de quelques manuscrits sans valeur, de changer κάμηλον, le chameau, en κάμιλον, le câble; ou de supposer qu'il y avait à Jérusalem une porte réservée aux piétons, et qui, trop étroite pour les chameaux, donnait lieu à cette comparaison hyperbolique.

riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » La sentence était formelle et condamnait l'attachement aux biens terrestres. Les apôtres demeurèrent encore plus surpris, se disant les uns aux autres : « Et qui peut donc être sauvé? » Jésus les regardant, répondit : « Cela est impossible aux hommes, mais non à Dieu, car à Dieu tout est possible. »

Pierre, toujours impétueux, le premier à reprendre courage comme à désespérer, Pierre interrompit son Maître[1] : « Seigneur, dit-il, nous avons tout quitté pour vous suivre, qu'y aura-t-il pour nous? » La réponse du Sauveur fut une suite de promesses : aux apôtres, douze trônes pour juger les tribus d'Israël, dans le jour où, tout renaissant à la vie[2], le Fils de l'homme occupera le trône de sa majesté; à tous les disciples fidèles, le centuple dès le temps présent de ce qu'ils auront quitté, maison, frères, sœurs, parents, époux, enfants ou terres[3]; l'avant-goût du ciel « au milieu même des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle ».

Si belles étaient ces prérogatives, que Jésus craignit que ses apôtres n'en conçussent de l'orgueil, et ne prétendissent sur elles quelque droit; c'est pourquoi il ajouta aussitôt qu'elles étaient une pure grâce, et que, si les fils d'Israël étaient appelés les premiers, les gen-

---

[1] Mat., XIX, 27-29.

[2] Παλιγγενεσία. (Mat., XIX, 28.)

[3] Marc., X, 29, 30. Dans les premiers temps, la parole du Maître fut accomplie à la lettre : toutes les portes des fidèles s'ouvraient pour celui qui n'avait plus de demeure; les biens étaient communs, et les cœurs étroitement unis ne faisaient de l'Église qu'une seule famille.

tils devaient les précéder et partager avec eux le royaume des cieux. Le Père céleste dans ce royaume est semblable au maître d'une vigne[1] qui loue des ouvriers aux diverses heures du jour[2] : le soir venu[3], il est libre de donner aux derniers venus le denier promis à ceux qui travaillent depuis l'aube, car ce denier représente la vie éternelle, qui est au-dessus de tout mérite, et toujours une gratuite récompense. Aux Juifs envieux des gentils, aux pharisiens de tout temps, Dieu répondra : « Mon ami, je ne vous fais pas de tort. N'êtes-vous pas convenu d'un denier avec moi? Prenez donc ce qui est à vous et allez. Si maintenant je veux donner à ce dernier autant qu'à vous, ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je veux, et faut-il que votre regard soit mauvais[4], parce que je suis bon? » Jésus termina par ces maximes tant de fois répétées et si désolantes pour l'orgueil des Juifs : « Les premiers seront les derniers et les derniers les premiers. » « Beaucoup d'appelés, peu d'élus! »

---

[1] Mat., xx, 1-16.

[2] Les Juifs, lorsqu'ils se servaient de la supputation chaldéenne, divisaient le jour comme les Romains, non seulement en douze heures, mais en quatre parties dont chacune comprenait trois heures. La première partie commençait à six heures du matin, le πρωϊ de la parabole; la deuxième vers neuf heures, περὶ τρίτην; la troisième à midi, περὶ ἕκτην; la quatrième à trois heures du soir, ἐννάτην. La onzième heure, à laquelle le maître de la vigne sort pour la dernière fois, répond à cinq heures du soir.

[3] D'après la loi de Moïse, le salaire de l'ouvrier devait être payé le jour même. (Deuter., xxiv, 15.)

[4] Le regard ou l'œil mauvais est une image fréquemment employée dans l'antiquité pour signifier l'envie.

CHAPITRE DOUZIÈME.

JÉRICHO ET BÉTHANIE.

Luc., XVIII, 31-43; XIX, 1-28. — Marc., X, 32-52; XIV, 3-9. — Mat., XX, 17-34; XXVI, 6-13. — Joan., XII, 1-11.

Jésus prêchant et bénissant descendait la rive orientale du Jourdain : parvenu aux lieux où la route tourne vers Jérusalem et traverse le fleuve, les disciples le virent s'avancer de ce côté. Ils en conçurent une telle crainte, que la plupart demeurèrent immobiles : le Maître cependant marchait devant eux[1] et les seuls apôtres le suivaient de loin, pleins d'effroi[2]. Le Sauveur s'arrêta, fit signe aux douze d'approcher, et pour la

---

1 Ἦσαν ἀναβαίνοντες εἰς Ἱεροσόλυμα, καὶ ἦν προάγων αὐτοὺς ὁ Ἰησοῦς καὶ ἐθαμβοῦντο. (Marc., X, 32.)

2 Οἱ δὲ ἀκολουθοῦντες ἐφοβοῦντο (Marc., X, 32). Les mots οἱ δέ acceptés par Tischendorf, Tregelles, etc., sur l'autorité des manuscrits du Sinaï et du Vatican et du codex d'Éphrem, indiquent qu'une partie seulement des disciples suivirent le Seigneur, et cette troupe plus fidèle se composait évidemment des douze, que Jésus appelle aussitôt : Καὶ παραλαβὼν πάλιν τοὺς δώδεκα (Marc., X, 32).

troisième fois annonçant sa Passion[1], il prédit clairement, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors, qu'il serait mis en croix : « Voici que nous montons à Jérusalem, dit-il, et toutes les choses que les prophètes ont écrites du Fils de l'homme seront bientôt accomplies. Il sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux gentils. Il sera moqué, insulté; on lui crachera au visage; après l'avoir fouetté, ils le crucifieront, et le troisième jour il ressuscitera[2]. » Jésus ne pouvait expliquer plus distinctement par quelles souffrances il devait établir son royaume; mais les disciples étaient tellement remplis des rêveries judaïques touchant le Messie, « qu'ils ne comprirent rien à toutes ces choses, et cette parole » si manifeste « leur demeura cachée[3] ». Ils en conclurent que le règne du Maître était proche, et demeurèrent aussi préoccupés que jamais de richesses, de trônes, de grandeurs temporelles.

Rien au reste ne montre mieux quel bandeau couvrait leurs yeux que la démarche faite à ce moment par la femme du pêcheur Zébédée[4]. Ses deux fils étaient accourus vers elle pleins de ce qu'ils venaient d'entendre : ils lui annoncèrent l'approche de grandes choses, des épreuves suivies bientôt de résurrection et de gloire. N'était-ce pas l'heure de se ménager les premières

---

[1] Il l'avait prédite d'abord à Césarée de Philippe, après la confession de Pierre (Mat., XVI, 21), et une seconde fois après la Transfiguration (Mat., XVII, 21, 22).

[2] Luc., XVIII, 31-33; Marc., X, 33, 34; Mat., XX, 18, 19.

[3] Luc., XVIII, 34.

[4] Mat., XX, 20; Marc., X, 35-40.

places dans le royaume du Messie? Tout ardents qu'étaient Jacques et Jean, ils savaient avec quelle sévérité le Maître repoussait les ambitieux; ils n'osèrent donc adresser eux-mêmes leur demande. Mais leur mère Salomé avait, comme plusieurs autres femmes, quitté la Galilée pour s'attacher à lui et le servir[1]. Ses fils crurent que sa prière serait toute-puissante sur le cœur de Jésus, et lui firent partager leurs espérances.

Elle vint avec eux vers le Seigneur, se prosterna à ses pieds, et le conjura de lui accorder tout ce qu'elle demanderait : « Que voulez-vous, répondit Jésus. — Dites, poursuivit Salomé, que mes deux fils que voilà soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche[2]. » Le Sauveur prit en compassion leur aveuglement : à sa droite et à sa gauche, quelques jours plus tard, devaient s'élever deux croix, et deux larrons mourir dans les tortures : « Vous ne savez ce que vous demandez, » dit-il; puis faisant allusion aux amertumes de sa Passion et à sa mort sanglante : « Pouvez-vous boire le calice[3] que je dois boire, leur demanda-t-il, recevoir le baptême dont je dois être baptisé? » Jacques et Jean crurent qu'il s'agissait d'affronter quelque grand péril : « Nous le pouvons, » répondirent-ils. Jésus aimait la générosité des « Fils

---

[1] Luc., VIII, 2.

[2] C'est-à-dire aux deux premières places. (III Reg., II, 19; XXII, 19. — Josèphe, *Antiquitates,* VI, 11, 9.)

[3] Mat., XXVI, 39; Marc., XIV, 36; Luc., XXII, 42; Joan., XVIII, 11. Tertullien se souvenait du baptême dont parle ici Jésus quand il appelait le martyre un baptême, un bain de sang, « lavacrum sanguinis » (*Scorpiace,* 6).

du Tonnerre », et devait plus tard accepter leur sacrifice : Jacques en effet mourut martyr avant les autres apôtres, et Jean ne survécut à tous que pour souffrir plus longtemps. Quant aux premières places de son royaume, le Maître déclara qu'il n'en pouvait disposer par faveur, car Dieu seul dispense les grâces qui élèvent aux plus excellents mérites[1], et l'homme seul rend ces grâces efficaces en correspondant aux desseins d'en haut.

Si secrète qu'eût été la demande des deux frères, elle parvint aux oreilles des apôtres[2]. Tous en furent indignés : déjà même ils commençaient à s'emporter contre les ambitieux et à vanter leurs propres vertus, quand Jésus les appela près de lui. Il leur enseigna, comme il l'avait fait tant de fois, que dans son royaume le plus haut rang est réservé au plus humble ; à la différence des empires de la terre, où les grands d'un jour cherchent à faire valoir leur autorité d'emprunt[3], « le premier dans l'Église doit être le serviteur de tous et imiter le Fils de l'homme, qui n'est pas venu se faire servir, mais servir lui-même et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs[4]. »

---

[1] Jésus, réservant exclusivement au Père céleste la distribution de ces places honorables, parle en tant qu'homme ; car, comme Dieu, il dira bientôt à son Père : « Tout ce qui est à vous est à moi, et tout ce qui est à moi est à vous » (Joan., XVII, 10) ; et à ses apôtres : « Je dispose de mon royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en la mienne. » (Luc., XXII, 29.)

[2] Marc., X, 41-45.

[3] Οἱ δοκοῦντες ἄρχειν, ceux qui s'imaginent commander, s'arrogent ce titre de roi qui ne convient proprement qu'à Dieu seul.

[4] Ce qui ne signifie point que Jésus n'est pas mort pour tous.

Cependant Jésus et ses compagnons avaient franchi la vallée du Jourdain et approchaient de Jéricho. Ce nom désignait alors une oasis couverte de maisons de plaisance, de palmiers et de champs de roses. Aux extrémités s'élevaient deux villes : près de la fontaine d'Élisée[1], l'antique Jéricho, ruinée par Josué et reconstruite par Hiel de Béthel[2]; au midi, la Jéricho nouvelle, bâtie magnifiquement par Hérode et Archélaüs[3]. Le Seigneur passait de l'une de ces cités à l'autre, quand il rencontra un aveugle assis sur le bord de la route : c'était le fils de Timée (Bar-Timée), qui mendiait avec un compagnon de son infortune[4]. Une grande foule se

---

Ἀντὶ πολλῶν n'est mis là que par opposition à l'unique vie de Jésus qui suffit pour racheter de nombreuses âmes.

1 Παρὰ τὴν παλαιὰν ἀναβλύζουσα πόλιν. (Josèphe, *Bellum Judaicum*, IV, 8, 3.)

2 III Reg., XVI, 34.

3 « Cette nouvelle Jéricho occupait un site différent de celui de la cité antique, et était probablement située sur les bords de l'Oued el-Kelt, à l'endroit qui est connu aujourd'hui sous le nom de Kharbet-Kakoun. » (Guérin, *Description de la Samarie*, t. I, chap. II. Voir, dans ce savant géographe, l'histoire de Jéricho.)

4 Mat., XX, 29-34; Marc., X, 46-52; Luc., XVIII, 35-43. Les synoptiques, qui racontent tous les trois ce fait, présentent de notables différences : S. Matthieu parle de deux aveugles; les autres évangélistes n'en nomment qu'un. S. Matthieu dit que le miracle eut lieu à la sortie de Jéricho; S. Luc, au temps où Jésus entrait dans la ville. On suppose communément deux guérisons distinctes : l'une opérée par le Seigneur à son entrée dans la ville, et l'autre le lendemain seulement, quand il en sortit. Mais la répétition des mêmes paroles, dans les deux cas, rend cette hypothèse peu probable. Il est vraisemblable qu'il s'agit ici d'un seul et même fait, qu'il y eut deux aveugles, comme le rapporte S. Matthieu, et que l'un d'eux, nommé Bar-Timée, étant plus connu dans Jéricho, S. Marc et S. Luc n'ont parlé que de celui-là. Il suffit,

pressait déjà autour de Jésus, et sortant avec lui de la vieille ville pour entrer dans la Jéricho d'Hérode[1]. Les aveugles entendirent le bruit; apprenant que c'était Jésus de Nazareth, ils se mirent à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous! » Leurs clameurs devenaient importunes, et ceux qui allaient devant les menaçaient pour les faire taire, mais ils n'en criaient que plus fort : « Ayez pitié de nous, Seigneur, fils de David[2]! » Jésus, touché de compassion, s'arrêta et commanda de les amener. Plusieurs coururent à Bar-Timée : « Aie confiance, lui dirent-ils, lève-toi, il t'appelle. » L'aveugle jeta son manteau, et guidé par ceux qui l'entouraient, s'élança vers Jésus : « Que voulez-vous que je vous fasse? » dit le Seigneur. — Maître, répondit-il, que je voie? — Allez, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvé. » Il appela de même l'autre aveugle, ouvrit ses yeux en les touchant, et tous deux le suivirent au milieu d'une multitude qui rendait gloire à Dieu.

Il y avait encore six heures de marche jusqu'à Béthanie; Jésus résolut de passer la nuit à Jéricho[3].

---

comme nous l'avons fait, de rappeler qu'il existait alors sous le nom de Jéricho deux villes distinctes et distantes d'une demi-heure de marche (Guérin, *Samarie,* t. I, p. 37), pour admettre facilement que le miracle eut lieu entre les deux cités, tandis que Jésus sortait de l'une pour entrer dans l'autre.

[1] Zachée, vers lequel s'avançait le Seigneur, devait habiter la Jéricho d'Archélaüs, car la parabole des mines, proposée selon toute apparence dans la maison du publicain, fait de continuelles allusions à ce prince.

[2] Isaïe avait annoncé que le Messie, fils de David, rendrait la vue aux aveugles. (Is., XXXV, 5.)

[3] Luc., XIX, 1-10.

Dans ces lieux où la foule proclamait sa gloire, beaucoup de portes lui étaient ouvertes, mais fidèle jusqu'au dernier jour à chercher les brebis perdues d'Israël, il demanda l'hospitalité à une demeure méprisée de tous.

De nombreux publicains habitaient alors Jéricho, car cette ville était l'entrepôt de la Pérée, et le fisc romain y levait tribut sur les richesses de la vallée, en particulier sur le baume, fort abondant dans ce pays. A la tête des collecteurs[1] était Zachée, haï du peuple pour la grande fortune qu'il avait faite dans cet emploi, et surtout parce que, Juif de naissance, il prêtait son concours aux étrangers. Toutefois c'était un homme généreux et droit, moins éloigné du royaume des cieux que ses ennemis. En ce jour-là tous ses efforts pour apercevoir Jésus étaient demeurés vains, car la foule le repoussait avec mépris, et sa petite taille ne lui permettait pas de voir au loin. Il prit le parti de courir devant et de monter sur un figuier d'Égypte[2] qui ombrageait la route. Le Sauveur allait venir en cet endroit, et Zachée connaître enfin l'ami des publicains.

---

[1] Le titre d'ἀρχιτελώνης ne suppose pas nécessairement que Zachée fût au nombre des riches financiers qui affermaient les impôts de la république romaine. Quelques Juifs, il est vrai, obtinrent ce privilège (Josèphe, *Bellum Judaicum,* II, 14, 9), mais rien n'indique que Zachée se fût élevé jusque-là : il n'était probablement que le chef des collecteurs de Jéricho.

[2] Le sycomore de Zachée n'est pas l'arbre majestueux qui orne nos jardins et que les botanistes nomment plus exactement : érable faux platane; c'est le figuier sycomore ou figuier d'Égypte (Pline, *Historia naturalis,* XIII, 14), assez semblable au figuier par ses fruits, et au mûrier par ses dimensions et son feuillage : de là son nom : συκῆ, figuier, et μόρεα, mûrier.

Son bonheur passa ses espérances : il vit le Maître s'arrêter sous l'arbre, lever les yeux et l'appeler par son nom : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car il faut aujourd'hui que je loge dans votre maison. » Le publicain obéit aussitôt, et plein d'allégresse conduisit le Christ à sa demeure.

Les Juifs suivaient en murmurant : « Il va loger chez un pécheur, » disaient-ils, et tous se révoltaient que Jésus, dédaignant les lévites et les nobles de Jéricho, réservât ses faveurs à la lie du peuple. Mais les insultes touchaient peu l'heureux hôte : tout entier à la joie, il ouvrit au Sauveur son cœur plus encore que sa maison, et mérita d'être admis dans le royaume des cieux. Dès le lendemain[1], en effet, debout au milieu de la foule, Zachée fit ce renoncement : « Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et, pour tout le tort que j'ai fait[2], je rends le quadruple. » Du premier coup il s'élevait au-dessus de la perfection de la Loi : non content de réparer le passé, il sacrifiait ce que sa fortune avait de légitime, et l'offrait aux pauvres. Ému d'un si prompt dépouillement, le Seigneur montra au peuple le publicain ennobli par la charité : « Au-

---

[1] S. Luc en effet dit que Jésus proposa la parabole des mines à ceux qui entendirent son entretien avec Zachée : Ἀκουόντων δὲ αὐτῶν ταῦτα προσθεὶς, εἶπεν παραβολήν (XIX, 11), et qu'aussitôt après il partit pour Jérusalem ; ce qui ne put avoir lieu que le lendemain. Καὶ εἰπὼν ταῦτα ἐπορεύετο ἔμπροσθεν, ἀναβαίνων εἰς Ἱεροσόλυμα (XIX, 28).

[2] Zachée, dans son humilité, ne dit pas : Si j'ai fait quelque tort ; il se proclame coupable, et se soumet de lui-même à la réparation que la loi exigeait en cas de vol et de fraude. (Exod., XXII, 1.)

jourd'hui, dit-il, cette maison a été sauvée, et celui-ci est vraiment un enfant d'Abraham, car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Comme nous l'avons dit, cet acte s'accomplit probablement le lendemain de la réception, à l'heure où Jésus prit congé de son hôte[1]. La foule s'était assemblée de nouveau aux portes de Zachée, et attendait impatiemment le départ du Maître, car sa venue après une longue retraite, le prodige de la veille, l'intention avouée de paraître à Jérusalem, tout semblait indiquer que la mission du Christ aurait un dénoûment prochain. Déjà dans Jéricho c'était l'opinion commune que « le royaume de Dieu allait se manifester incontinent[2] », et toute la ville était en attente. Le Seigneur avant de s'éloigner voulut dissiper ces rêves de gloire temporelle. Il avait devant les yeux le palais élevé par Archélaüs[3] : ce monument d'une grandeur écroulée lui rappela le prince exilé et les particularités de son règne : son voyage à Rome, Auguste lui donnant l'investiture de la Judée[4], les Juifs s'opposant à cette faveur[5], ses serviteurs défendant en son absence les biens de leur maître, la vengeance qu'au retour il tira de ses ennemis. De ces traits vivants encore dans tous les souvenirs, Jésus composa la parabole des mines[6].

« Un homme de grande naissance allait dans une

---

[1] Luc., XIX, 28.
[2] Id., XIX, 11.
[3] Josèphe, *Antiquitates,* XVII, 13, 1.
[4] Id., *ibid.*, 11, 4.
[5] Id., *ibid.*, 11, 2.
[6] Luc., XIX, 12-2

région bien éloignée pour prendre possession d'un royaume et revenir ensuite. Or, ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix mines[1] et leur dit : Négociez jusqu'à ce que je vienne. Mais ceux de son pays le haïssaient ; ils envoyèrent après lui une ambassade, disant : Nous ne voulons point qu'il règne sur nous. Comme il revenait, ayant pris possession du royaume, il fit appeler les serviteurs à qui il avait donné de l'argent, pour savoir combien chacun en avait tiré par le négoce. Le premier vint, disant : Seigneur, votre mine en a produit dix. Et il lui dit : Courage, bon serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, vous aurez le pouvoir sur dix villes. Un autre vint, disant : Seigneur, votre mine en a produit cinq. Et il lui dit de même : Et vous aussi, soyez à la tête de cinq villes. Un autre vint, disant : Seigneur, voici votre mine que j'ai tenue enveloppée dans un linge[2] ; car je vous craignais, parce que vous êtes un homme sévère : vous reprenez ce que vous n'avez pas déposé, vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé. Il lui dit : Mauvais serviteur, tu seras jugé par ta bouche. Tu savais que je suis un homme sévère, reprenant ce que je n'ai pas déposé et

---

[1] La mine était la soixantième partie du talent. Si S. Luc parle ici de monnaie grecque, la valeur de la mine dans la parabole est de 69 francs. S'il suit au contraire le système philétérien, qui avait cours en Judée au temps du Christ, la mine valait 198 fr. (Voir Saigey, *Traité de métrologie.*)

[2] Συδάριον, « sudarium » (de *sudor*), un des mots latins qui avaient pénétré dans les langues de la Grèce et de l'Orient. Les Juifs mettaient fréquemment leur argent dans un linge, comme font encore nos paysans. (Schoettgen, *Horæ Hebraïcæ,* in loco.)

moissonnant ce que je n'ai point semé : pourquoi n'as-tu pas donné mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le reprisse avec usure? Et il dit à ceux qui étaient présents : Otez-lui sa mine et donnez-la à celui qui en a dix. Et ils lui dirent : Seigneur, il a dix mines. Mais, je vous le dis, il sera donné à tous ceux qui ont, et ils seront dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté. Pour mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, amenez-les, et égorgez-les en ma présence. »

Cette parabole, par ses allusions aux événements qui venaient de changer la face de la Judée, captivait la foule, mais elle tendait à un autre but : elle annonçait aux Juifs, qui cherchaient en Jésus un roi de ce monde, que bientôt ils le repousseraient, et répéteraient au prétoire de Pilate le cri des ennemis d'Archélaüs : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous! » Le châtiment des rebelles devait être terrible; pour les disciples, au contraire, la récompense assurée, et d'autant plus magnifique que leur fidélité serait plus active. Néanmoins, qu'ils ne s'attendissent pas à la recevoir tout entière dès cette vie, mais au jour où le Christ reviendra investi d'une royauté éternelle.

Laissant au peuple de Jéricho ce prophétique enseignement, Jésus prit la route de Jérusalem en compagnie des apôtres. La foule le suivait avec respect; elle le vit s'engager dans les défilés de la montagne et monter vers la ville sainte [1]; mais il n'y entra pas ce

---

[1] Luc., XIX, 28.

jour-là, ayant résolu de s'arrêter à Béthanie, et de faire de la maison de Lazare sa dernière demeure sur la terre.

Il y arriva au soir du vendredi, vers le temps où commençait, avec le coucher du soleil, « le sixième jour avant la Pâque [1] ». Le lendemain tous gardèrent le repos sacré, mais aux dernières heures du sabbat [2] les hôtes du Seigneur fêtèrent sa venue par un grand festin qui eut lieu « dans la maison de Simon le lépreux ». Quel était cet habitant de Béthanie dont il n'est pas parlé ailleurs dans l'Évangile? Devait-il au Christ la guérison de son mal, et s'assit-il en ce jour à la table dressée dans sa demeure, ou, mort déjà, n'est-il nommé que pour avoir été le père de Lazare et de ses sœurs? Entre ces conjectures également probables, il est difficile de choisir; mais, quoi qu'il en soit de Simon le lépreux, le repas donné chez lui eut assez d'éclat pour attirer un grand nombre de Juifs, curieux de voir Jésus et le ressuscité de Béthanie.

A la vue du Maître assis près de Lazare, au souvenir de tous ses bienfaits, le cœur de Marie s'émut, et elle chercha par quels hommages témoigner sa reconnaissance [3]. Le repas de Naïm lui revint en mémoire, et les larmes qui l'avaient purifiée, et les parfums répandus

---

[1] « Six jours avant la Pâque » (Joan., XII, 1), c'est-à-dire le samedi. Nous verrons en effet que la Pâque tomba cette année un vendredi, quinzième de Nisan. La veille, le jeudi, aux dernières heures duquel commençait l'immolation de l'agneau, était regardée comme le premier jour de la fête.

[2] Ἐποίησαν δεῖπνον (Joan., XI, 2), « un repas du soir ».

[3] Joan., XII, 1-11.

avec tant d'amour. Laissant Marthe au service des convives, elle prit une fiole d'albâtre [1] pleine de nard d'une exquise pureté [2], et penchée sur le lit où reposait Jésus, elle brisa le vase. La liqueur ruissela sur la tête et les pieds du Christ, et la maison fut remplie de la bonne odeur du parfum. Jésus se retournant vit cette femme prosternée comme naguère à ses pieds, et les essuyant de ses cheveux. Elle lui sacrifiait généreusement ce que la maison de Béthanie contenait de plus précieux ; le Maître le comprit, et reçut avec une approbation silencieuse l'adoration de Marie. Mais les Galiléens qui l'entouraient s'indignèrent de voir en un instant tant de biens prodigués, et l'un d'eux alla jusqu'aux reproches, c'était Judas Iscarioth : « Ne pouvait-on vendre ces parfums trois cents deniers [3] et les donner aux pauvres ? » « Or il dit cela, non qu'il se souciât beaucoup des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la bourse, il gardait [4] ce qu'on donnait. »

---

[1] Ἀλάβαστρον (Marc., XIV, 3), la longue fiole au col étroit fermée par un bouchon de liège : il suffisait de presser le haut de ce vase fragile pour le briser et répandre le parfum : « Unguenta optime servantur in alabastris. » (Pline, *Historia naturalis,* XIII, 3.)

[2] La signification du mot πιστικῆς, que la Vulgate rend par « spicati », reste douteuse. La plupart des anciens commentateurs, S. Jérôme, Théophylacte, Euthyme, lui donnent le sens de « pur, vrai, non falsifié », par opposition au faux nard (Pline, *Historia naturalis,* XII, 26) de la racine πίστις. Des interprètes modernes le dérivent de πίνω, et le traduisent par « liquide, potable ». Athénée (XV, 39) nous apprend en effet que les anciens avaient des parfums dont ils se servaient comme boisson, entre autres l'essence de rose, de myrrhe et de nard.

[3] Environ 300 francs de notre monnaie.

[4] Ἐβάσταζεν : il emportait, détournait l'argent qui était versé

A son exemple, les apôtres murmuraient et répétaient comme lui : « A quoi bon cette perte[1] ? » Jésus les gourmanda : « Pourquoi affligez-vous cette femme? dit-il, laissez-la. Car vous aurez toujours des pauvres avec vous, et, quand vous le voudrez, vous leur pourrez faire du bien; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Pour elle, ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait; elle a oint mon corps par avance pour ma sépulture. »

« Pour ma sépulture ! » Marie voyait donc ce que Jésus par trois fois avait révélé sans être compris. Plus détachée du monde que les apôtres, fidèle à méditer la parole sainte, elle pressentait la fin du Sauveur, et craignant qu'après le supplice son corps sanglant ne demeurât sans honneurs, « elle l'embaumait par avance[2] ». Jésus commanda à ses disciples de publier en tout lieu l'action de Marie : « En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché l'Évangile dans le monde entier, on dira en mémoire d'elle ce qu'elle vient de faire. »

---

dans la bourse. Βαστάζω a certainement ce sens que favorise le contexte et qu'adoptent de nombreux commentateurs. La traduction de la Vulgate, « portabat » (Joan., XII, 6), semble faire de ce mot une tautologie.

[1] Mat., XXVI, 8-13; Marc., XIV, 4-9.

[2] Προέλαβεν μυρίσαι. (Marc., XIV, 8.)

LIVRE SIXIÈME

LA GRANDE SEMAINE

CHAPITRE PREMIER.

LE TRIOMPHE DE JÉSUS.

I. L'ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

Joan., XI, 55-57; XII, 12-19. — Marc., XI, 1-11. — Luc., XIX, 29-44; XXI, 37-38. — Mat., XXI, 1-11.

Les sanhédrites avaient contraint Jésus à fuir la cité sainte, mais ils n'avaient pu effacer ses prodiges, l'autorité de sa parole, son nom célébré dans toute la Judée. Pendant que le Seigneur cachait ses derniers jours dans le désert d'Éphrem, de nombreux Juifs montèrent au temple pour se purifier avant la Pâque, et dès leur arrivée ils cherchèrent Jésus[1]; leur mécompte fut vif d'apprendre qu'il ne se montrait plus à Jérusalem, que personne même ne savait où il était. Dans les parvis où les ablutions et les sacrifices imposaient à ces étrangers de longues stations, il n'était question que du prophète : « Que pensez-vous? disaient-ils

---

[1] Joan., XI, 55-57.

entre eux ; est-ce que vraiment il ne viendra pas? » Les sanhédrites purent entendre ces paroles, voir l'agitation des premiers arrivants, et s'applaudir d'avoir éloigné avec Jésus le trouble qui menaçait la fête. Leur satisfaction ne dura guère, car six jours avant la Pâque la nouvelle se répandit que le Sauveur approchait. Le sabbat ne permit pas au peuple de sortir aussitôt de la ville, mais dès que le soleil couchant marqua la fin du repos, beaucoup allèrent jusqu'à Béthanie : « Ils y venaient non seulement pour Jésus, mais pour Lazare [1], » avides de voir ce mort rappelé du tombeau. Ils le virent, en furent émus, et la parole de Jésus achevant de les entraîner, un grand nombre rentrèrent à Jérusalem croyant au Sauveur. Or il y avait parmi eux des princes du peuple, ce qui irrita le dépit des sanhédrites [2]. Les pontifes surtout, saducéens pour la plupart et incrédules à la résurrection des morts, s'indignaient que Lazare causât toute cette agitation. Dans leur pensée, il n'y avait qu'un moyen d'en finir, tuer le ressuscité, et ils s'y résolurent ; mais d'autres soins occupèrent leurs esprits, car de Béthanie le bruit vint qu'au jour suivant Jésus entrerait dans la ville. Cette nouvelle remua le peuple, et tous s'apprêtèrent à recevoir le Seigneur.

Le lendemain, en effet, Jésus quitta la demeure de ses amis pour gagner Jérusalem. Il suivait non la route des caravanes, mais le sentier passant sur la crête qui

---

[1] Joan., XII, 9-11.
[2] Id., XII, 42.

joint le mont des Oliviers à Béthanie[1]. Au sortir des bois de palmiers qui ombrageaient le village[2], le Sauveur aperçut à sa droite des champs pierreux plantés çà et là de figuiers, et, au milieu de vergers qui produisaient des fruits en abondance, Bethphagé (la maison des figues)[3]. Arrêtant la troupe qui l'entourait, Jésus envoya deux disciples : « Allez à ce village qui est devant vous, dit-il[4] ; en y entrant vous trouverez liés une ânesse et un ânon que personne n'a encore montés, déliez-les et me les amenez. Et si quelqu'un vous dit : Que faites-vous? dites : Le Seigneur en a besoin, aussitôt on les laissera aller[5]. » Tout se passa

---

[1] Sur ce sentier, le frère Liévin de Hamme a trouvé en 1877 une pierre taillée des quatre côtés dans la roche et couverte de peintures. Ce monument, qui remonte au temps des Croisés, porte inscrit le nom de Bethphagé, avec des fresques représentant la résurrection de Lazare et les apôtres envoyés au village. Selon toute apparence, ce lieu était vénéré comme celui où Jésus monta sur l'ânon. Cette découverte est importante, car elle montre quel était au moyen âge l'emplacement traditionnel de Bethphagé. (Voir *la Pierre de Bethphagé,* par Clermont-Ganneau. Didier.)

[2] Luc., XIX, 29-33. Le nom de Béthanie, au sentiment de Reland et de Lightfoot, vient de l'hébreu בֵּית הִינִּי, Beth Hiné : « la maison des dattes ». (Stanley, *Sinaï and Palestine,* p. 186.) Inutile d'ajouter que les palmiers de Béthanie, comme ceux de Jéricho, ne sont plus qu'un souvenir.

[3] Bethphagé : בֵּית פַּגֵּא, « la maison des figues vertes ».

[4] Mat., XXI, 2.

[5] Dans S. Marc, les manuscrits du Sinaï, du Vatican et de Bèze ajoutent à ἀποστέλλει le mot πάλιν : ce qui permet d'entendre ce verset comme Origène, *Comment. in Mat.*, XVI, 16 : « Le Seigneur en a besoin et vous les renverra immédiatement. » Il paraît toutefois plus naturel de traduire comme on le fait communément : « Et le maître les laissera aller. » La Vulgate rend ainsi le

comme Jésus l'avait prédit; ils trouvèrent dans un chemin tournant[1] l'ânesse et l'ânon attachés à une porte en dehors et les délièrent : « Que faites-vous? » dirent ceux qui étaient là. Ils répondirent ainsi que l'avait commandé le Seigneur, et on les laissa aller.

Les apôtres attendaient impatiemment leur retour, car pour la première fois ils voyaient le Maître préparer une sorte de triomphe en choisissant la monture des rois d'Israël, l'âne d'Orient, si noble d'allure[2]. Les traditions juives annonçaient que le Messie n'aurait pas d'autre équipage[3] au jour de sa manifestation. L'heure était donc venue où le Maître, si longtemps obstiné à se cacher, allait paraître et établir son royaume. L'enthousiasme des Galiléens fut tel, qu'ils

---

passage, et la conclusion du récit justifie ce sens : καὶ ἀφῆκαν αὐτούς.

[1] Ἀμφόδου (Marc., XI, 4) signifie, non l'endroit où deux chemins se rencontrent, « bivium » (Vulgate), mais une route tournant autour d'une maison ou d'un village.

[2] L'âne d'Orient, plus soigné et de meilleure race que le nôtre, rend de grands services, particulièrement dans les montagnes de Judée. (Gen., XLIX, 14; XXII, 3; Jud., V, 10; II Reg., XIII, 29.)

[3] « Si les Israélites sont fidèles au Seigneur, disaient les rabbis, le Messie viendra sur les nuées des cieux; s'ils sont infidèles, il viendra monté sur un âne. » (*Sanhedrin,* fol. 98, 1.) Cette tradition était tellement répandue, que Sapor offrit aux Juifs un cheval pour leur Messie. Ceux-ci répondirent dédaigneusement que l'âne destiné à l'Oint de Jéhovah l'emportait sur tous les coursiers du prince, car il descendait des nobles animaux dont s'étaient servis Moïse et Abraham (Sepp, *Leben Jesu,* B. V, K. CXVIII). Les Romains firent de cette croyance l'objet d'indignes railleries, et accusèrent les Juifs et les chrétiens d'adorer une tête d'âne. (Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes :* CALOMNIES.)

ôtèrent leurs manteaux [1], en parèrent l'ânon du mieux qu'ils purent, y firent monter Jésus et l'entourèrent avec des cris de joie. « Ils ne savaient point, ajoute saint Jean [2], le mystère de ce qu'ils faisaient, mais après que Jésus fut glorifié ils se ressouvinrent que toutes ces choses avaient été écrites de lui, et qu'ils les avaient accomplies. » Car il était dit dans Zacharie [3] : « Réjouis-toi, fille de Sion! Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem! Voici que ton roi vient à toi : humble et doux, il apporte le salut; pauvre, il est monté sur une ânesse et son ânon [4]. »

Le cortège cependant s'avançait vers Jérusalem, Lazare et les apôtres autour du Seigneur, et l'ânesse cheminant à côté de l'ânon. La foule accourue de Béthanie partageait les transports des disciples; les uns jetaient leurs vêtements à terre pour orner le chemin [5], d'autres, dépouillant les figuiers et les oliviers [6], le cou-

---

[1] Marc., XI, 7.

[2] Joan., XII, 6.

[3] Mat., XXI, 5 ; Zach., IX, 9.

[4] Le passage de Zacharie, que nous donnons en son entier, est cité librement par S. Matthieu et S. Jean. Ce dernier évangéliste fait allusion en même temps à l'oracle d'Isaïe : « Dites à la fille de Sion : Votre Sauveur vient, il porte avec lui ses récompenses. » (Is., LXII, 11.)

[5] Τὰ ἱμάτια, « l'abayèh, » le manteau qui couvre la tunique. Ce témoignage de révérence est encore en usage dans l'Orient. En 1834, M. Farrar, consul anglais de Damas, vit les habitants de Bethléem, qui imploraient sa médiation, étendre leurs manteaux sous les pieds de son cheval. (Robinson, *Biblical Researches*, t. I, p. 473.)

[6] Κλάδους ἀπὸ τῶν δένδρων (Mat., XXI, 8). Κλάδος, dans le grec classique, désigne les rameaux d'olivier enveloppés de bandelettes

vraient de rameaux verts [1] ; tous à l'envi célébraient les prodiges du Christ, et Lazare tiré par lui du tombeau.

La route que suivait Jésus, montant sur la colline des Oliviers, en atteint bientôt le sommet. A ce point, la ville sainte apparaît tout d'un coup, dressant ses blanches murailles au-dessus des ravins. Surprenante aujourd'hui pour le voyageur qui vient du Jourdain, cette vue l'était plus encore à l'époque où dans Jérusalem on voyait la merveille de l'Orient. Ceinte de tours et de remparts, couronnée de palais, elle s'étendait du couchant au levant comme pour étaler sa splendeur. Vers midi surtout, quand le soleil frappait les marbres blancs et les toits dorés du temple, le regard ébloui ne pouvait soutenir de tels feux [2]. A cette vue [3], les apôtres

---

de laine que portaient les suppliants (Hérodote, VII, 19. — Eschyle, *Eumenides,* 43 ; *Supplices,* 23. — Sophocle, *Œdipus Rex,* 3.) L'Église, dans les belles oraisons du dimanche des Rameaux, fait allusion à ces branches d'olivier : « Redemptori obviam procedens palmarum atque olivarum ramos vestigiis ejus turba substravit. Palmarum igitur rami de mortis principe triumphos exspectant : surculi vero olivarum spiritualem unctionem advenisse quodam modo clamant. »

[1] Στοιβάδας signifie une jonchée de rameaux et de feuilles prise dans les champs, d'après une des variantes du texte : ἐκ τῶν ἀγρῶν (manuscrits du Sinaï, du Vatican, d'Éphrem) ; enlevée aux arbres de la route, d'après la leçon la plus reçue : ἐκ τῶν δένδρων (manuscrit Alexandrin, codex Bezæ, Vulgate, versions syriaque, copte, arménienne).

[2] Josèphe, *Bellum Judaïcum,* V, 5, 6.

[3] S. Luc marque que c'est au lieu où la route descend vers Jérusalem : πρὸς τῇ καταβάσει τοῦ ὄρους τῶν ἐλαιῶν, que les disciples entonnèrent ce chant de triomphe. (Luc., XIX, 37.)

éclatèrent en chants de triomphe[1] : « Hosanna[2] au fils de David! Béni le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur, et béni soit le règne de notre père David qui arrive! Hosanna, paix, gloire au plus haut des cieux! »

Au milieu des cris d'allégresse, Jésus se taisait; il s'était arrêté et contemplait la cité où il venait mourir. L'ingratitude de Sion avait comblé la mesure; le Sauveur pleura[3] sur elle : « Si tu savais! dit-il, si tu savais, du moins dans ce jour qui t'est encore donné, ce qui pourrait t'apporter la paix[4]! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts[5], et te détruiront toi et tes

---

[1] Mat., XXI, 9; Luc., XIX, 38; Marc., XI, 10.

[2] Hosanna : הוֹשִׁיעָה נָא; du psaume CXVIII, 25, traduit par les Septante : σῶσον δή : sauve-nous. La fête des Tabernacles, où cette prière était souvent répétée, en avait pris le nom d'Hosannah (Buxtorf, *Lexicon Hebraïcum,* יְשַׁע). C'est aux rites de cette solennité que les disciples empruntent leurs joyeuses démonstrations, les palmes qu'ils tiennent à la main, et les acclamations tirées du grand Hallel, du psaume CXVIII en particulier : « Sois notre Sauveur (Hosanna), ô Jéhovah!... Qu'il soit béni celui qui vient au nom du Seigneur! »

[3] Jésus ne verse pas seulement des larmes comme au tombeau de Lazare : ἐδάκρυσεν (Joan., XI, 35), il se lamente à haute voix : ἔκλαυσεν (Luc., XIX, 41).

[4] Le mot est sans doute une allusion à la promesse contenue dans le mot de Jérusalem : יְרוּ שָׁלֵם, « fondation de paix »; promesse rendue vaine par l'infidélité des Juifs.

[5] Quarante ans plus tard, le mur prédit par Jésus s'éleva; ce n'était pas la circonvallation habituelle des légionnaires, leurs fossés, leurs palissades, mais un rempart qui fit de Jérusalem la prison, et bientôt le tombeau des onze cent mille Juifs surpris

enfants écrasés sur le sol au milieu de toi, et ils ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. »

Nul autre que Jésus ne prévoyait alors cette catastrophe; ses disciples le virent pleurer, ils entendirent ses prédictions et en reçurent quelque trouble, mais l'impression s'effaça bientôt. Tant de fois le front du Seigneur s'était assombri et ses larmes avaient coulé devant eux qu'ils ne s'en étonnaient plus!

Cependant les acclamations entendues au loin avaient annoncé le fils de David. Des maisons de la vallée et des tentes de pèlerins plantées alentour, une grande foule sortit à sa rencontre avec des palmes à la main. Les deux troupes se joignirent bientôt et descendirent ensemble vers Jérusalem : l'une devant le Maître, l'autre à sa suite, tous agitant leurs rameaux et remplissant l'air d'Hosanna[1]. A chaque pas le concours grossissait : applaudissements, acclamations, chants de triomphe, rien ne manquait pour rendre cette entrée imposante. Quelques pharisiens en conçurent de l'effroi[2]. Où s'arrêterait cette émotion du peuple? De quel œil les Romains verraient-ils proclamer un Messie fils de David, une royauté qui ne leur promettait que séditions? Toutefois, n'osant rien sur une foule transportée de joie, ils s'approchèrent de Jésus : « Maî-

---

dans son enceinte (Josèphe, *Bellum Judaïcum*, VI, 1, 1). Quand les cohortes romaines se retirèrent, elles ne laissèrent derrière elles que les cendres du temple, et une ville si entièrement rasée que les Juifs eux-mêmes avaient peine à en retrouver les vestiges.

[1] Joan., XII, 12, 13 ; Marc., XI, 9.

[2] Luc., XIX, 39, 40.

tre, dirent-ils, réprimez donc vos disciples. — S'ils se taisent, répondit Jésus, les pierres mêmes crieront; » et il entra dans la ville. Tout y était en émoi. « Quel est celui-là? » disait-on; et ceux qui l'entouraient de répondre : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth[1]. » « Toute cette troupe rendait témoignage qu'il avait rappelé Lazare du tombeau et l'avait ressuscité d'entre les morts. C'est pour cela qu'elle était accourue au-devant de lui, ayant appris qu'il avait fait ce miracle[2]. » Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : « Vous voyez que nous n'y gagnons rien. Tout le monde court après lui. » Le Sauveur fut conduit ainsi à travers Jérusalem jusqu'à la montagne du temple; là, sans doute, le cortège se dispersa, car les coutumes juives ne permettaient pas de s'approcher du sanctuaire en habit de voyageur et les pieds poudreux[3].

Entré seul dans la maison de Dieu, Jésus la retrouva telle que trois ans auparavant : de nouveau la cupidité l'avait emporté sur le respect; les cages des colombes, les troupeaux de bœufs et de brebis, les tables des changeurs encombraient les parvis, s'étalant sous les portiques et jusqu'aux abords du saint; à ce moment surtout, le marché paraissait plus tumultueux que jamais, puisque c'était vers le dixième jour de Nisan que l'agneau devait être choisi, et tous se pressaient pour acheter la victime de la Pâque. Jésus « regarda tout et de tous côtés », mais il ne fit rien de plus

---

[1] Mat., XXI, 10, 11.
[2] Joan., XII, 17-19.
[3] *Berachot*, IX, 5.

ce jour-là, car le soir était venu et il avait hâte de sortir de la ville[1]. Les sanhédrites, en effet, d'autant plus acharnés à le perdre qu'ils le voyaient prendre plus d'empire, épiaient toutes ses démarches; réduits à dévorer leur dépit pendant ce triomphe, ils retrouvaient avec la nuit la facilité de se venger. Rien de plus aisé au milieu de la ville endormie que de saisir le Nazaréen : Jésus prévint le danger, et se retira avec ses apôtres du côté de Béthanie.

Alla-t-il jusqu'à ce village? Nous ne le pensons pas, car, cette nuit-là comme les trois suivantes, le Sauveur ne trouvait plus de sûreté dans la demeure de Lazare, désignée aux regards des espions. Errant sur les flancs déserts du mont des Oliviers[2], il dormit sur la terre nue[3], entouré de ses disciples; selon sa parole, le Fils de l'homme n'avait plus « où reposer la tête ».

---

[1] Marc., XI, 11. S. Marc indique ici la suite des faits avec une précision qui ne laisse place à aucun doute. D'après lui, Jésus chassa les vendeurs du temple le lendemain de son entrée à Jérusalem, c'est-à-dire le lundi saint. C'est au matin de ce même jour qu'il maudit le figuier, et le mardi seulement que ses disciples virent l'arbre desséché. S. Matthieu, selon sa coutume, rapporte ces divers incidents sans suivre l'ordre des temps.

[2] Luc., XXI, 37; Marc., XI, 11; Mat., XXI, 17.

[3] Ηὐλίσθη ἐκεῖ. (Mat., XXI, 17.) Ηὐλίζετο εἰς τὸ ὄρος. (Luc., XXI, 37.) Αὐλίζομαι a le sens primitif de « coucher en plein air » (dans l'αὐλή, où le pasteur et son troupeau dormaient sur le sol); il garde probablement cette signification dans les deux passages que nous citons.

II. LE LUNDI SAINT.

Marc., XI, 12-19. — Mat., XXI, 12-19. — Luc., XIX, 45-48. — Joan., XII, 20-50.

Le lendemain dès l'aube, Jésus quitta les environs de Béthanie, et revint avec ses disciples à Jérusalem[1]; dans ces lieux retirés, il n'avait pas trouvé le peu qui suffisait à le nourrir, car sur la route il eut faim. Les champs qu'il traversait, tristes d'aspect aujourd'hui, étaient couverts d'arbres[2], surtout de figuiers qui bordaient les chemins[3]. Le Sauveur en vit un isolé[4] et garni de feuilles[5]; il s'approcha et chercha des fi-

---

[1] Mat., XXI, 18.

[2] Δένδρεσι καὶ παραδείσοις κεκοσμένα. (Josèphe, *Bellum Judaïcum,* VI, 1, 1. Comparer Stanley, *Sinaï and Palestine,* p. 121.)

[3] La poussière des routes passait chez les anciens pour être favorable à la maturation des figues.

[4] Μίαν (Mat., XXI, 19) : unam illo loco ». (Bengel, *Gnomon.*)

[5] Bien que ce ne fût pas encore la saison des figues (Marc., XI, 13), la riche végétation du figuier promettait une moisson précoce, car cet arbre se couvre de fruits avant de pousser ses feuilles (Pline, *Historia naturalis,* XVI, 49). Les figuiers de Palestine donnent deux récoltes : les figues vertes et hâtives (les biccourim), qui se détachent de l'arbre aussitôt qu'elles sont mûres, vers le mois de juin; et les figues d'été (les karmouses), qui mûrissent deux mois plus tard. Le figuier de l'Évangile, chaudement exposé, se trouvait donc beaucoup plus avancé que les autres. L'attention de Jésus fut attirée par cette précocité singulière, mais nullement invraisemblable, car dans le Liban, où les fruits atteignent leur maturité un mois plus tard qu'au sud de la Judée, Thomson a cueilli des figues vertes pendant le mois de mai (*The*

gues[1], mais en vain : « Que jamais, dit le Seigneur, il ne naisse de fruit de toi! » Et sur l'heure le figuier commença de se flétrir.

Étrange anathème, si l'on ne regarde que l'arbre incapable de mérite, mais terrible pour l'hypocrite dont ce figuier était l'image, terrible surtout pour le peuple juif qui, fier de ses lois et de ses cérémonies, ne cachait sous ces dehors qu'une vaine justice. Ce coup de mort est le seul qui soit parti de la main du Sauveur; il ne l'a porté qu'au dernier jour, pour frapper de la crainte de Dieu des cœurs obstinés, et sa miséricorde même s'y trahit, épargnant l'homme et ne sacrifiant qu'une créature insensible.

Le Maître prit à peine le temps de s'arrêter pour lancer cette malédiction, car un devoir pressant l'appelait à Jérusalem. Indigné des profanations qui la veille avaient affligé ses regards, il était résolu d'armer encore son bras pour venger le temple souillé. Bien que l'heure fût matinale, il le trouva déjà rempli de trafiquants et de bestiaux[2]. A coups de fouet sans doute, comme il l'avait déjà fait[3], il chassa les acheteurs et les vendeurs, renversa les tables de change et

---

Land and the Book, p. 349). Pour expliquer le texte évangélique, il n'est donc pas nécessaire de supposer que Jésus cherchait quelqu'un de ces fruits tardifs qui demeurent sur l'arbre pendant l'hiver et mûrissent au printemps, ou de traduire ὁ καιρὸς οὐκ ἦν σύκων (Marc., XI, 13) par « la récolte des figues n'était pas bonne cette année-là ».

[1] Tout voyageur avait le droit, pour apaiser sa faim, de cueillir les fruits pendants sur le bord de la route. (Deuter., XIII, 24.)

[2] Mat., XXI, 12, 13.

[3] Joan., II, 15.

les chaises des marchands de colombes. « Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, disait-il, et vous en faites une caverne de voleurs[1] ! » Tout tremblait et fuyait; bientôt, dans le sanctuaire purifié Jésus demeura seul maître. « Il ne souffrait même pas qu'on passât par le temple avec un vase profane[2]. » Tandis que les Juifs expulsés cachaient aux alentours leur confusion, les aveugles et les boiteux vinrent à lui et il les guérit; la foule accourut pour l'entendre et elle était ravie d'admiration[3].

Quelques instants avaient suffi pour changer l'aspect du lieu saint : le calme et le recueillement succédaient au tumulte. Les enfants du temple en furent étonnés, et rappelant dans leurs jeux le triomphe de la veille, ils se mirent à chanter autour du Christ : « Hosanna au fils de David[4] ! » Leur hommage irrita les ennemis du Seigneur; ils étaient tous là, grands prêtres, scribes, chefs du peuple, le regardant d'un œil envieux. A la vue des enfants, élevés par eux[5], entonnant

---

1 Il convient d'observer que Jésus agit ici en fils du Père céleste, la parole de Dieu sur les lèvres : « Ma maison est une maison de prière, » dit-il, empruntant à Isaïe les mots prononcés par Jéhovah lui-même (Is., LVI, 7). Puis, comme avait fait Jérémie, il reproche aux Juifs de changer par d'injustes trafics le lieu saint en une caverne de voleurs : « Est-ce que cette demeure est devenue un antre de brigands, cette demeure où mon nom a été invoqué ? C'est moi, moi qui suis véritablement ; je vous ai vus, dit le Seigneur. » (Jer., VII, 11.)

2 Marc., XI, 16.

3 Mat., XXI, 14 ; Marc., XI, 17, 18.

4 Mat., XXI, 15, 16.

5 Les prêtres élevaient dans le temple des enfants destinés au

les louanges du Nazaréen, ils ne se continrent plus : « Entendez-vous ce qu'ils disent? » lui crièrent-ils. « Oui, répondit le Maître, n'avez-vous donc jamais lu ce qui est écrit : De la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle, vous avez tiré une louange parfaite? »

Ainsi s'écoulait pour Jésus cette journée où, selon la prédiction de Malachie[1], il parut dans le temple en dominateur. Frappés de ce qu'ils voyaient et entendaient, des Grecs[2] qui se trouvaient alors dans le parvis des gentils s'approchèrent de Philippe et lui firent cette demande : « Seigneur, nous souhaitons de voir Jésus[3]. » D'où venaient ces hommes et que voulaient-ils? Une tradition en fait les envoyés d'Abgar V, roi

---

service des autels ou à la musique sacrée. (I Reg., I, 24, 28. — Sepp, *Leben Jesu,* B. V, K. CXXII.)

[1] Mal., III, 1.

[2] Joan., XII, 20-36. Ἕλληνες, des Grecs, des gentils par conséquent (Act., XVI, 1; Joan., VII, 35), et non des Ἑλληνισταί, des Juifs parlant grec. Dans la version syriaque, ils sont appelés Araméens.

[3] S. Jean ne marque pas en quel temps eut lieu l'entrevue de Jésus et des Grecs. Il dit à la vérité que Jésus se cacha aussitôt après : Ἐκρύβη (Joan., XII, 36); mais cela peut s'appliquer également à tous les jours de cette semaine, où chaque soir le Maître dut sortir de la ville pour se dérober à ses ennemis. Nous sommes donc réduits à des conjectures, et la plus probable est que cette scène se passa au soir du lundi saint, car : 1° le dimanche, Jésus, au rapport de S. Marc (XI, 11), ne fit que tout regarder dans le temple, et il se retira, parce que c'était le soir; 2° le mardi fut un jour de conflit avec les sanhédrites, jour sombre et troublé, où le Maître ne parut plus, comme la veille, avec ce prestige d'autorité qui frappa les gentils et les attira vers lui; 3° le mercredi enfin, selon toute apparence, Jésus ne vint pas à Jérusalem.

d'Édesse[1], qui, instruit des dangers de Jésus, lui offrait un asile dans ses États; le Seigneur, dit-on, récompensa ce prince en le guérissant de la lèpre et en lui envoyant un message que nous lisons encore dans les annales de l'Arménie. Si douteux que ces faits nous paraissent, il convient de les recueillir, car ils montrent que l'antiquité voyait dans ces étrangers des païens venus de lointaines contrées.

Philippe, dont le nom grec les avait attirés, ne sachant que résoudre, s'adressa à André, qui était de Bethsaïde comme lui; celui-ci, plus hardi, le conduisit au Sauveur, et tous deux exposèrent la demande des inconnus. Le Maître attendait évidemment ces gentils, car il répondit aussitôt : « L'heure est venue où le Fils de l'homme va être glorifié[2]. » Il montrait par là son royaume près de s'étendre à toute la terre, et en témoignait sa joie; mais, prévoyant aussi ce que devait coûter cette conquête, il sentit se réveiller en lui l'horreur de la mort; sa Passion l'épouvanta. « Maintenant mon âme est troublée. Que dirai-je[3]? » s'écria-t-il comme incertain de lui-même, et dans son angoisse il supplia le ciel de le délivrer : « Mon Père, sauvez-moi

---

[1] Eusèbe a conservé cette lettre, tirée par lui d'écrits syriaques (*Historia ecclesiastica,* I, 13), et nous la trouvons citée par Moïse de Khoren (*Hist. Arm.*, II, 28). Quelque ancien et respectable que soit le témoignage de ces deux auteurs, il ne suffit pas pour établir l'authenticité d'un document rejeté comme apocryphe par l'Église. (Voir Danko, *Historia revelationis divinæ Novi Testamenti,* § 58.)

[2] Joan., XII, 23.

[3] Id., XII, 27, 28.

de cette heure! » Dominant toutefois la faiblesse de la chair : « Cependant, ajouta-t-il, je suis venu pour cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom. » Aussitôt une voix vint d'en haut, qui disait : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » C'était le Père qui célébrait par avance le triomphe de son fils, et l'honorait comme au Jourdain et sur le Thabor. Ce témoignage ne fut point compris. « C'est le tonnerre, » disait la foule[1]; d'autres ajoutaient : « Un ange lui a parlé. » Mais Jésus reprit : « Cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous. » Et il en expliqua le mystère : le monde étant jugé et convaincu de péché par l'Esprit-Saint, Satan, le prince du monde[2], allait être jeté dehors. Pour le Christ, il serait élevé[3] comme le serpent dans le désert, et alors seulement il attirerait à lui tous les hommes. « Or il disait cela pour marquer de quelle mort il devait mourir. »

Ces enseignements étaient trop au-dessus de la foule; elle ne les entendit pas et pressa le Maître de questions. Que signifiait cette parole : « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre? » Était-ce pour mourir sur la croix? Mais alors comment se disait-il

---

[1] Joan ., XII, 29-33.

[2] « Le prince de ce siècle, » comme parle S. Paul (II Cor., IV, 4), c'est-à-dire Satan, le שַׂר הָעוֹלָם des Juifs.

[3] Num., XXI, 9. Le Sauveur, parlant ici aux Juifs, se servait de l'expression זְקַף « élever », qui dans l'araméen signifie particulièrement « crucifier »; d'où en cette langue le mot זְקִיפָא, croix. Les Juifs ne purent donc se méprendre sur le sens de la prophétie.

Fils de l'homme, puisque ce nom désignait le Messie, et que le Psalmiste avait proclamé son règne éternel[1]? Sans entrer dans de longues disputes, Jésus rappela à ses auditeurs que pour un peu de temps encore ils avaient la lumière au milieu d'eux. « Croyez en elle, ajouta-t-il, pendant que vous la possédez, afin que vous soyez des enfants de lumière[2]. »

Ce furent là les paroles de Jésus au peuple. Que se passa-t-il ensuite entre lui et les Grecs? Saint Jean ne le fait pas connaître, il se contente de dire que ces étrangers « étaient montés à la fête pour adorer ». La même lumière qui éclaira les Mages avait révélé aux nouveaux venus l'excellence de la Loi juive; arrivés à Jérusalem ils n'y virent rien de plus grand que Jésus, et dans la simplicité de leur cœur se tournèrent vers lui. L'Orient avait adoré son berceau; l'Occident, à son tour, en la personne des Grecs, venait se prosterner devant la croix.

L'entrevue de Jésus et des gentils est le dernier incident du ministère divin que saint Jean ait raconté. Il jette en terminant un regard attristé sur le peu de fruit que le Maître recueillait de tant de labeurs[3]. Sa doctrine à la vérité lui attirait de l'admiration; en ce

---

[1] Je l'ai juré par mon nom trois fois saint;
Je ne mentirai pas à David;
Sa postérité sera éternelle,
Et son trône subsistera devant moi aussi longtemps que le soleil (Ps., LXXXIX, d'après l'hébreu, 36, 37. Traduction de M. Mabire).

[2] Joan., XII, 36.

[3] Id., XII, 37-48.

jour même, sa parole avait tenu la foule suspendue, mais sans la convertir. L'oracle d'Isaïe[1] s'accomplissait; Israël depuis trois ans voyait son Messie sans le reconnaître, l'entendait sans comprendre; son cœur endurci ne pouvait être ni guéri ni touché. « C'était bien là ce qu'avait prédit le prophète, quand, après avoir contemplé la gloire du Christ, il parla de lui. » Dans cet aveuglement universel, quelques princes du peuple croyaient en Jésus, mais ils n'osaient l'avouer, craignant d'être chassés de la Synagogue[2]. Selon le reproche de l'évangéliste, « la gloire des hommes leur était plus chère que celle de Dieu ».

---

[1] Is., VI, 9.

[2] Cependant tous pouvaient connaître la vérité, car Jésus l'avait criée à leurs oreilles et sur les toits (Joan., XII, 44). Jean, en terminant au chapitre XI son récit de la vie publique du Sauveur, rappelle quelques-unes de ces paroles qui eussent dû porter la conviction dans les esprits : « Qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé, et qui me voit voit Celui qui m'a envoyé. » « Je suis venu au monde étant la lumière, afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. » « Et si quelqu'un écoute mes paroles, et n'est pas soigneux de les accomplir, je ne le juge pas, car je ne viens pas pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles a un juge qui le jugera au dernier jour : parce que je n'ai point parlé de moi-même, et que mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit tout ce que j'avais à dire. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit. » (Joan., XII, 44-50.)

CHAPITRE SECOND.

LE DERNIER JOUR DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

I. JÉSUS ET LES SANHÉDRITES. — PARABOLE DES VIGNERONS ET DU FESTIN NUPTIAL.

Marc., XI, 20-33; XII, 1-12. — Mat., XXI, 20-46; XXII, 1-14. — Luc., XX, 1-19.

Le matin suivant, Jésus, qui avait passé cette nuit-là, comme les précédentes, hors de la ville, revint une dernière fois au temple[1]. Sur la route se trouvait le figuier maudit, non plus paré de son feuillage, mais desséché depuis la racine. Pierre fut le premier à l'apercevoir : « Maître, dit-il, voyez! Le figuier que vous avez maudit est séché. » La soudaineté de cette mort étonna tellement les apôtres qu'ils oublièrent la leçon que Jésus en avait tirée la veille, pour ne songer qu'au foudroyant effet de sa parole. Le Seigneur, s'accommodant à leurs pensées, parla de cette toute-puissance, et leur montra qu'eux aussi avaient le droit d'y prétendre :

---

[1] Marc., XI, 20-25.

« En vérité, dit-il, si vous avez la foi et que vous n'hésitiez pas, non seulement vous dessécherez un figuier, mais vous direz à cette montagne : Déracine-toi, et jette-toi dans la mer ; aussitôt elle s'y jettera[1]. » Les apôtres, qui avaient admiré le prodige, furent étonnés d'entendre dire qu'ils pouvaient en faire autant. Dans leur surprise, ils regardaient la colline des Oliviers que la main du Seigneur venait de montrer, et leur esprit s'égarait à soulever une telle masse. Jésus poussa plus loin : « Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez, et vous le recevrez. » C'était faire entrer l'âme en partage de la puissance divine. Mais la foi dont le Maître parlait ici ne va pas sans la charité, et il l'inculqua en ajoutant que nulle prière n'est exaucée qui ne suppose l'amour et le pardon des offenses[2] : « Et lorsque vous serez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses. Et si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. »

Tout en conversant de la sorte, ils parvinrent à Jérusalem et entrèrent dans le temple. La foule ne s'y pressait pas encore. Jésus, marchant sous les portiques, commençait à instruire ceux qu'il rencontrait, quand une députation s'approcha[3]. Elle comprenait sinon le

---

[1] Mat., XXI, 21, 22. Jésus avait déjà employé cette image pour marquer la puissance de la foi. (Voir t. II, p, 38.)

[2] Marc., XI, 25, 26.

[3] Id., XI, 27-33.

sanhédrin tout entier, au moins des représentants de ses diverses classes, pontifes, scribes, anciens du peuple. Irrités de voir depuis deux jours le Galiléen triompher, ils venaient l'interroger et comptaient que leur présence imposerait à tous : le peuple en effet s'écarta devant eux. Entourant le Christ : « En quelle puissance, dirent-ils, faites-vous ces choses? Et qui vous a donné ce pouvoir » d'enseigner et de dominer dans le temple?

« Je vous ferai aussi une question, dit Jésus, et si vous me répondez, je vous déclarerai en quelle puissance je fais ces choses. De qui était le baptême de Jean? Du ciel ou des hommes? » Les sanhédrites furent déconcertés, car, d'un mot, le Sauveur avait changé les rôles et réduit ses juges à se défendre. Vainement il les pressait : « Répondez-moi donc. » Ceux-ci voyaient trop bien où les amenait sa demande, Jean ayant témoigné devant toute la Judée que le Christ était plus grand que lui : « Si nous disons : Il est du ciel, murmuraient-ils entre eux, il nous répondra : Pourquoi ne l'avez-vous pas cru? Et si nous disons : Il est des hommes, le peuple nous lapidera. » Car tous tenaient Jean pour un vrai prophète; on courait même des dangers à contredire sa parole : aussi redoutant de soulever la multitude, les sanhédrites furent-ils réduits à cette défaite : « Nous n'en savons rien[1]. »

Ils n'en savaient rien, eux les maîtres d'Israël, qui s'arrogeaient le droit de tout interpréter, de tout juger, de discerner le prophète inspiré d'avec le séducteur :

---

[1] Luc., xx, 3-7.

ils ne pouvaient dire ce qu'était l'homme dont la voix avait remué la Judée et attiré au Jourdain non seulement la foule ignorante, mais les docteurs et les grands! Leur confusion fut si apparente, que Jésus se contenta de leur répondre : « Moi non plus je ne vous dirai pas en quelle puissance j'agis; » et il se détourna d'eux.

Ayant ainsi contraint les docteurs au silence, Jésus continua d'instruire le peuple[1] : « Que vous semble de ceci? leur dit-il. Un homme avait deux fils, et venant au premier, il lui dit : Mon fils, allez aujourd'hui travailler à ma vigne. Il répondit : Je ne veux pas; mais ensuite touché de repentir il y alla. Venant au second, il lui parla de même. Celui-ci répondit : J'y vais, Seigneur, et il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté de son père? » Tout d'une voix, la foule s'écria : « Le premier, » condamnant à son insu les sanhédrites, car c'étaient eux que Jésus désignait par le fils obéissant des lèvres, trop dissimulé pour résister en face, trop corrompu pour vouloir et faire le bien. Il ajouta que « les publicains et les prostituées » les précéderaient dans le royaume de Dieu. Ceux-là en effet s'étaient convertis à la voix de Jean; les princes du peuple au contraire « avaient vu dans le Précurseur la perfection de la justice légale[2], mais rien en lui ne les avait touchés et portés à croire ».

Qu'était-ce pourtant que cette incrédulité au prix du

---

[1] Mat., XXI, 28-32.

[2] Ἐν ὁδῷ δικαιοσύνης : la scrupuleuse observance de la Loi, la « voie de la justice », si souvent louée dans l'Ancien Testament. (Prov., VIII, 20; XII, 28; XVI, 31, etc.)

crime qu'ils méditaient? Jésus, pour en découvrir la noirceur, allégua une autre parabole[1]. Il décrivit un des vignobles qui couvraient les environs de Jérusalem. Le père de famille l'a planté de ses mains, entouré de murs et d'arbustes épineux[2] qui écartent les bêtes sauvages; par ses soins, une tour[3] a été élevée, nuit et jour un gardien veille au sommet; un bassin creusé dans le roc recueille le vin que les vignerons font couler du pressoir[4]. Rien ne manque à cette vigne chérie, et le Seigneur peut lui dire : « Qu'ai-je dû faire de plus que je n'aie fait[5]? » Cependant, c'est vainement qu'au moment de la vendange il a envoyé ses serviteurs les pro-

---

[1] Mat., XXI, 33-46.

[2] Num., XXII, 24; Prov., XXIV, 31; Cant., II, 15; Is., V, 5. La haie rappelle avec quel soin jaloux Dieu isolait Israël des autres peuples : il était pour lui « un mur de feu », selon l'expression de Zacharie (II, 5), et ne négligeait rien pour le garantir de leur idolâtrie. De là tant de prescriptions dans la Loi, tant d'avertissements des prophètes : de là encore la situation particulière de la Judée, séparée du reste de la terre, à l'est par le Jourdain, au sud par le désert, à l'ouest par la mer, au nord par le Liban.

[3] Cette tour servait d'abri aux gardiens et leur permettait d'apercevoir au loin les voleurs et les bêtes sauvages. En Espagne, en Arabie, en Égypte, les paysans gardent encore ainsi leurs moissons, montant tantôt sur des arbres, tantôt sur un tertre artificiel, pour éloigner les bandes d'oiseaux qui viennent piller le grain.

[4] Ληνός, « torcular » (Mat., XXI, 33), appelé plus exactement par S. Marc (XII, 1) ὑπολήνιον, « lacus », le réservoir, la cuve qui était souvent creusée dans le roc et placée au-dessous du pressoir. Les grappes jetées dans celui-ci étaient foulées aux pieds par le vigneron, et le jus du fruit coulait dans le réservoir par une ouverture garnie d'une grille.

[5] Is., V, 4.

phètes avertir que c'était le temps [1] de donner les fruits. Les vignerons ont pris ces messagers, les ont battus, tués, lapidés. D'autres serviteurs, envoyés en plus grand nombre, ont essuyé les mêmes outrages.

N'était-ce pas là l'histoire de ces Juifs auxquels saint Étienne put dire : « Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? Ils ont massacré ceux qui nous annonçaient l'arrivée du Juste, dont vous avez été les traîtres et les meurtriers [2]. » Le reste de la parabole manifestait plus clairement encore ce que les sanhédrites devaient accomplir trois jours plus tard.

« Le maître de la vigne avait un fils unique qu'il aimait beaucoup [3] : Que ferai-je? dit-il. Je leur enverrai mon fils bien-aimé : peut-être qu'en le voyant ils le respecteront. Les vignerons l'aperçurent, et dirent en eux-mêmes : C'est l'héritier; venez, tuons-le et l'héritage sera à nous. Et l'ayant pris, ils le traînèrent hors de la vigne [4], et là ils le tuèrent. Quand donc le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vignerons? » dit Jésus, et il regarda les sanhédrites.

Ceux-ci ne songèrent qu'à détourner l'attention de la foule, et, pour prévenir tout soupçon, flétrirent le crime à l'envi : « Il punira ces méchants selon leur mé-

---

[1] Ce temps, d'après la Loi, était la cinquième année qui suivait la plantation. Pendant les trois premières, il était ordonné de circoncire les fruits, c'est-à-dire de les regarder comme impurs et de s'en abstenir. La quatrième année, tout le fruit était consacré au Seigneur, et la cinquième on pouvait récolter. (Lev., XIX, 23-25.)

[2] Act., VII, 52.

[3] Luc., XX, 13-16.

[4] Aux portes de Jérusalem, sur le Calvaire.

chanceté, dirent-ils, il les fera mourir et louera sa vigne à d'autres[1]. — A Dieu ne plaise[2]! » s'écria le peuple qui comprenait que cette vigne était Israël[3], et voyait ses chefs lancer l'anathème sur leur propre tête. Mais Jésus confirma la sentence qu'ils portaient contre eux-mêmes. Selon la prophétie du Psalmiste[4], la pierre d'abord rejetée des hommes dans la fondation de l'Église doit ensuite devenir la base sur laquelle Juifs et gentils formeront un seul édifice. Cette pierre de l'angle[5] était Jésus, dont l'humble extérieur avait scandalisé les maîtres d'Israël. Malheur à eux pour s'être heurtés et brisés à ce scandale! Il leur restait encore à reconnaître leur chute et à se relever; mais s'ils consommaient leur crime, la pierre devait les écraser et les réduire en ce débris de paille que le moindre vent chasse hors de l'aire[6]. « Le royaume de Dieu vous sera

---

[1] Mat., XXI, 41.

[2] Luc., XX, 16.

[3] L'image de la vigne est si souvent employée dans les livres saints pour désigner Israël, que tous saisirent l'allusion.

[4] Ps., CXVII, 22.

[5] Κεφαλὴ γωνίας, « la tête de l'angle » (Mat., XXI, 42); ראֹשׁ ou אֶבֶן פִּנָּה.

[6] Le mot λικμήσει (Luc., XX, 18), qui signifie « vanner », est une allusion au passage de Daniel où le prophète voit une petite pierre se détacher de la montagne, et mettre en pièces la statue, figure du règne de Satan : « Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tout ensemble, et devinrent comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. » (Dan., II, 34, 35. Comparer Isaïe, XXVIII, 16.)

ôté, dit le Seigneur, et donné à un peuple qui en portera les fruits[1]. »

Ces derniers mots du Sauveur ne laissaient aucune place à l'illusion : « Les princes des prêtres et les pharisiens comprirent qu'il parlait d'eux et cherchèrent à l'arrêter, mais ils craignaient le peuple, qui le regardait comme un prophète. » Jésus, protégé contre leur colère, n'y répondit qu'en les forçant d'entendre quels seraient les effets de leurs complots. A cette fin il rappela une similitude proposée déjà en d'autres temps[2] : celle des noces où les conviés refusent de venir[3]. Mais depuis le jour où le Seigneur avait mis pour la première fois sous les yeux des Juifs cette image de leur réprobation, tout avait changé d'aspect : les haines, longtemps contenues, éclataient; les pharisiens, qui invitaient autrefois le Christ à leur table, ne l'entouraient plus à Jérusalem que pour le saisir et le mettre à mort. Ces déplorables circonstances se reflètent dans la seconde fête. La scène y est d'une grandeur imposante; ce n'est plus un particulier qui offre le repas, mais un roi célébrant le mariage de son fils. Tandis que les invités du premier festin s'excusaient courtoisement, ceux du second reçoivent avec mépris les serviteurs du prince, et quelques-uns vont jusqu'à les battre et les tuer. De tels forfaits appellent le châtiment; exclus seulement

---

[1] Mat., XXI, 43-46.

[2] C'était trois mois auparavant, en Pérée, et dans la demeure du pharisien qui avait invité le Seigneur à un repas. (Luc., XIV, 16-24.)

[3] Mat., XXII, 1-14.

du banquet dans une parabole, les coupables sont dans l'autre punis avec rigueur. Le roi « envoie ses armées, perd les meurtriers et met le feu à leur ville ». Menaçante prophétie que les Juifs, hélas! ne comprirent même pas devant Jérusalem en cendres.

Se détournant de ces réprouvés, Jésus parla des autres convives que les apôtres, ses serviteurs, allaient bientôt introduire dans l'Église, car il leur avait ordonné « de rassembler tout ce qu'ils trouveraient, bon ou mauvais[1] », afin de remplir la salle du banquet. Mais il ne suffit pas d'avoir été appelé au festin de Jésus pour en être réellement digne. C'est ainsi que « le roi étant entré pour voir les conviés, aperçut un homme qui n'avait point de vêtement nuptial[2]. Et il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir l'habit nuptial? Et

---

[1] Si Jésus commande qu'on lui amène les mauvais, ce n'est pas évidemment pour les laisser tels, mais pour les rendre bons. « Fœdam amavit ut redderet pulchram... Amavit nos prior qui semper pulcher est. Et quales amavit nisi fœdos et deformes? Non ideo tamen ut fœdos dimitteret, sed ut mutaret, et ex deformibus pulchros faceret. » (S. Augustin, *In I Epist. Joannis,* IX.)

[2] Emblème des vertus dont l'âme doit être ornée au banquet du Seigneur, cette robe des noces rappelait les prodigalités des monarques de l'Orient. Ils aiment, aux jours de fête, à combler de dons leurs favoris, leur distribuent de riches vêtements (Gen., XLI, 42; XLV, 22; I Reg., XVIII, 4; II Reg., V, 5; Esth., II, 18; Dan., V, 7), et exigent qu'en retour ils paraissent au festin royal revêtus des marques de leur munificence. Le crime du convié de la parabole est de mépriser la robe donnée par son roi et de paraître devant lui dans une pauvreté indigne de la majesté souveraine. De là le supplice de ce profanateur sacrilège, les pleurs, les grincements de dents au sein de ténèbres qui pour lui seront éternelles, car il y est jeté les pieds et les mains liés, sans espoir d'en sortir jamais.

celui-ci n'eut rien à répondre. Alors il dit à ses serviteurs : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures : là sera le pleur et le grincement de dents. »

Jésus n'ajouta à cette parabole que le cri d'alarme tant de fois répété par lui : « Beaucoup d'appelés, peu d'élus! » Il le poussa en ce moment, non plus pour les Juifs, mais pour ses disciples, car, même dans leurs rangs et à son festin, cette parole devait trouver son accomplissement.

II. LE DENIER DE CÉSAR.

Marc., XII, 13-17. — Mat., XXII, 15-22. — Luc., XX, 20-26.

Les sanhédrites n'avaient pas attendu la fin de cette parabole; ils s'étaient éloignés, désespérant de vaincre eux-mêmes le Christ, mais plus ardents que jamais à lui susciter d'autres ennemis. Ils tinrent conseil aussitôt, et comme la crainte du Nazaréen l'emportait sur tout autre sentiment, ils renouvelèrent l'alliance déjà faite en Galilée[1] et sollicitèrent le concours d'hérodiens qu'ils rencontrèrent dans le temple[2]. Si vive que fût d'ordinaire l'aversion des pharisiens pour ces courtisans de Rome, ils n'hésitèrent pas ce jour-là à en faire l'instrument de leurs desseins.

---

[1] Voir I. I, p. 284.

[2] Mat., XXII, 15-22.

Il s'agissait d'adresser à Jésus une question dont la réponse, quelle qu'elle fût, entraînât sa perte. Posée par des zélateurs de la Loi, l'insidieuse demande eût éveillé les soupçons du Christ, et ses ennemis le connaissaient assez pour redouter que d'un mot il ne brisât le rets dont ils voulaient l'envelopper. Devant les hérodiens, au contraire, n'y avait-il pas lieu d'espérer que le rabbi, n'étant plus en garde, donnerait dans le piège? Toutefois craignant qu'une discussion ne s'engageât avec lui, et qu'étrangers aux querelles religieuses ces nouveaux alliés ne fussent aisément confondus, ils députèrent en même temps quelques-uns de leurs disciples, moins connus que les chefs de la Synagogue, mais non moins experts en tromperies [1]. Leur rôle dans cette odieuse comédie était de contrefaire les gens de bien [2], de se présenter comme cherchant la vérité, et de guetter l'instant opportun [3] pour surprendre le Seigneur.

Au temps propice, les hérodiens feignirent sans doute une dispute et s'approchèrent de Jésus, le priant de prononcer entre eux [4] : « Maître, » dirent-ils avec de grandes démonstrations de révérence, « nous savons que vous êtes véritable, et que vous ne vous mettez en peine de qui que ce soit; car vous ne prenez point garde à la personne des hommes, mais vous enseignez la voie de Dieu en toute sincérité. Nous est-il permis de payer le tribut à César, ou non? »

---

[1] Ἐγκαθέτους. (Luc., XX, 20.)

[2] Ὑποκρινομένους ἑαυτοὺς δικαίους εἶναι. (Luc., XX, 20.)

[3] Παρατηρήσαντες. (Luc., XX, 20.)

[4] Mat., XXII, 16; Luc., XX, 21.

Il semblait que Jésus ne pût leur échapper. Condamner le tribut, c'était courir le risque des vengeances romaines ; le tenir légitime, c'était, en flattant les gentils, révolter les Juifs. Le Maître, voyant l'embûche, se tourna vers les scribes : « Hypocrites, dit-il, pourquoi me tentez-vous? Apportez-moi l'argent dont on paye le tribut. »

Nul parmi les zélateurs de la Loi n'avait dans sa bourse ce métal chargé d'emblèmes idolâtriques : il fallut le demander aux changeurs voisins ou à quelqu'un de la foule. Il se trouva que la pièce offerte au Seigneur n'était point la monnaie particulière que les Romains autorisaient en Judée, et qui portait le nom sans l'image de l'empereur [1], mais un denier vraiment romain. Sur une des faces Jésus montra aux pharisiens la figure de Tibère avec l'exergue : TIBÈRE CÉSAR, FILS DU DIVIN AUGUSTE [2] : « De qui est cette image et cette inscription? » demanda le Seigneur. « De César, » dirent-ils. Cette réponse emportait leur condamnation, car, au dire des plus fameux rabbis, accepter la monnaie d'un roi, c'était reconnaître son pouvoir [3]. Or les pharisiens se servaient de la monnaie de César pour leurs contrats et leur commerce. De quel droit, recueillant les avantages de la protection impériale, refusaient-ils d'acquitter les charges communes, et de payer ce qu'ils devaient en stricte

---

[1] Sepp, *Leben Jesu,* B. v. K. CXLII.

[2] TI . CAESAR . DIVI . AUG . F . AUGUSTUS . Au revers une femme assise et ces mots PONTIF. [EX] MAXIM. [US].

[3] « Ubicumque numisma alicujus regis obtinet, illic incolæ regem istum pro domino agnoscunt. » (Maimonides, *Gezelah,* 5.)

justice? « Rendez[1] à César ce qui est à César, ajouta Jésus, et à Dieu ce qui est à Dieu[2]. » Cette décision tranchait la part de César et celle de Dieu : aux princes de la terre, l'obéissance et le tribut; à Dieu, l'âme[3].

Nul espoir ne restait aux pharisiens de prendre le Christ dans ses paroles et de soulever contre lui la colère du peuple; ils se retirèrent confus. Trois jours plus tard ils rappelèrent cette scène au prétoire de Pilate, et ce fut pour la travestir en calomnie : « Nous l'avons trouvé, dirent-ils, qui empêchait de payer le tribut à César[4]. »

III. JÉSUS ET LES SADUCÉENS. — LE GRAND COMMANDEMENT. — LE CHRIST FILS DE DAVID.

Marc., XII, 18-37. — Mat., XXII, 23-46. — Luc., XX, 27-45.

Ce nouvel échec découragea tellement le sanhédrin, que la plupart de ses membres renoncèrent à la lutte. Quelques-uns néanmoins, plus obstinés, voulurent tenter s'ils n'auraient pas un meilleur succès[5]. Ils appartenaient à cette secte des saducéens qui se distinguaient

---

[1] A ceux qui demandaient s'il était licite de donner : δοῦναι, Jésus répond qu'il s'agit non de donner, mais de payer ce qui est dû : ἀπόδοτε. (Mat., XXII, 21.)

[2] Mat., XXII, 21.

[3] « Ut Cæsari quidem pecuniam reddas, Deo temetipsum. » (Tertullien, *De Idololatriâ*, XV.)

[4] Luc., XXIII, 2.

[5] Marc., XII, 18-27.

du commun des Juifs par leur morale épicurienne et leur mépris des traditions. Bien que jusqu'alors ils eussent dédaigné le Nazaréen, laissant aux pharisiens le soin de défendre contre lui leurs observances, ils en prirent souci dans ces derniers jours, parce qu'ils craignirent qu'un soulèvement ne troublât leur paix avec Rome. En ce moment même, il semble que ce fut moins la haine qui les poussa vers le Christ que la curiosité et l'ambition de réussir là où d'autres avaient échoué. Ils comptaient l'embarrasser par une des objections qu'ils faisaient à la résurrection des corps et qui leur paraissait insoluble.

Abordant le Sauveur avec égards : « Maître, dirent-ils, Moïse a dit [1] : Si quelqu'un meurt n'ayant pas d'enfants, que son frère épouse sa femme et suscite des enfants à ce frère. Or il y avait chez nous sept frères, et le premier s'étant marié est mort, et, n'ayant pas d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. De même le second et le troisième jusqu'au septième. Et après tous les autres la femme est morte aussi. Dans la résurrection, de qui des sept sera-t-elle la femme, car elle l'a été de tous? »

Cette histoire forgée à plaisir tenait lieu de raison à des hommes qui ne voyaient ni vie ni félicité en dehors des sens. Ils raillaient la décision des pharisiens que le premier des sept maris reprendrait sa femme [2], et en tiraient occasion de conclure que tout mourait avec le

---

[1] Deut., xxv, 5-10.

[2] « Mulier illa quæ duobus nupsit in hoc mundo, priori restituitur in mundo futuro. » (*Sohar Gen.*, f. 24, 96.)

corps. Combien plus haute fut la réponse de Jésus! Il entr'ouvrit les portes du ciel et leur donna de contempler ce que jamais leur cœur n'avait soupçonné, la vie des bienheureux. « Dans ce siècle, dit-il [1], les hommes prennent des femmes, et les femmes prennent des maris; mais parmi ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de ressusciter d'entre les morts, il n'en ira pas ainsi. Tous seront immortels, semblables aux anges, enfants de Dieu, enfants de la Résurrection. » Renaissant dans l'incorruptibilité, ces élus, non plus que les anges, n'auront besoin pour conserver leur race de génération ni de mariage, car rien ne périra plus ni dans le corps ni dans l'âme, et « Dieu sera tout en tous [2] ».

Ces paroles nous montrent Jésus autre pour les saducéens qu'il n'était à l'égard des pharisiens. Dans les nouveaux questionneurs il voyait plus de fatuité que de malice; aussi prenant en compassion l'aveuglement qui leur faisait nier le monde surnaturel [3], il marqua une double cause de leur erreur : c'était de méconnaître la puissance de Dieu qui, dans son amour pour l'homme, peut et fait des choses au delà de notre raison; c'était aussi d'entendre mal les Écritures, et de les abaisser à leurs pensées charnelles. Comment n'y avaient-ils pas lu que les morts ressuscitent, alors que Moïse le révèle [4]?

---

[1] Luc., XX, 34.

[2] I Cor., XV, 28.

[3] Act., XXIII, 8.

[4] Voir, sur cette question vivement débattue de nos jours, le savant travail de M. l'abbé Vigouroux intitulé : *De la Croyance des Hébreux à l'immortalité de l'âme,* dans le IIe volume de *La Bible et les découvertes modernes.*

A dessein Jésus omit les prophètes[1], qui n'avaient pas aux yeux des saducéens la même autorité que la Loi, et il n'en appela qu'au grand législateur, témoin de Jéhovah et souverain arbitre des causes doctrinales : « Sur ce que les morts ressuscitent, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse, à l'endroit du Buisson[2], comment Dieu lui a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob? » Si ces patriarches n'avaient plus été que le triste reste enfermé dans leur tombeau, Jéhovah n'eût pas daigné prendre ce titre et s'appeler le Dieu d'une froide poussière. Quelque chose d'eux survivait donc à la mort, et demeurait devant l'Éternel; « car Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais celui des vivants. » Et étendant à l'humanité entière ce qu'il disait des premiers pères d'Israël : « Tous, ajouta le Maître, sont vivants pour Dieu. Vous vous trompez donc beaucoup, » conclut-il, s'adressant aux saducéens[3].

---

[1] On sait avec quelle puissance ces voyants d'Israël ont publié le dogme de la résurrection : « Ceux de votre peuple qu'on avait fait mourir revivront; ceux qui étaient tués au milieu de moi ressusciteront. Réveillez-vous de votre sommeil, et chantez les louanges de Dieu, vous qui habitez dans la poussière, parce que la rosée qui tombe sur vous est une rosée de lumière. » (Is., XXVI, 19.) « Et toute la multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie, les autres pour l'opprobre éternel. » (Daniel, XII, 2.) Comparer Ézéchiel, XXXVII, 1-14.

[2] Ἐπὶ τοῦ βάτου signifie sans doute : au chapitre où est racontée l'apparition de Jéhovah dans le buisson, car le prodige avait donné son nom à cette partie de l'Exode. Il en était de même du chapitre premier du troisième livre des Rois, appelé l'Arc; du premier chapitre d'Ézéchiel, qui portait le nom de Chariot, etc.

[3] Marc., XII, 27 ; Mat., XXII, 33.

Le peuple, qui avait suivi ce nouveau débat, demeura stupéfait d'une telle puissance; quelques docteurs de la Loi déclarèrent hautement leur admiration[1], et l'un d'eux, voulant s'instruire[2] à l'école du Christ, s'approcha et lui fit cette demande : « Maître, quel est le premier de tous les commandements? »

C'était là une des questions que s'adressait tout esprit sérieux au milieu des futiles discussions de la Synagogue. Dans leur culte de la Loi, en effet, les maîtres d'Israël faisaient de la morale un labyrinthe sans issue, accumulant préceptes sur préceptes[3] et disputant à l'infini sur chacun. Pour les uns, les commandements de la tradition l'emportaient sur ceux de Moïse; pour d'autres, l'essentiel était de suivre exactement les coutumes pharisaïques. Le scribe demandait à Jésus de prononcer.

---

1 Luc., xx, 39.

2 Marc., xii, 28-34. Le mot πειράζων ne peut avoir dans S. Matthieu le sens de tenter, de tendre un piège au Sauveur, car nous voyons dans S. Marc que le docteur fut satisfait de la réponse du Maître, et qu'il reçut de lui ce bel éloge : « Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. » Il est donc tout à fait improbable que ce scribe ait abordé le Seigneur avec des desseins hostiles.

3 Toute parole du Pentateuque avait été scrutée, toute lettre comptée, et le fruit de ces recherches avait été d'imposer au peuple le moins fait pour les subtilités métaphysiques, 248 préceptes positifs et 365 négatifs, dont la somme 613 égalait le nombre des lettres du décalogue. Les docteurs étaient loin de s'accorder sur la valeur relative de ces divers commandements. Pour la plupart, la perfection consistait en de nombreuses ablutions, dans les franges des vêtements qui rappelaient l'Éternel et sa Loi, dans les phylactères surtout, qu'ils chargeaient à l'envi de textes des livres saints.

La réponse du Maître ne se fit pas attendre; il la montra écrite sur les phylactères[1] de ses auditeurs : tous en effet portaient la prière répétée deux fois le jour par les pieux Israélites et qui commençait par ce mot hébreu : *Shema*, écoute : « Écoute, ô Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. » « Voilà le premier commandement, dit le Sauveur, et le second, qui lui est semblable, est celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Aucun autre commandement n'est plus grand que ceux-là. »

Il faudrait comme les Juifs vivre au milieu des nuages amoncelés par les rabbis pour sentir quelle bienfaisante lumière cette parole répandit dans les cœurs. Les plus simples le voyaient facilement : en deux mots elle ramassait toute la Loi, ou plutôt la réduisait à un devoir unique : aimer, aimer Dieu sur toute chose, et le prochain en vue de Dieu. Le Seigneur ne condamnait pas les ignorants et les faibles à un labeur désolant; il n'exigeait pas qu'ils scrutassent l'Écriture : pour eux, la Loi et les prophètes, c'était d'aimer Dieu et les hommes.

Ravi d'une doctrine qui confirmait ce qu'il avait en-

---

[1] Les phylactères, on le sait, étaient de longues bandes de parchemin couvertes de sentences de la Loi, que les Juifs roulaient autour de leur tête et de leurs bras. Les quatre bandes qui formaient le phylactère placé sur le front portaient les passages suivants des livres mosaïques : la première, Exode, XIII, 1-10; la deuxième, Exode, XIII, 11-16; la troisième, Deutéronome, VI, 4-9; la quatrième, Deutéronome, XI, 13-21.

trevu dans les saints livres, le scribe témoigna sa joie : « Maître, s'écria-t-il, vous avez bien dit ! » Et il répétait une à une les paroles du Sauveur : « Véritablement Dieu est un, et il n'y en a pas d'autres que lui !... Il faut l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute son âme et de toute sa puissance... Aimer son prochain comme soi-même est plus que tous les holocaustes et les sacrifices. » Ces mots d'Osée[1], unis à ceux du Christ, montrent quelle pieuse attention le scribe apportait à l'étude des saintes lettres. Jésus en fut touché; il loua la sagesse de ses réponses, et l'engagea à faire les derniers pas qui le séparaient de la lumière : « Vous n'êtes pas loin, lui dit-il, du royaume des cieux. »

Cette conversation vint aux oreilles des pharisiens, car, plus troublés que jamais après l'échec de leurs émissaires, ils s'étaient réunis et surveillaient d'un œil inquiet celui qu'ils n'osaient plus affronter. Jésus les aperçut, et sans attendre cette fois qu'ils l'interrogeassent, il leur adressa la parole[2]. « Que vous semble du Christ? leur dit-il; de qui est-il fils? — De David, répondirent-ils. — Comment alors, reprit Jésus, David divinement inspiré[3] l'appelle-t-il son Seigneur? Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à être l'escabeau de vos pieds. Si David l'appelle son Seigneur, comment donc est-il son fils? »

---

[1] Osee, VI, 6.

[2] Mat., XXII, 41-46.

[3] Ps. CIX, 1, 2. Δαυεὶδ εἶπεν ἐν τῷ πνεύματι τῷ ἁγίῳ. (Marc., XII, 36.)

Ils n'avaient pour répondre qu'à reconnaître l'origine de Jésus; fils de David selon la chair, il était son Seigneur par la génération éternelle[1]; mais alors la passion les aveuglait, et ils se turent, pendant que « le peuple écoutait avec joie[2] ». A partir de ce moment, nul n'osa plus interroger le Christ : ils trouvèrent plus aisé de le perdre que de le confondre.

IV. MALÉDICTION DES PHARISIENS.

Mat., XXIII, 1-39. — Marc., XII, 38-40. — Luc., XX, 45-47.

Jésus alors se tourna vers le peuple, et lui dénonçant l'hypocrisie des maîtres d'Israël, il les flétrit à jamais :

« Les scribes et les pharisiens, dit-il[3], sont assis sur la chaire de Moïse. Gardez donc et faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas.

« Ils lient des fardeaux pesants et insupportables, et les chargent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt. Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes; c'est pourquoi ils étendent leurs phylactères et se font de grandes franges. Ils aiment les premières places dans

---

[1] Les scribes eux-mêmes avaient quelque idée de ce mystère, car dans leur paraphrase araméenne ils traduisaient ainsi les paroles du Psalmiste : « Le Seigneur (Jéhovah dans l'hébreu) a dit au Verbe (Adonaï dans l'hébreu) : Asseyez-vous à ma droite. »

[2] Marc., XII, 37 ; Mat., XXII, 46.

[3] Mat., XXIII, 1-36

les festins, et les premières chaires dans les synagogues, qu'on les salue dans les places publiques, et qu'on les appelle Rabbis. »

Quelle distance de ce monde judaïque, où tout n'était que feinte et orgueil, au règne nouveau annoncé par Jésus! Là, un seul maître, le Père régnant dans les cieux; un seul docteur, le Christ; un seul peuple de frères, le plus grand se faisant le serviteur de tous, et les premières places réservées aux plus humbles. Et c'était cette perfection que les pharisiens repoussaient pour s'enfoncer dans leur hypocrisie corrompue et corruptrice! Jésus ne pouvait souffrir une telle dépravation, et par huit fois, au milieu d'une foule muette d'étonnement, il lança l'anathème sur les princes et les docteurs :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui avez pris la clef de la science et ne vous en servez que pour fermer[1] aux hommes le royaume des cieux! Vous n'y entrez pas et vous empêchez les autres d'y entrer.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves, en feignant de prier longuement! Votre jugement n'en sera que plus terrible[2].

---

[1] Ils fermaient les portes du royaume des cieux en outrant jusqu'à l'absurde la sévérité de la Loi, dont ils rendaient ainsi la pratique odieuse : ils la fermaient surtout en détournant le peuple de croire en Jésus, « la porte » des cieux. (Joan., x, 9.)

[2] Bien que cette seconde malédiction ne se trouve pas en S. Matthieu dans les manuscrits du Sinaï, du Vatican et de Bèze,

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un seul prosélyte, et après qu'il l'est devenu, vous en faites un fils de la Géhenne deux fois plus que vous!

« Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple, ce n'est rien; mais s'il jure par l'or du temple, il est obligé[1]! Aveugles et insensés! Lequel est de plus grande dignité, l'or ou le temple qui sanctifie l'or[2]?... Qui jure par le temple jure par le temple et celui qui y habite.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme pour une feuille de menthe, d'aneth et de cumin[3], et qui négligez les choses de la Loi plus

---

le témoignage de S. Luc (xx, 47) ne permet pas de douter qu'elle n'ait été prononcée en ce temps-là.

[1] La facilité avec laquelle les Juifs se parjuraient était bien connue des païens :

> Ecce negas, jurasque mihi per templa Tonantis;
> Non credo : jura, verpe, per Anchialum.
>
> (*Am-chaï-Aloh* « par le Dieu vivant ».
> II Reg., II, 29.)
>
> MARTIAL, *Epigrammata*, XI, 94.

[2] « Il est bien manifeste que le temple et l'autel, qui sanctifient les présents, sont de plus grande dignité que le don qu'on met dessus pour les sanctifier. Et cependant ces guides aveugles étaient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisait par le don et par l'or qu'on avait consacré dans le temple et sur l'autel était plus inviolable que celui qu'on faisait par le temple et par l'autel même. Pourquoi? parce qu'ils voulaient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitaient; et c'est pourquoi ils en relevaient le prix, et ils poussaient l'aveuglement jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel où on le consacrait. » (Bossuet, *Méditations* DERNIÈRE SEMAINE, IX^e^ journée.)

[3] L'aneth et le cumin sont deux plantes ombellifères dont le

importantes : la justice, la miséricorde, la bonne foi[1] ! Il fallait faire les unes et ne pas omettre les autres. Guides aveugles, qui filtrez votre eau pour ne pas avaler un moucheron[2] et qui engloutissez un chameau!

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres reblanchis, qui au dehors paraissent beaux, mais au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture! Ainsi vous, au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez les sépulcres des prophètes, et ornez les monuments des justes, et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous n'aurions pas été leurs complices dans le sang des prophètes! Vous avouez donc que vous êtes les enfants de ceux qui les ont tués. Comblez la mesure de vos pères : serpents, engeance de vipères, comment éviterez-vous la damnation de la Géhenne? Or voici que je vous envoie des prophètes, des sages, des docteurs. Vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous les fouetterez dans vos synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que

---

graines servent d'assaisonnement et d'aromate pour les aliments.

[1] Mich., VI, 8.

[2] Le Lévitique (XI, 20, 23, 41, 42) défendait de manger tout animal impur. Dans la crainte de violer cette loi, les pharisiens ne buvaient rien qui ne fût soigneusement filtré.

tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie[1], fils de Barachie, que vous avez massacré entre le temple et l'autel. Je vous le dis, en vérité, c'est à la génération présente que toutes ces choses arriveront. »

Si véhémente que parût alors la parole de Jésus, il déplorait plus qu'il ne maudissait l'infidélité de Sion, et il le fit bien voir en répétant ce tendre reproche que nous avons déjà entendu : « Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule ramasse ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Et voilà que votre ville sera déserte. Car je vous le dis, vous ne me reverrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur[2] ! » Triste consolation pour le peuple déicide ! Ses derniers

---

[1] Voir, sur Zacharie, t. II, p. 104. Le meurtre de ce prophète était regardé par les Juifs comme un des crimes qui avaient le plus irrité le Seigneur et appesanti sa main sur Jérusalem. « Le sang de Zacharie répandu sur les parvis sacrés n'avait pu être effacé, dit le Talmud, et Nabuchodonosor, à son entrée dans le temple, trouva qu'il bouillonnait comme au premier jour. Il voulut l'apaiser, amena en ce lieu les rabbis et les égorgea ; le sang bouillonnait toujours. Il saisit des enfants qui sortaient de l'école et les immola au même lieu ; le sang ne s'apaisa pas. Il fit venir de jeunes prêtres, les massacra ; et le sang continuait de bouillonner. Près de cent mille victimes succombèrent sans le fléchir. Alors Nabuchodonosor s'approchant : Zacharie, Zacharie, dit-il, tu as détruit la fleur de ton peuple ; veux-tu que je l'anéantisse entièrement ? A ces mots, le sang cessa de bouillonner. » (Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Mat., XXIII, 35.)

[2] Mat., XXIII, 37-39.

fils se convertiront à la fin des temps et pleureront le crime de leurs pères. C'était là tout ce que Jésus pouvait désormais promettre aux Juifs qui l'écoutaient et devaient voir avant de mourir le temple détruit et leur race dissipée.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES DERNIÈRES PROPHÉTIES.

Marc., XII, 41-44 ; XIII, 1-37 ; XIV, 1-2, 10-11. — Luc., XXI, 1-36; XXII, 1-6. — Mat., XXIV, 1-51 ; XXV, 1-46 ; XXVI, 1-5, 14-16.

Jésus se trouvait près du saint quand il maudit les pharisiens. Avant de descendre de cette terrasse supérieure[1] au parvis des gentils, il s'assit dans l'espace ouvert aux femmes, en face des troncs où l'on déposait les offrandes pour l'entretien du temple[2]. Ces treize coffres, appelés Schoferoth, de leur orifice semblable à un pavillon de trompette, étaient entourés de Juifs opulents, qui y jetaient avec ostentation leurs largesses. Une pauvre veuve s'avança derrière eux, et mit dans le trésor deux petites pièces valant le quart d'un as[3] ; « c'était tout son

---

[1] Sur cette seconde terrasse, et dans le parvis des femmes, se trouvaient les troncs où Jésus vit la pauvre veuve mettre son offrande.

[2] Marc., XII, 41-44.

[3] Λεπτόν : Prouhta. C'était la plus petite monnaie qui eût cours chez les Juifs. S. Marc, écrivant pour les Romains, ajoute

bien, » Jésus le savait. Il appela aussitôt ses disciples, et leur montrant l'humble femme : « En vérité, dit-il, cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres ; car ceux-ci n'ont mis dans le trésor qu'une partie de leur superflu, au lieu que celle-ci a donné de son indigence tout ce qu'elle avait et tout son vivre. »

Le Seigneur se leva alors et traversa les parvis [1]. Ses disciples suivaient, admirant d'autant plus les splendeurs du temple que Jésus venait d'en prédire la ruine [2]. Tout dans cet édifice enchantait leurs yeux : mosaïques, sculptures, colonnades, portes couvertes de précieux métaux. Au-dessus de leurs têtes les terrasses s'élevaient comme une montagne de marbre blanc et portaient le faîte du sanctuaire étincelant d'or. Un des disciples arrêta le Seigneur : « Maître, dit-il, voyez ; quelles pierres ! quelle structure [3] ! » D'autres ajoutaient que cette magnificence venait des dons d'Israël, et tous faisaient des vœux pour ce monument, une des merveilles du monde et l'honneur de la Judée. Mais la sentence était irrévocable ; Jésus ne put que la renouveler en termes formels : « Tous ces grands bâtiments, dit-il, en vérité, il n'y restera pas pierre sur pierre [4]. » Tel

---

que deux λεπτά valaient un quadrans, ou la huitième partie d'un as ; or la valeur de l'as, au temps de Jésus-Christ, était d'environ cinq centimes.

[1] Mat., XXIV, 1-2.

[2] Id., XXIII, 38.

[3] Marc., XIII, 1.

[4] Chaque vendredi, les Juifs de Jérusalem rendent à cette prophétie du Christ un involontaire hommage. Réunis au pied d'une muraille de l'Haram, visible débris des terrasses du temple,

fut l'adieu du Sauveur au temple; trente-cinq ans plus tard, ce sanctuaire s'écroulait au milieu des flammes, pour n'être jamais relevé. Vainement Julien l'Apostat tenta de faire mentir la parole du Christ : des ruines amoncelées par la main de Dieu le feu s'élança et mit en fuite les ouvriers épouvantés[1]. Il fallait que tout demeurât détruit, et que « le lieu saint fût à jamais désert[2] ».

La petite troupe sortit du temple, traversa la gorge du Cédron, puis elle gravit la colline des Oliviers. Au sommet Jésus s'assit, et avant de s'éloigner vers Béthanie, il regarda la ville où il ne devait rentrer que pour mourir. Toute la scène de la Passion était devant ses yeux : à ses pieds Gethsémani, sur la montagne de Sion les palais des pontifes et d'Hérode, en face de lui, près du temple, le prétoire de Pilate, au loin le Calvaire et le tombeau. Les disciples respectèrent d'abord le silence de leur Maître, mais bientôt, inquiets de ce qu'ils venaient d'entendre, quelques-uns se rapprochèrent; c'étaient Pierre, Jacques, Jean et André; ils lui demandèrent de leur expliquer en particulier le mystère de ses

---

ils passent des heures à en pleurer la ruine, baisant les pierres et psalmodiant la Bible avec des sanglots.

[1] « Pendant qu'Alypius, aidé du gouverneur de la province, avançait l'ouvrage autant qu'il pouvait, de terribles globes de feu sortirent des fondements qu'ils avaient auparavant ébranlés par des secousses violentes; les ouvriers, qui recommencèrent souvent l'ouvrage, furent brûlés à diverses reprises; le lieu devint inaccessible, et l'entreprise cessa. » (Ammien Marcelin, lib. XXIII, cap. I. Traduction de Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIe partie, chap. XXII.)

[2] Mat., XXIII, 38

dernières paroles : « Quand toutes ces choses arriveront-elles? Quel sera le signe » de son avènement et de la fin des temps[1]?

Jésus ne répondit point entièrement à leur question, car l'heure qu'ils voulaient connaître est le secret de Dieu; mais il dévoila de l'avenir ce qu'il leur importait d'en savoir, la fin prochaine du monde juif et la fin plus redoutable du monde entier. A dessein le Seigneur mêla ces deux catastrophes. Il savait que pour les apôtres, imbus de préjugés judaïques, Jérusalem était tout, et sa ruine celle de l'univers. Par suite de cette confusion qui persista dans les esprits jusqu'à la destruction de la ville sainte, les premiers disciples demeurèrent dans une attente continuelle et vigilante. C'était ce que voulait Jésus; sa prophétie visait moins à découvrir les choses futures qu'à donner une leçon; elle n'allait point surtout à satisfaire une vaine curiosité, et, par une claire vue de l'avenir, à plonger les fidèles dans le découragement ou la présomption. De là le soin que prit le Seigneur d'envelopper sa pensée sous un langage figuré, de joindre des événements qui avaient tant de points semblables, et de le faire comme celui qui voit tout dans un éternel présent et pour lequel mille ans ne sont qu'un jour. De là aussi la forme que revêtit dans l'enseignement des apôtres la prédiction du Maître; interprètes fidèles de Jésus, ils montraient à leurs disciples deux horizons, l'un plus proche, l'autre reculé à la fin du monde, mais si semblables de

---

[1] Marc., XIII, 3, 4.

lignes, de couleurs et d'aspect, que le premier plan paraît se confondre avec le lointain. C'est en saint Matthieu et en saint Marc surtout que la prophétie de Jésus présente ce caractère; dans saint Luc, les deux ruines se discernent plus facilement, et les paroles du Maître qui indiquent cette séparation sont rapportées avec soin. Nous suivrons de préférence ce dernier témoignage, car il nous permettra de déterminer ce qui est propre à chacun des événements prédits.

Jésus révéla d'abord ce qui devait précéder la chute de Jérusalem [1] : de faux prophètes séduisant la Judée [2]; autour d'elle mille fléaux, « guerres, pestes, famines, tremblements de terre »; puis « le commencement des douleurs [3] », c'est-à-dire la persécution de l'Église naissante, les plus faibles succombant à l'épreuve, le frère dénonçant son frère, le père son enfant [4], d'effroyables scandales, « la charité glacée dans les cœurs, » mais la foi gagnant en même temps que le mal, et « l'Évan-

---

[1] Luc., XXI, 8-19 ; Mat., XXIV, 4-14.

[2] Ce signe avant-coureur de la ruine de Jérusalem se renouvellera d'une manière plus terrible à la fin des temps; la séduction prévaudra alors dans toute sa force : ce sera le dernier déchaînement de Satan, le règne de l'illusion, de l'hypocrisie la plus subtile : « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui feront des signes et des prodiges à faire tomber en erreur, s'il se pouvait, jusqu'aux élus! » (Mat., XXIV, 24; Marc., XIII, 22.)

[3] Douleurs telles que le texte sacré les compare à celles de l'enfantement : ἀρχὴ ὠδίνων ταῦτα. (Marc., XIII, 8.)

[4] « Primo conrepti qui fatebantur, deinde indicio eorum multitudo ingens. » (Tacite, *Annales*, XV, 44. — II Tim., IV, 16; Hebr., *passim.*)

gile prêché dans tout le monde » connu[1]. Tel devait être le premier âge de l'Église.

« Alors, continua Jésus[2], viendra la fin. Quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint[3] (Matthieu et Marc[4]); quand vous verrez les armées entourer Jérusalem (Luc), sachez que sa ruine est proche. Alors que ceux qui sont en Judée fuient dans les montagnes, que celui qui est sur le toit n'en descende pas pour emporter quelque chose de sa maison[5], et que celui qui est dans la campagne ne retourne pas querir son vêtement. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent en ces jours-là! Priez que votre fuite n'arrive pas pendant l'hiver ou au jour de sabbat[6].

---

1 Coloss., I, 6, 23; II Tim., IV, 17.

2 Luc., XXI, 20-24; Mat., XXIV, 15-21; Marc., XIII, 14-19.

3 Βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως est la traduction de ces deux mots de Daniel : שִׁקּוּץ שֹׁמֵם (Dan., IX, 27). De nombreux interprètes entendent par là les aigles romaines adorées par les soldats comme des idoles; mais ce n'est pas seulement au dernier siège qu'elles parurent dans Jérusalem, elles y étaient déjà entrées à la suite de Pompée et de Pilate. Il est donc probable que Jésus fait ici allusion à la profanation du temple par les Zélotes.

4 S. Matthieu et S. Marc ajoutent aussitôt : « Que celui qui lit comprenne! » (Mat., XXIII, 15; Marc., XIII, 14.) Ce sont là apparemment des paroles insérées par les évangélistes dans le discours de Jésus, afin d'attirer l'attention du lecteur sur une expression difficile à entendre. (Jansenius de Gand, *in loco.*)

5 En Orient, les toits plats des maisons permettent de passer d'une partie de la cité à l'autre, et parfois même de gagner les portes de la ville sans descendre dans la rue. C'est peut-être là ce que Jésus recommande, à moins qu'il ne faille entendre simplement : Descendez par l'escalier extérieur sans perdre le temps à passer par l'intérieur de la maison.

6 Jusqu'à la ruine de Jérusalem, les Juifs convertis au chris-

car il y aura alors une si grande affliction que jamais depuis le commencement du monde jusqu'à présent il n'y en eut, jamais il n'y en aura de semblable.

Chaque trait de cette prophétie représentait au vif les temps qui allaient venir. Jamais en effet l'esprit de séduction ne fut plus puissant qu'aux approches du siège de Jérusalem. Tantôt, à la voix de Teudas, la foule courait au Jourdain, emportant ses biens et persuadée que le fleuve allait s'entr'ouvrir sous ses pas[1]; tantôt, la ville effrayée voyait trente mille Juifs monter du désert où les avait entraînés un faux prophète, et attendre sur la colline des Oliviers que les murs, comme ceux de Jéricho, tombassent devant eux[2]. Ici c'était Simon le Magicien multipliant les prodiges trompeurs[3]; là les deux fils de Judas le Gaulonite crucifiés pour avoir renouvelé la sédition de leur père[4].

Toutes ces agitations remuèrent bientôt la Judée : la rébellion, contenue sous Caligula et Claude, éclata sous Néron; « aux bruits de guerre succéda la guerre[5] » elle-même, et de tels troubles que le Juif Josèphe y reconnut les préludes de la destruction de sa patrie[6]. Les plus sages étaient émus; les villes partagées en

---

tianisme observèrent encore certaines coutumes de leur nation, les règles sabbatiques en particulier, lesquelles rendaient impossibles tout voyage et toute fuite au jour sacré.

[1] Josèphe, *Antiquitates,* XX, 5, 1.
[2] Id., *Bellum Judaïcum,* II, 13, 5.
[3] Act., VIII, 9, 24.
[4] Josèphe, *Antiquitates,* XX, 5, 2.
[5] Mat., XXIV, 6.
[6] Josèphe, *Bellum Judaïcum,* II, 17, 10.

deux camps[1] : peuples et cités s'entrechoquaient avec fureur; partout des flots de sang : en Gaule, sous Vindex et Virginius; au Danube, en Germanie, en Bretagne, sur les frontières des Parthes. Ceux qu'épargnait le fer succombaient à d'autres fléaux : sous Claude, la famine fut permanente[2]; en un seul automne la peste moissonna trente mille habitants de Rome[3], et au même temps la terre tremblait de toute part. Jérusalem n'était pas seule ébranlée[4] : autour de Naples le sol fumait déjà avec des grondements sinistres[5]; Crète, Apamée, Laodicée, Rome même, s'agitaient sur leurs bases[6], et cette reine du monde ne profitait de si redoutables avertissements que pour se déchaîner contre les disciples du Christ : les uns furent crucifiés, d'autres jetés aux bêtes, d'autres trempés dans la poix et la résine, se virent allumés le soir

---

[1] Josèphe, *Antiquitates,* XX, 8, 6.

[2] « Assiduas sterilitates » (Suétone, *Claudius,* 18. — Comparer Act., XI, 28.)

[3] Tacite, *Annales,* XVI, 13. — Suétone, *Nero,* 39.

[4] Josèphe, *Bellum Judaïcum,* IV, 4, 5.

[5] Strabon, lib. V, cap. IV, 4, 5, 6, 9. — Diodore de Sicile, IV, 21.

[6] La terre s'ébranla en Crète l'an 46 ; à Rome, le jour où Néron prit la toge virile (51), à Apamée en Phrygie (53), à Laodicée (60) en Campanie. (Tacite, *Annales,* XIV, 27 ; XV, 22, etc.) Sénèque, pour rassurer ses amis tremblants, ne trouvait rien de mieux que de leur rappeler que c'était là le sort commun : « Que de villes en Asie et en Achaïe sont tombées du même coup! Que de cités englouties en Syrie et en Macédoine! Et dans l'île de Chypre quels ravages! Que de fois Paphos s'est abîmée dans elle-même! Que de fois on nous apprend que des villes entières ont disparu! » (Sénèque, *Epist.*, XCI, 9. Cette lettre a été écrite en 58.)

comme des flambeaux vivants et éclairèrent les jardins de Néron [1]. Il semblait, selon la prédiction du Maître, qu'une haine implacable armât contre eux tout le genre humain [2].

L'accomplissement de la prophétie ne fut pas moins littéral en ce qui regardait la ruine de Jérusalem. Une tradition, rapportée par Josèphe, annonçait que la ville serait dévastée et le temple brûlé quand le lieu saint aurait été souillé par des mains juives. « Bien que les Zélotes ne crussent point à cette prophétie, ils l'accomplirent, » ajoute l'historien [3]. Peu après l'investissement de la ville par Cestius [4], le temple devint leur citadelle et le siège de leur tyrannie. Non contents de

---

[1] Tacite, *Annales,* XV, 44.

[2] « Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ. » (Suétone, *Nero,* 16.) — « Exitiabilis superstitio... multitudo ingens odio generis humani convicti sunt. » (Tacite, *Annales,* XV, 44.) Quand S. Paul se présente à la synagogue de Rome, les Juifs lui disent : « Nous ne savons qu'une chose de cette secte, c'est qu'elle est contredite en tous lieux. » (Act., XXVIII, 22.)

[3] Josèphe, *Bellum Judaicum,* IV, 6, 3.

[4] « Jérusalem a été assiégée deux fois en ces temps : la première par Cestius, gouverneur de Syrie (68) ; la seconde par Tite, quatre ans après... Au dernier siège, il n'y avait plus moyen de se sauver ; Tite faisait cette guerre avec trop d'ardeur... mais il n'y avait rien de semblable dans le siège de Cestius : il était campé à 50 stades, c'est-à-dire six milles de Jérusalem... C'était donc alors qu'il fallait sortir ; c'était le signal que le Fils de Dieu donnait aux siens. Aussi a-t-il distingué très nettement les deux sièges, l'un où la ville serait entourée de fossés et de forts (Luc., XIX, 43) : alors il n'y aurait plus que la mort pour tous ceux qui y étaient enfermés ; l'autre où elle serait seulement enceinte de l'armée (Luc., XXI, 20), et plutôt investie qu'assiégée dans les formes ; c'est alors qu'il fallait fuir et se retirer dans les montagnes. » (Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* IIe partie, chap. XXII.)

remplir les portiques de combats et de sang, ils se jouèrent des fonctions saintes et tirèrent au sort un souverain pontife. Le hasard désigna en dehors de la tribu de Lévi un paysan; ils le revêtirent de l'éphod, et, sous les yeux des prêtres en larmes, le forcèrent d'accomplir les rites sacrés [1].

Ainsi fut introduite dans le lieu saint « l'abomination de la désolation ». A ce signe manifeste, les disciples s'enfuirent, avant que Jean de Giscala fermât les portes de Jérusalem [2], et que les brigands campés à l'extérieur massacrassent les fugitifs, avant que Titus, accourant en toute hâte, eût muré la ville maudite pour en faire le tombeau de la Judée. Retirés au delà du Jourdain, ils virent de loin « la grande colère [3] » fondre sur Jérusalem, et reconnurent dans ce sac effroyable la désolation prédite par Jésus, « si grande que jamais depuis le commencement du monde jusqu'à présent il n'y en eut, jamais il n'y en aura de semblable [4]. » En sept mois de temps, onze cent mille hommes périrent, et ce qui ne passa point « au fil de l'épée fut emmené captif par toutes les nations ». « Nul homme n'eût été sauvé, si les jours » du siège « n'avaient été abrégés; ils le furent pour l'amour des élus » et en des circonstances où la main de Dieu se fit sentir. En effet, les pré-

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaïcum*, IV, 3, 8.

[2] Eusèbe, III, 5. — S. Épiphane, XXIX, 7.

[3] Luc., XXI, 23.

[4] Mat., XXIV, 21. « Jamais peuple, dit Josèphe, depuis le commencement du monde n'avait vu autant de calamités mêlées à tant de crimes. » (Josèphe, *Bellum Judaïcum*, V, 10, 5.)

paratifs de la défense se trouvèrent négligés, les provisions détruites, et l'arrivée des Romains fut si inopinée que les Juifs leur abandonnèrent une partie des défenses[1]. De l'aveu de Titus, Dieu lui-même combattit pour les assiégeants et arracha aux Juifs leurs inexpugnables remparts[2].

Par cette description, empruntée aux annales profanes, on voit qu'aucun détail ne demeura sans effet dans la prophétie du Maître. Il y ajouta que Jérusalem serait foulée aux pieds par les gentils jusqu'à ce que le temps des nations fût accompli[3], annonçant par là, ce que nous voyons depuis dix-huit siècles, que tous les peuples entreront successivement dans l'Église : le salut des gentils consommé, les restes d'Israël seront sauvés à leur tour.

Et après ce sera la fin du monde prédite alors par Jésus[4] : la séduction devenue universelle, les astres voilés, les hommes séchant d'angoisse au bruit de la mer et des flots, les vertus du ciel ébranlées, la croix, signe du Fils de l'homme, paraissant dans les airs, le Christ lui-même descendant sur les nuées en grande puissance et majesté, l'humanité réveillée par la trompette de l'ange, l'assemblée des aigles, vengeurs de Dieu, fondant sur le monde pécheur comme sur un cadavre, et cette vaste scène se déroulant plus rapidement que l'éclair.

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaicum*, v, 1, 5 ; vi, 8, 4.
[2] *Ibid.*, vi, 9, 1.
[3] Luc., xxi, 24.
[4] Id., xxi, 25-33 ; Mat., xxiv, 23-35.

Tel sera le dernier instant de l'univers. Jésus indiqua tous les signes qui l'annonceront aussi clairement « que les feuilles du figuier marquent la venue de l'été[1] »; mais pour l'heure et le jour, loin de les fixer, il déclara que ni les anges dans le ciel, ni le Fils en tant qu'homme[2] ne le savent; c'est le secret du Père. La race juive[3] ne doit pas finir avant que ces choses arrivent, et pour les chrétiens, ce qui importe, c'est de vivre dans l'attente du jugement, de n'en concevoir aucun trouble, mais d'attacher un regard assuré sur l'horizon des temps et d'y chercher les avant-coureurs de la rédemption : « Prenez garde, leur dit-il[4], veillez, priez; car vous ne savez pas le temps. Il en sera alors comme d'un homme qui, s'en allant faire un voyage, laisse le soin de sa maison à ses serviteurs, marquant à chacun ce qu'il doit faire et recommande au portier d'être vigilant. Veillez donc, car vous ne savez pas quand viendra le Maître, si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou le matin, de peur que,

---

[1] Luc., XXI, 29, 30.

[2] Mat., XXIV, 36. Jésus connaît cette heure, parce qu'il est Dieu et que tous les trésors de la science et de la sagesse sont en lui (Col., II, 3); mais s'il n'eût été qu'homme, pour parfaites que soient sa nature et son intelligence, il eût ignoré ce secret, aussi bien que les anges.

[3] Ἡ γενεὰ αὕτη, que nous lisons également dans les trois synoptiques, doit signifier ici la nation juive. Γενεά en effet, dans le grec hellénistique, a non seulement le sens de génération, mais celui de race : or le contexte indique évidemment que ce second sens doit être préféré.

[4] Marc., XIII, 33-37.

venant tout à coup, il ne vous trouve dormant. Et ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. »

C'était là pour les chrétiens le fruit à recueillir de la prophétie de Jésus. Aussi parla-t-il longuement de la vigilance, multipliant les comparaisons et les paraboles pour en inculquer la nécessité. « Ces jours seront semblables à ceux de Noé, où tous mangeaient, buvaient, prenaient femme, et le déluge les engloutit tout à coup[1], » « comme le lacet enveloppe l'oiseau, » « comme l'éclair déchire la nue[2] ». A ces images, il joignit des similitudes déjà présentées en d'autres temps, mais qui rappelaient alors le devoir de veiller et de faire fructifier sa parole : celle du serviteur surpris dans le désordre, et celle du talent enfoui par le serviteur oisif[3]. Mais aucune ne toucha plus vivement les apôtres que la parabole des vierges proposée alors pour la première fois[4].

Elle représentait les fêtes des noces et les dix vierges compagnes de l'épouse dans la procession nuptiale. Vers le soir, toutes se rendent à la demeure de la fiancée; mais cinq d'entre elles sont sages, cinq folles; or celles-ci, voyant leurs lampes allumées, ne songent point qu'elles s'éteindront bientôt, et négligent de faire provision d'huile. Au milieu de la nuit, un cri se fait

---

[1] Mat., XXIV, 37-39.

[2] Luc., XXI, 35; Mat., XXIV, 27.

[3] Mat., XXIV, 43-51, XXV, 14-30. Au témoignage de S. Luc, la première de ces paraboles fut proposée par le Seigneur en Pérée (Luc., XII, 42-46); la seconde, dans la maison de Zachée le publicain (Luc., XIX, 11-28). (Voir t. II, p. 108 et 178.)

[4] Mat., XXV, 1-13.

entendre : « Voici l'époux ! Sortez au-devant de lui. » Les dix vierges se lèvent, cherchent à ranimer leurs lampes : « Donnez-nous de votre huile, disent les folles aux sages, parce que nos lampes s'éteignent. » Et les sages de répondre : « De peur qu'il n'y en ait point assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en. » Pendant qu'elles y allaient, l'époux vint. Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Peu après les autres vierges arrivèrent aussi disant : « Seigneur ! Seigneur ! ouvrez-nous. » Et il leur répondit : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. » Veillez donc, conclut le Maître, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Et revenant à la prophétie qu'il avait interrompue, il l'acheva par la scène du jugement dernier[1] :

Devant le roi céleste assis sur le trône de sa majesté et environné des anges, toutes les nations de la terre seront assemblées, et il les séparera les unes des autres, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs, les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Les premières entendront une parole d'amour : « Venez les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé avant l'établissement du monde. » Et au même temps la malédiction tombera sur les boucs : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses esprits. » Alors s'établira entre le ciel et la terre un dialogue

[1] Mat., xxv, 31-46.

solennel. Dieu publiera lui-même la gloire de ses élus. « J'ai eu faim, leur dira-t-il, et vous m'avez donné à à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été sans logement, et vous m'avez recueilli; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous m'êtes venus voir. » Confondus de telles louanges, et sentant que la grâce a été toute-puissante en eux, les justes dans leur humilité chercheront où placer leur mérite : « Seigneur, diront-ils, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons donné à manger? — En vérité, leur répondra le grand Roi, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de mes frères les plus petits, vous l'avez fait à moi-même. » Et les justes iront à la vie éternelle, et les maudits au supplice éternel.

En cet endroit Jésus mit fin à ses discours : « Vous savez, dit-il, que la Pâque se fait dans deux jours[1], et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » Par ces paroles, il rappela à ses disciples ce qui se tramait à l'heure même dans Jérusalem. Le départ du Christ en effet avait laissé le champ libre à ses ennemis vaincus et humiliés; ils n'attendirent pas le lendemain pour méditer leur vengeance. Pharisiens, saducéens, prêtres, scribes, anciens du peuple[2], tous étaient déci-

---

[1] Mat., XXVI, 1. C'est le soir du mardi que Jésus fit cette prédiction; au temps où le soleil venait de se coucher à l'horizon et où commençait le mercredi saint, le second jour avant la Pâque.

[2] Mat., XXVI, 3-5.

dés à retrancher d'Israël l'audacieux qui les couvrait de honte et menaçait leur paix avec Rome.

Au sud de la colline de Sion s'élevait un palais, résidence des grands prêtres : ce fut là que les ennemis de Jésus tinrent leur assemblée, et Caïphe dut présider. Les pharisiens y apportaient leur fanatisme ordinaire, les pontifes leur mépris de toute croyance, les courtisans d'Hérode des vues toutes politiques : la résolution fut digne du conseil. Par crainte du peuple, on décida de temporiser, jusqu'à ce que les fêtes fussent passées, de saisir alors le Christ et de le faire mourir ; mais un incident changea ce premier dessein et précipita les choses.

Judas n'avait pas suivi Jésus sur la colline des Oliviers : resté dans les parvis, il entendit les gardes du temple [1] se demander comment on arrêterait le novateur assez puissant pour tenir en échec les princes du peuple : « Que voulez-vous me donner, leur dit-il, et je vous le livrerai? » Ils reconnurent un des douze qui accompagnaient le Nazaréen et ils allèrent porter aux sanhédrites cette proposition [2]. Ceux-ci l'accueillirent avec joie; Judas, introduit sur l'heure, confirma ses offres, tendit la main et réclama le salaire du crime. Il lui fut marchandé par les Juifs, qui n'accordèrent que trente shekels [3], le prix d'un esclave. Pour faible que

---

1 Luc., XXII, 4. Συνελάλησεν τοῖς... στρατηγοῖς.

2 Mat., XXVI, 14-16 ; Marc., XIV, 10, 11.

3 Le poids du shekel équivalait à 6 grammes, et l'argent qu'il contenait à 1 fr. 26 c. ; mais au temps de Jésus, les Juifs se servant de monnaie grecque, le sicle ou shekel dont il est fait mention

parût cette somme, l'apôtre la saisit : à ce moment, dit saint Luc[1], « Satan entra en lui ». Deux jours plus tard Judas livrait son Dieu.

---

dans le Nouveau Testament pesait 15 gr. 56 centigr., et valait 3 fr. 31 c. Les trente shekels de Judas faisaient donc 99 fr. 30 c. (Voir Saigey, *Traité de Métrologie*, p. 27 et 55.)

[1] Luc., XXII, 3.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA CÈNE.

I. RITUEL JUDAÏQUE DE LA PAQUE.

Avant de raconter le repas où pour la dernière fois Jésus célébra la Pâque, il convient d'en rappeler les rites symboliques, car le Sauveur y fit de fréquentes allusions, qui ne peuvent être comprises que des lecteurs initiés aux coutumes des Hébreux.

La grande fête d'Israël n'avait plus alors la simplicité des premiers âges. Vainement y chercherions-nous la famille juive, debout, le bâton à la main, les reins ceints, les sandales aux pieds, mangeant à la hâte l'agneau entouré d'herbes amères et le pain sans levain. Ces anciennes coutumes étaient-elles déjà changées avant la captivité? Le furent-elles seulement durant le séjour des Juifs à Babylone? Nous l'ignorons; mais on ne peut douter que les écoles des scribes, si nombreuses depuis le retour, n'aient exercé sur les rites de la Pâque, comme sur les autres institutions mosaïques, une profonde influence. Sous couleur de

recueillir les antiques usages, ils les défigurèrent et en firent des règles inflexibles. C'est à ce formalisme étroit que nous devons de retrouver aujourd'hui encore, dans le Talmud et ses commentaires, une image de la Pâque telle que Jésus l'a célébrée.

Au soir du quatorzième jour de Nisan, les familles se réunissaient pour prendre le repas légal. L'agneau, cuit dans le four, devait conserver une forme dont la signification prophétique est manifeste. Il était attaché à deux branches de grenadier, bois moins sensible que tout autre à l'action de la chaleur[1], dont l'une le traversait tout entier, tandis que l'autre, plus courte, tenait les pieds de devant étendus en croix[2]. Ces apprêts étaient l'objet de scrupuleuses précautions, car il fallait se garder de briser aucun os[3]; la moindre infraction à cette loi était punie de quarante coups de fouet[4].

La nuit venue, les convives, dont le nombre allait de dix à vingt[5], s'étendaient sur des lits peu élevés, le bras gauche appuyé sur un coussin, la main droite à portée de saisir les mets. Se coucher pendant le repas était le privilège des hommes libres; il convenait qu'à l'anniversaire de sa délivrance, Israël parût comme un peuple affranchi de toute servitude. Le père de famille prenait d'abord une coupe de vin mêlée d'un peu

---

1 Maimonides, *Pesach.*, VII, 1.
2 S. Justin, *Dialogus cum Tryphone*, 30.
3 Exod., XII, 46.
4 *Pesachim*, VII, 11.
5 *Megilla*, IV, 3. — Josèphe, *Bellum Judaicum*, VI, 9, 3.

d'eau : « Béni soit le Seigneur, disait-il, qui a créé le fruit de la vigne ! » et chaque convive à son tour buvait à cette coupe. C'est celle-là sans doute que saint Luc nous montre bénie par Jésus au commencement de la Cène[1]. Un bassin plein d'eau et une serviette passaient aussitôt après dans l'assemblée pour purifier toutes les mains ; le lavement des pieds raconté par saint Jean se rattache probablement à ce rite. Les ablutions terminées, on approchait la table au milieu des convives.

Elle était chargée de divers mets : à côté de l'agneau, des herbes amères, telles que le cresson et le persil, souvenir des peines de l'Égypte[2], puis le pain azyme, mince et sans saveur, comme la pâte que le levain n'eut pas le temps de fermenter lors de la fuite précipitée d'Israël[3]. Un dernier mets symbolique complétait le repas, c'était le Charoseth, mélange de divers fruits, de pommes, de figues, de citrons cuits dans le vinaigre ; à l'aide de cannelle et d'autres épices, on lui donnait la teinte des briques : cette couleur et la forme allongée du plat rappelaient le mortier de Phithom et de Ramessès[4]. Parfois on y ajoutait des viandes préparées et bénies en même temps que l'agneau ; c'était, selon le commandement du Deutéronome[5], du che-

---

[1] Luc., XXII, 17.

[2] Maimonides, *De Fermento et azymo*.

[3] Kitto, *Cyclopædia* : PASSOVER.

[4] Maimonides, *Pesachim*, VII, 11. — Exod., I, 11. On sait que les Israélites furent contraints de mouler les briques de limon qui servirent à édifier ces deux villes. (Vigouroux, *La Bible et les Découvertes modernes*, t. II, p. 227.)

[5] Deut., XVI, 2

vreau ou du mouton rôti, qui devint plus tard le Chagigah [1]; mais le plus souvent on réservait ce sacrifice pour le quinzième de Nisan et les jours suivants. Le maître de la maison, dès que les plats étaient devant lui, prenait les herbes, les trempait dans le Charoseth en remerciant Dieu d'avoir créé les biens de la terre, et tous en mangeaient au moins la grosseur d'une olive.

Une seconde coupe était alors versée, et le plus jeune des convives demandait au père de famille l'explication de ces rites. Celui-ci, donnant à sa réponse une forme solennelle, élevait successivement devant tous les yeux les mets du repas, et rappelait quel souvenir s'attachait à chacun : l'agneau immolé pour fléchir le courroux du ciel et l'ange de la mort passant [2] sur Israël sans le frapper; le pain d'angoisse mangé dans les terreurs de la fuite [3]; les herbes, amères comme la servitude dont ils étaient sortis triomphants : « C'est pour ces prodiges, ajoutait-il, qu'il nous faut louer et exalter Celui qui a changé nos larmes en joie, nos ténèbres en lumière; c'est à lui seul qu'il nous faut chanter : Alleluia! » Et tous les convives entonnaient l'Hal-

---

[1] חֲגִיגָה, de חָגַג: fêter. (Voir *Chagigah*, I, 6; *Pesachim*, VI. 3.)

[2] Pâque, πάσχα, de פַּסְחָא, forme araméenne de l'hébreu פֶּסַח : passage. Le sens de ce mot est donné par Moïse lui-même : « Quand vos fils vous demanderont : Quel est ce rite? vous leur direz : C'est la victime du passage du Seigneur, quand il passa en Égypte sur les fils d'Israël, frappant les Égyptiens, épargnant nos demeures. » (Exod., XII, 26, 27.)

[3] Deut., XVI, 3.

lel[1] : « Louez, serviteurs de Jéhovah, louez le nom de votre Dieu. Que son nom soit béni maintenant et dans l'éternité! Qu'il soit béni de l'aurore au couchant! » Ils le continuaient jusqu'à la fin du psaume suivant, chant de triomphe sur la sortie d'Égypte : « O mer, pourquoi fuis-tu? et toi, Jourdain, pourquoi remonter en arrière? Montagnes, pourquoi bondir comme les chevreaux, et vous, collines, comme les jeunes brebis? Sous le regard du Seigneur, tremble, ô terre, sous le regard du Dieu de Jacob, car il change les rochers en fontaines et les pierres en sources d'eau vive. »

Au milieu de ces cantiques on buvait la seconde coupe. Le père de famille prenait alors les azymes, les rompait avant de les bénir et de les distribuer. Afin

---

[1] L'Hallel : הַלֵּל, Louange, est le nom donné à une suite de psaumes commençant par cette acclamation, הַלְלוּ־יָהּ : Halleluia : Louez Jéhovah (Psaumes CXII à CXVIII dans l'hébreu, CXII à CXVII dans la Vulgate). On le chantait aux fêtes de la Pentecôte, des Tabernacles et de la Dédicace, mais plus particulièrement à la Pâque; de là son nom d'Hallel égyptien, qui le distinguait du grand Hallel (Psaumes CXVIII à CXXXVI. Voir Maimonides, *Jad Hachezaka Hilchoth Chamez,* VIII, 10). Chantés dans le temple durant l'immolation de l'agneau, ces psaumes étaient répétés le soir par chaque famille pendant le repas pascal. On les divisait alors en deux parties : la première comprenant les psaumes CXIII et CXIV selon l'hébreu, c'est-à-dire le *Laudate, pueri, Dominum* de la Vulgate, et l'*In Exitu* jusqu'à *Non nobis, Domine, non nobis.* La seconde partie était réservée pour la fin du repas, après la manducation de l'agneau; elle comprenait les psaumes CXV à CXVIII selon l'hébreu; dans la Vulgate CXIII depuis *Non nobis, Domine;* CXIV, *Dilexi quoniam exaudiet Dominus;* CXV, *Credidi, propter quod locutus sum;* CXVI, *Laudate Dominum, omnes gentes;* CXVII, *Confitemini Domino.*

que tous se souvinssent que c'était là un pain de misère, on n'en mangeait qu'un morceau, entouré d'herbes et trempé dans le Charoseth. Puis venait le tour de l'agneau : coupé, distribué à chaque convive, il devait disparaître tout entier, et nul mets n'était plus servi.

Le père de famille versait alors une troisième coupe, « le calice de bénédiction[1], » celui-là probablement que le Christ changea en son sang divin. Dès qu'elle était bue, on entonnait les derniers hymnes de l'Hallel, où la reconnaissance éclate en transports de joie : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, c'est à ton nom qu'appartient la gloire, ô source de miséricorde et de vérité! Que les nations viennent nous dire maintenant : Où est votre Dieu? Notre Dieu, il est dans les cieux : ce qu'il veut, il le fait... Et que rendrai-je à Jéhovah pour tous ses bienfaits? j'élèverai cette coupe de salut et j'invoquerai son nom. Oui, Jéhovah, je suis ton esclave, ton esclave et le fils de ta servante. Tu as brisé mes chaînes, je veux t'offrir un sacrifice de louanges. » Et s'adressant au monde entier, Israël, dans une sainte ivresse, cherchait à l'entraîner vers son Dieu : « O vous tous, peuples, louez Jéhovah : nations, exaltez-le! Car son amour est puissant sur nous, et la vérité de Jéhovah demeure éternelle! Alleluia! » Une quatrième coupe passait alors de main en main et marquait la fin du repas.

---

[1] Voir, sur cette coupe de bénédiction, Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Mat., XXVI, 27.

Telle était la Pâque juive, lorsque Jésus la célébra pour la dernière fois[1]. Cette description sous les yeux, il nous sera facile de compléter le récit des évangélistes, d'en saisir les allusions et de comprendre la transformation du rite figuratif au plus saint de nos mystères.

II. LE FESTIN PASCAL.

Mat., xxvi, 17-25. — Marc., xiv, 12-21. — Luc., xvii, 7-18. — Joan., xiii, 1-22.

Le mercredi, Jésus n'avait paru ni dans le temple ni dans Jérusalem. Dès le matin du jeudi, les apôtres lui demandèrent en quel lieu ils mangeraient la pâque, car « on était au premier jour des azymes[2] ». Laissant de côté Judas, chargé ordinairement de la dépense, le Sauveur appela Pierre et Jean[3] : « Allez, leur dit-il, préparez tout ce qu'il faut. — Où voulez-vous que nous l'apprêtions? » demandèrent les disciples, car ils savaient Jérusalem pleine de périls.

Jésus répondit[4] : « Allez à la ville ; en y arrivant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, vous le suivrez, et entrant dans la maison où il ira

---

[1] Sur les détails de la Pâque, voir Mischna, *Tesachim*, et les commentaires de Maimonides.

[2] Mat., xxvi, 17.

[3] Luc., xxii, 8.

[4] Marc., xiv, 13-16; Mat., xxvi, 18.

vous direz au maître du logis : Voici ce que dit notre Maître[1] : Mon temps est proche; je viens faire la Pâque chez vous avec mes disciples. Où est le lieu[2] où je la dois manger? Et lui-même vous montrera une salle haute[3], grande, ornée de lits et disposée à l'avance. Préparez-y tout ce qu'il faudra. »

Pierre et Jean obéirent : aux portes de la ville, ils rencontrèrent un des hommes qui montaient l'eau puisée à la fontaine de Siloë, et suivant ses pas ils trouvèrent l'hôte indiqué. C'était quelque disciple inconnu des apôtres[4]. Le Sauveur, se voyant contraint à prévenir l'heure de la Pâque, l'avait averti de tenir sa demeure préparée.

Consacrée par le sacrifice eucharistique, cette

---

[1] La version syriaque et la version perse traduisent ainsi le mot ὁ διδάσκαλος.

[2] Κατάλυμα, « hospitium, » l'appartement réservé aux hôtes, correspond à l'hébreu מְלוֹן. La Vulgate le traduit dans S. Marc par : « Ubi est refectio mea? » « Où mangerai-je avec mes disciples? » et dans S. Luc par : « Ubi est diversorium? » « Diversorium : locus in quem, non habitandi, sed ad tempus, commorandi causa, divertimus. » (Forcellini, *Lexicon.*)

[3] Ἀνάγαιον (qui se présente habituellement sous la forme ἀνώγαιον ; ἄνω, γαῖα, chose élevée au-dessus de la terre) désigne l'étage supérieur d'une maison, et ne doit pas être confondu avec ὑπερῶον, עֲלִיָּה, la terrasse des habitations orientales.

[4] Tout le fait supposer, et l'assurance avec laquelle Jésus adresse son message, et le nom de Maître qu'il prend, et l'empressement de l'hôte à le satisfaire. Au temps de la Pâque, les maisons de Jérusalem cessaient pour ainsi dire d'être une propriété privée pour devenir celle de Jéhovah. Aussi, pendant la fête, l'hospitalité s'exerçait-elle gratuitement. (*Megilla*, 21, 1. — Friedlieb, *Archäologie der Leidensgeschichte*, p. 50.)

« salle haute » demeura chère à l'Église naissante dont elle fut le premier asile. Jésus ressuscité y retrouva ses disciples dans l'abattement; les apôtres s'y enfermèrent pour attendre l'Esprit-Saint, et quand saint Pierre eut été délivré par l'ange, il ne chercha pas ailleurs ses frères réunis et priant. Aujourd'hui un minaret indique au voyageur qui monte du sud vers Jérusalem l'emplacement du cénacle. Il domine sur une vaste salle[1] qui, transformée au moyen âge, est pourtant la même qu'au quatrième siècle vénérait saint Cyrille de Jérusalem, et que saint Épiphane désignait comme un des rares édifices épargnés lors de la dévastation de la ville.

Même au temps de Jésus et au jour de la Pâque, elle était loin d'avoir la magnificence dont la décore la fantaisie de nos artistes. Ce que nous savons des maisons juives nous fait imaginer une salle aux murs blancs, au centre une table basse, peinte de vives couleurs, dont un côté restait libre pour le service, tandis que les autres étaient garnis de lits. Telle était l'ordonnance du cénacle le soir où Jésus y entra. Les douze le suivaient[2], et prirent place autour de lui. Jean, couché à sa droite, n'avait qu'à renverser la tête pour reposer

---

[1] Elle a, d'après les mesures de Tobler (*Topographie von Jerusalem*, Zweites Buch, 99 ff.), cinquante pieds de long sur trente de large. On trouvera dans cet auteur (*loco citato*) les principaux témoignages de la tradition touchant le cénacle.

[2] Mat., XXVI, 20. Les apprêts terminés, Pierre et Jean étaient revenus auprès de leur Maître, car nous les voyons rentrer avec lui dans Jérusalem (Marc., XIV, 17).

sur le sein du Maître. Pierre était à côté du bien-aimé, et Judas non loin de Jésus [1].

L'heure était venue, et le cœur de Jésus en tressaillait de joie : « J'ai désiré d'un grand désir, dit-il, manger cette pâque avec vous avant que de souffrir [2]. » Toutefois, pour faire entendre aux apôtres que ce n'était point le rite figuratif qu'il souhaitait, mais l'accomplissement d'un sacrifice réel dans l'Eucharistie, il ajouta : « En vérité, je vous le dis : Je ne mangerai plus cette pâque jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu [3]. »

La coupe qui marquait le commencement du repas avait été préparée ; Jésus, la prenant des mains de ses disciples, prononça sur elle la bénédiction accoutumée [4], y trempa ses lèvres, comme le faisait tout père de famille, et la présenta aux apôtres : « Prenez, dit-il, partagez-la entre vous, car pour moi je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne. » Ce n'était plus de l'Eucharistie que Jésus

---

[1] Avant d'instituer l'Eucharistie, Jésus dit clairement à Judas : « C'est toi qui me trahiras » (Mat., XXVI, 25), et cependant nous voyons qu'après la communion les apôtres ignoraient encore qui devait commettre le crime (Luc., XXII, 23; Joan., XIII, 24, 25). Il faut donc croire que le Sauveur était près de Judas et l'avertit sans être entendu des autres convives.

[2] Luc., XXII, 15, 16. Ἐπιθυμίᾳ ἐπεθύμησα correspond à la tournure hébraïque : נִכְסֹף נִכְסַפְתִּי ; l'infinitif absolu donnant à la pensée plus de véhémence.

[3] Par delà la Pâque de la nouvelle alliance, Jésus contemplait déjà la grande Pâque du ciel, car il en parla aussitôt après.

[4] Luc., XXII, 17, 18.

parlait ici, mais de la béatitude céleste[1], et le fruit de la vigne qu'il ne devait plus boire que dans les cieux figurait la félicité pour laquelle le Psalmiste poussait cet ardent soupir : « Ah! que mon calice enivrant est exquis[2]! »

La pensée des pâques éternelles n'absorbait pas tant le Sauveur qu'il oubliât ceux qu'il laissait sur la terre : « Sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père[3], comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, » jusqu'à l'excès[4], et demanda à sa toute-puissance un prodige de charité qui ravît à jamais les cœurs. Les circonstances étaient solennelles; saint Jean se plaît à les rappeler : le festin pascal commençait[5], Satan était là, maître de Judas Iscarioth; au-dessus du cénacle, le ciel s'ouvrait pour Jésus; il y voyait « que tout lui était remis en main par son Père »; ce « tout » bienheureux de l'Église marqué du sceau des élus; « il

---

[1] « In regno Dei, in quo perfectum est paschale convivium et gaudium nunquam finiendum. » (Jansenius de Gand, *Concordia evangelica,* cap. CXXXI.)

[2] Ps., XXII, 5.

[3] Joan., XIII, 1-3.

[4] S. Jean Chrysostome, Théophylacte, Euthyme, etc.

[5] La leçon δείπνου γινομένου, adoptée par Tischendorf et Tregelles d'après les manuscrits du Sinaï et du Vatican, signifie que le repas commençait. Le texte reçu γενομένου, « cœnâ factâ » (Vulgate), ne peut être traduit par « après le repas »; nous voyons en effet que, le lavement des pieds terminé, Jésus se remit à table et continua le festin (Joan., XIII, 12). Ce participe aoriste doit donc être traduit ainsi : « Le repas était commencé, se poursuivait. » Dans plusieurs passages du Nouveau Testament, il a une signification semblable. Mat., XXVI, 6; Marc., VI, 2; Joan., XXI, 4.

savait qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu : » il n'avait plus qu'à donner aux hommes le gage suprême de son amour. Mais auparavant il voulut s'humilier devant eux, pour montrer par quel anéantissement il s'était incarné et s'allait donner en nourriture.

Au moment où le rite de la fête commandait aux convives de se purifier les mains[1], Jésus se levant de table, déposa ses vêtements[2], prit un linge et se ceignit les reins ; puis versant de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qui lui servait de ceinture[3].

Pierre, le premier, vit le Maître se courber devant lui[4] : « Quoi ! Seigneur, s'écria-t-il, vous me laveriez

---

[1] Joan., XIII, 4-20.

[2] Alla-t-il jusqu'à se dépouiller da sa tunique, et à ne garder, comme un vil esclave, qu'une ceinture autour des reins? Le texte sacré semble l'insinuer, car il dit que Jésus quitta ses vêtements (τὰ ἱμάτια, Joan., XIII, 4), et le Maître, selon son précepte, ne portait probablement qu'une tunique sous son manteau (Mat., X, 10).

[3] « Remarquez que Jésus fait tout lui-même : lui-même il pose ses habits ; il se met lui-même ce linge ; il verse l'eau lui-même dans ce bassin ; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu qui a tout fait par sa puissance ; de ces mains dont la seule imposition, le seul attouchement guérissait les malades et ressuscitait les morts ; de ces mêmes mains il versa de l'eau dans un bassin, il lava et essuya les pieds de ses disciples. » (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile :* LA CÈNE, Ire partie, VIIIe jour.)

[4] Il paraît peu naturel d'admettre que Jésus, avant de venir à S. Pierre, ait lavé les pieds d'autres apôtres, et que ceux-ci l'aient laissé faire sans résister. Ἤρξατο νίπτειν τοὺς πόδας τῶν μαθητῶν, ne signifie pas que Jésus commença par d'autres disciples que Pierre. Cela marque simplement que le Sauveur, en agissant ainsi,

les pieds! — Tu ne sais pas en ce moment ce que je veux faire, répondit le Sauveur, mais tu le sauras bientôt. » Et par là il laissait pressentir que cette ablution n'était qu'un symbole, l'image de la Rédemption qui lave en nous le péché; mais Pierre s'obstinait à ne voir que l'humiliation de son Maître : « Jamais, non jamais, dit-il, vous ne me laverez les pieds. »

Pour vaincre sa résistance, Jésus lui dit : « Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi. » Pierre comprit la menace, et tout entier à sa ferveur : « Seigneur, s'écria-t-il, non seulement les pieds, mais les mains et la tête. » Jésus, modérant le feu de l'apôtre : « Ceux qui sortent du bain, dit-il, n'ont besoin que de laver la poussière de leurs pieds, et ils sont purs de toute souillure. » Ainsi en était-il des apôtres : lavés des grands péchés, il ne leur restait avant la Cène qu'à ôter les moindres taches. Parmi eux néanmoins se trouvait un impur, et sans nommer Judas, Jésus l'avertit à mots couverts qu'il voyait son crime : « Vous êtes purs, mais non pas tous. » Toutefois le traître n'y prit garde, il laissa le Seigneur s'approcher, lui verser l'eau sur les pieds, les presser de ses mains, et il demeura impassible.

L'ablution achevée, Jésus reprit ses vêtements et s'étendit de nouveau sur le lit de repos : « Savez-vous, dit-il, ce que je viens de vous faire? Vous m'appelez Maître, Seigneur, et vous avez raison, car je le suis.

---

faisait une chose inattendue et inaccoutumée. Le οὖν du verset suivant reprend la suite du récit, et montre comment Jésus, mettant son dessein à exécution, vint d'abord au chef des apôtres.

Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. »

« Comme je vous ai fait, » disait le Seigneur, non pas « ce que j'ai fait ». C'est moins l'œuvre en effet qu'il importe de reproduire que l'abnégation de Jésus. Le lavement des pieds, symbole de sa mission, le montrait tel qu'il apparut sur la terre, dépouillé de gloire et revêtant la forme d'un serviteur pour purifier les hommes; se dévouer jusque-là est la loi que le Christ laissait aux apôtres; et vraiment, ajouta-t-il, j'ai le droit de la donner : « car le serviteur n'est pas au-dessus du maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Heureux serez-vous si vous comprenez ces choses, heureux si vous les faites ! »

Tous dans le collège apostolique ne devaient pas connaître ce bonheur. Jésus le répéta : tous n'étaient pas purs, et la parole de l'Écriture allait s'accomplir : « Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi. » En parlant ainsi, le Seigneur faisait allusion au crime d'Achitophel, le conseiller de David, qui ne craignit pas de tremper dans la révolte d'Absalom [1]; car ce sage d'Israël, avant de voir ses complots ruinés et de se pendre en désespéré, avait été comme Judas le commensal de son maître. Jésus rapporta ce fait aux apôtres de peur que la défection d'un des leurs n'ébranlât leur foi : « Dès maintenant, je vous l'annonce,

---

[1] II Reg., XV, 12, 31 ; XVI, 15, 20-23 ; XVII, 1-23 ; Psalm., XL.

dit-il, avant que la chose arrive, afin que vous connaissiez qui je suis quand elle s'accomplira. »

Jésus ne pouvait détourner son esprit de cette trahison. Songeant à la dignité que Judas possédait et violait, dignité si haute « que recevoir un des apôtres, c'était recevoir le Christ, recevoir le Père qui l'envoyait », « il se troubla en son esprit[1] » et resta silencieux un instant, comme hésitant à déchirer les voiles ; mais bientôt : « En vérité, en vérité, dit-il, un de vous me trahira, et il mange avec moi[2]. » Les disciples étonnés se regardèrent les uns les autres, ne sachant duquel il parlait, et dans leur tristesse chacun se mit à dire : « Sera-ce moi, Seigneur? » Judas se taisait. Jésus répondit : « C'est l'un des douze; il met la main au plat en même temps que moi. Celui-là me trahira. » Plusieurs disciples sans doute touchaient en ce moment le plat : le traître ne se trouva donc que vaguement désigné. Une fois de plus, le Maître l'avertissait, lui montrant l'abîme près de l'engloutir. « Le Fils de l'homme s'en va[3], dit-il, selon qu'il est écrit de lui, mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré! Il vaudrait mieux pour cet homme n'être jamais né. »

Épouvantés de ces menaces, les apôtres n'osaient

---

[1] Joan., XIII, 20, 21.

[2] Marc., XIV, 18.

[3] Ὑπάγει (Marc., XIV, 21) ne signifie pas seulement le départ de cette vie, comme le הֹלֵךְ hébreu (Gen., XV, 2; Jos., XXIII, 14, Psalm., XXXIX, 14), mais la soumission de Celui qui marchait volontairement à la mort.

plus interroger le Sauveur, et se demandaient entre eux de qui il parlait; mais nul ne songeait à Judas. Le traître répéta après les autres[1] : « Sera-ce moi, Maître ? — Tu l'as dit, repartit Jésus, c'est toi. »

Cette réponse, faite à voix basse, ne fut entendue que de Judas, et le laissa aussi impénétrable que jamais. Désormais rien ne pouvait plus le toucher, il était endurci au crime : et ce fut avec la certitude de voir son corps et son sang profanés que Jésus prit dans ses mains le pain de l'Eucharistie. Quand le Seigneur révéla à saint Paul les circonstances de la Cène, il lui rappela qu'elle eut lieu dans cette nuit funèbre, cette nuit de la trahison : « In qua nocte tradebatur, accepit panem[2]. »

III. INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE.

Mat., XXVI, 26-29. — Marc., XIV, 22-25. — Luc., XXII, 19-23. — Joan., XIII, 23-30.

Le repas touchait à sa fin[3]. « Comme ils mangeaient encore, Jésus prit un des pains azymes, et ayant rendu grâces, il le bénit. » Les rites du festin pascal exigeaient que tout pain fût brisé avant qu'on le mangeât. Jésus rompit donc celui qui était entre ses mains et en présenta les fragments aux apôtres : « Prenez, mangez,

---

[1] Mat., XXVI, 25.

[2] I Cor., XI, 23.

[3] Ἐσθιόντων αὐτῶν. (Mat., XXVI, 26; Marc., XIV, 22; I Cor., XI, 24.)

dit-il, ceci est[1] mon corps, livré, rompu pour vous[2], froissé, brisé sous les coups[3]. »

Un profond silence accueillit ces paroles, silence d'étonnement sans doute, mais aussi d'une foi humble et soumise, car tous gardaient le souvenir de la promesse faite au bord du lac : « Le pain que je vous don-

---

[1] Luc., XXII, 19. Les théologiens protestants ont longtemps objecté que le syriaque n'a pas de mot équivalent à notre verbe signifier, et que Jésus voulant dire : « Ceci représente mon corps, » a été obligé de se servir de cette expression inexacte : « Ceci est mon corps. » Le cardinal Wiseman a montré qu'au contraire aucune langue ne possède plus de termes pour exprimer l'idée de « représenter, figurer ». Il a dressé dans ses *Horæ Syriacæ*, § IV, une longue liste qui comprend quarante et un ou plutôt cinquante-quatre mots. Cette réponse est si péremptoire, que les protestants ont renoncé à l'objection, et elle a disparu de la septième édition de *l'Introduction* du docteur Horne. Du reste, la langue de Jésus était non le syriaque, mais l'araméen, et M. Drach a établi pour ce dialecte la même thèse que Mgr Wiseman pour le syriaque (*Inscription hébraïque*, 2e édition, Rome, p. 33).

[2] L'Évangile et l'Épître aux Corinthiens donnent à cette expression du Sauveur une forme diverse : « Livré pour vous », dit S. Luc, διδόμενον ; « mis en pièces », ajoute S. Paul, τὸ ὑπὲρ ὑμῶν θρυπτόμενον (leçon du manuscrit de Bèze), ou encore, d'après une variante conservée dans ce même manuscrit et dans ceux du Sinaï et d'Éphrem : κλώμενον, « rompu, brisé ».

[3] « On réduisait autrefois la victime et les gâteaux qu'on offrait à Dieu en petits morceaux, et c'était une marque de l'affliction et du sacrifice qu'on faisait au Seigneur. C'est en ce sens que la fraction du pain sacré, soit qu'on la fasse pour la distribution ou pour quelque autre raison mystique, fait partie du sacrifice en représentant Jésus-Christ sous les coups, et son corps rompu et percé : ce que les Grecs désignent encore par une cérémonie plus particulière, en perçant le pain consacré avec une espèce de lancette, et en récitant en même temps ces paroles de l'Évangile : « Un des « soldats perça son côté avec une lance, et le reste. » (Bossuet, *Explication des prières de la Messe*, XVII.)

nerai, ce sera ma chair pour la vie du monde. Ma chair est vraiment viande, et mon sang vraiment breuvage[1]. » Si Judas répéta secrètement les murmures des Capharnaïtes, il n'en fut pas ainsi des autres disciples; pour eux nul doute; la parole de Jésus n'était ni une figure vide de sens, ni une comparaison obscure; elle leur montrait sous les apparences du pain la chair de Dieu fait homme[2].

---

[1] Joan., VI, 52, 56.

[2] Depuis Zwingle (Bossuet, *Histoire des Variations,* liv. II), les théologiens protestants n'ont guère changé d'arguments. « Nous pouvons, disent-ils, entendre au sens figuré les paroles du Sauveur, parce que nous trouvons dans l'Écriture une foule de passages où le verbe *être* signifie représenter; » et ils accumulent textes sur textes. Mais pour interpréter deux passages l'un par l'autre, il faut qu'ils soient suffisamment semblables, c'est-à-dire que non seulement l'auteur ait employé les mêmes mots, mais qu'il ait eu la même intention. Cette sage règle d'interprétation a été formulée par les protestants eux-mêmes (Horne, Ernesti, Ammon). Le cardinal Wiseman, partant de ce principe, a montré qu'aucun des textes cités ne peut être mis en parallèle avec les paroles de l'institution eucharistique. Dans la plupart de ces passages, il s'agit d'expliquer un symbole ou une allégorie : « Les sept vaches sont sept années » (Gen., XLI, 26). « La pierre était le Christ » (I Cor., X, 4), etc., ou d'une simple métaphore : « Je suis la vigne; Je suis la porte... » Or, dans ces divers cas, le contexte suffit pour lever toute équivoque. — Réfutés sur ce point, les protestants ont voulu voir dans les termes dont se sert Jésus un emprunt fait au rituel de la Pâque juive, d'après lequel le père de famille, prenant un morceau de pain, disait : « Ceci est le pain de l'affliction que mangèrent nos pères, » et élevait de même l'agneau en disant : « Ceci est le corps de la Pâque ». Mais Maimonides nous apprend que ces formules ne furent en usage qu'après la dispersion des Juifs. Et d'ailleurs ces mots : « Ceci est le pain de l'affliction, » pris dans leur sens naturel, signifient non pas : « Ceci est la figure du pain, » mais : « Ceci est le genre de pain que man-

Les azymes rompus et changés au corps de Jésus reposaient sur un plat de la table[1]. Tous en prirent leur part, et dans cette communion, la première de toutes, il y eut à côté d'un sacrilège de chastes unions et de saints ravissements. « Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières..... enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité et sagesse dans l'amour de Jésus : Prenez, mangez; ceci est mon corps; dévorez, engloutissez, non un morceau, mais le tout[2]. »

---

gèrent nos pères au jour de l'affliction. » Quant à l'autre formule : « Ceci est le corps de l'agneau, » le protestant Schoettgen (*Horæ Hebraïcæ,* t. I, p. 227 et sq.) a montré que dans le syro-chaldaïque, le terme גוף, « corps », est une locution signifiant : « en réalité, en vérité, » analogue à notre pronom « lui-même, elle-même » ; et que par conséquent les mots דֵּה גוּפִי, « Ceci est mon corps », s'ils étaient un emprunt à la formule pascale : דֵּת גוּפָן שֶׁל פֶּסַח, signifieraient, contre l'intention et le désir des protestants : « Ceci est moi-même. »

[1] Les termes dont se servent les évangélistes : ἔδωκεν... λάβετε... φάγετε... semblent indiquer en effet que Jésus ne donna pas à chacun des apôtres le pain consacré, mais qu'il en déposa les fragments sur un plat qui passa de main en main.

[2] Bossuet, *Méditations sur les Évangiles :* LA CÈNE, Ire partie, XXIVe jour. « Qu'on ne dise point : l'esprit suffit; le corps est le moyen pour s'unir à l'esprit. C'est en se faisant chair que le Fils de l'homme est descendu jusqu'à nous; c'est par sa chair que nous devons le reprendre pour nous unir à son esprit, à sa divinité. » (*Ibid.*)

Jésus venait de se donner tout entier, et il le marqua en ajoutant, sans attendre la consécration de la coupe : « Faites ceci en mémoire de moi[1]. » Il lui restait néanmoins à présenter une plus complète expression de sa mort, en montrant après sa chair immolée son sang répandu. Voici comment il le fit :

Le repas était terminé; la troisième coupe[2], « le calice de bénédiction » qu'on buvait avant les derniers chants, venait d'être versée. Jésus la prit, la bénit, et la présentant aux apôtres : « Buvez-en tous, dit-il, ceci est mon sang, le sang du sacrifice qui consacre la nouvelle alliance, le sang qui sera répandu pour plusieurs en rémission des péchés[3], » paroles dont saint Luc resserre toute la substance : « Cette coupe est le nouveau testament dans mon sang qui sera versé pour vous[4]. »

Il y avait donc dans cette coupe un sang qui devait bientôt couler et consommer l'alliance nouvelle : plein de ces pensées, Jésus ne voyait que mort autour de lui et ne trouvait pour consacrer le vin du sacrifice que les paroles de Moïse scellant aussi dans le sang l'antique alliance[5]. Mais en même temps il offrait aux siens

---

[1] Luc., XXII, 19.

[2] Id., XXII, 20.

[3] Dans le texte grec, la répétition de l'article donne aux deux membres de la phrase une force qui défie toute traduction : Τοῦτο γάρ ἐστι τὸ αἷμά μου τὸ τῆς καινῆς τῆς διαθήκης, τὸ περὶ πολλῶν ἐκχυννόμενον εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν. (Mat., XXVI, 28.) La pensée du Sauveur se développe par une gradation dont chaque trait va à convaincre qu'il faut prendre les paroles dans leur sens littéral.

[4] Luc., XXII, 20.

[5] « Moïse, dit S. Paul, ayant récité devant le peuple les ordon-

dans ce calice une source de vie éternelle : « En vérité, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père[1]. Pour vous, toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi[2]. »

Comme Jésus achevait ces mots, il rencontra les yeux de Judas[3] : « Voici la main du traître, dit-il, qui est avec moi à la table! » Et maudissant le sacrilège, il répéta : « Le Fils de l'homme s'en va selon les décrets divins; mais malheur à celui qui le trahit! » A cet anathème, les apôtres frémirent, et se demandèrent de nouveau qui d'entre eux allait commettre le crime.

Or l'un d'eux, celui que Jésus aimait, s'étant penché sur le sein du Maître[4], cherchait à lire dans ses yeux. Pierre remarqua l'attitude familière de Jean et pensa

---

nances de la Loi, prit du sang des victimes avec de l'eau et en jeta sur le livre et sur tout le peuple, disant : « Ceci est le sang du Testament que Dieu a fait pour vous. » (Heb., IX, 19-20; Exod., XXIV, 8.) Le Sauveur n'ajoutait que deux mots aux paroles de Moïse : « Ce sang est *mien*... ce testament *nouveau*. »

[1] Mat., XXVI, 29. S. Luc rapporte des paroles semblables au commencement de la Cène (Luc., XXII, 18.) Il se peut qu'elles n'aient pas été prononcées deux fois par le Sauveur, et qu'ici, comme en d'autres circonstances, S. Matthieu ne donne pas la suite exacte des discours du Maître.

[2] I Cor., XI, 25.

[3] Luc., XXII, 21-23. Cette nouvelle dénonciation du crime de Judas est rapportée par S. Luc après la consécration du calice, et par conséquent doit être distinguée de la première dont parlent S. Matthieu et S. Marc. (Voir Bossuet, *Médit. sur l'Évangile* : LA CÈNE, LXVI[e] journée.)

[4] Joan., XIII, 23-30.

qu'il savait tout; d'un geste, d'un mot plutôt deviné qu'entendu : « Qui est-ce[1] ? » dit-il. Jean l'ignorait encore : « Maître, demanda-t-il, qui est-ce? » Jésus répondit : « Celui à qui je présenterai le morceau de pain trempé dans ce plat, » et l'ayant trempé, il le donna à Judas, fils de Simon, l'homme de Kérioth. « Avec le morceau de pain Satan entra en lui[2]. » « Ce que tu fais, lui dit Jésus, hâte-toi de le faire. » Les apôtres entendirent ces paroles, et comme Judas avait la bourse commune, ils crurent que Jésus lui disait : « Achète ce qu'il faut pour la fête ou donne aux pauvres quelque aumône. » Jean seul comprit ce qui se passait; il vit, aussitôt le pain reçu, le traître se lever et disparaître : « il était nuit, » ajoute-t-il. Judas venait d'entrer dans les ténèbres éternelles.

IV. PRÉDICTION DE LA CHUTE DE PIERRE.

Joan., XIII, 31-38. — Luc., XXII, 24-38.

Dès que Judas fut sorti[3], Jésus ne songeant plus qu'au salut du monde, à la gloire que Dieu devait tirer de cette trahison, se livra à un ravissement de joie :

---

[1] Ce verset présente des variantes assez nombreuses. La plus probable est celle que nous trouvons dans le manuscrit du Vatican : Νεύει τούτῳ..... καὶ λέγει αὐτῷ· Εἰπὲ τίς ἐστιν περὶ οὗ λέγει. Lachmann, Tregelles et Tischendorf l'ont adoptée.

[2] S. Jean répète ici ce que S. Luc avait dit de Judas vendant son maître aux princes des prêtres. (Luc., XXII, 3.)

[3] Joan., XIII, 31-35.

« Maintenant, dit-il, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui, et cette glorification ne tardera pas. »

Les apôtres, sans pénétrer entièrement le sens de ces paroles, virent qu'elles présageaient la mort du Maître, et en témoignèrent leur douleur, car Jésus les consola avec une tendresse vraiment maternelle : « Mes petits enfants, dit-il, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps. Vous me chercherez, et ce que j'ai dit aux Juifs, qu'ils ne pouvaient venir où je vais, je vous le dis aussi présentement[1]. Je vous donne un commandement nouveau[2], de vous aimer les uns les autres, de vous entr'aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés; en cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement. » Divin enseignement dont les apôtres connurent le prix quand, s'élevant au-dessus de la loi mosaïque, ils tinrent tous les hommes pour des frères, les aimèrent plus qu'eux-mêmes, et trouvèrent dans cette charité une paix et une joie inconnues jusqu'alors.

---

1 Ἄρτι est rejeté à dessein à la fin de la phrase : Je vous le dis maintenant; j'ai tardé autant que possible, mais je ne puis plus dissimuler cette dure nécessité.

2 Ce précepte est nouveau : 1° parce que si la Loi ordonnait d'aimer le prochain comme soi-même, Jésus ajoute cette circonstance importante, de l'aimer comme il l'a fait, c'est-à-dire non seulement comme soi-même, mais parfois jusqu'à l'abnégation de soi; 2° parce que les Juifs ne regardaient comme leur prochain que les fils d'Israël, tandis que les chrétiens doivent voir dans tous les hommes des frères; 3° parce que dans la Loi nouvelle l'amour est le grand principe d'action; dans la Loi ancienne, c'était la crainte.

Jésus se taisait, laissant les disciples goûter cette loi nouvelle; mais Pierre rompit bientôt le silence[1]. Dans ce qu'il venait d'entendre, une seule chose l'avait frappé, c'est que le Maître allait se séparer d'eux. Incapable de se contenir : « Seigneur, dit-il, où allez-vous? — Où je vais, répondit Jésus, tu ne peux me suivre maintenant, plus tard tu me suivras. » Ces paroles dévoilaient l'avenir à Pierre : sa chute à l'heure de la présomption; son dévouement, son martyre aux jours de l'humilité. Il ne les comprit pas : « Et pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant? reprit-il, je donnerai ma vie pour vous. — Tu donneras ta vie pour moi! repartit Jésus; en vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois. » Puis le Seigneur se tut de nouveau.

Cette prédiction humilia Pierre; il resta accablé et comme déchu du haut rang où l'avait élevé son Maître. Les apôtres l'entendirent ainsi, car ils se demandèrent aussitôt à qui écherrait la primauté dont Simon n'était plus digne[2]. La rivalité tourna en dispute, et à la table même où il venait de communier ses apôtres, Jésus dut intervenir pour réprimer leur ambition : « Les rois des nations, dit-il, commandent en maîtres, et ceux qui ont l'empire sur elles veulent être proclamés Bienfaiteurs[3]. Pour vous, ne faites pas de même :

---

[1] Joan., XIII, 36-38.

[2] Luc., II, 24-30.

[3] Ce titre était aux yeux des anciens une des plus flatteuses distinctions qui pût être accordée. (Hérodote, VIII, 85.) — Thucydide, I, 129, etc. Ptolémée III porta ce nom de Bienfaiteur : Evergète : Εὐεργέτης.

que le plus grand devienne le moindre, et que le premier soit le serviteur. Car lequel est le plus grand : celui qui est à table ou celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Mais moi j'ai été parmi vous comme le serviteur. »

L'allusion à l'humilité dont il venait de donner l'exemple ne touchait guère évidemment ces hommes charnels, car le Seigneur remit aussitôt devant leurs yeux les récompenses promises aux compagnons de ses épreuves. Un royaume leur était réservé : dans ce royaume il y aurait des festins où tous mangeraient et boiraient; il y aurait aussi des trônes, où, assis avec lui, ils jugeraient les douze tribus d'Israël.

Les apôtres recevaient ces assurances avec une joie silencieuse. Comme eux, Pierre écoutait, mais abattu par la prédiction du Maître. Jésus vit sa tristesse : « Simon, Simon, dit-il[1], Satan a demandé à vous cribler tous comme on crible le froment. Mais j'ai prié pour toi; que ta foi ne défaille pas. Et toi, à ton tour[2], confirme tes frères. » Le Seigneur n'épargnait rien pour relever le prince de ses apôtres : non content de prier pour lui d'une manière spéciale, il lui promettait une foi inébranlable, si constante qu'elle devait affermir ses frères et faire de lui l'organe infaillible de la vé-

---

[1] Luc., II, 31-38.

[2] L'interprétation de Maldonat nous paraît préférable à la traduction ordinaire : « Quand tu seras converti; » car elle s'ajuste mieux à la suite des idées, et d'ailleurs ἐπιστρεψάς, en plusieurs endroits de l'Écriture, a le sens que lui donne ici le savant Jésuite. (Ps., LXXXIV, 7; Joel., II, 14; Act., VII, 42.)

rité [1]. En retour de telles grâces, il ne lui demandait que de donner l'humilité pour fondement à une grandeur sans égale. Encore une fois Pierre ne comprit pas; il s'obstina dans sa présomption, vantant son courage, se déclarant sûr de lui-même : « Maître, je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort; » et Jésus encore une fois lui prédit sa chute : « Pierre, » dit-il, rappelant par ce nom symbolique la fermeté qu'il cherchait vainement en lui [2], « Pierre, aujourd'hui même le coq ne chantera point que tu n'aies dit trois fois que tu ne me connais pas. »

Mais le chef des apôtres n'était pas seul menacé; le troupeau allait être dispersé et privé de son pasteur. Jésus les en avertit : « Quand je vous envoyai sans sac, sans bourse, sans chaussures, dit-il, vous a-t-il manqué quelque chose? — Rien, Seigneur. — Mais maintenant, que celui qui a un sac ou une bourse les prenne, et que celui qui n'a rien vende tout, jusqu'à son vêtement, pour acheter une épée. Car je vous le dis, ce qu'Israël a prédit du Messie va s'accomplir en moi : Il sera mis au rang des scélérats [3]. »

Ce n'était là qu'un avertissement de se tenir prêts pour une lutte spirituelle; les apôtres soupçonnèrent

---

[1] Concilium Vaticanum, *Constitutio dogmatica de Ecclesia*, cap. IV.

[2] C'est le seul endroit de l'Évangile où nous voyions Jésus, qui avait donné à Simon le nom de Pierre, s'en servir pour l'appeler.

[3] Cette prédiction termine dans Isaïe la longue description des souffrances du Messie, chap. LIII, 12.

une allusion à quelque danger pressant : « Seigneur, dirent-ils, voyez, nous avons deux glaives ici. » Attristé de voir que ses disciples, comme toujours, entendaient mal sa pensée, Jésus écarta les glaives : « C'est assez, » dit-il, et rompant l'entretien, il ne songea plus qu'à rassurer les esprits.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES DERNIERS DISCOURS DE JÉSUS.

I. LE DISCOURS QUI SUIVIT LA CÈNE.

Joan., XIV. — Mat., XXVI, 30. — Marc., XIV, 26.

Le commun des premiers chrétiens ne connut probablement du festin pascal que ce que nous venons de raconter[1]; mais à la fin du premier siècle, Jean l'Évangéliste ajouta au témoignage de ses devanciers les instructions données après la Cène. Ces paroles étaient moins un discours qu'une suite d'entretiens de Jésus avec ses apôtres. Pour qu'elles n'offrissent aucune obscurité, il eût fallu tout reproduire, le geste, l'accent, le regard du Maître, qui achevaient souvent d'éclaircir sa pensée[2]. Outre que la plume ne peut rendre ainsi

---

[1] Il n'est guère douteux en effet que les trois synoptiques ne représentent la doctrine chrétienne, et en particulier la vie du Christ, telle que les premiers pasteurs la proposaient aux fidèles.

[2] Patrizi, *Commentarium in Joannem*, Proœmium.

la parole humaine, saint Jean avait un autre dessein. Attentif ici, comme dans tout son Évangile, à mettre en lumière la divinité du Christ, il n'a rappelé que les sentences du Maître qui allaient à établir ce dogme, négligeant mille accessoires que nous serions heureux de connaître, mais qui ne revenaient ni à son génie ni au but qu'il se proposait. Peut-être même ne trouvait-il dans sa mémoire les instructions divines que comme des peintures à demi effacées par le temps [1]: de nombreux détails, les traits moins importants avaient disparu ; il manquait au tableau le dessin général, par lequel tout s'unit et fait corps; mais dans cette confusion apparente, quelques grandes lignes se distinguaient sans

---

1 Nous ne faisons que traduire ici la pensée du savant professeur du collège Romain : «... Tali ratione sermones hosce ab eo referri, ut appareat ἄμεσως e memoriâ suâ depromere, quandoquidem, quum longius hi sermones excurrunt, tum abruptum in iis deprehenditur dicendi genus, iisdem sententiis sæpe repetitis, ac deficiente plerumque ordine ac serie discursus : id vero eum omnino prodit, qui humaniore elocutione destitutus, alicujus sermones a se auditos referre memoriter studet. » (Patrizi, *De Evangeliis*, lib. I, cap. IV, quæst. II, 9.) « Ipsa orationis forma ea est, ut in argumentis vel assumptio omnino desideretur, vel complexio, utque eorum quæ dicuntur connexum et consequentiam deesse facile existimes. » (Patrizi, *Commentarium in Joannem*, Proœmium.) — « S. Joannes non potuisset tot ac tantos Magistri sermones, adeo præsertim inter se similes, per tot annos memoria retinere : eum autem ea colloquia, quando proferebantur, scripto consignasse a moribus apostolorum abhorret ; neque memoriæ defectum supplevisse quoad singula vocabula divinam inspirationem credi debet, quum communis sententia teneat inspirationem conceptus quidem sacris scriptoribus suppeditare, non vero semper singularia verba quibus conceptus enuncientur. » (Corluy, *Commentarius in Evangelium S. Joannis*, p. 15 ; editio altera.)

peine et certaines paroles du Christ demeuraient en relief : le disciple bien-aimé les a léguées à l'Église telles qu'il les méditait depuis la mort du Maître, plus saisissantes dans leur isolement, et offrant au regard « des profondeurs à faire trembler [1] ».

Le premier de ces entretiens eut lieu dans le cénacle [2]. Le Seigneur, dont l'objet était de préparer ses apôtres aux événements qui allaient suivre, leur commanda de ne pas se troubler, de croire en Dieu, de croire en lui, car il ne les quittait que pour leur préparer une des nombreuses demeures qui se trouvent dans la maison du Père. « S'il n'en était pas ainsi, ajouta-t-il, je vous l'aurais dit [3], car je vais vous préparer la place. Et quand je m'en serai allé [4] et que je vous aurai préparé la place,

---

[1] Bossuet, *Méditations sur l'Évangile :* LA CÈNE, LXVII[e] journée.

[2] Joan., XIV, 1-17.

[3] Ἐν τῇ οἰκίᾳ τοῦ πατρός μου μοναὶ πολλαί εἰσιν· εἰ δὲ μή, εἶπον ἂν ὑμῖν· ὅτι πορεύομαι ἑτοιμάσαι τόπον ὑμῖν. (Joan., XIV, 2.) La conjonction ὅτι, supprimée dans le texte reçu doit être rétablie, car nous la trouvons dans les plus anciens manuscrits et la plupart des versions. Elle rattache les mots qui suivent, non au membre de phrase précédent εἶπον ἂν ὑμῖν, mais à μοναὶ πολλαί εἰσιν : « Il y a de nombreuses demeures, et je vais y préparer vos places. » Les mots εἰ δὲ μή, εἶπον ἂν ὑμῖν forment donc une parenthèse : « S'il en était autrement, je vous le dirais. » « Avec tant de bonté, avec tant d'amour, vous cacherais-je votre sort? » (Bossuet, *Méditations :* LA CÈNE, LXXVIII[e] jour.) Vouloir, comme Grotius, Maldonat et d'autres, joindre ὅτι πορεύομαι à εἶπον ἂν ὑμῖν : « Je vous aurais dit que je vais vous préparer une place, » c'est altérer le sens, et introduire dans le texte des difficultés inextricables.

[4] Ἐάν et non ὅταν. Jésus ne fixe pas le temps de ce retour; la seule chose qu'il importe de savoir, c'est que le Maître ne s'éloigne que pour préparer nos demeures et revenir ensuite. Cette promesse

je reviendrai et je vous retirerai à moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi. Or vous savez où je vais, et vous savez la route [1]. »

« Seigneur, dit Thomas, nous ne savons pas où vous allez, comment saurions-nous la route? »

Jésus lui répondit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père, mais déjà même vous le connaissez et vous l'avez vu [2]. »

« Seigneur, reprit naïvement Philippe, montrez-nous votre Père, et il nous suffit. » Que demandait cet apôtre plein de rêves judaïques? Quelque apparition, l'escabeau des pieds de Jéhovah étincelant des feux du saphir, une vision de feu qui couronnât leurs fronts comme celui de Moïse [3]. Depuis trois ans qu'il suivait les pas du Fils de Dieu, Philippe n'avait pas encore

---

a eu son effet au jour de la Résurrection et dans les apparitions qui suivirent ; elle s'accomplit encore tous les jours par ces visites intimes où le Sauveur revient, dans le secret des âmes, les éprouver, les épurer et les combler de grâces.

[1] Καὶ ὅπου ἐγὼ ὑπάγω οἴδατε, καὶ τὴν ὁδὸν οἴδατε (leçon du manuscrit Alexandrin et de celui de Bèze). Cette répétition si vive du verbe οἴδατε est bien naturelle dans un moment où Jésus veut réveiller l'esprit des apôtres et les élever à un monde supérieur; aussi la trouvons-nous dans la Vulgate et la Peschito.

[2] Απ' ἄρτι γινώσκετε. « Sed abhinc nostis (Tertullien). » « Dès maintenant vous commencez à le connaître, » par la foi qui est dans vos cœurs. Le grec, la version syriaque et la version arabe donnent ce présent γινώσκετε, qui montre les apôtres connaissant déjà le Père. C'est l'intention de marquer que cette connaissance s'étendra aussi dans l'avenir, qui a porté l'auteur de la Vulgate à traduire par le futur « cognoscetis ».

[3] Exod., XXIV, 9-10; XXXIV, 29.

compris que le Christ était un avec son Père. Cet aveuglement fit jeter au Seigneur un cri de tristesse : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas encore! Philippe, qui me voit, voit mon Père; » et il montra ses paroles et ses actes si manifestement divins, qu'ils révélaient en lui la présence du Tout-Puissant.

Puis, s'adressant à tous, il leur promit qu'il ne les laisserait pas orphelins[1], qu'il reviendrait à eux, et par le Père leur donnerait l'Esprit-Saint comme aide[2]. Cet Esprit de vérité devait à jamais demeurer en eux, et leur communiquer une telle puissance qu'ils feraient les mêmes œuvres que le Maître, de plus grandes encore[3], et que tout ce qu'ils demanderaient en son

---

[1] Joan., XIV, 18-21.

[2] Παρακλήτον. Ce mot n'est employé que par S. Jean, une fois dans sa première Épître, en parlant de Jésus (II, 1), et quatre fois dans le récit de la Cène, en parlant du Saint-Esprit. Trois significations lui ont été données : 1° Origène le traduit par Consolateur : Παραμυθητής, et son sentiment est adopté par de nombreux Pères grecs; mais ce sens trop restreint ne peut s'appliquer au passage de l'Épître de S. Jean, où la Vulgate traduit avec raison παράκλητος par « advocatum ». 2° Theodore de Mopsueste propose une autre interprétation, celle « d'instituteur, de maître »; mais rien ne justifie son hypothèse. 3° La signification probable est celle « d'avocat, d'assistant, d'aide », qu'ont acceptée les premiers Pères latins et que nous trouvons dans Démosthènes et dans Philon. Les rabbins, qui ont fait passer ce mot dans leur dialecte, פַּרְקְלִיטָא, « Peraklita, » l'entendent également ainsi. Nous le prendrons, non dans le sens étroit d'avocat, de défenseur en justice, mais dans celui d'aide, de soutien, qui convient également à l'Esprit-Saint et à Jésus-Christ.

[3] Ce qui doit rendre ces œuvres si grandes qu'elles surpasseront celles de Jésus, c'est moins le nombre des prodiges que les effets

nom leur serait accordé. Il leur promit encore qu'après sa résurrection ils vivraient comme lui d'une vie divine : « Je vis et vous vivrez. En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. » L'unique condition pour recevoir ces grâces était d'observer les commandements du Seigneur, et par là de lui témoigner son amour : « Car celui qui m'aime, dit Jésus, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai moi-même, et je me manifesterai à lui[1]. »

Ici l'un des douze interrompit encore le Seigneur : c'était Judas, non l'homme de Kérioth, mais Judas Lebbée, le cousin de Jésus : « Maître, dit-il, qu'est-il donc arrivé de nouveau[2]? D'où vient que vous vous découvrirez à nous et non pas au monde? » Il est évident qu'une grandeur destituée de l'appareil qui frappe les sens ne remplissait point l'idée que Judas avait conçue du Messie; il lui fallait un Sauveur glorieux, juge des nations, roi et conquérant, dont l'empire éclatât aux

---

merveilleux qui suivront. Après les trois ans de son ministère évangélique, Jésus ne voyait autour de lui que quelques disciples; le cénacle, après sa mort, n'en réunissait que cent vingt (Act., I, 15.) Pierre, au contraire, en deux prédications, conquerra huit mille âmes au royaume des cieux (Act., II, 41 ; IV, 4); Paul renouvellera la face du monde, et les triomphes des apôtres se multiplieront jusqu'à ce que toutes les nations aient courbé le front devant le Christ.

[1] Joan., XIV, 22-24.

[2] Κύριε, καὶ τί γέγονεν; « Maître, qu'est-il donc arrivé? » Ce καί est dans le manuscrit du Sinaï et a été adopté par Tischendorf. Placé devant l'interrogation, il exprime l'étonnement de ce qui vient d'être dit. (Hartung, *Lehre von den Partikeln der Griechischen Sprache*, I, 146.)

veux du monde. Jésus ne s'arrêta point à détruire ces illusions, mais poursuivant sa pensée : « Si quelqu'un m'aime, dit-il, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Cette habitation de Dieu au milieu de son peuple était un des prodiges qui devaient marquer la venue du Messie. Les Juifs attendaient ce signe, et, en place de la nuée qui si longtemps avait ombragé le lieu saint, ils espéraient voir Jéhovah lui-même, apparaissant dans sa splendeur, résider parmi eux, selon la promesse de Moïse[1]. Jésus, rendant à cet oracle son véritable sens, révélait que Dieu ne demeure ainsi que dans le cœur de ceux qui l'aiment et méritent par leur fidélité qu'il se découvre à eux.

Le Maître n'espérait pas que ses apôtres comprissent alors de si hautes vérités; aussi ajouta-t-il : « Je vous ai dit ces choses pendant que j'étais parmi vous; mais le Saint-Esprit consolateur que mon Père vous enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de toutes les choses que je vous ai dites[2]. »

Il ne restait plus au Sauveur qu'à se séparer des siens, et il le fit par cet adieu[3]. « Je vous laisse ma paix. Je

---

[1] Exod., XXV, 8; XXIX, 45; Lev., XXXI, 11.

[2] Ὑπομνήσει ὑμᾶς πάντα ἃ εἶπον ὑμῖν. (Joan., XIV, 26.) Ἃ εἶπον ne tombe pas sur ὑπομνήσει. Le Saint-Esprit donnera une netteté parfaite aux paroles dont vous n'aurez saisi le sens qu'imparfaitement; il vous rappellera, vous suggérera même, « suggeret » (Vulgate), par une inspiration divine, ce qui ne sera plus en vous qu'un souvenir presque effacé. (Joan., II, 22; XII, 16.)

[3] Joan., XIV, 27-31.

ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne rien. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, mais c'est pour revenir vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi » et que je vais retrouver en lui une puissance divine pour assurer votre triomphe. « Et maintenant, je vous le dis avant que cela arrive, afin que vous le croyiez lorsqu'il arrivera. Je n'ai plus guère de temps pour vous parler, car le prince de ce monde approche. »

C'était Judas que le Seigneur dénonçait ainsi. Il le voyait, possédé de Satan, s'avancer vers le cénacle[1] : « Il vient, s'écria-t-il, le prince de ce monde, et cependant il n'a aucun droit sur moi ! Mais il le faut, afin que le monde sache que j'aime mon Père et que je fais ce qu'il me commande. » Et se levant : « Allons, dit-il aux apôtres, levez-vous, sortons d'ici. » Les derniers hymnes de l'Hallel furent chantés, et Jésus, suivi de ses disciples, marcha vers les portes de la ville.

---

[1] Il y a tout lieu de croire en effet que Judas y chercha le Sauveur avant de conduire sa troupe armée vers Gethsémani.

II. LES DISCOURS DE JÉSUS SUR LA ROUTE DE GETHSÉMANI.

Joan., XV, XVI. — Mat., XXVI, 31-35. — Marc., XIV, 27-31.

Jésus se rendait au jardin de Gethsémani, où il avait accoutumé de prier. Partant du cénacle et de la partie méridionale de Sion, il dut prendre le chemin le plus court vers le mont des Oliviers, et sortir par une des portes ouvertes au sud de la ville[1], pour remonter ensuite la vallée du Cédron. Sur cette route, près des fontaines de la Vierge et de Siloë, le penchant de la colline d'Ophel est couvert de jardins; c'est là qu'il faut chercher les vignes dont la vue inspira au Sauveur son dernier discours[2].

---

[1] Le cénacle étant proche des remparts qui dominaient sur la vallée d'Hinnom, tout porte à croire que Jésus, au lieu de traverser Jérusalem encombrée de pèlerins, et de descendre dans la basse ville pour gagner ensuite la porte Saint-Étienne, sortit par une porte du sud et suivit le chemin qui, longeant la vallée de Josaphat, la franchit sur le pont placé en face de la tombe d'Absalom. Les traditions indiquent d'ailleurs cette route comme celle par où Jésus captif fut ramené de Gethsémani au palais d'Anne, situé près du cénacle.

[2] Vouloir que la coupe eucharistique ait suggéré à Jésus cette comparaison de la vigne, et prétendre que ces derniers discours furent prononcés dans le cénacle, c'est enlever tout sens aux mots : « Levez-vous, sortons d'ici ; » c'est aussi méconnaître le rapport évident qui existe entre les paroles que, selon les synoptiques, Jésus adressa aux apôtres sur la route de Gethsémani, et la dernière conversation que rapporte S. Jean (Mat., XXVI, 30-35; Marc., XIV, 27-31; Joan., XVI, 32). Les partisans de cette opinion

En s'éloignant des portes Jésus retrouvait le silence et la solitude ; il s'arrêta sur la voie de l'agonie, en face des vignobles auxquels il aimait à comparer le royaume des cieux[1]. En cette saison, la vigne était parée de ses pampres ; ses rameaux, déjà deux fois émondés[2], gisaient à terre, les uns secs, amassés pour le feu, les autres gardant encore quelques restes de verdeur. La lune haute dans le ciel[3], tout au moins les feux allumés à l'approche de la moisson[4], éclairaient la campagne. Jésus, apercevant le vignoble, dit à ses disciples :

« Je suis la vraie vigne, mon Père est le vigneron... vous êtes les branches... Demeurez en moi, et moi en

---

s'appuient sur le premier verset du chapitre XVIII de S. Jean : Ταῦτα εἰπὼν, ἐξῆλθεν πέραν τοῦ χειμάῤῥου τοῦ Κέδρου. Mais ces mots ne signifient pas nécessairement que Jésus sortit à ce moment du cénacle. Ἐξῆλθεν peut se rapporter à πέραν τοῦ χειμάῤῥου, et marquer qu'il ne franchit le Cédron qu'après avoir fait sa prière. Cette interprétation est moins forcée que si l'on entend ces paroles : « Levez-vous, sortons d'ici, » dans le sens qu'ils se levèrent, mais ne sortirent pas du cénacle.

[1] Mat., XXI, 33 ; Marc., XII, 1, etc.

[2] La taille générale des vignes avait lieu à la fin de l'automne (Robinson, *Biblical Researches*, II, 80) ; mais, en mars et en avril, on retranchait les rameaux stériles : « Quum vitis tempore Martii primos produxerit botros, id ligni quod vacuum est a fructu resecant... Ex palmite vitis in Martio relicto, mense Aprili novus repullulat surculus, suos quoque ferens fructus, qui tamen et ipse truncatur. » (*Exacta Descriptio terræ sanctæ*, Brocardo auctore, p. 332. Comp. Gottlieb Buhle, *Calendarium Palestinæ œconomicum.*)

[3] Ce fut vers onze heures du soir que Jésus prit la route du mont des Oliviers. Or, comme on célébrait toujours la Pâque au quatorzième jour de Nisan, la lune devait être dans son plein, et briller presque toute la nuit. (Greswell, *Dissertations*, III, 192.)

[4] Exod., XXII, 6.

vous. Comme la branche ne peut porter de fruits qu'attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi[1]. »

Développant cette comparaison, Jésus montra « le bois stérile coupé, jeté hors du vignoble, mis en tas pour le feu et y brûlant éternellement[2] ». Quant à « la branche chargée de fruits », le céleste vigneron l'émonde, y tranche dans le vif, « la purifie », enlève jusqu'à la fleur, quand par son excès elle épuise la plante et consume le suc destiné aux fruits[3]. Jésus conjura les apôtres de rester unis au cep divin et leur en donna de pressants motifs : la gloire qui reviendrait à son Père, l'assurance que toute prière faite dans cette union serait exaucée, la joie qu'ils goûteraient à aimer leur Sauveur. Il leur demanda aussi de s'aimer entre eux, et, à son exemple, jusqu'à mourir l'un pour l'autre. C'était là « son commandement » par excellence, car « personne ne peut avoir de plus grand amour que de donner sa vie pour sauver ses amis » ; et en le publiant le Sauveur déclara qu'il révélait aux siens tout ce qu'il avait appris de son Père ; qu'il les traitait non plus en serviteurs, mais en amis, en élus de Dieu, placés dans sa vigne pour croître et porter des fruits éternels[4].

---

[1] Joan., XV, 1-17.

[2] Ces flammes de l'enfer sont sous le regard de Jésus ; il en parle au temps présent : καίεται.

[3] Les fruits que cherche le Père céleste sont ceux que porte l'âme unie à Jésus-Christ, régénérée et comme greffée sur lui (σύμφυτοι, Rom., VI, 5), élevée jusqu'à cette perfection qui fait de ses actes autant de fruits divins.

[4] Ἵνα ὑπάγητε... signifie le développement incessant de la vie

Toutefois, si les chrétiens doivent aimer tous les hommes comme leurs frères, c'est sans espoir de retour, car ils seront à jamais haïs des mondains[1]. Jésus découvrit aux apôtres que cette haine, inexcusable depuis sa venue[2], atteindrait tous ceux qui porteraient son nom, et poursuivrait en eux son Père et lui-même : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui, mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, pour cela le monde[3] vous hait. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : le serviteur n'est pas plus que son maître ; comme ils m'ont poursuivi, ils vous poursuivront, et ils garderont votre parole, » ajouta-t-il tristement, « comme ils ont gardé la mienne. »

Après les avoir ainsi prémunis contre les persécu-

---

spirituelle. — Ἵνα ὑπάγητε... ἵνα ὅ τι ἂν αἰτήσητε... δῷ. Les deux ἵνα sont parallèles, et ont le même sens : J'ai tout disposé en vous pour qu'en croissant vous portiez des fruits éternels, et que vos prières, qui solliciteront et feront naître ces fruits, soient toujours exaucées. La grâce vient la première, elle excite l'âme à prier, et la prière attirant de nouvelles grâces, l'âme monte de vertus en vertus.

[1] Joan., xv, 18-27.

[2] Dans sa charité sans bornes, Jésus cherche alors, comme il le fera sur la croix, à atténuer le crime de ses persécuteurs, car il rappelle qu'ils agissent en aveugles, « ignorant celui qui l'a envoyé » (Joan., xv, 21). Mais il est contraint d'avouer que depuis sa venue et après ses miracles, leur incrédulité n'a plus d'excuse. Ils haïssaient en lui Dieu le Père, et, selon l'oracle du Psalmiste (Ps., xxiv, 19), « ils le haïssaient sans cause ».

[3] Le monde! Jésus le poursuit sans relâche; six fois dans ces deux versets, le mot κόσμος revient sur ses lèvres.

tions, Jésus leur en exposa la violence[1] : la haine de religion, la plus implacable de toutes, s'acharnant à les exterminer, les synagogues fermées devant eux, chacun croyant offrir à Dieu, par leur perte, un sacrifice agréable[2], et ces excès commis avec l'aveuglement du fanatisme : « Je vous ai dit ces choses, conclut le Maître, afin que, l'heure étant venue, vous vous souveniez que je vous ai avertis. Si dès le commencement je ne vous l'ai point dit, c'est qu'alors j'étais encore avec vous. Mais maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé. »

Ce n'était pas la première fois que Jésus annonçait aux siens des persécutions[3], mais jamais encore il ne leur avait découvert que le monde entier se déchaînerait contre eux ; que non seulement les gentils, mais les fils d'Israël les auraient en exécration, et que ce serait un acte de religion de les mettre à mort. Ils demeurèrent si troublés de ces prédictions, que le Seigneur tourna son discours à les consoler.

« Je m'en vais, reprit-il[4], et personne de vous ne me demande où je vais ; mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse remplit votre cœur. Et cependant,

---

[1] Joan., XVI, 1-4.

[2] Λατρεία : un sacrifice. Les versions syriaque, arabe et perse traduisent ainsi cette expression, et d'ailleurs le mot προσφέρειν qui l'accompagne, s'applique toujours à l'offrande d'une victime (Mat., V, 23 ; VIII, 4 ; Act., VII, 42 ; Hebr., V, 1). « Omnis effundens sanguinem improborum, æqualis est illi qui sacrificium facit. » (*Bamidbar-rabba,* fol. 239, 1.)

[3] Mat., V, 10 ; X, 16, 21, 28.

[4] Joan., XVI, 5-11.

en vérité, je vous le dis, il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Et il expliqua la mission de cet Esprit divin, qui allait « à convaincre le monde de péché pour n'avoir point cru à Jésus » ; « à établir la justice » de ce même Jésus « qui remontait vers son Père » pour y retrouver une gloire « que l'œil de l'homme ne soupçonne pas[1] » ; « à confirmer le jugement du monde déjà condamné dans Satan son prince. »

« J'ai encore bien des choses à vous dire, ajouta le Seigneur[2], mais vous ne pouvez pas encore les porter. Quand donc cet Esprit de vérité sera venu, il vous apprendra toute vérité[3], car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous dira ce qu'il aura ouï, et vous annoncera les choses futures. Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est à moi ; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prend du mien[4],

---

[1] Cette explication, donnée par S. Jean Chrysostome et son école, Maldonat, Lucas de Bruges, etc., nous paraît préférable à toutes celles qui ont été proposées, et qu'on peut voir résumées dans le père Corluy : *Commentarium in Evangelium Joannis,* in loco.

[2] Joan., XVI, 12-16.

[3] Littéralement : « Il vous guidera dans toute la vérité. » Ὁδηγήσει ὑμᾶς εἰς πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν. Les apôtres possédaient déjà « toute vérité » dans la parole de Jésus, mais ils avaient besoin que l'Esprit-Saint les guidât pas à pas dans ces régions surnaturelles que le Maître leur avait dévoilées.

[4] Ἐκ τοῦ ἐμοῦ λαμβάνει, et non comme au verset précédent : λήψεται (leçon adoptée par Tischendorf). Ce présent, où est suggérée l'immutabilité des actes divins, indique que Jésus n'a plus en vue l'opération temporelle et finie du Saint-Esprit répandant

et vous annoncera ce qu'il en aura pris. » Paroles qui, révélant la vie intime de Dieu, mettent sous nos yeux tout l'ordre de la Trinité, la distinction des personnes et leurs communications intérieures[1].

Jésus ne s'étendit pas sur de si hautes vérités, il se contenta d'en dévoiler quelques lueurs, et mit fin à ce long entretien en rappelant que les temps étaient proches aussi bien de l'épreuve que de la consolation : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon père. »

A ce moment sans doute, il reprit sa marche vers Gethsémani. Les apôtres suivaient, occupés des paroles qu'ils venaient d'entendre : « Que veut-il dire ? murmuraient-ils entre eux[2] : encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me verrez ; et, parce que je m'en retourne à mon Père. » Ce « peu de temps » offusquait leur esprit ; comment prévoir en effet que la croix de Jésus allait être son triomphe ? Las de chercher ils se rapprochèrent de leur Maître pour l'interroger : mais il les prévint. « Vous vous demandez, dit-il, ce que veut dire : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, je vous le dis, vous

---

au dehors de la Trinité ce qu'il reçoit du Verbe, mais les relations essentielles qui l'unissent aux deux autres personnes ; de là aussi les présents : ὅσα ἔχει... ἐμά ἐστιν.

[1] Le père Corluy, dans son commentaire de S. Jean, a savamment exposé les conclusions que la théologie tire de ces discours de Jésus.

[2] Joan., XVI, 17-22.

gémirez, et vous pleurerez, vous autres, et le monde se réjouira; vous serez tristes, mais votre tristesse sera changée en joie. La femme, pendant qu'elle enfante, a de la douleur, parce que son heure est venue, mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, parce qu'elle a mis un homme au monde. Et vous aussi, vous avez de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. » Puis décrivant cette joie qui devait suivre sa résurrection, il la montra si parfaite qu'il semble parler moins d'hommes vivant sur la terre que de bienheureux dans le ciel. « En ce jour-là, dit-il [1], vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez, et vous recevrez, afin que votre joie s'accomplisse. » Cette prière au nom de Jésus, impossible avant sa glorification, était une des grâces réservées aux chrétiens sous le règne de l'Esprit-Saint, et devait combler leur joie en leur donnant tout pouvoir sur le cœur de Dieu.

Après avoir dit aux apôtres ce que signifiait cette parole : « Ne plus voir Jésus et peu après le revoir, » le Seigneur s'expliqua sur « le retour à son Père [2] ». « Jusqu'ici, dit-il, je vous ai parlé à l'aide de figures et en paraboles. Voici que je ne vous dirai plus rien de la sorte; mais je vous parlerai ouvertement de mon

---

[1] Joan., XVI, 23, 24.
[2] Id., XVI, 25-32.

Père. » Il le fit en répétant ce qu'il avait tant de fois enseigné, que, venu comme homme sur la terre, il était demeuré comme Dieu dans le sein du Père, et que, sorti de lui, il n'en pouvait rester plus longtemps séparé. Jésus ressuscitant allait reprendre la gloire qui lui est essentielle, et y attirer l'humanité, rétablie par lui dans la grâce de Dieu. Cette réconciliation serait si complète qu'il n'aurait plus besoin de prier son Père pour eux : le Père de lui-même les aimait, parce qu'ils aimaient le Christ et croyaient « qu'il était sorti de Dieu ». « Je suis sorti de mon Père, conclut Jésus, et je suis venu au monde; maintenant je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père. »

Si les disciples ne comprirent qu'imparfaitement[1] ces paroles, néanmoins leur joie fut vive de voir le Maître louer leur foi. Ils crurent le temps venu où toute vérité se manifesterait d'elle-même. « C'est à cette heure, dirent-ils, que vous parlez à découvert, et il n'y a point de proverbes dans vos discours. Nous connaissons maintenant que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge, c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. — Oui, vous croyez maintenant[2], » repartit tristement Jésus, voyant tout ce qu'il avait fallu pour éveiller en eux une étincelle de

---

[1] « Usque adeo non intelligunt, ut nec saltem se non intelligere intelligant. Parvuli enim erant. » (S. Augustin, *in loco.*)

[2] La forme interrogative adoptée par quelques interprètes donne à ces mots un sens ironique qui ne convient pas ici, puisque dans la prière qui suit immédiatement le Sauveur rend hommage à la foi de ses apôtres.

foi à ce dernier moment; « mais le temps va venir, et il est venu, que vous serez dispersés chacun dans vos demeures, et que vous me laisserez seul. » En disant ces mots, les regards de Jésus s'élevèrent aux cieux : « Seul, reprit-il, non je ne le serai pas, car mon Père est avec moi[1]. »

Cette prédiction, que saint Jean indique d'un mot, est rapportée avec de plus longs détails par d'autres témoins. C'était sur la route de Gethsémani, dit saint Matthieu[2]; Jésus adressa ces paroles aux disciples qui le suivaient : « Je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale et de chute, car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées[3]. Mais après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée. »

Pierre, oublieux déjà du reniement que le Maître lui avait prédit : « Quand même tous, s'écria-t-il, seraient scandalisés de vous, moi je ne le serai jamais[4]. » Une dernière fois Jésus l'avertit de se garder de la présomption : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, cette nuit même, avant le deuxième chant du coq, tu m'auras renié trois fois. » Pierre, loin de s'humilier, continua de protester[5] et de démentir la Vérité même. « Quand

---

[1] Joan., XVI, 32.

[2] Mat., XXVI, 31-35; Marc., XIV, 27-31.

[3] Zach., XIII, 7. La citation du prophète Zacharie est empruntée à la version des Septante : seul le mot πατάξω est substitué dans l'Évangile à l'impératif πατάξον. Stier a bien montré le caractère messianique de cette prophétie. (*Reden Jesu,* VI, 176.)

[4] Mat., XXVI, 33-35; Marc., XIV, 29-31.

[5] Ἐκπερισσῶς ἐλάλει. (Marc., XIV, 31.) L'imparfait ἐλάλει marque

il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas. » Tous les apôtres, entraînés par son exemple, répétaient ces paroles. Voyant que rien n'ébranlerait leur confiance, Jésus voulut du moins les prémunir contre le découragement où les jetterait l'expérience de leur propre faiblesse, et les conjura, si délaissés qu'ils parussent, d'espérer toujours en lui : « Je vous ai dit ces choses afin que vous trouviez la paix en moi. Dans ce monde vous aurez de l'affliction; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde[1] ! »

III. LA PRIÈRE DE JÉSUS.

Joan., XVII.

Jésus et les apôtres étaient arrivés près du pont inférieur, sur lequel la route de Gethsémani traverse le Cédron[2]. Ce fut là qu'eut lieu l'entretien que nous venons de rapporter, car nous voyons Jésus, après la prière qui suivit, franchir aussitôt le torrent[3]. A ce

---

la persistance avec laquelle Pierre répète les mêmes paroles et multiplie les protestations. Cette obstination à écarter de lui un soupçon que les paroles de Jésus faisaient peser sur tous : πάντες ὑμεῖς σκανδαλισθήσεσθε indique bien que ce n'était pas la première fois que Jésus l'avertissait, et que déjà, pendant la Cène, comme le racontent S. Luc (XXII, 31-34) et S. Jean (XIII, 38), il l'avait prévenu contre sa faiblesse.

[1] Joan., XVI, 33.

[2] Robinson, *Biblical Researches,* t, I, 269. Sur les deux ponts du Cédron, voir Tobler, *Topographie von Jerusalem,* B. II, 34 ff.

[3] Joan., XVIII, 1.

point, la vallée se resserre, descend rapidement entre les monts de Moriah et des Oliviers, et n'est plus qu'une gorge aride. Aucun ruisseau ne rafraîchit ce lit de rochers; les eaux du temple et le sang des victimes y coulaient seuls au milieu des tombeaux, qui se pressaient aussi nombreux jadis qu'aujourd'hui. La tombe d'Absalom, sur laquelle tout passant jette encore sa pierre vengeresse[1], rappelait David fuyant un fils rebelle, et franchissant le ravin à l'endroit où Jésus le traversait; là même, arrachée du sanctuaire, Athalie avait été massacrée[2]. Le Cédron[3], la gorge ténébreuse, était devenu comme le cloaque de la ville, où les adorateurs de Jéhovah brûlaient les impuretés qui souillaient le temple[4], le lieu des sépultures sans nom et sans honneur, la vallée des cendres et des cadavres, la grande région de la mort, comme parle Jérémie[5].

Du fond de ce ravin, Jésus leva les yeux vers son Père, et il lui adressa une prière où il révélait ses dispositions à l'heure du sacrifice. Il s'y montrait, entre

---

1 Mgr Mislin, *Lieux saints*, t. II, p. 487.

2 II Reg., xv, 23; IV Reg., xi, 16.

3 Κέδρων : « le torrent noir », aux eaux impures et sombres; קִדְרוֹן, dérivé par Gesenius et Fürst de קָדַר : être noir. Des cèdres en ombrageaient-ils le lit et lui ont-ils donné leur nom? On est tenté de le croire à voir les formes diverses que ce mot a prises dans le texte grec : χειμάῤῥος τοῦ Κέδρων (manuscrit Alexandrin), — τῶν Κέδρων (manuscrit du Vatican), τοῦ Κέδρου (manuscrit de Bèze). Tischendorf a même trouvé, dans quelques manuscrits en lettres cursives, τῶν δένδρων, leçon qui a passé dans la version arabe.

4 II Paral., xxix, 16, xxx, 14; IV Reg., xxiii, 4, 6, 12.

5 Jer., xxxi, 40.

le cénacle et le Calvaire, comme une victime prête à mourir, et s'offrait lui, ses apôtres, et tous ceux qui par la foi ne feraient qu'un avec lui, dans une commune oblation[1] :

« Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie[2], et afin que, comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, il donne la vie éternelle à ceux que vous lui avez donnés. Or c'est la vie éternelle de vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé[3]. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez donné à faire. Et maintenant glorifiez-moi, vous, mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût. »

Ici Jésus cessa de prier pour lui-même; comme victime il n'avait plus qu'à achever son sacrifice; mais pouvait-il oublier que tout ne quittait pas la terre avec lui? Il abaissa ses regards sur les apôtres, rappelant au

---

[1] Joan., XVII, 1-5.

[2] C'est-à-dire : « Ressuscitez-moi, afin que par moi vous soyez connu de toute la terre. » (S. Augustin, *in loco.*)

[3] La plupart des Pères latins traduisent ainsi ce passage : « Ut cognoscant te, et quem misisti, Jesum Christum, unum verum Deum. » Leur intention manifeste est d'attribuer la divinité à Jésus-Christ aussi bien qu'au Père. D'ailleurs il est inutile de donner au texte original un sens aussi détourné, car il ne fournit aucune arme aux adversaires de la divinité du Christ. Τὸν μόνον ἀληθινὸν Θεόν, ne signifie pas que le Père seul est le vrai Dieu, mais qu'il est le Dieu vrai et unique; et Jésus, en se plaçant à côté de lui, en s'attribuant un pouvoir égal au sien, en proclamant qu'il donne avec lui la vie éternelle, qu'il est comme lui la vie éternelle, se déclare Dieu comme le Père.

Père ce qu'ils étaient devenus par ses soins[1] : « J'ai manifesté votre nom[2], dit-il, aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils savent présentement que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, parce que je leur ai donné les paroles que vous m'aviez données, et ils les ont reçues; et ils ont connu véritablement que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. C'est pour eux que je prie[3]; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous, et que je suis glorifié en eux (car tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi). Et maintenant je ne suis plus dans le monde, je viens à vous; mais pour eux, ils sont dans le monde. Père saint, conservez-les fidèles à confesser votre nom que vous m'avez donné[4] » de leur révéler,

---

[1] Joan., XVII, 6-19.

[2] Le nom de Dieu « Jéhovah » était pour les Juifs l'objet d'une telle épouvante, qu'ils n'osaient le prononcer, et le remplaçaient, quand il se trouvait dans le texte sacré, par celui d'Adonaï. Jésus, dissipant ces vaines terreurs, avait révélé que le propre de l'être divin, son vrai nom, est d'être Père et d'aimer.

[3] Ἐρωτῶ marque la prière d'égal à égal. (Trench, *Synonyms of the New Testament*, p. 137.)

[4] Ἐτήρουν αὐτοὺς ἐν τῷ ὀνόματί σου ᾧ δέδωκάς μοι. (Joan., XVII, 11.) La leçon ᾧ, que nous adoptons ici, a pour elle l'autorité des manuscrits du Sinaï, du Vatican, d'Éphrem et le codex Alexandrinus. La variante οὕς, que traduit la Vulgate, ne se trouve que dans le manuscrit de Bèze et quelques versions; ᾧ est mis par attraction pour ὅ et se rapporte à ὀνόματι : Gardez-les dans ce nom que vous m'avez donné, c'est-à-dire fidèles à confesser le nom, la vérité que je leur ai révélée. Au verset suivant, nous conservons

« afin qu'ils soient un comme nous. Pendant que j'étais avec eux dans le monde, je les gardais fidèlement attachés à ce nom que vous m'avez donné. Je les ai gardés, et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est l'enfant de perdition [1], afin que l'Écriture fût accomplie. Maintenant je viens à vous, et je dis ces choses, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont point du monde, comme moi-même je ne suis point du monde. Consacrez-les pour » prêcher « la vérité, cette vérité qui est votre parole [2]. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde, et pour eux je me sacrifie [3], afin qu'ils soient consacrés pour » prêcher « la vérité [4] ».

---

cette même leçon ᾧ qui se rencontre dans les manuscrits du Vatican et d'Éphrem, bien que de nombreux exemplaires portent οὓς δέδωκάς μοι, car, ainsi que le fait observer le Père Corluy (*Commentarius in Joannem,* p. 379), il y a tout lieu de croire que S. Jean n'a pas écrit οὓς à l'un des versets, et ᾧ à l'autre.

[1] Jésus, employant une manière de parler commune dans l'hébreu, appelle ici Judas « fils de la perdition » pour marquer que par sa libre dépravation il appartenait déjà aussi étroitement à l'enfer que le fils à son père.

[2] Joan., XVII, 17. « Segrega eos verbo et prædicationi. (S. Joannes Chrysostomus.) Qui sensus apprime convenit contextæ orationi. Sic petit Christus ut Pater apostolos, a mundo segretatos, idoneos faciat et consecret evangelicæ doctrinæ prædicandi ministros. » (P. Corluy, *Commentarius in Joannem,* in loco.)

[3] Ἁγιάζω ἐμαυτόν indique l'acte sacerdotal de Jésus s'offrant en victime sur la croix : Προσφέρω σοι θυσίαν. (S. Jean Chrysostome.)

[4] « Il ajoute : Je me sanctifie pour eux, en parlant de ses apô-

En ce moment le Sauveur étendit sa prière à toute l'Église[1], demandant pour elle trois grâces : l'unité de foi et d'amour, l'Eucharistie et la gloire du ciel. « Je ne prie pas pour eux seulement, dit-il, mais pour ceux qui croiront en moi[2] par leur parole, afin que tous soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous ; que de même aussi ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée[3], afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, moi en eux, vous en moi, et qu'ils soient consommés en un, afin que le monde sache que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. »

C'était de l'Eucharistie que Jésus parlait en ces termes mystiques, et sa volonté associait à sa béatitude ceux qui s'étaient donnés à lui.

---

tres, afin que, participant par son ministère à la grâce de son sacerdoce, ils entrent aussi en même temps dans son état de victime, et que, n'ayant point par eux-mêmes la sainteté qu'il fallait pour être les envoyés et les ministres de Jésus-Christ, ils la trouvassent en lui. » (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile :* LA CÈNE, IIe partie, LVIe jour.

1 Joan., XVII, 20-26.

2 Le présent πιστευόντων, qui se trouve dans les versions syriaque, copte, gothique, et dans de nombreux manuscrits, indique que Jésus a sous les yeux tous les fidèles, au moment où il fait cette prière : il les voit, ils croient.

3 « Claritas est divinitatis, quam Christus modo suis communicavit, dando eis SS. Eucharistiam. Sic enim eamdem carnem suam carni fidelium univit, et per eamdem eis divinitatem suam univit, unde omnes in Christo excellentissime inter se uniantur..... Ita SS. Cyrillus, Hilarius, etc. » (Corluy, *Commentarius in Joannem,* in loco.)

« Mon Père, je veux que là où je suis ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde. Père juste, le monde ne vous connaît pas, mais moi je vous connais, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'aimez soit en eux et moi en eux. »

Jésus n'avait rien de plus à donner ; sa prière finie, il franchit le Cédron.

LIVRE SEPTIÈME

LA PASSION

ET LA

RÉSURRECTION DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS.

Joan., XVIII, 1-13. — Mat., XXVI, 36-56. — Marc., XIV, 32-52. — Luc., XXII, 39-53.

De l'autre côté du Cédron, au pied de la colline, se trouve un jardin ombragé d'oliviers [1] et nommé Gethsémani [2], d'un pressoir d'olives qu'il renferma jadis.

---

[1] Les sept vieux oliviers de ce jardin ont-ils été témoins de l'agonie de Jésus-Christ? Leurs troncs noueux et tordus, le rare feuillage qui les couronne, leur vétusté vénérée de siècle en siècle, tout permet de le croire. Titus, à la vérité, fit couper tous les arbres autour de Jérusalem, mais il attaquait la ville par le nord, et Josèphe dit expressément que ce fut l'espace compris entre le mont Scopus et le tombeau d'Hérode que les Romains dépouillèrent. La deuxième légion, venue de Jéricho, resta en observation sur le mont des Oliviers; les soldats, qui élevèrent un mur parallèle au torrent, ne descendirent pas jusqu'au fond de la vallée, où ils auraient été accablés par les traits du rempart (Josèphe, *Bellum Judaïcum*, v, 12, 2). Il est donc possible que ces vénérables oliviers aient survécu à tant de ruines.

[2] גת, pressoir; שֶׁמֶן, olive.

Rien ne troublait la solitude de ces lieux [1], où le Sauveur avait coutume de passer la nuit, quand il ne retournait pas le soir à Béthanie [2]; Judas connaissait cette retraite, car quelques heures plus tard il guida sans hésiter la troupe qui cherchait le divin Maître.

A peine Jésus fut-il entré dans le jardin qu'il sentit une angoisse pareille aux premiers frissons de l'agonie : « Asseyez-vous ici, dit-il à ses disciples, pendant que j'irai là-bas pour prier [3]. » Une tradition montre à l'entrée de Gethsémani la pierre où se reposèrent les apôtres.

Le Sauveur prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, auxquels il avait promis qu'ils boiraient à la coupe de ses douleurs [4], et il les amena sous les oliviers, dans la partie obscure du jardin [5]. Jamais ses disciples n'avaient vu en lui pareille tristesse [6]; l'effroi, l'abattement, une

---

[1] Le mot χωρίον (Marc., XIV, 32) signifie-t-il que le jardin contenait une habitation? Ni l'Écriture ni la tradition ne l'indiquent; elles ne parlent que de la solitude des lieux où Jésus aimait à se retirer, d'une grotte où il agonisa, et que l'on vénère encore, au nord du jardin, près du tombeau de la Vierge.

[2] Joan., XVIII, 2.

[3] Mat., XXVI, 36, 37.

[4] Id., XX, 23.

[5] Alford fait remarquer qu'à cette heure de la nuit, une partie de la vallée du Cédron devait être exposée à la lumière de la lune, tandis que le mont Moriah projetait son ombre sur l'autre partie. Jésus se retira sans doute dans ces lieux plus sombres.

[6] Les termes se pressent ici sous la plume des évangélistes pour exprimer les douleurs de Jésus : Λυπεῖσθαι (Mat., XXVI, 37), la tristesse; ἀδημονεῖν (Mat., XXVI, 37; Marc., XIV, 33), l'excès de la tristesse pesant douloureusement sur l'âme, la plongeant dans cet abattement où, découragée et dégoûtée, elle s'affaisse sur elle-même

sorte de stupeur, dit saint Marc, saisirent son âme. Il arrêta ses compagnons : « Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, veillez et priez. » Puis s'étant éloigné d'un jet de pierre [1], il se mit à genoux et se prosterna la face contre terre, priant que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui : « Mon Père, tout vous est possible, écartez de moi cette coupe [2], » cette coupe d'angoisses où il goûtait par avance l'amertume de sa Passion. Jésus souffrait tellement, qu'il hésitait à souffrir plus encore, et il demeura longtemps [3] conjurant le Père de lui accorder force et soutien. Sa dernière parole fut de résignation : « Que votre volonté s'accomplisse et non la mienne! »

Il retourna alors vers les disciples, cherchant quelque allégement à sa peine, mais ce ne fut que pour sentir plus vivement la solitude et l'abandon. Pas un cœur qui veillât, qui compatît à ses souffrances. Pierre, intrépide quelques heures auparavant, Jacques au ferme courage, Jean le bien-aimé, tous dormaient, et pourtant ils aimaient celui qui agonisait près d'eux, qui leur avait demandé de ne pas le laisser seul, mais de le soutenir par leur présence! S'adressant au plus présomptueux des trois : « Simon, dit-il, tu dors! Tu n'as

---

(Euthyme, *in loco*. — Hesychius. — Suidas, *Lexicon*). Saint Marc achève par un trait profond : Ἐκθαμβεῖσθαι : « Dixit incursum objecti horribilis » (Bengel, *Gnomon*, in loco); l'étonnement, l'effroi, la stupeur se confondant dans une impression terrible et accablante.

[1] Luc., XXII, 41.

[2] Marc., XIV, 35, 36.

[3] Le reproche adressé à Pierre par le Seigneur (Marc., XIV, 37) montre que cette première prière dura toute une heure.

donc pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible [1]. » Les disciples le virent s'éloigner de nouveau, se prosterner, et, dans la poussière, s'épuiser aux luttes de l'agonie; la même prière était dans sa bouche : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite! [2] » Bientôt la fatigue appesantit encore leurs paupières, et Jésus revenant les trouva une seconde fois endormis. « Ils ne surent que lui répondre, » dit saint Marc [3]. Le Sauveur s'éloigna une dernière fois; c'était pour la lutte suprême, celle que saint Luc a racontée [4].

Que se passa-t-il à cette heure dans l'âme du Christ? L'enfer fut-il déchaîné sur l'agneau qui portait le péché du monde? Tenta-t-il d'écraser, sous le poids des iniquités du passé et de l'avenir, ce Jésus dont le regard embrassait l'empire du mal à travers les siècles? Il n'y a place ici qu'à des conjectures. Tout ce que nous savons, c'est que les yeux du Sauveur ne pleurèrent pas seuls dans cette épreuve : des larmes de sang coulèrent de ses membres. « Étant tombé en agonie, il lui vint une sueur comme de gouttes de sang qui tombaient à terre [5]. »

---

[1] Marc., XIV, 37, 38.

[2] Mat., XXVI, 42.

[3] Marc., XVI, 40.

[4] Luc., XXII, 43, 44.

[5] Ἐγένετο ὁ ἱδρὼς αὐτοῦ ὡσεὶ θρόμβοι αἵματος καταβαίνοντες ἐπὶ τὴν γῆν. (Luc., XXII, 44.) Théophylacte et Euthyme entendent par ces mots que la sueur de Jésus coulait à gouttes larges et épaisses

Jésus ne priait que plus ardemment, répétant sans cesse les mêmes paroles : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! » Ce sang, ces pleurs, ces cris suppliants montèrent vers Dieu[1]. Aux plaintes de la victime sans tache, le ciel fermé depuis Adam sur l'humanité pécheresse s'entr'ouvrit, et un ange en descendit qui consola le Sauveur. Jésus se releva plus fort que la douleur, « sachant tout ce qui allait fondre sur lui[2] », et attendant avec sérénité le supplice et la mort.

Il revint alors vers ses disciples endormis. Ils avaient failli à la mission de veiller près de leur Maître agonisant, et ce privilège unique était perdu pour toujours. Le Sauveur leur adressa ces paroles, où la tendresse se mêlait au reproche : « Dormez et reposez-vous maintenant[3]; » il n'est plus temps de veiller près de moi.

---

comme le sang. Mais la plupart des commentateurs ont pris le texte dans le sens naturel, et comme indiquant une vraie sueur de sang; ὡσεί marque qu'il ne s'agit pas d'une sueur ordinaire, et le complément αἵματος en précise la nature particulière : ἱδρὼς αἱματοειδής. (Diodore de Sicile, XVII, 90.) D'ailleurs le mot choisi pour désigner ces gouttes n'est pas l'expression ordinaire σταγών, στάλαγμα, mais le mot θρόμβος, qui signifie le plus souvent un caillot de sang écoulé (Voir Passow, *Handwörterbuch*). Quant à la possibilité du fait, de graves témoignages recueillis par Meyer, Alford, etc., prouvent que le corps humain, sous l'empire d'une violente émotion, s'est plus d'une fois couvert d'une sueur sanglante.

[1] Hebr., V, 7.

[2] Joan., XVIII, 4.

[3] Mat., XXVI, 45, 46. Maldonat, suivant l'interprétation d'Euthyme, voit dans ces paroles une ironie qui nous paraît peu naturelle à un pareil moment et dans une telle bouche. Nous aimons mieux y lire avec S. Augustin et S. Jean Chrysostome une pitié

Et interrompu aussitôt par l'arrivée de Judas : « C'est assez, ajouta-t-il, l'heure est venue où le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs; réveillez-vous, allons, voilà celui qui va me trahir, il s'avance. »

Jésus parlait encore, quand parut aux abords du jardin une troupe armée d'épées et de bâtons. C'était un tribun romain et ses légionnaires [1], entourés de Juifs de tout rang, officiers du sanhédrin, gardes du temple [2], serviteurs des grands prêtres; à leur tête marchait Judas, « l'un des douze [3] ». Des torches et des lanternes [4] brillaient dans cette foule.

Arrivés à Gethsémani, ils s'arrêtèrent près du jardin afin de prendre leurs sûretés. Judas rappela qu'un baiser était le signe convenu [5] pour indiquer le Sauveur, qu'ils eussent aussitôt à le saisir et à l'emmener, en se

---

pleine de tendresse et de douleur : « Verba indulgentis eis jam somnum. » S. Augustin.

[1] Mat., XXVI, 47; Joan., XVIII, 3. Ἡ σπεῖρα καὶ ὁ χιλίαρχος (Joan., XVIII, 12) : « Le tribun et sa cohorte », non qu'il y eût une cohorte entière, qui se composait de cinq à six cents hommes, mais un détachement de légionnaires commandés par un tribun.

[2] Nous verrons plus tard leurs commandants, στρατηγοὺς τοῦ ἱεροῦ (Luc., XXII, 52) s'avancer dans l'ombre pour les surveiller. La garde du temple était confiée à un corps de lévites armés (I Paral., IX, 19; XXVI, 1, 19) dont le chef supérieur portait le nom de Capitaine du temple (Act., IV, 1; V, 24. — Josèphe, *Antiquitates*, XX, 6, 2; *Bellum Judaïcum*, VI, 5, 3. — *Middoth*, 1, 2).

[3] Les synoptiques lui donnent tous ce titre, qui fait plus vivement sentir l'horreur de son crime.

[4] Ils vinrent avec des torches et des lanternes, quoique la lune fût dans son plein, car ils connaissaient l'obscurité des lieux où Jésus souffrit l'agonie.

[5] Σύσσημον. (Marc., XIV, 44.)

gardant[1] de sa puissance surnaturelle. Pendant qu'ils se concertaient ainsi, tout à coup le Maître paraît[2]. A sa vue Judas hésite; toutes ses ruses avortaient. « Qui cherchez-vous? » dit Jésus. L'apôtre et ceux qui, comme lui, connaissaient le Sauveur, interdits d'être prévenus, se taisaient; les autres, voyant Judas silencieux et immobile au milieu d'eux[3], croyant peut-être n'avoir affaire qu'à un étranger, répondent aussitôt : « Jésus de Nazareth. — C'est moi, » leur dit le Sauveur. Épouvantés ils reculent, et tombent à ses pieds[4].

« Qui cherchez-vous? » demande de nouveau Jésus. Ils savent qui est devant eux; ils n'osent dire : Toi-même. « Jésus de Nazareth, répondent-ils. — Je vous l'ai déjà dit : Jésus de Nazareth, c'est moi. » Le Christ se livre une seconde fois par ces paroles, mais en même temps il n'oublie pas les siens. « Si c'est moi que vous

---

1 Ἀσφαλῶς. (Marc., XIV, 44.)

2 Ἰησοῦς ἐξῆλθεν. (Joan., XVIII, 4.) Ces mots ne signifient pas que Jésus sortit du jardin, mais qu'il s'avança : « Processit » (Vulgate). Ἐξηλθεῖν a souvent ce sens dans le grec classique et dans le Nouveau Testament. (Mat., XIV, 14, etc.)

3 Εἱστήκει μετ' αὐτῶν. (Joan., XVIII, 5.)

4 Quelques interprètes protestants (Lücke, Tholuck, Olshausen, Ewald) n'ont voulu voir dans cette chute qu'une suite naturelle de l'effroi. Ils ont rappelé que Marc Antoine (Valère Maxime, VIII, 9, 2), Marius (Velleius Paterculus, II, 19, 3), Coligny, avaient désarmé leurs meurtriers par la seule terreur de leur nom et de leur regard. Meyer répond avec raison qu'il s'agit ici non de quelques sicaires intimidés, mais d'une troupe entière renversée par une seule parole, et qu'il y a là un fait assez étrange pour qu'on y reconnaisse avec les Pères un vrai miracle. Ce sentiment est partagé d'ailleurs par de nombreux exégètes protestants (Ebrard, Maier, Luthardt, Hengstenberg) et généralement par les auteurs catholiques.

cherchez, ajoute-t-il, laissez donc ceux-ci se retirer. » Au sein même des humiliations, et dans les mains de ses ennemis, il marque jusqu'où peut aller leur violence, quelle limite elle doit respecter. Ainsi s'accomplissait la promesse du Sauveur : « Père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. »

Il fallait un terme à ces hésitations; les soldats, le tribun, troublés de ce qui venait de se passer, regardaient Judas et attendaient le signal convenu. Le traître s'approcha précipitamment : « Maître, Maître[1], salut! » dit-il, et ses lèvres touchèrent le Christ[2]. « Judas, lui répondit le Sauveur, mon ami, est-ce pour cela que tu es ici[3]? Livrer le Fils de l'homme par un baiser! »

---

[1] Marc., XIV, 45. Cette répétition ne se trouve ni dans la Vulgate ni dans les manuscrits du Sinaï, du Vatican, d'Éphrem et de Bèze ; mais nous la lisons dans le codex Alexandrinus, dans le texte reçu, et elle donne un tour si vif à la pensée, que nous n'avons pas cru devoir l'omettre.

[2] Κατεφίλησεν αὐτόν (Marc., XIV, 45). Le traître presse le Sauveur avec affectation, afin de le désigner plus sûrement. De Wette, Stier, etc., ne voient dans καταφιλεῖν qu'un synonyme de φιλεῖν, mais rien ne prouve qu'il ait perdu dans le grec hellénistique le sens qu'il a dans les auteurs classiques : ὡς τοὺς μὲν καλοὺς φιλήσαντός μου, τοὺς δ' αγαθοὺς καταφιλήσαντος. (Xénophon, *Memorabilia*, II, 6, 33.)

[3] Ἐφ' ὅ πάρει (Mat., XXVI, 50). On ne trouve pas d'exemple du relatif ὅς employé comme interrogation directe. Faut-il y voir avec Winer une locution propre au grec hellénistique, ou avec Euthyme une réticence : « Mon ami... ce pourquoi tu es venu ; » c'est-à-dire accomplis ton dessein, laissant de côté tout ce vain préambule? La leçon qui se trouve dans quelques manuscrits de la Vulgate : « Ad quod venisti, » favorise ce sens. Nous croyons qu'il vaut mieux laisser à ces mots la signification que leur donnent la version syriaque et la Vulgate : « Mon ami, es-tu donc ici

Les soldats s'approchèrent aussitôt de Jésus et le saisirent[1]. Les apôtres l'entouraient encore, tenant deux épées; voyant ce qui allait se passer, l'un d'eux s'écria : « Maître, frapperons-nous? » Au même instant on vit le fer briller dans la main de Simon et s'abattre sur un des serviteurs du grand prêtre, nommé Malchus; celui-ci se jeta de côté et reçut le coup à l'oreille droite, qui fut tranchée[2]. La colère était dans les cœurs; Jésus l'apaisa d'un mot : « Laissez faire[3], » dit-il. Puis, apercevant Malchus sanglant, de ses mains captives, mais non pas encore liées, il toucha l'oreille du serviteur et le guérit.

Se tournant alors vers Pierre, Jésus lui reprocha de troubler sa Passion et de ravaler sa dignité à la condition d'un criminel en révolte : « Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque prendra l'épée périra par l'épée[4]. » Puis, son agonie et la coupe d'angoisse lui revenant en pensée : « Quoi! je ne boirai pas le calice que

---

pour un pareil crime? » « Amice, ad quid venisti? » (Vulgate.) « Ob id venisti, socie mi? » (Syriaque.)

[1] S. Chrysostome, S. Cyrille, Théophylacte, Euthyme s'accordent à placer les faits dans l'ordre où nous les avons racontés. L'εὐθέως προσελθών de S. Matthieu (XXVI, 49) semble seul indiquer qu'en entrant dans le jardin, Judas vint aussitôt à Jésus pour l'embrasser. Mais εὐθέως, expliqué d'ailleurs par l'ἐλθὼν εὐθὺς προσελθών de S. Marc (XIV, 45) peut très bien ne marquer que l'impatience avec laquelle Judas s'approche de son Maître.

[2] Luc., XXII, 49; Mat., XXVI, 51; Joan., XVIII, 10.

[3] Ἐᾶτε ἕως τούτου (Luc., XXII, 51) : « Sinite usque huc (Vulgate). » Cette parole adressée aux disciples est bien expliquée par S. Augustin : « Permittendi sunt huc usque progredi. »

[4] Mat., XXVI, 52-54.

mon Père m'a donné à boire? Penses-tu que je ne puisse pas le prier, et à l'heure même il m'enverrait ici plus de douze légions d'anges? Mais alors, comment s'accompliront les Écritures où il est dit qu'il en doit être ainsi? » Cette abnégation confondit Pierre; pourtant il comprit qu'en ce temps même d'humiliation, le Sauveur nommait Dieu son Père, et qu'au lieu de douze apôtres tremblants, il pouvait appeler autant de légions d'anges pour anéantir ses ennemis; renonçant à pénétrer les desseins du Maître, il se tint en repos.

En ce moment, Jésus aperçut s'approchant de lui[1] quelques membres du sanhédrin. C'étaient des officiers du temple, des chefs des prêtres, et des anciens du peuple qui avaient suivi de loin leurs satellites. Jésus, s'adressant à eux, protesta sans colère contre la violence dont il était victime : « Vous êtes venus à moi comme à un voleur, me prendre avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours au milieu de vous enseignant dans le temple[2], et vous ne m'avez pas arrêté; mais c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres. » Jésus déclarait ainsi à ses ennemis qu'ils avaient dû attendre pour l'arrêter l'heure marquée par Dieu. « Et tout ceci, dit-il, arrive pour accomplir ce qui a été écrit par les prophètes. »

Les disciples, entendant ces paroles, s'enfuirent et laissèrent la troupe armée entourer leur Maître; soldats,

---

[1] L'aoriste παραγενομένους (Luc., XXII, 52) montre qu'ils surviennent au moment même où Jésus leur adresse la parole.

[2] Ἐν τῷ ἱερῷ (Luc., XXII, 53), dans les parvis du temple, et non dans le sanctuaire, le ναός, réservé aux prêtres.

tribun, Juifs, tous se jetèrent sur lui pour le lier, car ils tremblaient encore devant celui qui venait de les terrasser[1]. Jésus, abandonné des siens, fut entraîné vers Jérusalem. Seul, un jeune homme[2] s'attachait à ses pas; habitant sans doute la vallée du Cédron, et éveillé par le bruit, il n'avait eu que le temps de jeter sur lui un léger manteau. Son empressement à suivre le Sauveur inspira du soupçon, et les gardes voulurent le retenir; mais il laissa son vêtement entre leurs mains, et nu, s'enfuit loin d'eux.

---

[1] Mat., XXVI, 56; Joan., XVIII, 12.

[2] Marc., XIV, 51, 52. Les traditions ne s'accordent pas sur ce jeune homme, en qui elles reconnaissent, les unes S. Jacques, d'autres S. Jean ou S. Marc; mais aucune n'apporte de preuves assez sérieuses pour décider la question.

CHAPITRE SECOND.

LE JUGEMENT DE JÉSUS.

I. JÉSUS DEVANT ANNE.

Joan., XVIII, 13, 14, 19-24. — Luc., XXII, 54. — Marc., XIV, 53.

De Gethsémani, la route qui mène à la colline de Sion franchit le torrent[1], puis serpentant, parmi les tombeaux, au flanc du mont Moriah, elle s'élève sur la pente d'Ophel, et pénètre dans la ville par une des portes du sud. Les soldats suivirent cette voie pour

[1] Sepp (*Das Leben Jesu Christi,* B. VI, K, XXVIII). Au moyen âge, on croyait voir sur une pierre la trace des genoux et des mains de Jésus tombé en traversant le Cédron. Cette tradition, si touchante qu'elle soit, n'a aucune autorité. Il en est de même pour le palais d'Anne, dont les religieuses arméniennes montrent l'emplacement dans leur couvent de l'Olivier ; à les entendre, ce nom vient d'un arbre auquel Jésus fut attaché dans la cour du grand prêtre. Tout ce que l'on doit admettre, c'est que le palais des souverains pontifes s'élevait au sud de la colline de Sion, et non loin du cénacle.

conduire Jésus au palais où habitaient les deux grands prêtres Caïphe et Anne.

Nous avons exposé ailleurs[1] quel rôle jouait alors ce dernier; comment, déposé par Valérius Gratus, il conserva néanmoins une réelle prééminence, maintint dans sa famille le souverain sacerdoce et demeura aux yeux de ses compatriotes le seul pontife légitime. L'Évangile en effet nous le montre entouré d'honneurs par les sanhédrites, et saisi le premier du procès de Jésus, au mépris des droits de Caïphe, son gendre, grand prêtre imposé par Rome. Les deux pontifes habitant probablement deux ailes du même palais[2], rien ne trahissait le double jeu des Juifs, et il suffit, pour mener Jésus d'Anne chez Caïphe, de lui faire traverser la cour[3] qui séparait leurs demeures.

---

[1] Tome I, p. 122.

[2] Cette conjecture proposée par Euthyme (*in Matth.*, XXVI, 58) a l'avantage de concilier les synoptiques et S. Jean. Il suit en effet du dernier Évangile que les trois reniements de Pierre ont dû avoir lieu au palais d'Anne, tandis que, d'après les autres, ce fut dans la demeure de Caïphe. La conclusion naturelle est que les deux palais ne faisaient qu'un et que le verset 24 de S. Jean (chap. XVIII) : « Anne l'envoya lié au grand prêtre Caïphe, » signifie qu'on fit passer Jésus des appartements du premier de ces pontifes dans ceux de Caïphe. Il paraît d'ailleurs peu probable qu'on ait traîné le Sauveur de palais en palais, à travers les rues de la ville, lorsque le silence était la première condition du succès.

[3] Dans l'Orient toute habitation importante est composée de bâtiments peu élevés encadrant une vaste cour, l'αὐλή dont parlent les quatre évangélistes : ἐν μέσῳ τῆς αὐλῆς (Luc., XXII, 55); Ἐκάθητο ἔξω ἐν τῇ αὐλῇ (Mat., XXVI, 69); κάτω ἐν τῇ αὐλῇ (Marc., XIV, 66). Cette cour, ordinairement dallée, communique avec la rue par un passage ouvert dans la façade de la maison : Ἐξῆλθεν ἔξω εἰς τὸ προαύλιον (Marc., XIV, 68). Une lourde porte (πρὸς τῇ θύρᾳ, Joan.,

Le Sauveur fut donc en premier lieu conduit chez Anne[1], qui, pour laisser au Conseil le temps de s'assembler[2], l'interrogea « sur ses disciples et sur sa doctrine ». L'ordre même de ces questions indique l'esprit qui les dictait. On voit qu'aux yeux du grand prêtre, le principal était moins de juger un enseignement que de surprendre un complot. Il tenait le règne de Jésus pour l'un de ces rêves qui agitaient l'Orient, surtout la Judée, et réunissant des aventuriers par un lien secret d'espérances, les précipitaient dans les hasards d'une révolte contre Rome. Ce qu'il cherchait, c'était des complices pour tirer de leurs aveux la condamnation du Nazaréen et frapper à coup sûr.

Le Christ ne pouvait accepter le rôle de conspirateur; sans répondre sur ses disciples, il s'éleva à une hauteur qu'Anne ne soupçonnait pas : « J'ai parlé publiquement, dit-il, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et le temple où les Juifs s'assemblent; et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroger? Interrogez ceux qui

---

XVIII, 16) ferme l'entrée, et un guichet ne laisse passer qu'une personne à la fois.

[1] Joan., XVIII, 12-14, 19-24.

[2] Meyer traduit ainsi le συνέρχονται αὐτῷ de S. Marc : « Les sanhédrites arrivèrent en même temps que Jésus. » Winer, après avoir été d'un avis contraire, adopte ce sentiment dans la 6e et 7e édition de sa *Grammatik*. Nous ne suivons pas leur interprétation. On ne trouve pas, à la vérité, dans le grec classique, le datif après ἔρχομαι au sens « d'aller vers quelqu'un » πρός τινα; mais les écrivains postérieurs offrent souvent des tournures analogues. Il semble donc plus sage de conserver à ces mots la traduction donnée par la Vulgate : « Convenerunt » : « Ils se rassemblèrent chez le grand prêtre. »

m'ont entendu sur ce que je leur ai dit. Ceux-là savent ce que je leur ai enseigné. » Par ses inversions hardies, ses répétitions de mots, le texte original seul montre l'énergie de ces paroles, et comment Jésus détourna l'esprit du pontife de tout objet étranger pour l'attirer uniquement sur sa personne divine : C'est moi, moi seul[1], lui dit-il, qu'il importe de connaître. Ma doctrine, c'est moi; et moi, librement, sans rien dissimuler[2], j'ai parlé au monde. Moi, partout et toujours[3], j'ai enseigné dans les synagogues, dans les parvis du temple, partout où les Juifs se rassemblent. Pourquoi parler de secret? Je n'ai rien dit de caché. Pourquoi ces questions? Interrogez non pas mes disciples, mais ceux qui m'ont entendu. Voyez, ceux-ci même[4], ajouta-t-il en désignant ceux qui l'entouraient, savent ce que j'ai dit.

Les derniers mots de Jésus étaient un refus de se justifier. Les assistants le comprirent, et l'un des officiers d'Anne qui était près du Sauveur lui donna un soufflet[5] en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre? » Jésus se contenta de répliquer : « Si j'ai mal

---

[1] Ἐγὼ... ἐγὼ... ἐγώ. C'est le premier mot de cette réponse; répété au début de la seconde phrase, il est aussi la dernière parole que Jésus adresse au grand prêtre.

[2] Παῤῥησίᾳ.

[3] Πάντοτε.

[4] Οὗτοι.

[5] Ῥάπισμα (Joan., XVIII, 22). Πατάξαι ῥαβδῶ (Hesychius). Πατάξαι ἁπλῇ τῇ χείρι (Suidas). Un soufflet paraît plus naturel ici qu'un coup de verge ou de bâton (Act., XXIII, 2). Frapper sur la bouche de l'accusé avec la main, une lanière de cuir ou des sandales, est encore une violence assez commune dans l'Orient.

parlé, montrez ce que j'ai dit de mal; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? »

Anne, vaincu par ce calme, cessa l'interrogatoire et renvoya Jésus lié à Caïphe[1], l'avertissant ainsi qu'il lui livrait une victime, moins pour la questionner que pour la condamner. Précaution superflue, car ce même Caïphe, comme saint Jean le rappelle, avait dit quelques jours auparavant : « Il est bon qu'un seul homme meure pour tout le peuple[2]? »

---

[1] Joan., XVIII, 24. Plusieurs interprètes supposent que cet interrogatoire n'est qu'un incident de la séance racontée par S. Matthieu et S. Marc. Dans cette hypothèse, le verset 24 de S. Jean doit être transporté après le verset 13, ou n'est qu'une correction de l'évangéliste indiquant par ces mots : « car Anne avait envoyé Jésus lié à Caïphe, » que toute la scène qu'il vient de décrire s'est passée non chez Anne, mais chez Caïphe. Une telle supposition est peu vraisemblable, car : 1° S. Jean, dont le style est si net, n'a point coutume de revenir sur son récit pour lui donner un autre sens que celui qu'il présente à première vue; 2° il expose clairement la succession des faits aux versets 13, 24, 28 du chapitre XVIII; 3° s'il eût voulu donner à ἀπέστειλεν le sens du plus-que-parfait, pourquoi n'eût-il pas employé cette forme? Sans doute l'aoriste en a quelquefois la signification, mais par exception seulement. Dans le cas présent, où ἀποστέλλω a une forme de plus-que-parfait très usitée, où, de plus, il s'agissait de revenir sur un texte pour en modifier le sens naturel, l'évangéliste n'aurait-il pas eu recours à la forme la plus expressive et la plus claire? S. Jean Chrysostome nous paraît avoir bien saisi l'ordre des faits : « Après cela, ne trouvant plus rien à lui demander, ils l'envoient lié à Caïphe. »

[2] Joan., XVIII, 14. S. Jean ne raconte que l'interrogatoire devant Anne, parce qu'à ses yeux ce premier acte décida de tout.

II. JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN.

Mat., XXVI, 59-68. — Marc., XIV, 55-65.

Jésus fut amené devant le sanhédrin, que Caïphe paraît avoir présidé durant cette nuit. Régulièrement cette fonction appartenait à Rabban Gamaliel, qui la remplissait depuis la mort de son père Simon [1]; mais on l'avait sans doute écarté à dessein. D'un esprit élevé, attaché à la doctrine d'Hillel son aïeul, comme lui il avait rompu avec le rigorisme de Shammaï et des scribes, plus tard même nous le verrons plaider la cause des chrétiens [2]. Un tel homme n'était pas pour condamner Jésus : aussi le grand prêtre prit-il la direction du jugement. Il n'était pas rare d'ailleurs que les pontifes se réservassent ce droit quand le culte de Jéhovah était en cause [3].

L'assemblée devant laquelle comparut Jésus était la haute cour de justice en Judée. Elle comptait dans ses réunions plénières soixante et onze [4] membres, mais la présence de vingt-trois suffisait pour constituer le tribunal et donner force à ses arrêts. Le Nasi, « patriarche » du sanhédrin, siégeant sur une estrade, présidait aux délibérations; autour de lui, sur des coussins posés à terre, étaient assis les autres juges, en demi-cercle.

---

[1] Voir l'*Histoire des Juifs*, de Graetz et de Jost.
[2] Act., v, 34-39.
[3] Ligthfoot, *Horæ Hebraïcæ*, in Mat., XXVI, 3.
[4] Voir t. I, p. 6.

Le Nasi avait, à sa droite, un vice-président [1] qui dirigeait les débats, et, près de lui, les Sages [2], conseillers habituels de la cour. Aux deux extrémités se tenaient deux secrétaires, occupés à recueillir, l'un, tout ce qui était à la charge de l'accusé, l'autre, ce qui lui était favorable; des officiers subalternes entouraient l'accusé, armés de cordes et de lanières pour le lier ou le frapper au premier ordre. Tel était l'aspect du tribunal devant lequel Jésus fut amené.

Dès le commencement, il fut facile de prévoir jusqu'où irait la prévention des juges contre leur victime. Nulle trace qu'on ait respecté la règle du sanhédrin qui ordonnait d'exposer d'abord dans les causes capitales tout ce qui est en faveur de l'accusé [3]. Aucun avocat, aucun témoin à décharge ne prit sa défense [4]. L'accusation avait changé de face; il n'était plus question de doctrine secrète, mais d'enseignement public et de blasphème contre la religion. Répondant par une dérision à la demande du Christ « qu'on interrogeât ses auditeurs [5] », les chefs du sanhédrin produisirent des témoins subornés qui assurèrent l'avoir entendu proférer des paroles de scandale [6] : c'étaient quelques-unes

---

[1] Ce vice-président s'appelait Sagan ou Père de la maison du Jugement. Quelques interprètes veulent qu'Anne ait rempli ces fonctions dans le jugement et ait interrogé Jésus auparavant, afin d'instruire l'affaire.

[2] Friedlieb, *Archäologie der Leidensgeschichte*, § 26.

[3] *Sanhedrin*, 4.

[4] *Ibid.*, 40, 1, et 32, 1.

[5] Joan., XVIII, 21.

[6] Mat., XXVI, 59-62.

de ces expressions mal comprises dont nous trouvons de nombreux exemples dans les Évangiles. On garda à l'égard de ces délateurs les formalités habituelles, le serment leur fut déféré, et ils entendirent le solennel avertissement du Nasi : « Sachez que le sang de l'innocent et de sa postérité retombera sur vous à tout jamais [1]. » Mais si résolus qu'ils fussent à calomnier, ils ne purent se concerter sur tous les points, et devant le tribunal, où ils parurent l'un après l'autre, leurs dépositions ne s'accordaient pas. Jésus n'eut donc qu'à écouter en silence pour voir les ruses de ses adversaires se détruire d'elles-mêmes [2].

A la fin, deux hommes attestèrent qu'ils avaient ouï dire à Jésus : « Je puis détruire le temple de Dieu, et en trois jours le réédifier. » Saint Marc rapporte ce témoignage sous une autre forme [3] : « Nous lui avons ouï dire : Je détruirai ce temple fait de main d'homme, et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. » Même sur ce point ils ne purent s'entendre. L'accusation languissait au milieu de ces dépositions contradictoires; l'imposture d'ailleurs était manifeste, car c'était publiquement et au milieu du temple que Jésus avait dit : « Renversez ce saint des saints [4], » par vos prévarications et vos crimes;

---

[1] Friedlieb, *Archäologie,* § 26, S. 88.

[2] Caïphe d'ailleurs était obligé de laisser de côté bien des chefs d'accusation, en particulier le mépris de Jésus pour les prescriptions pharisaïques, qui eût peu touché les saducéens du sanhédrin. (Act., XXIII, 6, 7.)

[3] Marc., XIV, 58, 59.

[4] Τὸν ναὸν τοῦτον. (Joan., II, 19.)

« en trois jours je le redresserai. » Et par là, on s'en souvient, il désignait son corps, destiné à devenir le saint des saints de l'alliance nouvelle [1].

Fort du témoignage que lui rendait la vérité, Jésus se taisait et laissait la confusion régner autour de lui [2]. Caïphe sentit combien ce silence parlait éloquemment; il s'élança de l'estrade, et s'avançant au milieu de la salle en face du prisonnier : « Tu ne réponds rien, dit-il; qu'est-ce que ceux-ci déposent contre toi [3]? » Jésus se taisait toujours. Le pontife déconcerté comprit qu'il fallait finir. Laissant donc de côté les détours et les questions captieuses, il déféra à Jésus le serment solennel qui, selon la Loi, l'obligeait à répondre [4] : « Je

---

[1] Cette parole de Jésus avait vivement frappé les Juifs; en effet, parmi les événements qui devaient signaler la venue du Messie, nul n'est plus fréquemment rappelé dans leurs traditions que le nouveau temple, plus glorieux que l'ancien, élevé par un fils de David : « Je te susciterai un héritier qui sortira de toi, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira une maison à mon nom, et j'établirai pour jamais le trône de son royaume. Je serai son père, et il sera mon fils. » (II Reg., VII, 12-14.) Cette promesse, faite au grand roi, est appliquée au Messie par les Targums et les commentaires rabbiniques. (Sepp, *Leben Jesu,* B. VI, K. XXX.)

[2] Mat., XXVI, 63; Marc., XIV, 61.

[3] Marc., XIV, 60. Dans le texte grec, cette question forme généralement deux interrogations distinctes : « Tu ne réponds rien? Tu ne vois donc pas quels témoignages on dépose contre toi? » La pensée prend ainsi un tour plus vif et plus pressant. Rien n'empêche pourtant de lier ces deux interrogations comme le fait la Vulgate : « Nihil respondes ad ea quæ isti adversum te testificantur? » car ἀποκρίνεσθαί τι signifie « répondre à quelque chose », et τί est fréquemment employé pour ὅτι dans le Nouveau Testament. (Winer, *Grammatik,* § 25, 1.)

[4] Lev. V, 1. — Keil, *Archäologie,* II, S. 256.

t'adjure, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu [1]. » La parole de Caïphe allait plus loin que sa pensée; il ne disait pas : Dis-nous si tu te prétends vraiment le fils de Dieu; mais « si tu es le Christ, le fils du Dieu béni [2]. — Je le suis [3], » répondit Jésus, et il joignit à cette déclaration quelques développements, dont l'évangéliste a conservé ce trait capital : « Toutefois, je vous le dis, un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. »

Les scribes ne pouvaient méconnaître dans ces paroles un double emprunt fait aux livres sacrés : d'un côté, le souvenir du psaume [4] qui annonce la divinité du Christ : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite; » de l'autre, une allusion à la vision de Daniel [5] où le Messie « s'avance sur les nuées des cieux vers l'Ancien des jours ». Jésus proclamait donc par là qu'il était le Christ attendu d'Israël; que sa place était à la droite de Dieu, sa mission de venir à la fin des temps juger le monde. Mais les sanhédrites fermèrent l'oreille à ces témoignages, et le grand prêtre n'y répondit qu'en déchirant ses vêtements [6] : « Qu'avons-

---

1 Mat., XXVI, 63.

2 Ὁ υἱὸς τοῦ Εὐλογητοῦ. (Marc., XIV, 61.) הַבָּרוּךְ : « Sanctus Benedictus » des rabbis.

3 Au lieu de l'ἐγὼ εἰμι donné par S. Marc, nous trouvons dans S. Matthieu σὺ εἶπας, « Tu l'as dit ». C'est un appel aux pressentiments, aux convictions secrètes, aux paroles même de Caïphe. (Joan., XI, 49, etc.)

4 Ps., CIX, 1.

5 Dan., VII, 13.

6 Déchirer ses vêtements a été de tout temps, chez les Orientaux,

nous encore besoin de témoins? s'écria-t-il; vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? » Tous répondirent : « Il est digne de mort. »

Aussitôt commença une scène d'outrages sans nom. Il semble, d'après le récit de saint Marc [1], que, dans le le sein même du Conseil, quelques-uns des magistrats, donnant le signal de ces indignités, crachèrent les premiers au visage de Jésus; puis lui ayant couvert la face, ils lui donnaient des soufflets; d'autres [2], dit saint Matthieu, frappaient Jésus et lui disaient après chaque coup : « Christ, prophétise, qui t'a frappé? » Quand leur fureur se fut lassée, les sanhédrites livrèrent Jésus à

---

un signe de deuil; rien n'est plus commun dans les usages du peuple hébreu. Mais ce mouvement, naturel à l'origine, fut dans la suite, comme tout le reste, soumis à des règles puériles. Le juge, en entendant un blasphème, devait déchirer ses vêtements, pendant que les assesseurs manifestaient la part qu'ils prenaient à son indignation, en bondissant de leurs sièges. Cette déchirure, qui se faisait par devant, au-dessous du col et sur la longueur d'un palme, n'était plus recousue, pour montrer qu'une faute contre la majesté suprême ne méritait aucun pardon. D'après le Lévitique (XXI, 10), le grand prêtre ne devait pas déchirer ses vêtements; mais cette défense, dit le Targum de Jonathas, ne concernait que les cérémonies de deuil et les fonctions religieuses où le pontife portait ses ornements sacerdotaux; dans toute autre circonstance, dans un jugement comme celui-ci par exemple, le grand prêtre déchirait ses vêtements de bas en haut, tandis que les simples prêtres les déchiraient de haut en bas (*Horayoth,* 3).

[1] Marc., XIV, 65.

[2] Ἐκολάφισαν αὐτόν, οἱ δὲ ἐράπισαν. (Mat., XXVI, 67.) Ces deux termes évidemment ne sont pas synonymes. Or le premier n'ayant qu'une acception, « souffleter », le second, qui signifie à la fois frapper avec la main ou le bâton, doit être pris dans le dernier sens.

leurs valets. Ceux-ci le reçurent à coups de bâton, selon une des variantes du texte sacré; selon l'autre, ils le chassèrent devant eux en le maltraitant [1].

III. LE RENIEMENT DE PIERRE.

Joan., XVIII, 12-18, 25-27. — Luc., XXII, 54-62. — Mat., XXVI, 58, 69-75. — Marc., XIV, 54, 66-72.

Dans cette nuit s'accomplit ce qu'avait prédit le Seigneur : tandis qu'il comparaissait devant Anne et Caïphe, Pierre, le chef de ses apôtres, le renia trois fois. Les évangélistes notent assez exactement l'heure de ces actes d'infidélité [2]; mais ils en rapportent si diversement les termes et les circonstances, qu'il est impossible d'y voir les mêmes paroles prononcées dans les mêmes conjonctures. Au lieu de restreindre les renoncements de l'apôtre à trois dénégations sorties de sa

---

[1] Marc., XIV, 65. Les manuscrits du Vatican, du Sinaï, d'Éphrem et l'Alexandrin portent la leçon ἔλαβον. La variante ἔβαλλον, que donne le texte reçu, se trouve dans le codex Wolfii (manuscrit du IXe siècle).

[2] La première eut lieu au moment où la portière, laissant entrer Pierre dans la cour, lui adressa la parole : Εἰσήγαγε τὸν Πέτρον· λέγει οὖν ἡ θυρωρὸς... κτλ. (Joan., XVIII, 16, 17). Οὖν indique dans le récit une continuation de ce qui vient d'être dit (Winer, *Grammatik,* § 53, 8, a). La seconde s'accomplit au premier chant du coq (Marc., XIV, 68), vers trois heures du matin (Pline, *Historia naturalis*, X, 24. — Censorin, *De Die natali,* XXIV. — Macrobe, *Saturnal.,* lib. I, 3); la troisième, une heure plus tard (Luc. XXII, 59. — Wieseler, *Chronologische Synopse,* S. 406. — Friedlieb, *Archäologie,* § 24).

bouche, nous croyons probable qu'en trois occasions distinctes, pendant cette nuit, Pierre fut reconnu par différentes personnes, et qu'en ces trois occasions il abandonna son Maître, réitérant chaque fois le reniement sous des formes variées et devant plus d'un témoin [1]. Rien ne prouve mieux l'indépendance de chaque évangéliste à l'égard des autres que le libre choix qu'ils font des paroles et des actes vivants dans leur souvenir, et le peu de soin qu'ils prennent d'accorder leurs relations. Quand nous rapprochons ainsi ces témoignages, sans les confondre, chacun d'eux apporte un trait nouveau au récit, où l'abondance des détails, la variété, le mouvement des personnages mettent en relief les chutes de Pierre. Pour bien voir la succession des faits, il importe de remonter aux premiers moments qui suivirent la scène du jardin.

Deux des apôtres, remis de leur premier effroi, revinrent bientôt sur les pas du Sauveur. Pierre, l'un d'eux, restait loin; mais l'autre disciple [2] se rapprocha

---

[1] « Quæres quoties Petrus negavit Christum? Respondet Dyonisius Carthusianus sexies. Idem videtur colligi ex Augustino (*De Consensu evangelistarum,* III, 9). Addit Cajetanus Petrum septies negasse Christum, scilicet, ter interpellatum a feminis, et quater a viris. » (Cornelius a Lapide, *in Mat.*, XXVI, 70.)

[2] Ὁ ἄλλος μαθητής. (Joan., XVIII, 15.) Au sentiment commun de la tradition, « cet autre disciple » est S. Jean. Ici, comme dans tout son Évangile, il évite de se nommer et ne parle de lui qu'en termes vagues : « Le disciple que Jésus aimait; celui qui reposa sur sa poitrine... » (Joan., XIX, 26; XX, 2; XXI, 7, 20). On a vainement tenté d'expliquer comment il était connu des pontifes. Ewald a vu dans ce fait une confirmation de sa théorie, que les deux familles de Jésus et de Jean étaient de race lévitique. L'hypothèse

de la troupe armée; c'était Jean, qui, tout entier désormais aux périls du Maître, ne devait plus le quitter. Comme il était connu au palais du pontife, il y entra avec Jésus, sans remarquer que son compagnon n'avançait pas[1]. Celui-ci, n'osant pénétrer dans la cour, se tenait au dehors. Jean l'y aperçut; il sortit, parla à la servante qui gardait la porte, et l'introduisit. Cette femme jeta un regard curieux sur l'étranger : « N'es-tu pas aussi, lui dit-elle, des disciples de cet homme? — Je n'en suis point, » répondit Pierre, et il passa rapidement.

Dans cette saison, les nuits de Judée sont d'autant plus fraîches que le jour a été plus ardent. Pour se garantir du froid, les gardes et les valets avaient allumé dans la cour[2] un de ces buissons épineux qui abondent autour de Jérusalem[3]. Pierre, assis dans ce groupe, se chauffait « attendant la fin », quand il fut rejoint par la servante. Elle le regarda fixement à la lueur du foyer : « Certes, dit-elle, tu étais avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia devant tous. « Je ne sais ce que tu veux dire[4]. » Et comme elle insistait, disant aux autres : « Certainement il était avec lui. — Femme, répondit Pierre, je ne le connais même pas[5]. » Puis troublé, il

---

de Nonnus, que l'apôtre fréquentait le palais grâce à sa profession de pêcheur, est aussi peu fondée que la précédente.

[1] Joan., XVIII, 16, 17.

[2] Luc., XXII, 55. Κάτω (Marc., XIV, 66), en bas; les salles qui entouraient la cour étaient à un niveau un peu plus élevé.

[3] Sepp, *Leben Jesu*, B. VI, K. XXXIII.

[4] Mat., XXVI, 58, 69, 70; Luc., XXII, 56; Marc., XIV, 67.

[5] Luc., XXII, 56, 57.

se retira du groupe; en ce moment on entendit le premier chant du coq [1].

En se rapprochant de l'entrée, il trouva une autre servante à qui la première avait apparemment communiqué ses doutes. Elle aussi dit à ceux qui l'entouraient : « Cet homme était avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia avec serment [2]. La servante commise à la porte le suivait toujours : « Assurément, reprit-elle de nouveau [3], c'est un de ceux-là. » Il le nia encore. Un des témoins de cette scène s'adressant à l'apôtre : « Tu es donc de ces gens-là? lui dit-il. — Homme, répondit Pierre, je n'en suis point [4]. »

Jean avait entendu le premier reniement à l'entrée du palais; mais occupé depuis lors à suivre le juge-

---

[1] Marc., XIV, 68. Une défense religieusement observée interdisait de nourrir des coqs dans l'enceinte de la ville, dans la crainte, nous apprend la glose du Baba-Kamma (VII, 7), que ces oiseaux, habitués à chercher leur nourriture dans les fumiers, ne souillassent les objets sacrés. On en a conclu qu'il ne s'agit dans l'Évangile que du cri des veilleurs au temps appelé « le chant du coq ». N'est-il pas vraisemblable que Pierre entendit le cri des coqs chantant dans la vallée de Siloë? Ce cri perçant franchit de grandes distances, car il est entendu à Constantinople venant des côtes d'Asie, à Messine des rivages de la Calabre, et des jardins de Siloë il s'élève facilement jusqu'aux hauteurs de Sion. Au moyen âge, on montrait encore dans la vallée du Cédron l'église appelée « le cri du coq » (Tobler, *Siloa,* 301).

[2] Mat., XXVI, 71, 72.

[3] Πάλιν (Marc., XIV, 69) doit se rapporter à ἤρξατο, « elle recommença ». Si cet adverbe tombait sur ἰδοῦσα αὐτόν, l'importance de la pensée qu'il exprime l'eût fait mettre en tête de la phrase avant ἰδοῦσα. Tischendorf, s'appuyant sur le manuscrit du Sinaï et l'Alexandrin, le place après ἤρξατο, ce qui enlève toute difficulté.

[4] Luc., XXII, 58.

ment de Jésus, il n'assista pas aux scènes précédentes racontées par les synoptiques. Quand il regarda dans la cour, les serviteurs ranimaient le feu et se chauffaient, car le froid devenait vif. Pierre, debout près d'eux, se chauffait aussi[1]. Repoussé de la porte par des questions importunes, il était retourné à sa première place. Jean entendit qu'on lui disait : « Toi aussi, tu es un de ses disciples, » à quoi il répondit : « Non, je n'en suis point. »

On se lassa de l'interroger, et il demeura près d'une heure tranquille[2]; mais s'étant mis à parler avec ses voisins : « Certes, reprirent-ils, tu es un de ses disciples, car ton accent te trahit[3]; tu es Galiléen. » Un des serviteurs du grand prêtre, parent de Malchus dont

---

[1] Joan., XVIII, 18, 25.

[2] Luc., XXII, 59.

[3] Mat., XXVI, 73; Marc., XIV, 70; Joan., XVIII, 26. Le dialecte des Galiléens se distinguait par une prononciation très rude des gutturales, par des fautes de langage, et certaines locutions particulières. De là, dans leurs rapports avec les Juifs, d'étranges méprises, des confusions de mots et de sens ridicules. Les écrits rabbiniques nt conservé le souvenir des plaisanteries auxquelles donnait lieu la prononciation vicieuse des Galiléens. Tantôt c'est une femme voulant dire à sa compagne : « Mon amie, je veux te faire goûter du lait » (*Schelubthci deochilech chalobo*), et prononçant : *Scheluhti tochilech labo,* « Le lion te dévorera ». Tantôt c'est un voyageur galiléen demandant aux Juifs qui l'entourent : *Amar leman?* « Qui a un amar? » Et ceux-ci de répondre en riant : « Sot de Galiléen, que demandes-tu? est-ce un âne pour voyager, חֲמוֹר; du vin pour boire, חֲמַר; de la laine pour tes vêtements, צֶמֶר; un agneau pour l'immoler, אִימֵר? » Aussi dans les synagogues ne laissait-on jamais les Galiléens lire les livres sacrés (Talmud de Babylone, *Eroubin*, 53, Gloss.).

Pierre avait coupé l'oreille, ajouta : « Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? » Pierre défaillit encore : « Je ne sais ce que tu dis, répondit-il, je ne connais pas cet homme dont tu parles. » Et son effroi se manifesta par des anathèmes et des serments répétés. Il protestait encore quand le coq chanta pour la seconde fois[1]. C'est alors que Jésus se tourna et le regarda. Pierre n'y put tenir; il se souvint que le Maître lui avait dit : « Avant le chant du coq, tu m'auras renié trois fois. » Désespéré, hors de lui-même, il ne vit plus les dangers qui l'entouraient. A cet éclat de douleur, la foule s'écarta[2] et lui ouvrit un libre passage. Il sortit, pensant[3] à la parole de Jésus et pleura amèrement.

---

[1] Mat., XXVI, 74; Marc., XIV, 72; Luc., XXII, 60.

[2] Cette hypothèse nous paraît nécessaire pour expliquer comment l'apôtre, entouré jusqu'alors de gens soupçonneux, put librement sortir du palais.

[3] Mat., XXVI, 75. Les plus anciennes versions, la syriaque, l'italique, la Vulgate, la sahidique, la gothique, l'arménienne, paraissent avoir lu la leçon du codex Bezæ : Ἤρξατο κλαίειν. Il est en effet difficile d'admettre qu'elles aient traduit par « il commença à pleurer », le texte que nous donnent aujourd'hui les manuscrits les plus importants : ἐπιβαλὼν ἔκλαιεν. L'interprétation la plus naturelle de ces mots paraît être celle-ci : « Réfléchissant à la parole de Jésus, il pleura. »

IV. SECONDE SÉANCE DU SANHÉDRIN.

Luc., XXII, 63-71 ; XXIII, 1. — Mat., XXVII, 1, 2. — Marc., XV, 1. — Joan., XVIII, 28.

Livré aux gardes du sanhédrin, Jésus eut encore à subir d'indignes traitements. Saint Luc, qui omet la séance de nuit devant Caïphe, montre le Sauveur au milieu de ces valets[1], insulté et battu[2]. « Ils lui bandèrent les yeux, dit-il, et le frappant au visage, le défiaient de prophétiser, et ils proféraient beaucoup d'autres injures contre lui. »

Jésus resta plus d'une heure[3] entre ces mains impitoyables, puisque ce fut au matin seulement[4] que les membres du sanhédrin le rappelèrent devant eux[5].

---

[1] Luc., XXII, 63-65.

[2] Δέροντες, littéralement, « écorchant ; » par extension, « criblant de coups ».

[3] Du second chant du coq (quatre heures du matin) jusqu'au lever du soleil, qui a lieu vers six heures dans la première quinzaine d'avril.

[4] Ὡς ἐγένετο ἡμέρα. (Luc., XXII, 66.)

[5] Cette seconde séance du sanhédrin fut tenue, comme la première, dans le palais pontifical, car on partit de la demeure de Caïphe pour mener Jésus au prétoire (Joan., XVIII, 28). Le lieu ordinaire des réunions était la basilique élevée par Simon Ben-Shetach près du parvis des Israélites, et connue sous le nom de Gazith (salle des pierres taillées ou carrées). Mais les traditions juives nous apprennent que quarante ans avant la destruction du temple, le sanhédrin, privé du droit de mort, abandonna le Gazith pour siéger dans le parvis des gentils et plus tard dans la ville

Ils s'étaient réunis dès l'aube pour aviser aux moyens d'exécuter l'arrêt qui frappait Jésus. Le principal était d'obtenir l'assentiment du procurateur Ponce Pilate, car depuis l'exil d'Archélaüs et l'asservissement de la Judée, le sanhédrin n'avait plus le droit de mort. Rome, tolérante sur la religion des peuples conquis, se réservait toujours l'administration de la justice, et chargeait ses proconsuls d'étudier les coutumes locales pour les accorder avec le droit romain et former un corps de lois particulier à chaque région. A la vérité, le commun des affaires était laissé aux juges ordinaires de la province; mais les appels, les procès graves, et surtout les causes capitales, demeuraient au gouverneur[1]. Si jaloux de leur autorité que fussent les sanhédrites, ils pliaient sous le joug qui maîtrisait le monde; ils s'y résignèrent alors d'autant plus facilement que le concours de Pilate, les déchargeant de toute responsabilité, prévenait un conflit avec le peuple. Que dans cette foule qui, cinq jours auparavant, acclamait le Sauveur, un des malades guéris à sa parole s'indignât de l'état où on le réduisait, n'était-ce pas assez pour exciter la sédition et délivrer Jésus? De là leur empressement à le faire passer sous la garde de Rome, en obtenant du gouverneur qu'il ratifiât la condamnation.

---

basse (Talmud de Babylone, *Roschhaschana,* 31, 1. — Talmud de Jérusalem, *Yoma,* 13, 3; *Sanhedrin,* 24, 2). Trois ans avant la passion du Sauveur, le grand Conseil n'avait donc plus de lieu bien fixe pour ses séances.

[1] Pauly, *Real Encyclopädie der Alterthumswissenschaft :* PROCONSUL, PROVINCIA.

Cette négociation n'allait pas sans difficulté, car Pilate, prompt à verser le sang dans un moment de désordre, apportait néanmoins aux affaires le respect des Romains pour les formes juridiques. Or toutes avaient été violées dans la procédure. Des prescriptions sages autant qu'humaines ordonnaient aux juges d'être à jeun, de ne prononcer la sentence qu'après mûre réflexion, même, si elle était capitale, de la remettre à un autre jour que l'interrogatoire[1]. Elles défendaient encore au sanhédrin de se rassembler pendant la nuit, et de tenir séance avant le sacrifice offert dès l'aurore[2]. Caïphe et ses collègues ne pouvaient ignorer ces statuts, ni le mépris qu'ils en avaient fait. Soucieux, avant tout, de couvrir tant d'irrégularités, ils crurent y arriver en faisant de nouveau comparaître Jésus au lever du jour. Les courts instants qui s'écoulèrent entre la séance de la nuit et celle du matin n'empêchaient pas qu'en réalité la règle qui prescrivait un délai ne fût enfreinte, car la loi juive comptait les jours du soir au soir. Mais cette distinction entre la nuit et le jour jetait une ombre de légalité sur le jugement; la haine du sanhédrin s'en contenta.

Jésus fut donc amené devant ses juges et Caïphe lui répéta la demande[3] : « Si tu es le Christ, dis-le-nous. — Si je vous le dis, répondit-il, vous ne me croirez pas, et si je vous interroge, vous ne me répondrez point

---

[1] *Sanhedrin*, 4, 1.

[2] *Yoma*, 3, 2.

[3] Luc., XXII, 66-71.

et ne me laisserez point aller[1]. » Par là, il rappelait aux sanhédrites qu'en leur présence, quelques heures auparavant, il s'était proclamé le Messie, et qu'ils ne l'avaient point cru. Comment le croiraient-ils maintenant? Toutes les questions que, depuis son retour à Jérusalem, il leur avait adressées sur le baptême de Jean, sur le Christ, étaient restées sans réponse : ils ne répondraient pas plus qu'ils ne l'avaient fait jusqu'ici; quant à le délivrer, ils ne le voulaient pas. Jésus consentit néanmoins à répéter encore une fois et dans les mêmes termes ce qu'il avait dit pendant la nuit : qu'il était Fils de l'homme et Fils de Dieu; vainement l'avait-on souffleté, couvert de crachats et d'insultes; après comme avant ces opprobres, il montrait de loin à ses bourreaux leur victime triomphante au sein de la gloire, et assise à la droite du Très-Haut. « Tu es donc le Fils de Dieu? demandèrent les sanhédrites. — Vous l'avez dit, répondit Jésus, je le suis. — Qu'avons-nous besoin de témoins[2]? s'écrièrent-ils aussitôt, nous l'avons entendu nous-mêmes de sa bouche. » Se levant tous à cette parole, ils lièrent Jésus plus étroitement, et l'entraînèrent au prétoire[3].

---

[1] La leçon ἢ ἀπολύσητε (Luc., XXII, 68), omise dans les manuscrits du Sinaï et du Vatican, doit être conservée, car elle a pour elle l'autorité de la Vulgate et de manuscrits importants.

[2] Τί ἔτι ἔχομεν μαρτυρίας χρείαν ; (Luc., XXII, 71.) On voit par ces paroles qu'un autre conseil a précédé, où des témoins ont été cités et entendus.

[3] Marc., XV, 1.

V. MORT DE JUDAS.

Mat., XXVII, 3-10. — Act., I, 16-19.

Par un juste retour des choses humaines, la première victime de cette sentence fut celui-là même qui en avait été le premier auteur. Judas, confondu dans la foule, avait observé de loin sa victime, inquiet, troublé, conservant peut-être encore un secret espoir que Jésus dominerait ses juges et leur échapperait; mais quand il le vit condamné et qu'il l'eut suivi jusqu'au palais du gouverneur, le remords[1] s'éveilla dans son âme; la vie de Jésus, dont il avait été témoin, repassa tout entière devant ses yeux, et les dernières paroles du Maître lui revinrent comme un reproche. Accablé de honte, saisi par un esprit de vertige, il alla, non à ce Jésus qui l'eût accueilli et sauvé, mais vers les prêtres complices du crime.

Il les avait vus, au sortir du palais de Caïphe, prendre le chemin du temple; il s'y rendit[2] et monta les degrés qui séparaient du sanctuaire la cour des gentils. Entre le parvis des prêtres et celui des Juifs, s'élevait la salle

---

[1] Mat., XXVII, 3. Μεταμεληθείς marque que l'esprit de Judas fut seul éclairé, mais que son cœur resta ce qu'il était auparavant : un cœur de traître, froid, égoïste, cupide; il changea de sentiments et de pensées, sans aller jusqu'à la conversion du cœur indiquée dans l'Écriture par le mot μετανοεῖν. (Trench, *Synonyms of the New Testament*, p. 241.)

[2] Mat., XXVII, 3-10.

du Gazith. Bien qu'elle ne fût plus le lieu de séance du sanhédrin, tout fait présumer que Judas y trouva les prêtres et les anciens réunis. « J'ai péché, s'écria-t-il, j'ai livré le sang du Juste, » et sa main leur tendait les trente shekels. Ils ne répondirent à cette désolation que par le dédain : « Que nous importe? C'est ton affaire. » Judas reprit l'argent; dans l'égarement du désespoir, franchissant l'entrée du saint[1], il y jeta le prix de la trahison, et disparut.

Les prêtres ramassèrent l'argent; autour d'eux étaient les troncs destinés à recevoir les aumônes. « Il n'est pas permis, dirent-ils, de le mettre dans le trésor, puisque c'est le prix du sang[2]. » Étrange scrupule chez ces docteurs d'Israël habitués à n'écouter que leur haine et qui eurent besoin d'un conseil pour décider de l'emploi de trente pièces d'argent. Judas vint à leur aide.

Il avait suivi au sortir du temple la route qui descend vers la fontaine de Siloë. A l'endroit où le Cédron se joint au torrent d'Hinnom[3], il remonta le lit de ce dernier, dont l'aspect n'était pas pour calmer son désespoir. Jérusalem, aujourd'hui encore, n'a point de lieu plus saisissant : une gorge profonde, des collines aux flancs escarpés ou couverts de rares oliviers, et dans

---

[1] Ἐν τῷ ναῷ, « dans le sanctuaire lui-même ». Trench, qui maintient ce sens avec Meyer et Alford, défie ses adversaires de produire un passage où ναός soit mis pour ἱερόν. (*Synonyms of the New Testament,* p. 11.)

[2] Deuter., XXIII, 18. — *Sanhedrin,* 112.

[3] Comme nous l'avons déjà fait observer, la vallée d'Hinnom est la sombre Géhenne des rabbins : Ge-Hinnom, גיא הנם

ce val maudit par Jérémie, le souvenir toujours présent des sacrifices de Moloch. Judas s'éleva sur la pente qui fait face au mont de Sion, et s'arrêta dans le champ d'argile d'un potier. De là, embrassant du regard la voie par où il avait traîné sa victime, de Gethsémani au palais des pontifes, son esprit acheva de s'égarer. « Il s'alla pendre, » dit saint Matthieu[1]; « la corde se rompit, » ajoutent les Actes; « son corps précipité la face contre terre se brisa, et ses entrailles se répandirent sur la terre du sang[2]. »

Instruits de cette mort, les sanhédrites s'empressè-

---

[1] Mat., XXVII, 5.

[2] Hakel Dama : חֲקַל דְּמָא (Act., I, 19). Quelques exégètes modernes croient toute harmonie impossible entre le récit de S. Matthieu et les Actes (Act., I, 18). Rapprochant même de ces deux narrations celle de Papias (Migne, *Patrologie grecque*, t. V, p. 1259), qui représente Judas survivant à son suicide, mais affligé d'un tel embonpoint qu'il est peu après renversé et écrasé par un char, ils en concluent qu'il y avait dans l'Église primitive trois versions différentes sur la mort du traître, et que tout ce que l'on en tire de certain, c'est qu'il eut une fin violente. La plupart des commentateurs n'acceptent pas cette impossibilité. La seule difficulté sérieuse a pour objet le champ du potier qui fut acquis par les prêtres, selon S. Matthieu, par Judas, si l'on prend à la lettre la parole des Actes (I, 18). Il suffit, pour l'éclaircir, de rappeler que S. Matthieu raconte avec exactitude, tandis que S. Pierre, dans les Actes, use de la manière oratoire. Après avoir rappelé à ses frères que le traître avait été l'un d'entre eux, qu'il eut part au ministère évangélique, héritage glorieux laissé par Jésus à ses disciples : ἔλαχε τὸν κλῆρον τῆς διακονίας ταύτης, il compare à ces divines richesses le champ dont le cadavre de Judas prit possession, et qui fut le seul bénéfice de son iniquité : ἐκτήσατο χωρίον ἐκ μισθοῦ τῆς ἀδικίας. Cette opposition amène naturellement l'image : ἐκτήσατο, « il posséda ». Mais le témoignage précis de S. Matthieu ne permet de voir là qu'une expression figurée.

rent de faire disparaître un complice dont la fin désespérée témoignait l'innocence de Jésus. Les trente shekels de Judas étaient entre leurs mains; ils achetèrent le champ de potier pour enterrer le cadavre au lieu même où ses entrailles s'étaient répandues; puis, afin d'effacer le souvenir du crime, ils consacrèrent cet endroit à la sépulture des prosélytes étrangers qui mourraient dans la ville. Mais les habitants de Jérusalem avaient connu la fin tragique de Judas, et comme cette terre maudite avait bu le sang du traître, ils l'appelèrent Haceldama, « le champ du sang ».

Saint Matthieu, selon sa coutume, rapporte ici les paroles des anciens prophètes. Jérémie[1] avait cette scène sous les yeux quand il descendait dans la vallée d'Hinnom, que n'avait pas encore dévastée la malédiction de Dieu. C'était alors un jardin de délices, dont la verdure était rafraîchie par les eaux de Siloë; sous les ombrages retentissaient, autour des bûchers de Moloch,

---

[1] Mat., XXVII, 9; Jer., XIX, 1-15. Le texte attribué par S. Matthieu à Jérémie est du prophète Zacharie. On a donné à cette difficulté es solutions les plus diverses, dont la plus vraisemblable est celle-ci. S. Matthieu embrasse d'un coup d'œil tous les témoignages des prophètes qui se rapportent à cet événement : Zacharie prédisant l'ingratitude d'Israël, Jérémie brisant un vase d'argile dans la vallée d'Hinnom, et pendant le siège, achetant le champ d'Anathoth, sur lequel campait l'armée chaldéenne. Il confond ces divers souvenirs dans une paraphrase du texte sacré et la met dans la bouche de Jérémie, le plus grand des prophètes aux yeux des Juifs (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Mat., XXVIII, 9). Cette citation est donc un large commentaire du texte sacré. Les Targums nous montrent avec quelle liberté on paraphrasait, au temps de Jésus-Christ, les livres de l'Ancien Testament.

les chœurs impurs et le son des tambourins[1]. Le prophète, suivi des anciens du sacerdoce et du peuple, tenait en main un vase de cette même argile qui devait recouvrir Judas; il le brisa sous leurs yeux en disant : « Je briserai cette ville et ce peuple comme ce vase dont les débris ne peuvent plus être réparés, et Tophet deviendra un champ de sépulcres et de cadavres. » C'est aussi le crime de Judas que Zacharie prédisait, quand, décrivant l'ingratitude d'Israël, le troupeau de Jéhovah, il nous le montre donnant à son pasteur, pour récompense, trente shekels, prix d'un esclave, et le pasteur saisissant ce beau salaire, prix que Jésus valait aux yeux des Juifs, pour le jeter au potier en payement de sa terre épuisée[2]. Par cette prophétie le Seigneur avait

---

[1] « Tophet, quæ est in valle filiorum Enom, illum locum significat qui Siloe fontibus irrigatur, et est amœnus atque nemorosus, hodieque hortorum præbet delicias. » (S. Jérôme, *Commentar. in Jeremiam,* lib. II, cap. VII, vers. 30, 31.)

[2] Zach., XI, 12, 13. Les paroles de Zacharie, telles que les cite S. Matthieu, s'éloignent beaucoup de la version des Septante, et tout en se rapprochant davantage de l'original hébraïque, elles sont loin d'en être une fidèle traduction. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car, outre la nécessité où était saint Matthieu de s'écarter un peu du texte sacré pour en faire à la mort de Judas une application plus évidente, ce passage présente en soi de réelles difficultés. La principale est d'interpréter les mots : אֶל־הַיּוֹצֵר. Ewald, sur l'autorité de Kimchi et de deux manuscrits cités par Kennicott, lit אֶל־הַיָּצַר, « dans le trésor », et traduit ainsi : « Jahve me dit : Jette dans leur trésor le beau prix que je vaux à leurs yeux. » Évidemment S. Matthieu n'a pas lu « dans le trésor », mais « au potier », ainsi que les Septante, qui traduisent par εἰς τὸ χωνευτήριον. Pour expliquer cette locution assez obscure, Lange suppose qu'il y avait dans le vestibule du temple un lieu destiné à recevoir

dévoilé à l'avance la trahison, et maintenant il la laissait s'accomplir.

---

les objets de rebut, avec cette inscription : « Pour le potier, » ou mieux « Pour le fondeur (Septante) », que rend assez bien notre locution vulgaire : « Aux vieux fers ». La suite du passage est traduite librement par S. Matthieu. Au lieu de אֶדֶר הַיְקָר אֲשֶׁר יֻקַּרְתִּי מֵעֲלֵיהֶם, « le magnifique prix que j'ai été estimé par eux, » l'évangéliste a lu הַיָּקָר (cari; æstimati), τοῦ τετιμημένου, et il entend par là Jésus, l'inestimable trésor, qu'ils ont estimé à si vil prix. Vers la fin de la citation, S. Matthieu s'éloigne encore plus du texte original, où nous lisons : « Et je jetai cet argent au potier dans le temple du Seigneur. » L'évangéliste pharaphrase en ces termes : « Et ils donnèrent cet argent, prix du champ du potier. »

CHAPITRE TROISIÈME.

JÉSUS AU PRÉTOIRE ET DEVANT HÉRODE.

Joan., XVIII, 28-40. — Mat., XXVII, 2, 11-25. — Marc., XV, 1-14. — Luc., XXIII, 1-25.

Le sanhédrin, comme nous l'avons vu, avait résolu de livrer Jésus à Pilate[1]; les prêtres, étant appelés au temple par le sacrifice du matin, ne purent l'accompagner, mais le reste forma autour de Jésus un long cortège, qui, traversant la ville, mena le prisonnier au prétoire[2].

Les gouverneurs romains avaient coutume d'habiter le palais des princes qu'ils remplaçaient, et en mainte occasion les procurateurs occupèrent celui d'Hérode

---

[1] Mat., XXVII, 2

[2] Prétoire, « Prætorium, Tabernaculum, » primitivement, la tente du général, placée au milieu du camp romain; ce mot fut ensuite employé pour désigner la demeure des gouverneurs dans les provinces qu'ils administraient. (Pauly, *Real Encyclopädie :* PRÆTORIUM.)

sur la colline de Sion [1] ; mais au temps de Pâque, Pilate résidait dans l'Antonia [2], forteresse bâtie au nord du temple et dominant sur les parvis. Il pouvait braver le tumulte du haut de cette citadelle, qui lui offrait d'ailleurs une magnificence royale : vastes portiques, bains, cours immenses où campaient les soldats [3].

Jésus, introduit dans une des salles, comparut devant Pilate; il n'était pas un étranger pour le gouverneur, car bien que la Galilée et la Pérée, théâtre accoutumé de son ministère, ne fussent point soumises à la juridiction romaine, sa prédication avait trop remué Jérusalem, pour que le bruit n'en fût pas venu

---

[1] Philon, *De virtutibus et legatione ad Caium,* p. 38. — Josèphe, *Bellum Judaïcum,* II, 14, 8.

[2] L'Antonia n'est pas nommée dans l'Évangile; mais nous savons par Josèphe que la place du Lithostrotos, où Pilate avait son tribunal (Joan., XIX, 13), se trouvait devant cette forteresse (*Bellum Judaïcum,* VI, 1, 8). L'historien nous montre un centurion s'élançant de l'Antonia pour repousser les Juifs vers le temple, et glissant sur les dalles du Lithostrotos. Il suit évidemment de là que cette place s'étendait entre la forteresse et les portiques du sanctuaire. La tradition, sans identifier en termes formels l'Antonia avec le prétoire, a toujours placé ce dernier au nord et près du temple, par conséquent au lieu où s'élevait la citadelle. Le premier témoignage est celui du pèlerin de Bordeaux qui visitait la ville sainte en 333 (cinquante ans avant S. Jérôme) : « Inde ut eas foris de Sion euntibus ad portam Neapolitanam (aujourd'hui la porte de Damas), ad partem dextram, deorsum in valle sunt parietes ubi domus fuit, sive prætorium Pontii Pilati ; ibi Dominus auditus est antequam pateretur ; a sinistra autem parte est monticulus Golgotha, ubi Dominus crucifixus est. » Ce fut au temps des croisades seulement qu'on imagina de transporter la résidence de Pilate sur la colline de Sion. (Tobler, *Topographie von Jerusalem,* Erstes Buch, S. 225.)

[3] Josèphe, *Bellum Judaïcum,* V, 5, 8.

à Césarée[1]. L'épouse de Pilate[2], surtout, secrètement gagnée au culte de Jéhovah[3], et touchée de la vertu de celui qu'elle appelait « le Juste[4] », en avait entretenu le procurateur; aussi le voyons-nous instruit de tout ce qui concernait Jésus : de son nom de Christ, des colères du sanhédrin, et des haines qui le poursuivaient.

Le captif était seul[5]; ses accusateurs, malgré leur animosité, n'avaient pu se résoudre à franchir le seuil du prétoire. La crainte de se souiller[6], et par suite d'être exclus de la Pâque, l'emportait dans leur cœur sur le désir de soutenir eux-mêmes leurs dénonciations. Toutefois, aux liens qui chargeaient les bras de Jésus,

---

1 Cette ville, récemment fondée par Hérode sur les rives de la Méditerranée, était la résidence ordinaire des gouverneurs romains.

2 Les lois qui défendaient aux proconsuls d'emmener leurs femmes dans les provinces étaient alors tombées en désuétude. (Tacite, *Annales,* III, 33.)

3 *Évangile de Nicodème,* II.

4 Mat., XXVII, 19.

5 S. Jean marque expressément que Jésus fut introduit seul dans le prétoire; ἄγουσιν εἰς τὸ πραιτώριον... καὶ αὐτοὶ οὐκ εἰσῆλθον; que Pilate l'y laissa, ἐξῆλθεν οὖν ὁ Πειλᾶτος, et revint ensuite l'y trouver... εἰσῆλθεν εἰς τὸ πραιτώριον πάλιν ὁ Πειλᾶτος. (Joan., XVIII, 28, 29, 33.)

6 « La maison d'un païen, lisons-nous dans le Talmud (*Eroubin,* 62, 2), sera à vos yeux comme celle d'un animal. » On en a conclu que l'impureté redoutée des sanhédrites n'était que la souillure contractée par l'attouchement d'un objet immonde, laquelle pouvait être purifiée dès le jour même. Mais, au témoignage de Maimonides (*Pesachim,* VI, 1), rien de moins certain que cette durée. Il suffisait d'ailleurs qu'elle fût d'un jour pour les empêcher de prendre part à la Pâque (Maimonides, *ibidem*).

Pilate comprit que les sanhédrites voulaient sa mort; leur usage étant de livrer en cet état les coupables qu'ils jugeaient dignes du dernier supplice[1].

A la vue de Jésus, le premier sentiment du juge fut la pitié; rien dans son attitude qui marquât l'orgueil d'un séditieux, rien qui appelât le châtiment. Doué du tact habituel aux politiques romains, Pilate soupçonna quelque intrigue, et pensa que peut-être il y avait lieu de réformer plutôt que de confirmer une sentence. Néanmoins, par égard pour les scrupules des Juifs, qui refusaient de pénétrer jusqu'à lui, il sortit, et vint les trouver au dehors[2] : « Quelle accusation, dit-il, apportez-vous contre cet homme? » Les sanhédrites avaient espéré que leur empressement, et le moment où ils se présentaient[3], imposeraient à Pilate. Leur dépit s'exhala en paroles amères : « Si ce n'était pas un malfaiteur[4], nous ne vous l'eussions pas livré. » Cette réponse arrogante blessa le gouverneur. Il usa à son tour d'ironie et de dédain : « Prenez-le vous-mêmes, dit-il, et jugez-le selon vos lois. » L'excommunication, les trente-neuf coups de fouet[5] donnés

---

[1] S. Jérôme, *in Mat.*, XXVII, 2.

[2] Joan., XVIII, 29-31.

[3] Les juges romains ne siégeaient pas ordinairement avant la troisième heure du jour (9 heures du matin). (Friedlieb, *Archäologie*, S. 105.)

[4] Le texte reçu porte κακοποιός. La leçon κακὸν ποιῶν, adoptée par Tischendorf, signifie : « S'il n'avait pas été surpris commettant le crime... »

[5] Le nombre des coups était fixé à quarante par la Loi (Deut., XXV, 3). Mais dans la crainte d'outrepasser cette limite, la Synagogue n'en infligeait que trente-neuf. Le condamné, dépouillé jus-

dans la synagogue ne suffisaient-ils pas à punir la violation de leurs droits? « Nous n'avons plus le pouvoir de faire mourir personne, » reprirent les Juifs, dévoilant ainsi où ils en voulaient venir. Mystérieuse conduite de la Providence! Si Dieu leur avait ôté le pouvoir capital, c'était pour qu'ils ne lapidassent point le Christ, selon la Loi, mais que Rome l'élevât sur la croix[1] « d'où il attirerait tout à lui[2] ». La parole de Jésus devait être accomplie, annonçant de quelle mort il allait mourir.

Évidemment Pilate ne consentait pas à ratifier la condamnation de Jésus, mais entendait évoquer l'affaire et la juger lui-même. Mis en demeure de produire leurs chefs d'accusation, les sanhédrites s'y résignèrent. Le titre de Fils de Dieu que le Sauveur s'était attribué, et qui était la vraie cause de sa perte, fut laissé dans l'ombre; mais comme, en se déclarant Christ, il se proclamait par là même roi d'Israël, cette dernière prétention lui fut imputée à crime, et l'accusation réduite à trois charges, qui devaient émouvoir Pilate[3] : « Nous l'avons trouvé, dirent-ils, soulevant le

---

qu'à la ceinture, recevait un tiers des coups sur la poitrine, les deux autres tiers sur les épaules. L'exécuteur, monté à côté de lui sur une pierre, le frappait de lanières de cuir. S. Paul subit cinq fois cette peine dans la synagogue (II Cor., XI, 24). (*Maccoth*, III, 2.)

[1] Le crucifiement, usité non seulement à Rome, mais chez divers peuples de l'antiquité, ne l'était pas chez les Juifs, qui se contentaient de suspendre après la mort le corps du coupable. (Smith, *Dictionary of the Bible* : CRUCIFIXION.)

[2] Joan., XII. 32.

[3] Luc., XXIII, 2.

peuple, empêchant de payer le tribut à César, et se disant le Christ-Roi. »

Pilate connaissait trop les Juifs pour être dupe de leur zèle à venger les injures de Rome. Ses officiers, d'ailleurs, ne lui avaient révélé aucune trace de conjuration, aucun refus d'impôt. Il ajouta donc peu de foi aux bruits d'une sédition qu'il eût facilement réprimée; mais le nom de Christ le saisit. Qu'était-ce que ce titre tout à la fois civil et religieux? A quelle royauté pouvait prétendre le prisonnier qu'il avait entre les mains? Pilate, résolu de s'en éclaircir, rentra dans le prétoire et appela Jésus [1].

Le Sauveur resta donc seul avec son juge, loin des Juifs, dont les cris de mort venaient de frapper ses oreilles. Pilate, en le soustrayant à leurs clameurs furieuses, laissait déjà voir que son cœur n'était pas indifférent à cette infortune. Jésus, loin d'en profiter pour plaider sa cause, ne songea qu'à l'éternelle vérité, et tenta de la faire descendre dans l'âme qu'il voyait devant lui, incertaine, obscurcie, s'entr'ouvrant néanmoins aux clartés célestes.

Pilate parla le premier [2] : « Es-tu vraiment roi des Juifs? » dit-il à Jésus. Le Sauveur, moins attentif aux paroles qu'à la pensée de celui qui l'interrogeait, lui

---

[1] Joan., XVIII, 33-38.

[2] Pilate n'était qu'un simple procurateur (cum jure gladii). « Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat. » (Tacite, *Annales,* XV, 44.) Il n'avait donc pas de questeur pour faire l'interrogatoire; aussi le voyons-nous s'acquitter lui-même de cet office. Pauly, (*Real Encyclopädie :* PROCURATOR, QUÆSTOR.)

répondit : « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? » Surpris de se voir pénétrer, le gouverneur repartit brusquement : « Suis-je donc Juif, moi? Ta nation et les pontifes t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? » Cette question n'obtint pas de réponse. Tout entier aux luttes intérieures qui agitaient Pilate, Jésus le voyait avec compassion repoussant la grâce qui l'appelait à la vérité, et toujours obsédé du problème redoutable : « Qu'est-ce donc que ce royaume? » C'est à cette voix secrète que le Christ répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. » Mais, vous le voyez à mes liens, à mon abandon, « mon royaume n'est pas d'ici. — Tu es donc roi? s'écria Pilate. — Vous l'avez dit, » répliqua Jésus, et il ajouta des paroles que saint Jean n'a pas rapportées en leur entier, mais qui confirmaient cette déclaration : « Je suis né, et je suis venu dans le monde afin de rendre hommage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. — Qu'est-ce que la vérité[1] ? » reprit Pilate, et il sortit pour échapper à l'ascendant que Jésus prenait sur lui.

Il s'en alla donc vers les Juifs, et leur dit : « Je ne trouve en cet homme aucune cause de mort. » A

---

[1] Que d'hommes répètent chaque jour la question de Pilate, et comme lui demeurent dans le trouble pour s'être dérobés à la réponse du Sauveur? Plus heureux ceux qui écoutent la parole du Maître : à eux la paix et le repos dans la Vérité ! « O veritas Deus, fac me unum tecum in caritate perpetua! Taceant omnes doctores; sileant omnes creaturæ : tu mihi loquere solus! » (*De Imitatione Christi,* lib. I, cap. III.)

cette réponse, ils éclatèrent en cris de rage. Les prêtres et les anciens insistaient avec violence, répétant aux oreilles du gouverneur des accusations vagues, contradictoires, souvent même incompréhensibles pour lui. Il fit venir Jésus; sa présence excita une nouvelle fureur; il semble même, d'après le texte de saint Matthieu, que les sanhédrites l'aient interpellé directement, mais en vain[1]. Pilate se tournant vers lui : « N'entends-tu pas, lui dit-il, de combien de choses ils t'accusent? » Jésus ne répondit pas un seul mot. Ce silence, cette paix au milieu d'une foule déchaînée, jeta le gouverneur dans l'admiration.

Il cherchait à sortir d'embarras, mais les Juifs firent de vives instances, disant : « Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, commençant par la Galilée jusqu'ici[2]. » Le nom de Galilée fut un trait de lumière; lancé à dessein de rappeler au juge le caractère remuant de cette province et le sang des séditieux versé dans le temple, il lui découvrait un expédient pour se dégager. Aussitôt, Pilate demanda si Jésus était Galiléen, et ayant connu qu'il était du ressort d'Hérode, il le renvoya[3] au tétrarque.

---

[1] Mat., XXVII, 12-14; Marc., XV, 3-5.

[2] Luc., XXIII, 5-7.

[3] Ἀνέπεμψεν. (Luc., XXIII, 7.) » Propriam Romani juris vocem usurpavit. Nam *remittitur* reus, qui alicubi comprehensus mittitur ad judicem aut originis aut habitationis. » (Grotius, *in loco.*) C'était le faire passer du « forum delicti commissi » au « forum originis vel domicilii ». (Pauly, *Real Encyclopädie :* FORUM, II, Gerichtsstand des Criminalprozesses.) Ces actes de courtoisie n'étaient pas rares de la part des politiques romains. (Act., XXV, 9. — Josèphe,

Ce prince habitait dans l'ancienne demeure des Machabées[1], où s'étaient retirés les fils d'Hérode, quand le palais de leur père fut livré aux gouverneurs romains. Les légionnaires y conduisirent Jésus entouré de ses ennemis. Nous n'entreprendrons pas de suivre le Sauveur dans cette partie de la voie douloureuse; il est peu probable que ses gardes lui aient fait descendre le penchant du Moriah pour remonter sur la colline de Sion, tandis qu'en traversant le portique occidental du temple et le pont du Tyropœon, ils pouvaient gagner aussitôt le palais du prince.

L'arrivée de Jésus n'éveilla chez Hérode qu'une joie frivole, car son âme dépravée était incapable même du trouble qui agitait Pilate. Depuis longtemps instruit de ce qu'on rapportait du Christ, il souhaitait le voir et être témoin de ses prodiges[2]. Nul doute que le thaumaturge, pour éviter le supplice, ne satisfit sa curiosité en opérant quelque miracle. Hérode, plein de ces

---

Bellum Judaïcum, III, 10, 10. — Denys d'Halicarnasse, *Antiquitates,* III, 22.)

[1] Nous voyons en effet, sous Festus, Agrippa le jeune établir dans cette résidence un belvédère pour jouir de la vue du temple (Josèphe, *Antiquitates*, XX, 8, 11); Agrippa II, dans les derniers jours de son règne, y rassembla le peuple soulevé; en un mot, tout ce que nous savons sur les divers séjours des enfants d'Hérode à Jérusalem pendant l'occupation romaine se rattache à ce palais des Machabées. Il s'élevait sur l'emplacement de la maison de bois du Liban construite par Salomon, et occupait, au nord-est de Sion, l'angle formé par la vallée du Tyropœon, qui, en face du temple, cessait de monter du sud au nord pour tourner vers l'est, dans la direction de la porte actuelle de Jaffa.

[2] Luc., XXIII, 6-12.

pensées, traita d'abord le prisonnier avec égard, l'accabla de questions, et le pressa de manifester son pouvoir surnaturel. Mais Jésus pénétrait l'indignité de ce prince; et lui, qui avait eu pour Pilate des paroles de miséricorde, ne daigna même pas répondre à Hérode. Ce silence déconcerta le tétrarque; les sanhédrites, de leur côté, n'étaient pas moins déçus. Ils avaient compté reprendre leurs avantages devant un prince de leur nation, et sans avoir besoin de faux prétextes, frapper en Jésus ce qu'ils haïssaient, sa doctrine, ses prétentions au titre de Messie; mais vainement pressèrent-ils Hérode de leurs instances furieuses. Le tétrarque, Iduméen d'origine, Juif de naissance, penchant par instinct vers l'incrédulité des saducéens, avait depuis trop longtemps étouffé sa conscience pour prendre intérêt à des questions religieuses. D'ailleurs, à condamner Jésus, ne courait-il pas le risque d'un mouvement populaire ou des terreurs qui l'avaient assailli après l'exécution de Jean-Baptiste? Occupé de son repos[1] avant tout, le despote égoïste se hâta de rendre à Pilate honneur pour honneur, en lui renvoyant Jésus; mais, outré d'avoir été méprisé, il voulut en retour témoigner au Christ son dédain et le revêtit par dérision d'une robe blanche[2]. Que représentait ce vêtement? La toge des

---

[1] « Aimant la tranquillité, » dit Josèphe, *Antiquitates,* XVIII 7, 2.

[2] Ἐσθῆτα λαμπράν, signifie, selon Lightfoot et Ellicott, une robe de pourpre. Mais l'idée attachée à λαμπρός est celle d'une blancheur éclatante comme la lumière; et cette épithète, surtout appliquée aux vêtements, désigne le plus souvent la couleur blanche.

consuls[1] ou des candidats romains[2], travestissant Jésus en monarque de théâtre; ou l'habit que prenaient les Juifs renvoyés d'une cause capitale[3], Hérode indiquant qu'il regardait le prisonnier comme un insensé, incapable de crime? Le procurateur paraît l'avoir interprété dans ce dernier sens, car, en disputant au peuple la vie du Christ, il s'appuya, pour le sauver, sur cette absolution moqueuse.

Si importuné que fût Pilate de reprendre une cause dont il se croyait délivré, il reçut quelque satisfaction de la courtoisie d'Hérode et cette mutuelle déférence apaisa leurs ressentiments; les entreprises du gouverneur sur l'autorité du tétrarque, le sang des Galiléens répandu dans le temple, tout fut oublié, et de ce jour-là, ils devinrent amis.

Encore une fois Jésus fut traîné à l'Antonia. La magnificence dérisoire dont il était revêtu rendait son infortune plus sensible. Pilate en fut touché, et, fort du renvoi d'Hérode, essaya d'arracher au sanhédrin sa victime. Il assembla donc les princes des prêtres et les anciens; mais ceux-ci, de leur côté, résolus à forcer son consentement, avaient amassé des gens du peuple pour imposer davantage[4]. Pilate ayant Jésus près de lui : « Vous m'avez présenté cet homme, leur dit-il, l'accusant de soulever le peuple; et voilà que, l'interrogeant devant vous, je n'ai rien trouvé en lui de ce

---

[1] Tacite, *Historiæ,* II, 91. — Valère Maxime, I, 6, 11

[2] Pauly, *Real Encyclopädie :* CANDIDATUS.

[3] Josèphe, *Antiquitates,* XIV, 9, 4; XVI, 9, 3. — *Yoma,* f. 19, 1.

[4] Luc., XXIII, 13-16.

que vous lui reprochez. Et de même, Hérode, à qui je vous ai renvoyés [1], ne l'a pas non plus trouvé digne de mort. » Qu'un silence menaçant ou des murmures aient accueilli ces paroles, Pilate crut devoir les corriger de quelque manière, et il ajouta : « Je le châtierai donc et le renverrai. » Pour légère qu'il tînt la peine indiquée par ces mots, ce n'en était pas moins de sa part une complaisance inique, un signe de faiblesse, qui ne pouvait échapper aux sanhédrites. Ils résolurent de pousser hardiment leur avantage.

Cependant la foule commençait de monter [2] à la forteresse Antonia, attirée ou par le rassemblement formé devant le prétoire, ou par une cérémonie qui s'accomplissait vers cette heure-là. Au matin de la Parascève, les gouverneurs romains, afin de rehausser la solennité pascale [3], faisaient grâce à un prisonnier désigné par les Juifs. Cette coutume, dont on ne trouve aucune trace dans l'Écriture ni dans les traditions rabbiniques, avait sans doute été introduite par un procurateur jaloux de se concilier ses nouveaux sujets [4]

---

[1] La leçon : ἀνέπεμψεν γὰρ αὐτὸν πρὸς ἡμᾶς, a été adoptée par Tischendorf dans sa 8e édition ; quoique contenue dans les manuscrits du Vatican et du Sinaï, elle est moins autorisée que le texte ordinaire : ἀνέπεμψα ὑμᾶς πρὸς αὐτόν, qui a pour lui le manuscrit Alexandrin, celui de Bèze, les versions latines et syriaques.

[2] Ἀναβάς (Marc., xv, 8). Le texte reçu porte ici : ἀναβοήσας, qui se trouve dans le manuscrit Alexandrin et la version syriaque. Mais la leçon ἀναβάς a pour elle l'autorité des versions latines, les manuscrits du Vatican et de Bèze.

[3] Κατὰ ἑορτήν (Mat., xxvii, 15). « A chaque fête » (Bernhardy, *Syntax*, S. 240). Ἑορτήν, employé seul, désigne la Pâque, et d'ailleurs S. Jean dit expressément : Ἐν τῷ Πάσχα (Joan., xviii, 39).

[4] « Sic enim quasdam gratias præstant gentes iis quos subji-

Rome, qui octroyait des amnisties dans les calamités publiques [1] et aux anniversaires des Césars, consacra la faveur accordée par un de ses magistrats, et nous voyons Pilate la respecter comme ayant déjà force de loï [2].

La vue de la foule remplissant la place de Gabbatha [3], et réclamant à grands cris ce privilège, suggéra à Pilate un nouvel expédient. Parmi les condamnés qui devaient être exécutés, selon l'usage, aux fêtes

---

ciunt sibi, donec confirmetur super eos jugum ipsorum. » (Origène, *in Matthæum commentariorum Series.* — *Patrologie grecque* de Migne, t. XIII, p. 1771.)

[1] Tite-Live, *Historiæ,* v, 13.

[2] Ἀνάγκην δὲ εἶχεν ἀπολύειν αὐτοῖς κατὰ ἑορτὴν ἕνα. (Luc., XXIII, 17.) Le 17e verset de S. Luc, qui rompt la suite de son récit, est regardé par Tischendorf et Tregelles comme une interpolation. A la vérité, il a disparu du manuscrit du Vatican et de l'Alexandrin, mais il est conservé à sa place par celui du Sinaï, la Vulgate et la version syriaque, et il a de plus des caractères intrinsèques d'authenticité. Un faussaire, empruntant une citation aux autres évangélistes, comme le suppose Tischendorf, eût-il substitué à leurs paroles un texte tout différent, et renfermant d'ailleurs une expression favorite de S. Luc : ἀνάγκην εἶχεν ? N'est-il pas probable que les copistes, trouvant que ce verset interrompait le récit, l'ont transporté après le verset 19, à la place où nous le trouvons maintenant encore dans le codex Bezæ et la Peschito. Il a probablement disparu de quelques manuscrits par suite de cette transposition. Les deux mots : ἀνάγκην δέ, ἀνέκραγον δέ, qui commencent et finissent par les mêmes lettres, expliquent d'ailleurs comment cette omission a pu être faite.

[3] Gabbatha : « lieu élevé, terrasse, » de la racine גָּבַהּ, « être haut » ; ou peut-être (à cause des deux *6*, du grec Γαββαθᾶ), de la racine גַּב : « dos, faîte, sommet ». S. Jean traduit en grec le mot par λιθόστρωτος : « pavé de pierres ».

de Pâques[1], il y avait un homme nommé Barrabas [2], d'une scélératesse insigne [3]. A la tête de séditieux, il avait versé le sang dans Jérusalem, et tenté une révolte non seulement contre l'autorité de Rome, mais contre celle des sanhédrites; car c'est dans leurs prisons [4] que le gouverneur alla le chercher. L'exclamation de saint Jean, à la pensée que le divin Maître lui fut comparé, dit assez quel mépris entourait le criminel : « Or, Barrabas était un brigand [5] ! »

Pilate espérait qu'entre ce scélérat et l'innocent qu'ils poursuivaient, les Juifs ne pourraient refuser à celui-ci la préférence : « Qui voulez-vous que je vous délivre, dit-il, Barrabas ou Jésus qui est appelé Messie? » et il monta les degrés du tribunal [6] placé de-

---

[1] L'usage de réserver les exécutions capitales pour les jours de fête, afin d'imprimer une terreur salutaire, n'était pas particulier aux Juifs. Nous le trouvons établi à Rhodes pour les fêtes de Chronos, à Athènes et dans les cités ioniennes pour les Thargélies. (Sepp, *Leben Jesu,* B. VI, S. 225.)

[2] Bar-abbas, « le fils du père ». Ewald préfère : Barrabban, « le fils du rabbi ». Le lectionnaire syriaque de Jérusalem, la version arménienne, etc., contiennent une variante d'après laquelle le nom de ce séditieux était Jésus Barrabas. Origène la connaissait et en fait mention. Ewald et Meyer l'ont adoptée; mais Tischendorf, dans sa dernière édition, la rejette comme appuyée sur de trop faibles autorités.

[3] Mat., XXVII, 16; Marc, XV, 7.

[4] Εἶχον (Mat., XXVII, 16), comme, plus haut, ἤθελον, a pour sujet ὄχλος. On peut conclure de cette expression que les Juifs avaient encore la garde de leurs prisonniers, sous la haute juridiction du gouverneur romain.

[5] Joan., XVIII, 40.

[6] Βῆμα, l'estrade, ordinairement rectangulaire, sur laquelle était placée la chaise curule des magistrats romains. D'abord construite

vant le prétoire. Comme il était assis, des serviteurs vinrent le trouver, envoyés par sa femme, qui, de l'Antonia, regardait cette scène. La tradition, qui l'appelle Claudia Procula[1], la donne comme une femme pieuse[2], une des prosélytes de la porte[3], si nombreuses alors dans la noblesse romaine[4]; une lumière divine lui avait montré la doctrine de Jésus plus parfaite même que la Loi de Jéhovah. Dès la veille, un trouble étrange s'était emparé d'elle, au bruit que le Sauveur allait être arrêté; le sommeil n'avait pas calmé ses angoisses, toute la nuit, des songes terribles l'avaient agitée. Aussi, quand elle vit Jésus entouré d'un peuple furieux, Pilate chancelant, prêt à le condamner, elle ordonna de porter à son époux ce message : « Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, car j'ai été aujourd'hui fort tourmentée en songe à cause de lui. » Seule au milieu de juges iniques, de faux témoins, de bourreaux, cette païenne trouvait dans son cœur assez de force et de ten-

---

en pierre, elle fut ensuite faite de bois, afin d'être plus facilement transportée. (Pauly, *Real Encyclopädie :* TRIBUNAL.)

[1] Peut-être ce nom de Claudia la rattache-t-elle à la gens Claudia, d'où était sorti l'empereur Tibère.

[2] Nicéphore, *Historiæ*, I, 30. — Fabricii *Codex apocryphus*, t. I, p. 398; t. II, p. 242.

[3] גֵּרֵי הַשַּׁעַר; ainsi appelés par allusion au passage de l'Exode, XX, 10 : « Vous ne ferez en ce jour aucun ouvrage, ni vous ni l'étranger qui sera à l'intérieur de vos portes. » Ce nom désignait les païens qui, sans être circoncis, renonçaient aux idoles et observaient ce que les Talmudistes appellent les sept préceptes de Noé, interdisant le sacrilège, l'inceste, le meurtre, etc.

[4] Juvénal, *Satiræ*, VI, 543. — Josèphe, *Antiquitates*, XVIII 3, 5.

dresse pour plaider la cause de Jésus. Les chrétiens en ont gardé un reconnaissant souvenir, et le Ménologe grec la range au nombre des saintes.

Les prêtres et les anciens avaient mis le temps à profit. Répandus dans la foule, ils l'enflammaient de leurs passions, et lui persuadèrent de préférer Barrabas au Sauveur[1]. Aussi, quand Pilate demanda pour la seconde fois[2] : « Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs? » un cri unanime s'éleva du peuple : « Débarrassez-nous de lui[3], et délivrez Barrabas. — Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs? reprit le gouverneur. — Crucifiez-le, crucifiez-le, répondit la foule tout d'une voix. — Mais quel mal a-t-il fait? poursuivit le juge, devenu l'avocat de son prisonnier; pour moi, je ne trouve en lui aucune cause de mort; je le châtierai donc et le renverrai. » Mais la multitude ne répétait qu'avec plus de fureur : « Crucifiez, crucifiez-le! » « Et ils faisaient des efforts horribles, criant qu'on le crucifiât, et leurs cris augmentaient toujours[4]. »

Voyant qu'il ne gagnait rien, mais qu'au contraire le tumulte croissait, Pilate voulut montrer qu'il tenait Jésus pour juste, et entendait n'être pas responsable

---

[1] Mat., XXVII, 20.

[2] Marc., XV, 9.

[3] Αἶρε τοῦτον (Luc., XXIII, 18) « E medio tolle » : Débarrassez-nous de ce Jésus. Αἴρω, dans le grec hellénistique, a ce sens : délivrer, débarrasser de quelqu'un en l'écartant, en le faisant mourir. (Act., XXI, 36; XXII, 22. — Denys d'Halicarnasse; Philon, etc.)

[4] Luc, XXIII, 22, 23; Marc., XV, 14.

de sa mort [1]. Une coutume d'Israël ordonnait aux anciens de la ville où l'auteur d'un meurtre restait inconnu de se laver les mains sur le cadavre de la victime, en témoignage de leur innocence [2]. Cette prescription du Deutéronome servit au gouverneur pour parler aux yeux de la foule. Il fit donc apporter de l'eau et se lava les mains : « Je suis innocent du sang de ce juste, dit-il; pour vous, c'est votre affaire. » Tout le peuple répondit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Pilate n'eut pas le courage d'aller plus loin, et renvoyant Barrabas dégagé de chaînes, il livra le Christ aux mains des soldats. Sans doute il ne comptait pas encore l'abandonner; mais la flagellation étant le préliminaire du crucifiement, il espéra que le sang de Jésus calmerait ses ennemis et permettrait de le sauver.

---

[1] Mat., XXVII, 24-26.
[2] Deut., XXI, 6.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA CONDAMNATION DE JÉSUS.

Mat., XXVII, 26-30. — Marc., XV, 15. — Joan., XIX, 1-16.

La flagellation infligée à Jésus était une cruelle torture. Dépouillé de ses vêtements et attaché par les mains à une basse colonne[1], le condamné présentait son dos aux coups qui le déchiraient. L'instrument du supplice pour les étrangers était non les verges d'orme, réservées aux citoyens romains, mais les lanières de cuir armées d'osselets et de balles de plomb. Sous cet horrible fouet[2], la peau se soulevait en lambeaux, le

---

[1] La colonne vénérée à Rome dans l'église de Sainte-Praxède est une espèce de piédestal ou de borne de $0^{m},70$ de hauteur et de $0^{m},45$ de diamètre à la base. On voit au sommet la trace d'un anneau. Il paraît que lorsqu'elle fut transportée à Rome par le cardinal Colonna (1223), on en laissa le socle à Jérusalem. Elle est de marbre noir avec des veines blanches. (Voir Rohaut de Fleury, *Instruments de la Passion.*) La fresque de la grande nef de Sainte-Praxède doit reproduire assez exactement l'appareil du supplice.

[2] « Horribili flagello. » (Horace, *Satiræ*, I, III, 119.)

sang coulait, et la victime, tombant bientôt aux pieds des licteurs, exposait à leurs violences toutes les parties de son corps. Il n'était pas rare de voir les condamnés succomber dans ce premier supplice, car la loi romaine ne connaissait pas les limites fixées par la Synagogue à la durée de la peine [1]. Nulle règle ne déterminait le nombre des coups; tout était laissé au caprice des licteurs, qui ne s'arrêtaient que par dégoût ou par lassitude. Les Évangiles nomment le châtiment sans entrer dans le détail; mais le silence de Jésus, qui rendit les bourreaux plus acharnés, l'intention de Pilate d'émouvoir les Juifs par le spectacle de leur victime, l'état où le Sauveur fut réduit, jusqu'à ne pouvoir soutenir sa croix, tout fait soupçonner une scène de longues tortures. Elle se passa dans le prétoire et sous les yeux du peuple, car nous voyons qu'aussitôt après la flagellation, les soldats ramenèrent Jésus dans les cours de l'Antonia [2].

Là, renouvelant la scène de moquerie jouée en leur présence par Hérode, ils appelèrent à eux toute la cohorte et rendirent au roi des Juifs d'insultants hommages [3]. Jésus, assis sur un trône dérisoire, fut couvert du manteau de laine rouge [4] que portaient les légion-

---

[1] Voir t. II, p. 340, note 5.

[2] Mat., XXVII, 27; Marc., XV, 16.

[3] Mat., XXVII, 27-30.

[4] Ce manteau (Sagum) était attaché sur l'épaule droite. Les généraux le portaient aussi; mais leur manteau, appelé Paludamentum, était plus long et teint de pourpre. Πορφύραν (Marc., XV, 17) désigne les diverses espèces de rouge, mais surtout le cramoisi : κοκκίνην. (Mat., XXVII, 28.)

naires. Quelques-uns d'entre eux cependant tressaient une couronne d'épines[1] qui ceignit bientôt la tête du Sauveur; puis, prenant un roseau, ferme comme le

---

[1] Les exégètes sont très partagés sur la nature de la plante qui formait la couronne d'épines. Les uns y ont vu le jonc marin : « Junco palustri sceptra cedant, » dit une des vieilles hymnes du bréviaire romain. D'autres indiquent le rhamnus, sorte de buisson épineux très commun en Palestine, et que Dioscorides décrit ainsi : « Le rhamnus pousse dans les haies, portant des branches droites, et des pointes en forme d'épines aiguës, aux feuilles petites, oblongues, un peu grasses et tendres. » « L'arbuste est tellement hérissé d'épines, ajoute Cassiodore, qu'il retient tout ce qu'il touche, blesse et se dilate dans la blessure. » La conciliation naturelle de ces diverses opinions n'est-elle pas celle qu'a proposée M. Gosselin (*Notice sur la couronne d'épines*)? D'après lui, les soldats se servirent de jonc marin ou de quelque plante herbacée pour lier et maintenir les épines dont ils voulaient former la couronne de Jésus. Or, les restes vénérés sous le nom de couronne d'épines confirment cette hypothèse; car, d'un côté, la sainte relique conservée à Paris n'est qu'un cercle de joncs, notablement plus grand que le tour de la tête, qu'il pouvait ceindre par conséquent, même hérissé d'épines; et, d'un autre côté, on montre à Pise et en d'autres lieux de petites branches d'un bois épineux qui semble annoncer une espèce de nerprun rhamnus. « Une de ces épines, que nous avons eue sous les yeux, dit M. Gosselin, a été reconnue comme l'épine que Linnée avec les botanistes anciens appelle *rhamnus spina Christi,* et les modernes, *ziziphus spina Christi.* M. Rohaut de Fleury a dessiné la relique conservée à Pise dans la charmante chapelle de Santa-Maria della Spina. « C'est une branche de $0^{m},080$ de hauteur, dit-il, ayant porté autrefois six épines, dont trois seulement sont intactes. Les unes sont droites, les autres plus courtes et recourbées au bas des premières, qu'elles accompagnent. La couleur générale, surtout celle des épines, est un noir brun très brillant; il y a sur un côté de la tige des taches verdâtres plus claires. » La branche d'épines de Trèves, telle que la montrent les planches de Dom Calmet, présente les mêmes caractères.

bois [1], ils le placèrent dans sa main ; un trône, une couronne, un sceptre, rien ne manquait au nouveau monarque que les adorations de ses sujets ; elles lui furent prodiguées : « Salut, roi des Juifs! » criaient-ils en fléchissant le genou devant lui, et ils ne se relevaient que pour le couvrir de soufflets et de crachats. Durant ces indignes traitements, le roseau échappa aux mains de Jésus liées et défaillantes ; ils s'en saisirent [2], et frappant cette tête sacrée, ils y enfonçaient les épines.

La compassion que Pilate avait toujours témoignée pour Jésus ne permet pas de supposer qu'il ait assisté à cette scène. Ses ordres avaient été fidèlement accomplis, outrepassés même ; il voulut en profiter pour émouvoir le peuple. Paraissant de nouveau sur la place de Gabbatha [3] : « Voici, dit-il aux Juifs, que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. » Et Jésus sortit, la couronne d'épines au front, le manteau rouge flottant sur son corps ensanglanté ; on lui fit monter les degrés du tribunal. « Voilà l'homme! » dit Pilate à la foule. Mais leurs cœurs étaient fermés à la pitié. « Crucifiez, crucifiez-le! » s'écrièrent-ils. Leur cruauté indigna le gouverneur ; il y eut en lui comme un élan pour sauver Jésus : « Prenez-

---

[1] Le roseau de la Passion, *Arundo donax ;* le roseau ordinaire eût été rompu au premier coup.

[2] Ἔλαβον. (Mat., XXVII, 30.) L'aoriste ἔλαβον semble indiquer qu'ils ne prirent qu'une fois le roseau, tandis que les imparfaits ἐνέπαιζον et ἔτυπτον marquent que les insultes et les coups durèrent longtemps.

[3] Joan., XIX, 4-16.

le vous-mêmes, et crucifiez-le; car moi, je ne trouve en lui aucune cause de mort. » Les Juifs ne pouvaient tenir pour sérieux un pareil congé; c'est pourquoi voyant toutes leurs accusations de nul poids, ils découvrirent la cause de leur acharnement contre Jésus, ce prétendu blasphème par lequel il s'égalait à Dieu, et que la Loi punissait de lapidation[1]. Rome respectait les coutumes religieuses de ses sujets; ils espérèrent que le gouverneur finirait par céder : « Nous avons une loi, dirent-ils, et, selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il se fait le Fils de Dieu. »

Fils de Dieu! Ce mot jeta Pilate dans un trouble encore plus grand. En vain se détournait-il de la victime que ses soldats venaient de déchirer sous les fouets. Roi tout à l'heure, Jésus s'élevait maintenant au-dessus de l'humanité; ce Juif, uniquement coupable de s'être dit Fils de Dieu, ne justifiait-il pas de si hautes prétentions par son calme au milieu des tortures? Les rêves mythologiques dans lesquels l'enfance de Pilate avait été bercée, le récit des soldats jetés à terre, le songe de sa femme, lui revinrent à l'esprit. Qu'était-ce que ce Fils de Dieu? D'où venait-il? Plus inquiet que jamais, il fit rentrer le Sauveur, et seul à seul avec lui : « D'où es-tu? » dit-il. Jésus ne fit aucune réponse. « Quoi! reprit le gouverneur, tu ne me parles pas! Ne sais-tu donc pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et le pouvoir de rompre tes liens[2]? »

---

[1] Lev., XXIV, 16.

[2] Lachmann, Tischendorf et Tregelles transposent les deux membres de cette incidente : ἐξουσίαν... ἀπολῦσαί σε, καὶ...

« Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, répondit Jésus, s'il ne vous était donné d'en haut. » Puis, comparant le crime de Pilate à celui des Juifs, il fit la part de la haine et celle de la faiblesse. « Et c'est pour cela que le crime de celui qui me livre[1] entre vos mains est plus grand que le vôtre. »

Cédant enfin au cri de sa conscience, le gouverneur se décida à délivrer Jésus ; il sortait du prétoire, quand de nouvelles clameurs l'assaillirent : « Si vous renvoyez cet homme, vous n'êtes pas ami de César[2] ; quiconque se fait roi est ennemi de César. » Terrible menace, car César alors c'était Tibère, et nul n'ignorait le crédit des délateurs. Hérode n'avait pu se défendre contre les rapports des Juifs, son fils Archélaüs venait d'être déposé sur leurs instances[3] ; il n'en fallait pas tant pour triompher de Pilate. Oubliant Jésus, il ne vit plus que le maître soupçonneux qui, de son rocher de Caprée,

---

σταυρῶσαι, et il faut avouer qu'ils ont pour eux les plus graves autorités, la Peschito, le manuscrit Alexandrin, ceux du Vatican et du Sinaï. Cependant l'ordre conservé par le texte reçu et la Vulgate, sur la foi de nombreux manuscrits, s'accorde mieux avec la suite du récit.

[1] Ὁ παραδιδούς (Joan., XIX, 11), au présent, marquant que la trahison s'accomplit en ce moment. Ce n'est donc pas Judas, mais le sanhédrin que Jésus désigne par ces paroles. Les manuscrits du Sinaï et du Vatican donnent l'aoriste παραδούς, qui ne change pas le sens de la phrase.

[2] Ces paroles ne suffisent pas à prouver que Pilate ait été décoré du titre « amicus Cæsaris », réservé, sous les Césars, aux plus hauts dignitaires de l'empire (Suétone, *Nero*, 5 ; *Caligula*, 19 ; *Galba*, 7). Elles n'ont probablement d'autre sens que celui-ci : « Tu n'es pas dévoué, fidèle à César. »

[3] Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 13, 2 ; *Bellum Judaïcum*, II, 7, 3.

faisait trembler le monde; les Juifs le traînant à ce juge implacable, le crime de lèse-majesté[1] pesant sur lui, sa fortune brisée, l'exil, la mort. Il ne put tenir devant ces fantômes; la crainte l'emportant sur tout autre sentiment, il fit sortir Jésus, et monta au tribunal. C'était la veille de la Pâque , vers la sixième heure (entre dix heures et demie et onze heures du matin[2]), les Juifs entouraient le siège élevé où Pilate,

---

[1] « Majestatis crimen omnium accusationum complementum erat. » (Tacite, *Annales,* III, 38.)

[2] Au sujet de l'heure où fut prononcé l'arrêt de mort, il y a une apparente contradiction entre S. Marc et S. Jean. Celui-ci dit que Jésus fut condamné à la sixième heure (Joan., XIX, 14) ; S. Marc, qu'il fut crucifié à la troisième (Marc., XV, 25). Faut-il admettre que le texte primitif portait dans S. Jean τρίτη au lieu de ἕκτη, — γ au lieu de ϛ : ou que S. Jean suivit la coutume romaine dans sa manière de compter les heures, et S. Marc celle des Juifs? Ces suppositions gratuites ont de plus le grave inconvénient de renfermer les diverses scènes de la Passion dans des limites trop restreintes. La solution la plus raisonnable de cette difficulté est celle qu'ont proposée Maldonat et Jansenius. Ils font remarquer que les anciens ne comptaient pas les heures avec la même précision que nous. Les Juifs en particulier, parmi les douze heures, distinguaient spécialement la troisième, la sixième, la neuvième, qui, étant consacrées par la prière publique, partageaient la journée en quatre parties analogues aux quatre veilles de la nuit (Voir t. II, p. 168). On désignait ainsi par « heures » les divers temps du jour, comme on comptait par « veilles » pendant la nuit. L'expression ὥρα ὡσεὶ ἕκτη, de S. Jean, marque donc que c'est vers la fin des trois heures comprises sous le nom général de « troisième heure » (de 9 heures à midi) qu'eut lieu la condamnation de Jésus; tandis que S. Marc, en rapportant que Jésus fut mis en croix à la troisième heure, veut simplement dire que le crucifiement eut lieu avant midi, avant que le laps de temps désigné sous le nom de « troisième heure » fût complètement écoulé. Cette hypothèse permet seule aux diverses scènes de la Passion de s'accomplir. Jésus ne fut amené devant Pi-

devenu l'instrument de leur haine, cherchait encore à imposer en couvrant sa terreur des apparences de l'ironie. « C'est donc là votre roi? » répéta-t-il. Mais sa voix fut étouffée par les cris de la foule : « Enlevez, enlevez-le, crucifiez-le! — C'est votre roi, et je le crucifierai! » Un dernier mot eut raison de ses lenteurs : « Nous n'avons d'autre roi que César, » dirent les grands prêtres[1]. Vaincu, il leur livra Jésus.

Ce crime devait être sévèrement puni : trois ans ne s'étaient pas écoulés que, sur les dépositions des Samaritains[2], Vitellius, proconsul de Syrie, délégua Marcellus pour prendre en main les affaires de Judée, et enjoignit à Pilate d'aller à Rome se laver des accusations portées contre lui. Les terreurs auxquelles il avait succombé en sacrifiant Jésus devinrent des réalités. Condamné à son tour, et dépouillé de ses biens, il fut envoyé en exil. Vienne montre encore, sur les bords du Rhône, une haute pyramide qui passe pour le tombeau

---

late qu'après le lever du jour (6 heures du matin) ; son premier interrogatoire, sa comparution devant Hérode, les luttes de Pilate contre les sanhédrites occupèrent plus de trois heures ; la flagellation, le couronnement d'épines, les dernières résistances de Pilate prolongèrent sans doute la Passion d'une heure encore. On est ainsi facilement amené à la conclusion d'Hengstenberg, que le jugement définitif dut être prononcé entre les deux temps marqués par les évangélistes, vers dix heures et demie. Une heure suffit pour conduire Jésus au Calvaire et le crucifier, et il était sur le gibet quand, à la sixième heure (midi), les ténèbres couvrirent toute la terre (Marc., XV, 33.)

[1] Joan., XIX, 17.

[2] Cette nation, toujours prompte à la sédition, se plaignait de la cruauté avec laquelle Pilate avait réprimé un mouvement populaire. (Josèphe, *Antiquitates,* XVIII, 4, 2.)

de Pilate. Au dire de certaines traditions, c'est là que, poursuivi par les remords, le proscrit termina violemment son existence. D'autres légendes lui font trouver, dans ses malheurs, la grâce de Jésus, et l'Église d'Abyssinie place au rang des saints ce cœur pusillanime, chrétien pourtant, dit Tertullien, dans ses désirs impuissants[1].

---

[1] « Ea omnia super Christo Pilatus, et ipse jam pro sua conscientia christianus, Cæsari Tiberio nuntiavit. » (Tertullien, *Apologeticus*, 21.) — « Magi ab Oriente, Pilatus ab Occidente venerat. Unde illi orienti, hoc est nascenti ; ille autem occidenti, hoc est morienti, attestabantur regi Judæorum, ut cum Abraham, Isaac et Jacob recumberent in regno cœlorum. » (S. Augustin, *Sermo* III *de Epiphania.*)

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE CRUCIFIEMENT.

Joan., XIX, 16-22. — Mat., XXVII, 31-34, 37, 38. — Marc., XV, 20-23, 25-27. — Luc., XXIII., 26-34, 38.

Une route que la vénération des siècles a nommée la Voie douloureuse s'ouvrait devant Jésus. Est-il possible d'y retrouver aujourd'hui les vestiges du divin condamné, de refaire pas à pas ce chemin de la croix suivi chaque jour par tant de chrétiens? Nous ne le pensons pas; cependant les critiques dont sont l'objet les stations traditionnelles ne réussissent pas à tout ébranler. Le prétoire, qui était au nord du temple et près des parvis, marque le commencement de la Voie douloureuse; l'église du Saint-Sépulcre, dont l'enceinte renferme le Calvaire[1], en indique le terme; c'est donc

[1] Tout ce qui peut être dit contre l'authenticité du saint sépulcre est présenté dans les recherches bibliques de Robinson et les divers ouvrages de Fergusson. De leur côté, MM. Scholz, Williams, de Vogüé, plaidant la cause de la tradition, ont établi que cette église couvre l'emplacement de la croix et le tombeau de Jésus. Les

entre ces deux points extrêmes que s'étendait la route par où Jésus marcha au supplice.

Or cette ligne est bien celle que suit la Voie douloureuse. Sans doute les ruines se sont accumulées sur les

---

preuves sur lesquelles s'appuient leurs conclusions sont si frappantes, qu'elles ont obtenu sinon l'assentiment, au moins le respect de tous. Nous pouvons, à leur suite, tenir pour incontestables les propositions suivantes : 1° Les fouilles faites par Ste Hélène sur le lieu du saint sépulcre, la basilique élevée par Constantin témoignent non seulement les croyances contemporaines, mais une tradition antérieure qui a guidé ces recherches. 2° Cent cinquante ans seulement séparant les chrétiens du IVe siècle du temple de Vénus élevé par Adrien sur le tombeau de Jésus-Christ, quelques générations ont suffi à garder le souvenir des lieux chers à leur foi. Constantin d'ailleurs, par les tablettes du cens qui s'étendait sur la Palestine (Ulpien, *Au Digeste,* l, XV, 1, 56), pouvait savoir où était placé le domaine de Joseph d'Arimathie. 3° Il est inadmissible que les chrétiens aient cherché dans un lieu souillé par le culte de la volupté les traces de leurs plus saints mystères, si des traditions certaines ne les y avaient contraints. 4° La difficulté même d'accorder la place actuelle du saint sépulcre avec le récit des évangélistes est une nouvelle preuve de l'autorité de cette tradition, car si le caprice eût seul guidé les topographes chrétiens du IVe siècle, comment ne se fussent-ils pas arrêtés devant l'objection qui résulte du témoignage de S. Jean (XIX, 20), comparé à celui de S. Paul (Hebr., XIII, 12)? Comment eussent-ils choisi dans l'enceinte de la ville le lieu d'un supplice qui, au dire des contemporains, fut infligé hors des remparts? 5° Enfin, les fouilles récentes confirment les anciennes traditions. On a découvert entre le saint sépulcre et la partie basse de Jérusalem un pan de muraille appartenant à l'enceinte de la cité telle qu'elle existait au temps de Jésus; le tombeau était donc hors des portes. Du reste l'existence d'un caveau funéraire sous la coupole du Saint-Sépulcre montre bien qu'à une certaine époque cet endroit était au delà des murs, car les Juifs n'enterraient jamais dans l'intérieur des villes. (Voir Raumer, *Palestina,* 355 ; — Schulz, *Jerusalem,* 96, 99 ; — Caspari, *Einleitung,* p. 196, 260, et les ouvrages de Scholz, de Williams, de M. de Vogüé.)

ruines dans une ville que les Romains, les Perses et les Musulmans ont tour à tour brûlée et rasée jusqu'au sol. Soixante, parfois même quatre-vingts pieds de cendres et de débris cachent la terre que foulèrent les pieds de Jésus. Mais s'il est puéril de chercher aujourd'hui dans Jérusalem l'aspect qu'elle offrait au temps du Sauveur, n'oublions pas que l'Orient garde avec fidélité la mémoire des noms et des lieux. De leurs ruines mêmes il rebâtit le sanctuaire, la tombe sacrée, le monument dévasté. Les souvenirs de la Voie douloureuse ont donc une réelle autorité, et ils indiquent sinon l'endroit précis, du moins la région de la ville où il faut placer les scènes de la Passion.

Ce chemin descendait du prétoire dans la vallée du Tyropœon et remontait vers l'est une pente rapide. Presque au sommet courait le mur de la ville, et plus loin, parmi des jardins et des maisons, se trouvait le lieu des exécutions, le Golgotha. Ce nom, qui signifie crâne[1], désignait sans doute un roc nu perçant la terre et s'élevant comme un crâne au-dessus du sol. Les traditions juives racontent que le chef d'Adam enterré

---

[1] Cette explication du mot Golgotha donnée par saint Cyrille de Jérusalem paraît la plus naturelle. S. Jérôme, et de nombreux interprètes après lui, voient l'origine de ce nom dans les crânes qui restaient sur le lieu des exécutions. Mais, s'il en était ainsi, le mot serait au pluriel et aurait au moins quelque addition : ὁ κρανίων τόπος, « le lieu, la colline des crânes ». — גלגלתא, forme chaldaïque de l'hébreu גֻּלְגֹּלֶת, signifie proprement le crâne, et S. Luc le traduit littéralement par Κρανίον : le lieu appelé Crâne, Calvaria, Calvaire.

dans cet endroit[1] lui donnait son nom, et cette légende ajoutait à l'effroi qui l'entourait. Le Golgotha devait être peu éloigné des murs de Jérusalem, car les Grecs et les Romains avaient coutume d'exécuter les coupables aux portes des villes[2], dans un lieu assez fréquenté pour que ce spectacle servît d'exemple.

D'après le récit de saint Jean, Jésus condamné passa aux mains des Juifs[3], « Pilate, dit-il, leur livra Jésus pour le crucifier; ils le prirent et le conduisirent à la mort. » Mais il suffit de rapprocher ce témoignage de celui des synoptiques pour se convaincre que des soldats romains et un centurion furent les exécuteurs d'un supplice inusité chez les Juifs[4]; les grands prêtres se contentèrent d'y assister.

L'exécution suivit immédiatement la sentence : c'était l'usage romain, et les Juifs avaient hâte que tout fût

---

[1] La tête de mort et les ossements placés au pied des crucifix sont un souvenir de cette tradition.

[2] Cicéron, *In Verrem,* v, 66. — Plaute, *Miles Gloriosus,* 360. Il en était de même chez les Juifs. (Hebr., xiii, 13; Num., xv, 35; III Reg., xxi, 13; Act., vii, 57.)

[3] Joan., xix, 16.

[4] L'exécution des condamnés à Rome était abandonnée aux licteurs et aux bourreaux, tirés des rangs infimes du peuple et même de la classe servile (Tite-Live, ii, 55; — Cicéron, *Pro Rabirio,* 5). Les gouverneurs romains emmenaient-ils dans les provinces ces serviteurs publics pour exécuter leurs sentences, ou bien les légionnaires remplissaient-ils eux-mêmes ces fonctions? C'est là un point d'archéologie demeuré jusqu'ici fort obscur, et que les récentes discussions de l'Institut n'ont pu éclaircir. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* t. XXVI, 2e partie. — *Recherches sur les bourreaux du Christ et sur les agents chargés des exécutions capitales chez les Romains,* p. 127-150, et les *Mémoires* de M. Naudet insérés dans le même volume, p. 151 et 499.)

fini, de peur que le cadavre demeurant sur la croix ne souillât la fête [1]. Le cortège se forma donc incontinent : en tête un centurion à cheval, derrière lui quatre soldats entourant Jésus et deux malfaiteurs envoyés à la mort. Le Sauveur ne portait plus le manteau rouge, les bourreaux le lui avaient enlevé pour lui rendre ses vêtements [2]. Mais son front gardait la couronne d'épines et à son cou pendait la tablette où était écrite sa condamnation [3].

L'instrument du supplice fut apporté ; sa forme [4],

---

[1] Joan., XIX, 31.

[2] Marc., XV, 20.

[3] Souvent aussi un licteur portait cette tablette devant le condamné en publiant l'arrêt ; mais il ne paraît pas que les choses se soient passées ainsi pour le Sauveur, car les Juifs ne connurent l'inscription qu'en la voyant sur la croix. La tablette portait le nom de « titulus », σανίς. Elle était ordinairement blanchie par une couche de gypse sur laquelle se détachaient des lettres noires. (Socrate, *Historia ecclesiastica,* I, 17. — Suétone, *Caligula,* 32. — Eusèbe, *Historia ecclesiastica,* V, 1. — Dion Cassius, LIV, 3.)

[4] Seule cette forme répond aux comparaisons des Pères, qui la rapprochent de celle d'un oiseau dans son vol, de l'homme nageant ou priant les bras étendus, des quatre points cardinaux (S. Justin, *Dialogus cum Tryphone,* 90. — Tertullien, *Apologeticus,* XVI) ; seule aussi elle se retrouve dans les monuments primitifs de l'art chrétien (Aringhi et Ciampini, *Vetera Monimenta,* I, tab. XIV). La croix ne fut d'abord qu'un arbre sur lequel le criminel, attaché ou cloué, expirait lentement de faim et d'épuisement. Elle prit ensuite les formes les plus diverses. Outre la croix latine, l'antiquité connaissait la croix improprement appelée croix de Saint-André, où deux poutres, s'éloignant l'une de l'autre et prenant la figure d'un X, permettaient d'écarter violemment les pieds et les mains du supplicié. La croix dite *commissa* ou *patibulata* avait la figure d'un T, et ne se distinguait de la croix latine que par l'absence du support destiné à l'inscription. Le crucifix grotesque tracé au IIe siècle sur un mur du palais des Césars (Martigny, *Diction-*

conservée par la tradition, est connue sous le nom de croix latine : un long poteau de bois[1] coupé vers le sommet par une traverse plus courte, destinée à fixer les mains, tandis que la partie supérieure soutenait l'inscription. Bien que cette croix n'eût pas les dimen

---

naire des Antiquités ecclésiastiques : CRUCIFIX), et quelques passages des Pères (Tertullien, *Adversus Marcionem,* III, 22. — Paulin de Nole, *Epistola* XXIV *ad Sev.*, 23), semblent donner cette dernière forme à la croix du Christ; mais ces témoignages isolés sont de faibles arguments contre la masse des traditions contraires.

[1] On sait l'antique tradition sur le bois de la sainte croix :

> Pes crucis est cedrus, corpus tenet alta cupressus,
> Palma manus retinet, titulo lætatur oliva.

Une légende touchante veut que le tremble, pour avoir porté le corps de Jésus, ait gardé ses pâles teintes et le tremblement qui agite son feuillage. Ce qui paraît probable, c'est que la croix a été faite d'un bois facile à trouver, assez fort néanmoins pour supporter le poids d'un homme. Les essences les plus communes en Palestine sont le sycomore, le palmier, l'olivier, le chêne, les conifères (Voir Smith, *Dictionary of the Bible :* PALESTINE, BOTANY). C'est parmi ces derniers qu'il faut chercher le bois de la sainte croix. M. Decaisne, membre de l'Institut, et M. Pietro Savi, professeur de l'Université de Pise, ont constaté au microscope que des parcelles de la vraie croix provenant de la cathédrale de Pise, du Dôme de Florence, de Sainte-Croix de Jérusalem et de Notre-Dame de Paris, sont du bois de pin (genre *pinus,* famille des conifères) (Voir Rohaut de Fleury, *Instruments de la Passion,* Pièces justificatives, p. 359). La conservation sous terre de la vraie croix pendant trois siècles avait d'abord fait songer au cèdre, bois beaucoup plus incorruptible; mais il est avéré maintenant que les pins eux-mêmes restent intacts durant longtemps. Des fouilles récentes dans les mines de Campiglia, dans les aqueducs et les ports de Carthage, ont mis au jour des bois contemporains de la vraie croix, et appartenant aux mêmes espèces de conifères; ils n'avaient subi qu'une légère altération. (Voir Rohaut de Fleury, *Instruments de la Passion,* p. 53.)

sions que lui donnent les images chrétiennes[1], elle pesa lourdement sur les épaules déchirées de Jésus. Les condamnés traînaient leur gibet jusqu'au lieu du supplice[2], et si cruelle que fût la flagellation, elle ne leur enlevait pas d'ordinaire la force de supporter ce fardeau ; mais il n'en alla pas de même du Sauveur, épuisé par l'agonie de Gethsémani, la sueur de sang et les coups.

Tout était prêt ; le cortège marcha rapidement vers le Golgotha. Entouré d'une foule insolente, Jésus traîna le bois infamant à travers les rues de Jérusalem et sur la voie qui monte au Calvaire. Il approchait des portes, quand tout défaillit en lui[3] ; les insultes, les coups de pique et d'aiguillon n'étaient pas épargnés aux infortunés qui tombaient sous le faix[4] ; mais on vit bientôt que les violences seraient inutiles, et que la victime était incapable de porter plus loin sa croix.

En ce moment un homme entrait dans la ville : c'était un Juif cyrénéen[5] revenant des champs ; à son cos-

---

[1] Elle était évidemment peu élevée au-dessus de sol, car, avec une tige d'hysope, on pouvait atteindre les lèvres du condamné, et lui offrir l'éponge imbibée de vinaigre. Nous savons d'ailleurs que parfois on mettait un terme aux tortures en lâchant des bêtes féroces qui dévoraient les entrailles du crucifié. (Suétone, *Nero,* 29.)

[2] « Tout malfaiteur porte sa croix. » (Plutarque, *De sera Numinis vindicta,* IX.)

[3] L'Évangile ne dit pas expressément que Jésus soit tombé, mais la violence faite à Simon le Cyrénéen, tout près du Calvaire (Mat., XXVII, 32), suppose que le Sauveur avait succombé sous le poids.

[4] Plaute, *Mostellaria,* 52-55.

[5] Ptolémée Lagos, quand il s'empara de la Palestine, transporta cent mille Juifs dans la Cyrénaïque ; ils avaient à Jérusalem une synagogue particulière.

tume, aux provisions qu'il apportait pour la Pâque, les soldats reconnurent un étranger employé à des travaux serviles; c'en fut assez pour lui imposer une de ces corvées[1] auxquelles le caprice des légionnaires soumettait les habitants des provinces. Ils le forcèrent donc à porter la croix derrière Jésus[2].

Ce service involontaire rendu au Sauveur a suffi pour tirer de l'oubli Simon le Cyrénéen. Était-ce un disciple du Christ? L'Évangile ne le dit pas, mais saint Marc rappelle que Simon était le père d'Alexandre et de Rufus, noms connus des premiers chrétiens comme ceux de leurs frères dans la foi[3].

Pour Jésus, les soldats durent le relever, le soutenir même jusqu'au Calvaire[4]. A la vue de l'homme de douleurs mené au supplice, un frémissement de pitié agita la foule, et d'une troupe de femmes qui était près de Jésus s'élevèrent des cris et des lamentations; pleurant sur lui, elles frappaient leur poitrine[5]. La Loi défendait d'accorder aux suppliciés des témoignages de regrets, mais la compassion qui se manifestait autour du Christ

---

[1] Voir, sur les réquisitions romaines, Pauly, *Real Encyclopädie :* Ἀγγαρία. — Tholuck, *Die Glaubwurdigkeit,* 365. — Saubert, *Opera posthuma,* II, 149, *De Angariis veterum.*

[2] Mat., XXVII, 32.

[3] Marc., XV, 21. Nous retrouvons ces noms dans les Actes (XIX, 33), dans l'Épître aux Romains (XVI, 13), dans la première Épître à Timothée (I, 20) et dans la seconde (IV, 14).

[4] Φέρουσιν (Marc., XV, 22), texte autorisé par la plupart des manuscrits. La variante ἄγουσιν, que la Vulgate traduit par « perducunt illum », n'est donnée que dans le codex Bezæ, les versions latines, la sahidique et la gothique.

[5] Luc., XXIII, 27-31.

était un de ces mouvements que nul ordre ne peut maîtriser.

Ému de la désolation de ces femmes, Jésus se tourna vers elles : « Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, parce qu'il viendra bientôt des jours où l'on dira : Heureuses les stériles! heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les mamelles qui n'ont pas nourri! Alors ils commenceront à crier aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines : Couvrez-nous! Car si les hommes traitent ainsi le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec? »

Cette réponse dut surprendre les filles de Jérusalem; le ton en est grave, presque sévère; c'est moins un remerciement qu'une exhortation à la pénitence. Jésus y montrait plus de crainte pour elles que pour lui-même; car c'est à ces femmes que s'adressaient les souhaits étranges d'Osée, fils de Béeri : « Donnez-leur, Seigneur! Et que leur donnerez-vous? Donnez-leur des entrailles sans enfants, des mamelles desséchées... Et eux diront aux montagnes : Couvrez-nous; et aux collines : Tombez sur nous[1]. » Quarante ans plus tard, celles-là mêmes qui entendirent la parole de Jésus furent enveloppées dans la ruine de Jérusalem[2]. Ces mères virent le fer et le feu moissonner la fleur d'Israël, les canaux souterrains de la ville impuissants à protéger leurs enfants contre la rage du vainqueur, les cadavres s'y entasser par milliers, elles-mêmes dans le délire de la

---

[1] Osee, IX, 14; X, 8.

[2] Les jeunes femmes qui écoutaient le Sauveur n'eurent pas plus de soixante ans lors de la prise de Jérusalem.

faim dévorer le fruit de leurs entrailles [1]. Faut-il s'étonner qu'à l'approche de si grands maux le Sauveur tremblât pour ces femmes et qu'il leur prêchât la pénitence?

Afin d'en faire mieux sentir la nécessité, il emprunte aux livres saints l'image de l'arbre toujours vert, symbole de la vertu dans son intégrité, dont lui, le Juste, est l'exemplaire parfait. Montrant son corps déchiré, sa tête flétrie : « Si les hommes traitent ainsi le bois vert, s'écria-t-il, que fera-t-on du bois sec [2]? »

Jésus arrivait sans forces au lieu de l'exécution; les soldats lui présentèrent un vin mêlé de myrrhe et de pavot [3] que les Juifs avaient coutume d'offrir aux con-

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaïcum,* v, 10, 3; vi, 3, 4; 9, 4.

[2] Jésus, en employant cette image, avait sans doute dans la pensée le passage d'Ézéchiel : « Fils de l'homme, tourne le visage du côté du midi, parle vers le vent d'Afrique, et prophétise au grand bois du champ du midi, à Jérusalem. Dis au bois du midi : Écoutez la parole du Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je vais allumer un feu en vous; je brûlerai tous vos arbres, les verts et les secs indifféremment, sans que la flamme dévorante se puisse éteindre... Hélas! hélas! hélas! Seigneur Dieu. » (Ezech., xx, 47, 49.)

[3] Mat., xxvii, 34; Marc., xv, 23. S. Marc dit que ce vin était mêlé de myrrhe, breuvage qui répandait dans le corps une exaltation factice et le rendait moins sensible à la douleur (Pline, *Historia naturalis,* xiv, 15, 19. — Élien, *Variæ Historiæ,* xii, 31). S. Matthieu, de son côté, semble indiquer que du fiel était versé dans le vin. Mais le mot χολή, rendu par « fiel » dans la Vulgate, est emprunté aux Septante, et traduit habituellement chez eux l'hébreu רֹאשׁ, « l'herbe amère et vénéneuse », le pavot d'après Gésénius (Ps., lxviii, 22; Jer., viii, 14). Le jus de cette plante, narcotique puissant, est probablement la substance désignée par S. Matthieu sous le nom de χολή, et se trouvait mélangé à la myrrhe afin d'ôter au supplicié l'aiguillon de la souffrance.

damnés pour les jeter dans l'engourdissement et adoucir leurs souffrances[1]. Les femmes des nobles familles prenaient soin de le mélanger elles-mêmes et de l'apporter[2]. Les soldats, se prêtant à l'usage des Juifs, offrirent ce breuvage au Sauveur.

Jésus, l'ayant goûté, ne voulut pas boire ; mais résigné à toutes les amertumes du supplice, il en suivit les apprêts : la croix enfoncée dans le sol, les marteaux, les clous préparés, les échelles dressées, les cordes tendues. A l'approche des tourments, si un frisson agita ses membres, son âme demeura ferme dans l'attente de la mort.

Les bourreaux le saisirent enfin et le dépouillèrent de ses vêtements : le crucifié demeurait nu sur le gibet[3].

---

[1] « Si quis reus erat lapidationis, attulerunt ei vinum bonum et generosum, et bibendum dederunt ne affligeretur lapidatione. Ita faciunt omnibus qui per synedrium ad mortem damnantur. » (*Midrash Tanchuma,* 39, 3.) « Omnes a synedrio ad mortem damnatos potarunt vino vivo (id est forti), ut diriperetur intellectus ejus ad confirmandum quod dicitur (Prov., XXXI, 6) : Date potum inebriantem pereunti ; bibat et obliviscatur infortunii sui. » (*Bamidbar-Rabba,* 10, f. 206, 4.)

[2] Gemara de Babylone, *Sanhedrin,* 6, 1.

[3] Les témoignages de l'antiquité et le langage des saints Pères font croire que le corps de Jésus était dépouillé de tout vêtement (Lipsius, *De Cruce,* II, 7). Mais rien n'empêche, à notre gré, d'admettre les traditions respectueuses de l'art chrétien qui a toujours couvert les reins du Sauveur (Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes :* CRUCIFIX). L'évangile apocryphe de Nicodème fait mention d'une ceinture de lin roulée autour du corps de Jésus, et il n'y a rien dans cette marque de vénération qui soit contraire aux mœurs des Romains, ni aux traditions juives (Denys d'Halicarnasse, I, 80 ; VII, 72. — Valère Maxime, II, 2, 9. — *Sanhedrin,* 6, 3).

Les cordes tirées par les soldats élevèrent le corps[1] jusqu'au chevalet placé au milieu de la croix[2]. Cette pièce de bois, qui passait entre les jambes du patient, était assez forte pour le soutenir et empêcher les mains clouées de se déchirer par le poids du corps. Jésus s'assit sur l'escabeau de douleur et étendit ses bras. Sans doute il fut nécessaire de lier les membres au gibet, afin de maintenir les pieds et les mains sous les clous qui les perçaient[3]. On fixait d'abord les mains, dont le fer traversait la paume ou les poignets[4]. Parfois les pieds n'étaient que serrés avec des cordes, mais le plus souvent le bourreau les clouait sur le bois. C'est ce qui eut lieu pour Jésus; car nous le voyons, après

---

[1] Le supplicié était quelquefois cloué à la croix sur le sol, et élevé ensuite en l'air (Ruinart, *Actes des Martyrs,* t. I, p. 346. — Eusèbe, *Historia ecclesiastica,* IV, 15). Pourtant ce mode de crucifiement paraît n'avoir été qu'une exception ; les témoignages des Pères (voir les citations dans Lipsius, *De Cruce*), et les expressions employées par les auteurs profanes pour décrire ce supplice supposent que la croix était dressée d'abord : « insultare, insalire, ascendere, subire in crucem. »

[2] L'art chrétien n'a jamais reproduit ce support, « sedile ». Cependant il est mentionné et décrit par les plus anciens Pères, qui avaient tous les jours la croix sous les yeux. « Ipse habitus crucis fines et summitates habet quinque, duos in longitudine, et duos in latitudine, et unum in medio, in quo requiescit qui clavis affigi tur. » (S. Irénée, *Adversus Hæreses,* I, 12. Comparer S. Justin, *Dialogus cum Tryphone,* 91. — Tertullien, *Adversus Nationes,* I, 12.) Le support placé sous les pieds, « suppedaneum, » dont parle S. Grégoire de Tours et qu'on trouve à quelques anciens crucifix, ne paraît pas avoir existé dans la croix romaine. (Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes :* CRUCIFIX, IV, 2°.)

[3] S. Hilaire, *De Trinitate,* l. X, 13; *In Psalmos,* 143. — Pline, *Historia naturalis,* XXVIII, 11.

[4] Lucien, *Prometheus,* 2.

la Résurrection, montrer à ses disciples ses pieds percés comme ses mains, et la tradition, d'un concert unanime, lui applique la prophétie du Psalmiste[1] : « Ils ont percé mes pieds et mes mains[2]. »

A la même heure s'accomplissait cet autre oracle d'Isaïe[3] : « Il a été mis au nombre des scélérats. » Deux croix avaient été dressées, l'une à la droite, l'autre à la gauche de Jésus, portant deux larrons condamnés à mourir. Il ne restait plus aux soldats que d'attacher au-dessus de la tête du Christ l'inscription dictée par Pilate. On y lisait ces mots, en hébreu, en grec et en latin : « Celui-ci est Jésus de Nazareth, roi des Juifs[4]. »

---

[1] Ps., XXI, 17.

[2] L'école de Strauss prétend que les pieds étaient seulement liés à la croix, afin d'expliquer par une mort apparente le prodige de la Résurrection. On lui a opposé victorieusement le témoignage unanime des Pères et des apologistes qui vivaient dans un temps où le crucifiement était encore en usage. S. Justin cite à l'appui les Actes de Pilate : « Foderunt meas manus et pedes, narratio erat clavorum, qui in cruce manibus ejus et pedibus infixi sunt... Hæc ita gesta esse ex Actis sub Pontio Pilato confectis discere potestis » (Apologia, I, 35), et Tertullien ajoute que cette torture des pieds et des mains percés était une cruauté particulière au crucifiement (Voir dans Meyer, *Das Evangelium des Matthäus,* XXVII, 35, ces arguments parfaitement développés). Les deux pieds ne furent pas traversés par un seul clou, car il eût fallu pour cela un fer d'une longueur extraordinaire, et les os se seraient brisés sous les coups (Joan., XIX, 36). D'ailleurs un passage de Plaute montre bien que l'usage était de clouer séparément chaque pied :

> Ego dabo ei talentum primus qui in crucem excucurrerit,
> Sed ea lege, ut affigantur bis pedes, bis brachia.
>
> *Mostellaria,* II, 1, 13.

[3] Is., LIII, 12.

[4] Joan., XIX, 19-22.

A ce titre dérisoire, à la vue des deux scélérats qui entouraient le Christ, formant sa cour et son peuple, les Juifs comprirent l'ironie. Trop faible pour défendre son autorité contre une foule soulevée, Pilate avait repris courage et ne cherchait qu'une occasion de se venger; aussi quand il reçut la tablette destinée à indiquer le crime de Jésus, il y écrivit une injure pour les Juifs, et afin d'être mieux compris, il employa non seulement le latin, langue officielle, mais le grec, familier, aux Juifs de la dispersion, et le dialecte araméen, compris du peuple. Et comme s'il eût craint que l'insulte ne fût pas assez sentie, il ordonna de conduire et de crucifier aux côtés de Jésus deux brigands : c'était montrer à la nation juive quel mépris il faisait de leur royauté chimérique[1].

Dans le trouble et la rapidité de la marche, cette inscription[2] ne fut pas remarquée; mais à peine parut-elle sur la croix que l'affront fut compris; bientôt toute la

---

[1] S. Jean insinue que l'idée de crucifier des larrons aux côtés de Jésus vint de Pilate, et qu'elle avait pour but, comme l'inscription de la croix, d'humilier les Juifs : Ἔγραψε δὲ καὶ τίτλον ὁ Πιλάτος.

[2] L'inscription de la croix est différente dans chacun des évangélistes. S. Marc donne probablement la forme latine; S. Luc, la grecque; S. Jean, l'araméenne :

ישוע נצריא כולכא דיהודיא

Ουτος εστιν ο βασιλευς των Ιουδαιων.

Rex Judæorum.

ville le connut, car le Golgotha se trouvait aux portes de Jérusalem et la foule passait devant le gibet. Aussitôt les grands prêtres, laissant de côté les préparatifs de la Pâque, se firent les interprètes du peuple et vinrent trouver le gouverneur. Ils lui demandaient de corriger l'inscription et d'écrire, non plus : « Voici le roi des Juifs, » mais : « Voici celui qui s'est donné pour le roi des Juifs. » « Ce qui est écrit est écrit, » répondit Pilate [1].

---

[1] « Proconsulis tabella sententia est, quæ, semel lecta, neque augeri littera una neque minui potest, sed utcumque recitata, ita provinciæ instrumento refertur. » (Apulée, *Florida,* I.)

CHAPITRE SIXIÈME.

MORT DE JÉSUS.

Joan., XIX, 23-30. — Mat., XXVII, 33, 35, 39-50. — Marc., XV, 24, 29-37. — Luc., XXIII, 34-37, 39-46.

Les soldats avaient achevé leur œuvre, fixant Jésus sur la croix, enfonçant les clous dans ses membres. Le Sauveur en prit occasion de prier pour eux : « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font[1]. » Touchante parole, que les bourreaux entendirent à peine, car d'autres soins les occupaient déjà. Comme la loi romaine leur attribuait les dépouilles du condamné[2], ils se partageaient la tunique et le manteau de Jésus. Ce dernier vêtement, étant fait de plusieurs pièces, fut divisé sans peine en quatre parties; mais la tunique était sans couture, « et depuis le haut jusqu'en

---

[1] Luc., XXIII, 34.

[2] Joan., XIX, 23, 24. « Spolia sunt quibus indutus est, cum quis ad supplicium ducitur. » (Ulpien, *au Digeste,* XLVIII, XX, 6. — S. Jean Chrysostome, *In Joannem,* XIX, 33. — S. Cyrille d'Alexandrie, *In Joannem,* XII.)

bas de même tissu [1] ; » la séparer, c'eût été en détruire la valeur. « Ne la déchirons pas, dirent les soldats, mais jetons le sort à qui l'aura. » Et ils s'en remirent au hasard pour décider de la robe du Christ. « C'était, dit saint Jean, l'accomplissement des paroles prophétiques : Ils ont partagé mes vêtements entre eux, ils ont jeté le sort sur ma robe [2]. » Tout étant fini, les soldats s'assirent au pied de la croix et veillèrent à ce que personne n'enlevât le corps des crucifiés, avant qu'ils eussent expiré [3].

D'ordinaire, sur l'échafaud, les criminels sont entourés de pitié et de respect ; Jésus n'eut même pas cette consolation. Ses ennemis, repoussés du prétoire, vinrent à la croix et se vengèrent sur lui en le couvrant d'opprobres. Au premier rang se trouvaient les faux témoins que le sanhédrin avait produits la nuit précédente. Ils passaient et repassaient devant le gibet, branlant la tête [4]

---

[1] La tunique que les Juifs portaient ordinairement se composait de deux morceaux d'étoffe unis ensemble sur le côté (Josèphe, *Antiquitates,* III, 7, 4). Les prêtres seuls portaient de longues robes sans couture et de fin lin (Exod., XXVIII, 4, 32, 39. — Josèphe, *Antiquitates,* III, 7, 4. — *Pesachim,* f. 85, 1). Ewald y a vu la preuve que Jésus appartenait à une famille lévitique. Ne vaut-il pas mieux supposer, en respectant les témoignages formels des généalogies, que de pieuses mains, celles de Marie ou des saintes femmes, avaient tissé ce précieux vêtement?

[2] Ps., XXI, 19.

[3] Les quatre soldats restèrent sur le Calvaire, car tout poste romain se composait de ce nombre de légionnaires. (Lipsius, *De Cruce,* II, 16. — Origène, *in Matthæum,* III, 45.)

[4] Marc., XV. 29, 30. Hocher la tête est toujours dans l'Écriture l'expression du sarcasme, de la joie maligne et cruelle. (Is., XXXVII, 22 ; Ps., XXI, 8 ; Job., XVI, 5 ; Tren., II, 15.)

en signe de mépris, blasphémant et rappelant au Christ la calomnie dont il était victime : « Va donc[1], toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la croix! » D'autres lui lançaient le défi que Jésus avait entendu au jour de la tentation : « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix[2]! »

Cependant la foule restait immobile[3], regardant le Sauveur avec plus de curiosité que de haine. Ce silence irrita les sanhédrites, car il suffisait pour que le cri de la justice se fît entendre au fond des cœurs. Aussi vit-on bientôt ces princes d'Israël prendre part aux injures avec leurs valets[4]. C'étaient les mêmes outrages, la même fureur; seule l'arrogance les distinguait. Ils ne daignaient même pas se tourner vers le Christ et lui insulter en face : prêtres, scribes, anciens raillaient entre eux sa muette agonie[5]. N'osant nier devant le peuple les miracles du Galiléen, ils tentaient de les obscurcir par l'impuissance où on le voyait réduit : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même! » Puis levant les yeux vers l'inscription dont Pilate leur imposait l'humiliante ironie : « Que le Christ, le roi d'Israël descende présentement de sa croix, disaient-ils, afin que

---

[1] Οὐά est ici une ironie, car ordinairement cette expression témoigne le respect et l'admiration. (Dion Cassius, LXIII, 20. — Épictète, *Dissertationes,* lib. III, 22, etc.)

[2] Mat., XXVII, 40.

[3] Εἱστήκει ὁ λαὸς θεωρῶν· ἐξεμυκτήριζον δὲ οἱ ἄρχοντες. (Luc., XXIII, 35.)

[4] Ὁμοίως καὶ οἱ ἀρχιερεῖς. (Marc., XV, 31.)

[5] Marc., XV, 31, 32.

nous le voyions et que nous croyions en lui! » Le nom de Christ rappelait à Jésus l'interrogatoire de la nuit; celui de roi, les luttes d'où Pilate était sorti vaincu, lui-même flagellé et conduit au supplice. Leur rage alla plus loin; elle osa s'attaquer à l'amour de Jésus pour son Père, et par un blasphème défier jusqu'au Tout-Puissant : « Il s'est confié en Dieu; si donc Dieu l'aime[1], qu'il le délivre, puisqu'il a dit : Je suis le fils de Dieu. » Rien n'arrêtait ce débordement d'injures qui entraîna bientôt tout le peuple[2] et les soldats eux-mêmes. Ceux-ci s'étant levés tendirent avec une pitié moqueuse la coupe de vin[3] qu'ils buvaient entre eux et crièrent à Jésus : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi donc! »

Toutefois l'insulte n'était pas à son comble. Jésus avait des compagnons de supplice; il vit ceux-là mêmes se tourner contre lui, et, des croix dressées à ses

---

[1] Θέλει αὐτόν (Mat., XXVII, 43) est la traduction de l'hébreu חָפֵץ בּוֹ , « s'il est l'objet de son amour ».

[2] Le texte reçu de S. Luc (XXIII, 35), après ἄρχοντες, place σὺν αὐτοῖς, indiquant ainsi que le peuple, excité par l'exemple des sanhédrites, prit part à leurs insultes. Cette leçon a pour elle l'autorité du manuscrit Alexandrin, les versions latines et la syriaque de Cureton.

[3] Maldonat entend ici par ὄξος le vinaigre que les bourreaux apportaient au lieu de l'exécution pour ranimer les condamnés quand ils s'évanouissaient dans l'effroi de la douleur; mais telle n'était pas en ce moment l'intention des soldats, car nous verrons plus tard que leur bras ne pouvait atteindre aux lèvres de Jésus (Mat., XXVII, 48); la coupe qu'ils tendaient au Sauveur par dérision contenait donc, selon toute apparence, le vin grossier qui leur servait de boisson, et qui est désigné par quelques auteurs sous le nom de vinaigre. (Végèce, *De Re militari*, IV, 7, etc.)

côtés, il entendit qu'on répétait ce blasphème : « Si tu es le Christ, sauve-toi, sauve-nous[1] ! » Un seul des larrons avait parlé, l'autre contemplait le Sauveur, admirait sa résignation, et se sentait attiré vers lui. Aussi quand il entendit l'outrage de son compagnon, lui fit-il ce reproche : « Tu ne crains pas Dieu, quoique tu te trouves condamné au même supplice. Encore pour nous c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nous avons méritée, mais celui-ci n'a rien fait de mal. » Et sa foi s'échauffant dans ce témoignage : « Seigneur, ajouta-t-il, quand vous serez venu en votre royaume, souvenez-vous de moi. » Jamais grâce plus soudaine ne transforma un criminel en martyr, mais jamais aussi confession ne fut plus méritoire, car c'est à l'heure où, renié de tous, Jésus expirait sur le gibet, que le bon larron salua sa royauté divine.

Le Sauveur ne pouvait faire un mouvement sans augmenter ses souffrances ; mais ayant ouï cette prière, il tourna la tête vers son compagnon et lui répondit : « Je vous le dis, en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis[2]. » L'humble pénitent ne demande

---

[1] Luc., XXIII, 39-43.

[2] Les scribes avaient interprété dans un sens trop matériel l'Éden, le paradis des premiers jours (Gen., II, 15), pour que Jésus employât ce mot lorsqu'il parlait du ciel ; il avait besoin d'un terme nouveau comme le bonheur qu'il promettait ; l'éternelle félicité, dans la doctrine du Sauveur, c'est « le royaume des cieux », « le royaume de Dieu ». Une seule fois, ayant à peindre le séjour où les âmes justes attendent la résurrection, il montre Lazare reposant dans le sein d'Abraham ; ce repos sur la poitrine du Père des croyants était la plus noble des images employées par les scribes pour désigner les joies de la vie future. S'il parle ici ouvertement

qu'un souvenir, et c'est le plus riche don qui lui est accordé : la béatitude au sein de Dieu. Il se contente d'une espérance, et dès ce jour-là même une félicité sans bornes devient son partage. Saint Matthieu et saint Marc semblent avoir ignoré cet épisode raconté dans le troisième Évangile, car ils parlent en termes vagues de blasphèmes proférés par les brigands. On sait tout ce que saint Luc dut à Marie [1] ; c'est d'elle sans doute qu'il apprit cet entretien murmuré au haut des croix et entendu par la mère qui s'attachait au gibet de son fils expirant [2].

Cependant l'emportement des ennemis du Christ était moins violent ; des rumeurs couraient encore dans le

---

du paradis, c'est que pour le malheureux crucifié à ses côtés, ce mot ne pouvait être que ce qu'il est devenu pour nous, une vision des cieux. Le mot Παραδείσος, employé par les Septante pour traduire les jardins de l'Éden, paraît avoir été emprunté à la langue des Perses : *paradaêza,* « clôture, endroit clos de murailles, » de *para-dih,* « élever une digue, un mur autour ». Ce mot a été introduit dans la langue grecque par Xénophon, dans les écrits duquel il signifie un jardin d'agrément ou un parc de chasse (*Œconomicus,* IV, 14 ; *Anabasis,* I, 11, 7 ; *Hellenica,* IV, 1, 15).

[1] Patrizi, *De Evangeliis,* lib. I, cap. III, quæstio IV, 58.

[2] Les Pères grecs, pour concilier le récit de S. Luc avec celui des deux autres synoptiques, admettent que d'abord les deux larrons blasphémaient Jésus, quand tout à coup l'un d'eux se convertit et tint le langage rapporté par S. Luc. Lange, qui suit leur sentiment, voit une grande différence entre l'ὠνείδιζον (Mat., XXVII, 44 ; Marc., XV, 32) des deux larrons et le blasphème du brigand maudit (Luc., XXIII, 39). Ces distinctions sont bien subtiles, et une conversion subite, où l'expression de la foi et de l'amour sans bornes succède immédiatement à l'insulte, paraît peu vraisemblable. S. Augustin (*De Consensu evangelistarum,* III, 53) ne voit dans les termes employés par S. Matthieu et S. Marc qu'une expression vague et générale.

peuple, des cris éclataient çà et là; mais déjà de sombres vapeurs flottant au-dessus du sol montaient vers la croix et l'enveloppaient d'un voile funèbre [1]. L'effroi éclaircit les rangs de la foule; bientôt le pied des gibets fut libre, un petit groupe s'en approcha : il se composait de trois femmes et d'un disciple. C'était la Vierge sainte et sa sœur Marie, femme de Cléophas [2]; près d'elle Magdeleine la pécheresse; Jean les suivait. Son nom n'est pas écrit dans le récit inspiré, mais tout révèle sa présence, et la réserve avec laquelle il se désigne, et cette place même à laquelle le bien-aimé ne pouvait manquer.

Ils s'arrêtèrent devant la croix, debout, les yeux

---

[1] Marc., xv, 33.

[2] Εἱστήκεισαν παρὰ τῷ σταυρῷ τοῦ Ἰησοῦ ἡ μήτηρ αὐτοῦ, καὶ ἡ ἀδελφὴ τῆς μητρὸς αὐτοῦ, Μαριὰμ ἡ τοῦ Κλωπᾶ καὶ Μαριὰμ ἡ Μαγδαληνή. (Joan., xix, 25.) La sœur de la sainte Vierge est-elle la même que la femme de Cléophas, ou S. Jean a-t-il voulu dire qu'au pied de la croix il y avait, d'un côté, Marie et sa sœur, et de l'autre, Marie, femme de Cléophas, avec Magdeleine? Weiseler, Lücke, Ewald soutiennent cette dernière hypothèse; mais l'opinion commune fait de Marie, femme de Cléophas, la sœur de la sainte Vierge, car il paraît peu vraisemblable que S. Jean, dans un passage où tous les détails sont précis, se contente de cette expression « la sœur de Marie » sans nommer cette femme. Si son intention eût été de distinguer ἡ ἀδελφή de Μαριάμ, il eût placé un καί entre τῆς μητρὸς αὐτοῦ et Μαριάμ, afin de continuer l'énumération et de lever toute équivoque : la construction grecque l'exigeait, et on sait avec quelle facilité S. Jean multiplie les conjonctions : or la Peschito seule donne ce καί. Il suffit d'ailleurs de rapprocher ce passage des textes de S. Matthieu (xxvii, 56) et de S. Marc (xx, 40), pour conclure, comme nous l'avons fait avec la tradition, que la sainte Vierge avait une sœur nommée comme elle Marie, laquelle était femme de Cléophas et mère de Jacques le Mineur et de Josès; c'est d'elle que parle ici S. Jean.

fixés sur celui qu'ils aimaient. Jésus occupé d'abord de ses bourreaux pour leur pardonner, de son compagnon de supplice pour lui ouvrir les cieux, Jésus abaissa enfin ses regards sur ses amis qui lui demandaient un dernier adieu, sur sa mère percée du glaive que lui avait annoncé le vieillard Siméon. La plus touchante de nos hymnes, le *Stabat*, rend à peine ce qu'avait de poignant pour une mère un tel spectacle. Mieux que personne Jésus le sentait; il voyait approcher pour lui la mort; pour sa mère, le deuil et l'abandon. De tous ses apôtres Jean seul demeurait près de lui, et plus fidèle à mesure que croissait le danger, il soutenait Marie. Évitant de la nommer, pour ne pas l'exposer aux insultes en révélant qui elle était : « Femme, dit Jésus, voici votre fils ! » et à Jean : « Voici votre mère ! » Depuis ce moment, le disciple prit Marie dans sa demeure [1] et la regarda comme sa mère.

Cette dernière attache rompue, Jésus se jeta dans le sein de Dieu pour consommer sa Passion. Il était midi quand les premières ténèbres s'élevèrent sur le Golgotha [2]; depuis ce temps elles montaient toujours, étendant un linceul sur Jérusalem, la Judée, le monde entier [3]. Aucune cause naturelle ne suffit à expliquer ce

---

[1] Εἰς τὰ ἴδια « id est in domum suam, non in domum quam propriam possideret (omnia enim apostoli pro Christo reliquerant), sed in domo in qua habitabat. » (Corluy, *Commentarius in Evangelium Joannis*, p. 423.)

[2] Mat., XXVII, 45.

[3] Ἐπὶ πᾶσαν τὴν γῆν (Mat., XXVII, 45). Il ressort de ces paroles que les ténèbres couvrirent au moins la Judée et probablement tout notre hémisphère.

phénomène, car la lune alors dans son plein rendait une éclipse de soleil impossible. Mais la terre a coutume de se couvrir de noires vapeurs aux approches des tremblements qui la déchirent, et elle s'enveloppait de deuil pour pleurer son Dieu[1]. La croix où expirait le Christ était cachée par un nuage; tous les bruits s'éteignirent, et le cri qu'en cette circonstance l'antiquité prêtait à Denys l'Aréopagite exprime l'effroi sous lequel haletaient tous les cœurs : « Ou la divinité souffre, ou elle compatit à quelque grande affliction[2]. »

Les tortures croissaient à chaque instant dans le supplice de la croix : les pieds et les mains déchirés, le corps violemment tendu, la contraction des muscles, la soif, le délire de la fièvre, portaient les douleurs à un tel excès que le crucifié appelait la mort comme une délivrance[3].

Pendant trois heures Jésus lutta sans proférer une

---

[1] Ce prodige avait frappé les païens eux-mêmes. Tertullien en prenait à témoin leurs archives publiques : « Eum mundi casum relatum in arcanis (*aliàs* archivis) vestris habetis » (*Apologeticus,* XXI). L'autorité de Phlégon, souvent invoquée par les premiers Pères, paraît douteuse, car, suivant le calcul des meilleurs chronologistes (Ideler, *Handbuch,* II, S. 419. — Wieseler, *Chronologisches Synopse,* S. 588), l'affranchi d'Adrien parle d'une éclipse qui eut lieu deux ans plus tôt; mais il n'en reste pas moins certain qu'au temps d'Origène le fait passait pour incontestable, les uns y voyant un phénomène surnaturel, d'autres une éclipse. Voir dans Migne, *Patrologie grecque*, t. X, p. 99, le témoignage de Jules Africain et d'Origène, *Contra Celsum,* II, 33.

[2] Denys l'Aréopagite, *Epistola* VII. — Migne, *Patrologie grecque,* t. III. Voir également sa vie : *Patrologie grecque,* t. IV, p. 698, et les *Scholies* de S. Maxime, t, IV , p. 536.

[3] Cicéron, *Verrinæ,* V, 45.

seule plainte. Que se passait-il dans ces ombres impénétrables? Les évangélistes qui ont raconté l'agonie du jardin se taisent sur celle de la croix. Mais à la fin un grand cri perça les ténèbres, révélant le mystère de ces heures d'angoisse. Saint Marc l'a conservé tel qu'il vint sur les lèvres de Jésus, dans cette langue araméenne qu'enfant il avait parlée sur les genoux de Marie : « Eloï! Eloï[1]! Lamma sabachtani? » « Mon Dieu[2]! mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Cette lamentation est le début du psaume où se trouvent prédites la passion du Messie[3], ses forces s'écoulant avec son sang, ses blessures enflammées, cette soif brûlante qu'un mourant seul connaît. Mais qu'étaient les tortures du corps auprès des souffrances de l'âme? Ce sont celles-là surtout qui se révèlent dans le cri de détresse : « Mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Jamais mourant n'a senti comme Jésus l'abandon de Dieu, parce que nul autre que lui n'a vécu de Dieu et en Dieu. Suspendu entre les malédictions de la terre et le ciel qui le repoussait, il demeura livré aux angoisses qui avaient passé sur lui à Gethsémani, et cette fois il

---

[1] S. Matthieu et S. Marc s'accordent pour mettre dans la bouche de Jésus, non le mot hébreu עֲזַבְתָּנִי, que nous lisons au début du psaume XXI, mais le terme araméen שְׁבַקְתָּנִי. On peut en conclure que S. Matthieu a voulu conserver les premiers mots du psaume : « Eli, Eli, » mais qu'en réalité Jésus a employé la langue araméenne.

[2] Θεέ (Mat., XXVII, 46) est une forme rare. S. Marc (XV, 34) a conservé le vocatif ordinaire : ὁ Θέος.

[3] Ps., XXI, 2, 15, 16.

but la coupe jusqu'à la lie. Pour embrasser l'étendue de cette désolation, il faut se rappeler que, malgré son innocence, Jésus sur la croix était chargé de crimes véritables et qu'il soutenait l'iniquité du monde. Dieu ayant transporté sur lui les péchés commis depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, tous lui apparurent distinctement et dans leurs moindres circonstances. Trahisons, vengeances, adultères, dissolutions honteuses, blasphèmes, calomnies, entrèrent à flots dans son âme et l'abîmèrent sous des torrents d'iniquités. Et c'est à l'heure même où le Christ était comme perdu dans cette confusion que Dieu se retirait de lui, pour l'accabler du poids de ses vengeances. Jésus devenu péché pour nous, fait « malédiction, exécration[1] », selon l'expression de saint Paul, Jésus, souffrait de la part de Dieu je ne sais quoi d'effroyable qu'aucune parole humaine ne peut rendre. A cette heure le ciel se voila, l'enfer seul resta devant le Sauveur, qui entrevit le désespoir éternel, infini, comme le Dieu qu'il venge.

Une dernière désolation s'ajoutait à cette douleur, c'était la pensée du petit nombre de ceux qui profiteraient de sa Passion. La multitude des damnés se présentait à ses yeux; quelle que fût leur indignité, ils étaient les membres de son corps mystique, unis si étroitement à lui qu'ils n'en pouvaient être séparés sans violence. Jésus en se voyant arracher une partie si chère de lui-même se sentait comme délaissé et réprouvé en eux. « Il se plaignait, dit Arnaud de Chartres[2], que le fruit

---

[1] Galat., III, 13.

[2] « Subtracta sibi agonum suorum stipendia Christus queritur,

de ses combats lui fût ravi; il déclarait hautement que ses sueurs, ses travaux et sa mort n'étaient point récompensés, puisque ceux pour lesquels il avait tant souffert étaient abandonnés à la perdition éternelle. » De là ce cri lamentable : « Mon Dieu, mon Dieu, m'abandonnez-vous? »

Quel moyen d'accorder en Jésus cet apparent désespoir avec la béatitude essentielle à sa personne divine? Il y a là un mystère insondable, le mystère de l'Incarnation. Pour comprendre comment le Fils de Dieu a pu se dire délaissé de son Père, il faudrait expliquer comment l'Être infini a pu prendre une nature finie, car il n'y a entre ces deux abaissements qu'une différence de degré; l'abandon de Jésus sur la croix continua ce qui s'était accompli dans l'Incarnation, et dans ces deux mystères la divinité demeura également inviolable. Il en était du Christ souffrant comme des montagnes dont la cime perce les nues. Souvent l'orage s'attache aux flancs et les couvre de ruines, mais rien ne trouble le sommet qui, au-dessus des tempêtes, demeure serein et couronné de lumière.

A cette même heure les ténèbres disparaissant et avec elles l'épouvante, les Juifs s'enhardirent à répéter la parole de Jésus et feignirent de confondre le nom divin d'Éli avec celui du prophète[1]. « Il appelle

---

protestans non esse quæstuosos tanti discriminis sudores, si hi quibus tanti laboris impensa est opera, sic derelinquantur. »

[1] Marc., xv, 35. Il est impossible d'admettre que cette méprise ait été faite non par les Juifs, mais par les soldats romains, car ces derniers ignoraient la langue hébraïque et connaissaient peu le

Élie, » disaient-ils. Mais cette raillerie même trahissait un reste d'effroi, car tout Israël savait que le terrible voyant devait reparaître dans un jour de feu et de terreur, sous un ciel voilé, une lune sanglante, au milieu des puissances du ciel ébranlées.

Tout à coup un nouveau cri se fit entendre : « J'ai soif[1], » disait Jésus, lamentant la plus affreuse torture du crucifiement[2]. Un des assistants courut tremper une éponge[3] dans l'aigre boisson[4] des soldats et l'offrit au Sauveur. Et comme son bras ne pouvait atteindre à la tête du crucifié, il prit un roseau[5], mit l'éponge au

---

prophète. D'ailleurs le nom d'Élie, sous sa forme araméenne Elijahu, différant complètement du mot Eloï, « Dieu », il est également difficile de croire que les Juifs aient pu se tromper aux paroles de Jésus. Il n'y eut donc là qu'une raillerie satanique et la volonté de tourner en dérision la prière que le Sauveur empruntait aux saints livres.

[1] Joan., XIX, 28-29. S. Jean fait observer que cette soif et le vinaigre offert à Jésus étaient prédits au psaume LXVIII, verset 23 : « Dederunt in escam meam fel, et in siti meâ potaverunt me aceto. »

[2] As-Sujuti, écrivain arabe, a décrit les souffrances d'un jeune Turc crucifié à Damas en 1247. « La plus terrible de ses souffrances, dit-il, était la soif. J'ai entendu un témoin oculaire me raconter qu'il tournait ses yeux de tous côtés, suppliant qu'on lui donnât un peu d'eau. » (Kosegarten, *Chrestomathie arabe.*) La même soif se fait sentir dans le supplice du pal.

[3] On croit généralement que cette éponge avait été apportée par les soldats pour essuyer le sang qui jaillissait sur eux pendant le crucifiement.

[4] Ὄξους (Mat., XXVII, 48) désigne ici, comme dans saint Luc (XXIII, 36), la « posca », le vin amer et épicé que buvaient les soldats romains.

[5] Il est difficile d'indiquer quelle plante S. Jean (XIX, 29) désigne sous le nom d'hysope. Ce n'est certainement pas la plante

bout de la tige et l'approcha des lèvres du Christ. Cet acte de pitié excita dans la foule un cri de haine : « Laisse donc, laisse-nous voir si Élie viendra le sauver. — Laissez-moi faire, dit l'homme, nous verrons alors si Élie le sauvera [1]. »

Le Sauveur appuya ses lèvres contre l'éponge imbibée de vinaigre; puis, ranimé, il attacha encore une fois ses regards sur le monde. Sa vue embrassait toute la durée des temps et son œuvre entière : les justes qui l'avaient précédé, tous ceux qui dans l'avenir devaient croire en lui se tournaient vers la croix et y trouvaient leur salut. « Tout est consommé [2], » dit-il, et ma passion, et ma vie et le salut du genre humain. Après avoir adressé à la terre cet adieu, il s'abandonna à son Père céleste : « Père ! dit-il avec un grand cri, je remets mon esprit entre vos mains [3]. » C'était la voix du fils se jetant dans les bras de son père, et en même temps la parole de « Celui à qui personne ne prend son

---

aromatique qui porte ce nom parmi nous, *hyssopus officinalis*. Le docteur Forbes-Royle a cru la retrouver dans le câprier. Les plus anciennes traditions nomment la marjolaine sauvage, dont la tige est évidemment trop faible pour soutenir le poids d'une éponge imbibée de vinaigre. Le terme dont se servent S. Matthieu (XXVII, 48) et S. Marc (XV, 36), κάλαμος, montre qu'il s'agit ici d'un roseau ferme, comme le roseau-canne.

[1] Mat., XXVII, 49 ; Marc., XV, 36. Voir dans Cornelius a Lapide (*In Mat.*, XXVII, 49) les diverses hypothèses proposées pour concilier le texte de S. Matthieu et celui de S. Marc. Celle que nous adoptons ici nous paraît la plus touchante, et en même temps la plus respectueuse pour le texte sacré.

[2] Joan., XIX, 30.

[3] Luc., XXIII, 46.

âme, mais qui la dépose quand il lui plaît [1] ». La plupart des disciples, contemplant cette scène de loin, n'entendirent que « le grand cri » dont parlent saint Matthieu et saint Marc [2]. C'est d'un témoin demeuré près de la croix, de Marie peut-être, que saint Luc recueillit la parole suprême de Jésus. Jean était là, regardant le Sauveur; il le vit pencher la tête et mourir [3].

---

[1] Joan., x, 18. Aucun des évangélistes ne dit « il mourut », ἔθανεν; les termes dont ils se servent indiquent un acte volontaire, libre, spontané : Ἐξέπνευσεν (Marc., xv, 38; Luc., xxiii, 46); Ἀφῆκεν τὸ πνεῦμα (Mat., xxxii, 50); Παρέδωκεν τὸ πνεῦμα (Joan., xix, 30). « Non eam deseruit invitus, sed quia voluit, quando voluit, quomodo voluit. » (S. Augustin, *De Trinitate,* iv, 16.)

[2] Mat., xxvii, 50; Marc., xv. 37

[3] Joan . xix. 30.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE TOMBEAU DE JÉSUS.

Mat., XXVII, 51-66. — Marc., XV, 38-47. — Luc., XXIII, 45, 47-56. — Joan., XIX, 31-42.

« Aussitôt le voile [1] du temple fut déchiré du haut en bas, et mis en deux parts; la terre trembla, les

[1] Mat., XXVII, 51, 52. Il y avait dans le temple deux voiles : l'un séparait le saint de son vestibule; l'autre était suspendu entre le saint et le saint des saints (Josèphe, *Antiquitates,* VIII, 3, 3; *Bellum Judaïcum,* V, 5, 4. — *Middoth,* IV, 7). Tout montre qu'il est ici question de ce dernier : 1° son nom grec, καταπέτασμα, distingué soigneusement par Philon du voile extérieur, κάλυμμα (*De Vita Mosis,* II, 150); 2° le ναός devant lequel il est tendu et qui signifie toujours le sanctuaire, par opposition à l'ἱερόν, le temple en général; 3° les paroles de S. Paul dans l'Épître aux Hébreux, X, 19-20 : « C'est là ce voile qui nous cachait la gloire de Dieu, c'est le voile qui nous marquait que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le saint des saints; c'est ce voile qui fut déchiré... en témoignage que par la mort et le sang de Jésus, le sanctuaire était ouvert, les morts recevaient la vie, l'interdit était levé. Tout était changé pour les hommes. » (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile :* LA CÈNE, I, LXXVIII.)

rochers furent fendus[1], les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui étaient endormis ressuscitèrent[2]. »

Le centurion romain fut le premier à s'incliner devant ces prodiges. Avec les soldats, il était demeuré sur le Calvaire, « vis-à-vis de Jésus[3] »; mais quand il sentit la terre trembler sous ses pieds, et qu'il vit le Christ « mourir en jetant ce grand cri[4] », la crainte le saisit, ses yeux s'ouvrirent et il rendit gloire à Dieu : « Ah! vraiment, cet homme était juste, s'écria-t-il, c'était le Fils de Dieu. » Et sa foi entraînant les légionnaires : « Vraiment, répétèrent-ils, c'était le Fils de Dieu[5]! »

Cette confession de païens en face du Christ expirant était la condamnation des Juifs. Ceux-ci, voyant ce qui se passait, se retirèrent frappant leurs poitrines[6]. Bientôt sur le Golgotha il se forma deux groupes d'hommes et de femmes séparés l'un de l'autre, selon

---

[1] Une de ces fissures, visible dans l'église du Saint-Sépulcre, a près de trois pouces de largeur sur vingt pieds de profondeur; elle présente un aspect assez extraordinaire, car l'effet commun des tremblements de terre est de séparer les couches du rocher selon leurs veines. Ici, au contraire, le rocher est partagé tranversalement, et la rupture croise les veines d'une façon vraiment surnaturelle. (Voir les témoignages d'Addisson, de Millar, de Fleming, de Schawet, etc.)

[2] S. Matthieu ajoute « qu'après la résurrection, ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs. » (Mat., XXVII, 53.)

[3] Marc., XV, 39.

[4] Id., XV, 39.

[5] Luc., XXIII, 47; Marc., XV, 39; Mat., XXVII, 54.

[6] Luc., XXIII, 48.

la coutume de l'Orient[1]. D'un côté, les disciples de Jésus, tous ceux qui l'avaient connu et qu'une douleur commune rapprochait enfin du Sauveur; plus loin, les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, et beaucoup d'autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem; elles regardaient en silence celui qu'elles avaient tant aimé[2]. Nous retrouvons au milieu d'elles Magdeleine et Marie, mère de Jacques, que nous avons laissées au pied de la croix, ainsi que Salomé, la mère des fils de Zébédée. Elles veillaient de concert sur le corps du Maître, espérant, à la vue des prodiges et des Juifs confondus, que tout n'était pas fini.

Jésus avait succombé vers la neuvième heure, mais ses compagnons de supplice, si rien n'abrégeait leurs tortures, devaient agoniser longtemps encore. Or la Loi prescrivait de ne pas laisser le condamné sur le gibet au delà d'un jour[3], et ce commandement était plus pressant que jamais à la veille de la Pâque, qu'il convenait de ne pas troubler par le spectacle des crucifiés. Les Juifs allèrent donc trouver Pilate[4], et lui demandèrent de faire rompre les jambes des condamnés, afin qu'on pût les enlever plus tôt[5].

---

[1] Luc., XXIII, 49.

[2] Marc., XV, 40, 41.

[3] Deuter., XXI, 23. Les Juifs, comme nous l'avons fait observer, ne crucifiaient pas, mais parfois le juge ordonnait qu'après la lapidation le corps du coupable serait suspendu au gibet.

[4] Joan., XIX, 31-37.

[5] La coutume des Romains était de laisser les crucifiés mourir d'épuisement, et devenir ensuite la pâture des oiseaux de proie (Plaute, *Miles gloriosus*, II, 4, 19. — Horace, lib. I *Epistolarum*,

Le gouverneur envoya de nouveaux soldats[1] au Calvaire. Ceux-ci brisèrent à coups de massue les jambes et les cuisses des deux larrons; mais venant à Jésus, ils ne trouvèrent qu'un cadavre. Rompre ses membres était peine superflue; un des soldats, pour s'assurer que le corps était sans vie, enfonça sa lance[2] dans le côté droit[3]. Saint Jean, qui était au pied de la croix, vit couler de la poitrine de l'eau et du sang : « Celui qui l'a vu, dit-il en parlant de lui-même, en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi.

---

xvi, 48). Il était rare qu'ils abrégeassent le supplice en allumant un feu sous le gibet ou en livrant le coupable à la dent des bêtes féroces (Cicéron, *Ad Quintum fratrem,* i, 2. — Ruinart, t I, p. 346. — Eusèbe, *Historia ecclesiastica,* v, 1). La torture par laquelle les Juifs demandaient à Pilate d'achever les condamnés était d'usage à Rome, mais comme une peine distincte du crucifiement (Sénèque, *De Irâ,* iii, 32. — Suétone, *Octav.*, lxvii. — Valère Maxime, ii, 155). Plus d'une fois sans doute ils avaient vu les victimes de la justice romaine succomber en peu de temps sous la massue du bourreau. C'est cette prompte mort qu'ils voulaient obtenir.

[1] Les soldats dont parle ici S. Jean sont différents de ceux qui avaient élevé les trois croix, car des ordres sévères interdisaient à ces derniers de s'éloigner des gibets avant la mort des victimes. (Friedlieb, *Archäologie der Leidensgeschichte,* S. 149.)

[2] Plus légère que le Pilum, la Hasta, λόγχη, consistait en une hampe terminée par un large fer de forme ovale. Eugène Burnouf fait dériver ce mot du sanscrit « hasta », main, et croit que c'est de la forme du fer, semblable à une main allongée, que vient le nom de cette arme.

[3] Telle est la tradition communément reçue, et qui remonte aux premiers temps de l'Église. (Cornelius a Lapide, *In Joannem,* xix, 34.)

Car ces choses ont été faites pour que l'Écriture fût accomplie : « Vous n'en briserez point les os[1]. » Et ailleurs l'Écriture dit encore : « Ils verront celui qu'ils ont percé[2]. » Aux yeux de saint Jean, ce dernier acte de la Passion était donc à la fois l'accomplissement d'une prophétie et un symbole. Le coup de lance qui épargnait à Jésus le broiement des os en faisait le véritable agneau pascal, nourriture du nouvel Israël; tandis que l'eau et le sang coulant de sa blessure marquaient d'un côté le baptême et ses ablutions vivifiantes; de l'autre, le sang divin de l'Eucharistie[3].

Le soir venu[4], un Juif qui n'avait pas encore paru sur le Calvaire survint au milieu des soldats. Il se nommait Joseph d'Arimathie[5] et était membre du tribu-

---

[1] Exod., XII, 46.

[2] Zach., XII. 10. La citation est faite librement d'après le texte hébreu, où S. Jean lisait la variante אֵלָיו, préférée du reste par Ewald : « Ils jetteront les yeux *sur lui.* » La leçon communément reçue הִבִּיטוּ אֵלַי, donne un sens plus vif : « C'est moi, Jéhovah qu'ils reconnaîtront dans celui qu'ils ont percé. Et alors ils pleureront sur leur victime comme on pleure sur un fils unique. »

[3] On sait qu'après la mort la fibrine, partie lourde et rouge du sang, se sépare de la partie aqueuse, nommée sérum. Était-ce là l'eau et le sang qui coulèrent du côté de Jésus? Plusieurs le pensent, mais la plupart des commentateurs regardent le fait comme surnaturel. Cette question est sagement discutée par le P. Corluy, *Commentarius in Evangelium S. Joannis,* p. 427.

[4] Ὀψίας (Marc., XV, 42) : le soir venu, avant la fin du jour légal, qui se terminait non au coucher du soleil, mais au lever des étoiles. (Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Mat., VIII, 16.)

[5] Eusèbe, *Onomasticon,* et S. Jérôme, *Epistola* LXXXVI *ad Eus-*

nal[1] qui avait condamné Jésus. Riche, puissant, de de noble apparence[2], il n'avait osé jusqu'alors se déclarer pour le Seigneur, car la crainte des sanhédrites et son rang l'arrêtaient. C'était pourtant un homme juste et bon qui attendait le royaume de Dieu et faisait partie des disciples. Déjà il avait laissé entrevoir ses sentiments en refusant de consentir aux desseins et aux actes de ses collègues[3]. La mort du Maître

---

tochium, identifient Arimathie avec Ramah, la patrie de Samuel, et à juste titre, car Arimathie רָמָתַיִם (avec l'article הָרָמָתַיִם) paraît n'être qu'une abréviation de Ramathaim Zophim, nom de la ville où demeurait Elcana, père du prophète (I Reg., I, 1). Partout ailleurs que dans ce passage, nous trouvons la contraction Ramah, רָמָה, « le haut lieu », que les Septante rendent toujours par Arimathaim. Il est difficile de déterminer quel lieu vit naître le grand prophète. Stanley en compte au moins huit qui se disputent cet honneur (*Sinai and Palestine,* p. 262). Certaines traditions donnent la préférence à Ramleh (Murray, *Handbook for Palestine,* part. I, p. 262); d'autres désignent Neby Samouil, située au nord-ouest de Jérusalem. Cette colline aux formes gracieuses répond mieux que tout autre lieu à ce que nous savons de Ramah (Smith, *Dictionary of the Bible :* RAMAH. — Caspari, *Einleitung,* S. 57).

[1] Βουλευτής, sanhédrite, Marc., XV, 43. La traduction de la Vulgate « decurio » est fidèle; car les Latins appelaient ainsi les personnages revêtus, dans les colonies et les municipes, d'une dignité semblable à celle des sénateurs romains. (Forcellini, *Lexicon :* DECURIO.)

[2] Εὐσχήμων (Marc., XV, 42) exprime, dans le grec classique, la dignité du port et de l'extérieur; plus tard, il fut employé pour désigner la noblesse par opposition à la plèbe. Mais comme le mot βουλευτής (Marc., XV, 43) signifie déjà que Joseph occupait un rang élevé dans Israël, εὐσχήμων ne peut être là une simple répétition de la même idée.

[3] Luc., XXIII, 51.

acheva de le toucher; à l'heure où tous tremblaient, elle lui donna de l'audace.

Il vint au Calvaire[1] et y trouva les soldats prêts à détacher les cadavres pour les enterrer avec l'instrument du supplice[2], mais il obtint les délais nécessaires du centurion qui avait confessé la divinité du Christ. Joseph se présenta donc courageusement devant Pilate et réclama le corps[3]. Le premier sentiment du gouverneur à la nouvelle du trépas de Jésus fut d'étonnement : une fin si rapide dans ce supplice était chose inouïe. Ayant fait venir le centurion, il lui demanda si vraiment Jésus était déjà mort. Sur sa réponse, il n'hésita plus à ajouter foi aux paroles de Joseph et lui accorda le corps du Sauveur, car l'usage de Rome était de ne pas refuser cette consolation aux amis du condamné[4]. Les étoiles annonçant le commencement du sabbat ne brillaient pas encore; Joseph put donc acheter le suaire de lin avec les bandelettes pour l'ensevelissement, et il revint au Calvaire, où, aidé des disciples, il détacha Jésus de la croix.

---

[1] Ὀψίας γενομένης ἦλθεν... οὗτος προσελθών (Mat., XXVII, 57, 58) semble bien indiquer une double démarche de Joseph, l'une pour venir au Calvaire, l'autre pour se rendre près de Pilate.

[2] « Lignum una cum suspenso sepeliendum est » (Maimonides, *Sanhedrin,* XV). Les Juifs enterraient ordinairement les suppliciés dans un lieu réservé; leurs os ne pouvaient être déposés dans le sépulcre de leurs ancêtres que quand ils étaient entièrement desséchés. (Sepp, *Leben Jesu,* III, 602.)

[3] Marc., XV, 43-45.

[4] Ulpien, *au Digeste,* XLVIII, 24, 1. — Quintilien, *Declamationes,* VI, 9, 21.

Le temps des humiliations était passé. Ce corps, cloué au gibet des scélérats, allait être enseveli avec décence. Un autre prince d'Israël avait fait les apprêts : c'était Nicodème, le scribe fameux qui alla de nuit converser avec Jésus[1]. Tremblant devant ses collègues du sanhédrin, il avait jusqu'alors dissimulé sa foi, mais la vue des prodiges et l'exemple de Joseph triomphèrent de sa faiblesse; il le suivit de près au Calvaire et vint prodiguer ses richesses au Maître qu'il pleurait[2]. Cent livres[3] de parfums furent apportées par ses ordres; c'était de la myrrhe et de l'aloès broyés et mêlés ensemble. Les chairs sanglantes en furent couvertes[4], on roula de longues bandelettes autour du corps, des bras et des jambes; selon l'usage des Juifs, un suaire enveloppa la tête, et, plongé dans ces parfums, Jésus fut porté au tombeau. Il fallait se hâter; le sabbat approchait; on n'avait pour achever la sépulture que la courte durée du crépuscule.

Le sépulcre se trouva préparé; car près des

---

[1] Joan., III, 1, 2.

[2] Joan., XIX, 39, 42.

[3] C'est la livre romaine de 12 onces (324 grammes) dont il est ici question. (Voir Saigey, *Traité de Métrologie.*)

[4] L'embaumement des Juifs différait de celui des Égyptiens. Ces derniers soumettaient le cadavre à de longues préparations, en retiraient les entrailles et la cervelle, le maintenaient pendant soixante-dix jours dans un bain de natron, etc. Chez les Juifs, aucune incision n'était faite au corps; on se contentait de le laver avec soin, de le plonger dans les huiles précieuses, de l'entourer de parfums maintenus par des bandelettes; mais ces soins n'empêchaient pas la décomposition, car nous la voyons commencer chez Lazare quatre jours après la mort.

croix[1] Joseph d'Arimathie possédait un jardin, où un tombeau ouvert dans le roc n'avait encore servi à personne; il le consacra au Maître, que l'approche du sabbat ne permettait pas de transporter ailleurs. Les grottes funéraires, creusées au flanc des rochers, formaient des salles, dans lesquelles des niches ou des bancs étaient ménagés pour recevoir les corps[2]. On entrait de plain-pied ou par une pente douce dans ces tombeaux, que fermait une pierre difficile à remuer. Jésus fut déposé sur une des couches funèbres. Aidés de leurs compagnons, les pieux sanhédrites roulèrent à l'entrée la lourde porte, puis tous rentrèrent dans la cité, où régnait déjà le calme de la nuit et du grand sabbat.

Cependant les saintes femmes suivaient Joseph[3]; elles virent avec quelle hâte les sanhédrites accomplissaient leur office et tout ce qui manquait à un ensevelissement digne du Christ. Ayant donc observé où l'on avait mis Jésus, elles retournèrent à la ville pour préparer des aromates, « et le jour du sabbat, se reposèrent selon le commandement ». Toutefois, après leur départ, le jardin ne resta pas complètement désert; deux femmes y demeurèrent assises en face du sépulcre : c'étaient

---

[1] C'est là un précieux témoignage de l'authenticité du saint sépulcre, où nous voyons, l'un près de l'autre, le tombeau de Jésus et le Calvaire.

[2] Voir de Saulcy, *Histoire de l'Art judaïque*, p. 233, et Nicolai dans Ugolini, *Thesaur.*, vol. XXXIII.

[3] Luc., XXIII, 55, 56.

Marie Magdeleine et Marie, mère de Josès [1], sœur de la sainte Vierge.

Vainement les ennemis de Jésus avaient espéré que sa mort leur donnerait quelque répit. A peine fut-il dans la tombe qu'ils se rappelèrent ses prédictions [2]. N'avait-il pas annoncé qu'au troisième jour il ressusciterait; qu'il ne leur accordait qu'un signe, celui de Jonas enseveli trois jours dans les flots pour en sortir plein de vie; qu'un temple mystérieux serait détruit et réédifié en trois jours? Ces souvenirs les assaillirent durant la nuit; leur trouble fut tel, que nous les voyons dès l'aube assemblés de nouveau. C'était pourtant le lendemain de la Parascève, fait remarquer saint Matthieu, au matin du grand sabbat de la Pâque. Mais tout cédait à leurs terreurs, le repos sacré lui-même, et ils bravèrent le sacrilège de conférer avec un païen dans ce jour solennel.

Pontifes et pharisiens se rendirent donc chez Pilate : « Seigneur, dirent-ils, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, pendant qu'il vivait encore : Après trois jours, je ressusciterai. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent le dérober et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts. Car la der-

---

[1] Ἡ Ἰωσῆτος. (Marc., xv, 47.) Cette variante est celle que donnent Lachmann, Tregelles et Tischendorf, d'après les meilleures autorités. La leçon de la Vulgate « Joseph » a été adoptée par Wieseler, qui fait de cette Marie la fille de Joseph d'Arimathie; mais son hypothèse ne repose sur aucun fondement.

[2] Mat., xxvii, 62-66.

nière erreur serait pire que la première. » Pilate leur dit : « Prenez des gardes[1] ; allez, gardez-le comme vous l'entendez. » Ils allèrent donc, et pour empêcher qu'on n'ouvrît le sépulcre, ils en scellèrent la pierre et y posèrent des soldats romains.

---

[1] Il semble que ἔχετε soit plutôt à l'impératif qu'à l'indicatif. En effet, on ne voit pas quels soldats Pilate désigne en disant aux sanhédrites : « Vous avez votre garde ; » puisqu'il ressort du texte de S. Matthieu (XXVIII, 11, 14) que les gardiens du tombeau étaient non la milice du temple, seul corps que le sanhédrin eût à sa disposition, mais des légionnaires.

CHAPITRE HUITIÈME.

LA RÉSURRECTION.

LES PREMIÈRES APPARITIONS.

Mat., XVIII, 1-15. — Marc., XVI, 1-11. — Luc., XXIV, 1-12. — Joan., XX, 1-18.

Tandis que les sanhédrites prenaient ainsi leurs sûretés contre Jésus, le commun des Juifs avait abandonné le Calvaire pour ne songer qu'aux cérémonies de la Pâque. Durant ce jour que se passa-t-il dans le cœur des disciples? Pour eux aussi tout n'était-il pas fini, leurs rêves dissipés, leur abattement d'autant plus profond que l'attente avait été vive et légitime? Nous serions curieux de connaître les entretiens d'hommes si cruellement déçus, d'entendre leurs plaintes et leurs regrets. Mais l'Évangile se tait sur les angoisses qu'ils éprouvèrent et ne marque que leur fidélité à la Loi : « Selon le commandement, dit-il, le repos du sabbat fut gardé [1]. »

[1] Luc. XXIII, 56.

Toutefois si l'on n'attendait plus rien du Maître enseveli, on l'aimait toujours. Les dernières à quitter son tombeau, les femmes qui l'avaient suivi de Galilée furent les premières à y retourner, ayant hâte d'embaumer le Seigneur avec plus de soin que n'avait fait Nicodème. La plupart d'entre elles, après le crucifiement, avaient eu le temps de préparer la myrrhe et les aromates; revenues plus tard du Calvaire, Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, ne purent acheter leurs parfums qu'au soir du lendemain, après le repos sacré; mais au milieu de la nuit suivante toutes étaient prêtes, et elles se levèrent pour accomplir leur pieux devoir.

Il faisait sombre encore[1] quand, devançant le premier jour de la semaine[2], elles sortirent de la ville :

---

[1] Ὀψὲ δὲ σαββάτων τῇ ἐπιφωσκούσῃ εἰς μίαν σαββάτων. (Mat., XXVIII, 1.) Isolée, l'expression ὀψὲ σαββάτων signifierait « à la fin du sabbat », c'est-à-dire au soir du jour de la Résurrection, mais les mots qui suivent (τῇ ἐπιφωσκούσῃ κτλ., sous-entendu ἡμέρᾳ) déterminent en quel sens il faut l'entendre : « aux premières lueurs du jour qui suivit le sabbat. » Il s'agit donc ici, non du jour légal, qui allait chez les Hébreux d'un soir à un autre soir, mais du jour naturel, qui finit avec la nuit, au moment où un nouveau jour se lève, et ὀψέ marque ici les dernières heures de ce laps de temps. Les autres évangélistes ne désignent pas un autre moment : « Il était sombre encore, » dit S. Jean (XX, 1) ; « à l'aube, » selon S. Luc (XXIV, 1) ; S. Marc, après avoir dit : « Il était fort matin, » continue ainsi : « le soleil se levait, » ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου (Marc., XVI, 2) : « oriente sole » (traduction du codex Bezæ), et non « orto sole » (Vulgate). Mais l'aurore en Orient dure si peu, qu'on comprend parfaitement que les saintes femmes, parties dans l'obscurité, arrivassent au moment où le soleil se levait.

[2] Μίαν σαββάτων (Mat., XXVIII, 1) est un hébraïsme. Dans la semaine, le sabbat avait seul un nom particulier; les autres jours

« Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre? » se disaient-elles. A ouïr ces paroles, il semble que Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, nommées par saint Marc, se trouvassent seules en ce moment, car toutes réunies les saintes femmes n'eussent point désespéré de remuer la porte du tombeau. Leurs compagnes suivaient sans doute, mais de loin.

Les trois Galiléennes étaient encore à quelque distance du jardin[1], quand tout à coup la terre trembla sous leurs pieds. L'ange du Seigneur descendit des cieux, et s'approchant, roula la pierre qui fermait le sépulcre. Il était déjà vide, car Jésus était ressuscité avant l'aurore[2] et sans éclat[3]. L'ange s'assit sur la pierre; son visage parut plus brillant que l'éclair, ses vêtements d'une blancheur de neige; les gardes en furent tellement saisis, qu'ils tombèrent comme morts, et bientôt s'enfuirent à la ville.

Trop éloignées du tombeau pour voir ce qui se passait, les saintes femmes hésitèrent un instant, mais rassurées

---

étaient simplement désignés comme le premier, le second, etc., jour de la semaine ou du sabbat. Cette dernière dénomination avait prévalu au temps de Jésus-Christ, et nous la trouvons constamment dans les écrits rabbiniques.

[1] On peut conclure du texte de S. Matthieu que le prodige arriva, sinon en présence des saintes femmes, du moins à leur approche : Ἦλθεν Μαρίαμ ἡ Μαγδαληνὴ... καὶ ἰδοὺ σεισμός.

[2] Ἀναστάς πρωί. (Marc., XVI, 9.)

[3] Tel est le sentiment commun des Pères. « Ut veteres docent (S. Augustin, *Sermo* CXXXVIII *de Tempore*. — S. Jérôme, *Epistola* CL. — S. Chrysostome, *Homilia* LXXXIV *in Joan.*), surrexit Christus, sepulcro clauso, sigillo inviolato, sicut ex utero Virginis natus est. » (Jansénius d'Ypres, *Tetrateuchus,* in Mat , XXVIII, 2.)

par le silence, elles entrèrent dans le jardin, et, s'enhardissant à lever les yeux, aperçurent la pierre écartée, car elle était fort grande[1]. A cette vue, Magdeleine s'élance vers Jérusalem : plus de doute, le tombeau du Maître est violé, son corps à l'abandon. Elle court, elle appelle ses amis : Jean, le bien-aimé, Pierre, qui, dans la demeure de celui-ci, pleurait près de Marie sa faute et le trépas de Jésus : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons ce qu'ils en ont fait. » Les disciples y volent, mais ne trouvent plus Marie, mère de Jacques, ni Salomé; elles venaient de s'enfuir, « transportées d'épouvante et de joie ».

Les deux femmes, restées seules après le départ de Magdeleine, étaient entrées dans l'intérieur du tombeau[2]. Un ange se tenait assis au côté droit de la grotte; son aspect était celui d'un jeune homme vêtu de blanc. Elles frémirent à sa vue, et la crainte enchaîna leur langue, mais il les rassura : « Ne craignez rien, dit-il; je le sais, vous cherchez Jésus de Nazareth qui fut crucifié : il est ressuscité, il n'est plus ici; venez et voyez le lieu où on l'avait mis. Hâtez-vous d'annoncer à Pierre et aux disciples qu'il est ressuscité des morts; il sera devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez, selon

---

[1] Ἦν γὰρ μέγας (Marc., XVI, 4) : le but de cette incidente est d'expliquer que cette pierre était assez grande pour que les femmes l'aperçussent de loin ; ce qui s'accorde parfaitement avec l'hypothèse adoptée plus bas, que Magdeleine n'eut pas plutôt vu cette pierre ôtée qu'elle s'élança vers Jérusalem : Βλέπει, dit S. Jean, τρέχει οὖν. (Joan., XX, 1, 2.) Le οὖν exprime que c'est bien cette vue qui précipite ainsi la course de Marie-Magdeleine.

[2] Marc., XVI, 5-8; Mat., XXVIII, 5-8.

qu'il vous a prédit; je vous en avertis à l'avance! » Les deux femmes sortirent du sépulcre, partagées entre le bonheur et l'effroi; mais bientôt la crainte l'emporta, et elles s'enfuirent, n'osant redire ce qu'elles venaient de voir et d'entendre[1].

Cependant les deux apôtres étaient parvenus au jardin[2]. Tous deux couraient ensemble, mais Jean arriva le premier. Redoutant de pénétrer dans le tombeau, il se pencha pour regarder à l'intérieur et n'aperçut que les linges posés à terre. Pierre le rejoignit, entra sans hésiter, et vit non seulement ces bandelettes, mais le suaire qui enveloppait la tête de Jésus roulé à part dans un coin. Jean, rassuré, le suivit et partagea son admiration[3]. Dans la tombe vide, nulle trace de violence; les étoffes n'avaient été ni enlevées ni abandonnées à la hâte, mais pliées avec soin[4]. A ce signe, les

---

[1] Revenues de leur première terreur, allèrent-elles sans délai communiquer la nouvelle aux apôtres? S. Matthieu (XXVIII, 8) le dit. Mais le récit de S. Marc (XVI, 8) ne permet pas de prendre ces paroles à la lettre, car il marque expressément que les deux femmes, muettes de frayeur, errèrent d'abord autour du tombeau : ce ne fut que plus tard apparemment qu'elles joignirent leur témoignage à celui des autres femmes dont parlera bientôt S. Luc (XXIV, 1-11).

[2] Joan., XX, 3-10.

[3] Πετρὸς... θεωρεῖ. (Joan., XX, 6.) « Ipsius animi intentionem denotat qua quis intuetur quidquam. » (Tittman, *De Synonymis Novi Testamenti*, p. 120.) Ἅπαντα κατώπτευσεν ἀκριβῶς. (S. Chrysostome, *in loco*.)

[4] « Ils comprirent, à la manière dont les suaires avaient été recueillis et pliés, que le Christ était ressuscité. » (S. Cyrille d'Alexandrie, *in loco*). S. Augustin entend ce passage dans un tout autre sens : « Jean vit et crut ce qu'avait dit Magdeleine, que le corps du Seigneur avait été enlevé, car ils ne comprenaient pas encore ce témoignage des Écritures : que Jésus devait ressusciter des morts. »

yeux des apôtres s'ouvrirent ; ils crurent alors ce qu'une connaissance plus profonde de l'Écriture leur eût d'abord révélé : « qu'il fallait que le Christ ressuscitât des morts, » et ils retournèrent à leurs demeures pleins de joie, admirant en eux-mêmes ce qui était arrivé [1].

Les saintes femmes et les deux apôtres avaient cru sur le témoignage de l'ange, mais il était réservé à Marie de Magdala d'apercevoir la première Jésus ressuscité [2]. Revenue au tombeau, elle se tenait dehors pleurant, et tout en pleurant elle se baissa pour regarder au fond : elle y vit deux anges vêtus de blanc, assis au lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds : « Femme, dirent-ils, pourquoi pleures-tu? — C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis. » Et ayant dit ces mots elle se retourna, aperçut un homme, et l'entendit qui disait : « Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? » C'est le jardinier, pensa-t-elle; peut-être a-t-il pris le corps

---

Cette interprétation nous paraît moins heureuse que celle des Pères grecs. En effet, elle suppose que ni Pierre ni Jean ne songèrent aucunement à la résurrection tant de fois prédite par le Maître, et qu'ils ne doutèrent pas de l'enlèvement du corps. Mais alors que signifiait à leurs yeux l'ordre si minutieusement décrit par S. Jean? Qu'était cette profonde admiration dans laquelle S. Luc (XXIV, 12) montre Pierre plongé au sortir du sépulcre? Comment expliquer que ces disciples, dévoués entre tous, soient retournés aussitôt à leurs demeures, sans plus s'inquiéter de ce qu'était devenu le corps de Jésus? Au contraire, οὐδέπω γὰρ ἤδεισαν ne présente plus aucune difficulté si on l'entend ainsi : Jean vit et crut; mais si Pierre et lui avaient mieux connu les Écritures, ils n'auraient pas eu besoin, pour se convaincre, de ces témoignages extérieurs.

[1] Luc., XXIV, 12; Joan., XX, 8-10.

[2] Joan., XX, 11-18.

pour le soustraire aux outrages : « Seigneur, répondit-elle, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis : j'irai et je l'emporterai. » Jésus ne répondit qu'un mot : « Marie ! » et Magdeleine reconnut la voix qui l'avait tant de fois consolée. Elle se précipita aux pieds de Jésus : « Maître ! » s'écria-t-elle, et, dans le transport de sa joie, elle s'attachait à ce corps transfiguré. Jésus, lui rappelant qu'elle le reverrait plus d'une fois avant l'Ascension, la pressa de retourner aussitôt vers les apôtres : « Ne me touche pas, dit-il, car je ne suis pas encore monté à mon Père ; mais va trouver mes frères et dis-leur : Je monte à mon Père et à votre Père[1], à mon Dieu et à votre Dieu. »

Sublime message, où le Sauveur annonçait à ceux qu'il venait de racheter que maintenant ils n'avaient plus d'autre Père que le sien, et qu'ils le suivraient un jour dans les cieux. Marie-Magdeleine se leva et porta aux disciples[2] cette parole : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. » Mais ni Pierre ni Jean n'étaient encore revenus près de ceux-ci ; Magdeleine les trouva donc dans le deuil et les larmes. En vain leur annonça-t-elle que Jésus vivait et lui était apparu ; sa voix émue, son ardente conviction, le transport où l'avait jetée la vue

---

[1] Τὸν Πατέρα μου καὶ Πατέρα ὑμῶν. (Joan., xx, 17.) L'article n'est pas répété, afin de marquer que le même Dieu est père des chrétiens et de Jésus.

[2] Τοῖς μετ' αὐτοῦ γενομένοις (Marc., xvi, 10). Apparemment aux neuf apôtres restés après le départ de Pierre et de Jean se trouvaient joints en ce moment d'autres disciples. S. Marc, lorsqu'il raconte plus tard une des apparitions de Jésus aux apôtres, se sert seul de l'expression précise : οἱ ἕνδεκα, les onze. (Marc., xvi, 14.)

de son Dieu demeurèrent impuissants : ils ne la crurent point.

Pendant que la messagère du Christ recevait ce triste accueil dans Jérusalem, d'autres Galiléennes s'approchaient du tombeau [1]. Elles venaient, à l'exemple des deux Marie et de Salomé, embaumer le corps du Seigneur, et amenaient avec elles, outre quelques disciples [2], Joanna, épouse de Chusa, l'intendant d'Hérode Antipas.

A la vue du sépulcre ouvert, elles pressèrent le pas, et étant entrées dans l'intérieur y cherchèrent vainement le corps de Jésus. Comme elles s'arrêtaient consternées, deux anges parurent tout à coup devant elles, couverts de robes étincelantes. Saisies d'effroi, elles baissèrent les yeux : « Pourquoi, dirent les anges, cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est plus ici, il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous disait étant encore en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs et crucifié, et qu'il ressuscite au troisième jour. » Elles se rappelèrent ces paroles du Maître et allèrent porter la nouvelle aux

---

[1] Luc., XXIV, 1-11. Nous croyons devoir distinguer l'apparition rapportée ici par S. Luc de celle que nous lisons dans saint Matthieu (XXVIII, 1-8) et S. Marc (XVI, 1-8) ; car il y a entre ces deux récits de notables différences. Deux anges dans S. Luc, un seul dans les autres évangélistes, apparaissent aux saintes femmes. Les paroles du céleste messager, presque identiques dans S. Matthieu et S. Marc, sont tout autres dans le troisième Évangile. Nous ne trouvons enfin dans celui-ci aucune trace de l'épouvante et de la fuite précipitée dont parlent les deux premiers synoptiques.

[2] Καὶ τινες σὺν αὐταῖς ; leçon du manuscrit Alexandrin et du codex Bezæ.

onze et à tous les disciples. Mais comme elles étaient sur la route, Jésus lui-même leur apparut. « Salut, » dit-il[1]. Elles s'approchèrent en tremblant, lui baisèrent les pieds et l'adorèrent. « Ne craignez rien, poursuivit le Seigneur, allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. » Les saintes femmes obéirent et annoncèrent aux apôtres qu'elles avaient vu et touché le corps ressuscité de Jésus[2] ; mais leurs paro-

---

[1] Mat., XXVIII, 8-10.

[2] « Et ce furent Marie-Magdeleine, Joanna et Marie, mère de Jacques, qui vinrent avec les autres femmes dire ces choses aux apôtres. » (Luc., XXIV, 10.) Ces paroles ne signifient pas nécessairement que toutes les saintes femmes allèrent ensemble trouver les onze ; ces trois noms sont rapportés comme ceux des compagnes du Christ que leur condition mettait en tête des divers groupes, ou qui prirent la parole pour publier, au nom de toutes, ce qu'elles avaient vu et entendu. Dans l'hypothèse que nous adoptons, Magdeleine vint la première, et les autres quelque temps après elle. S. Matthieu, il est vrai, paraît contredire ce fait en disant que Marie, mère de Jacques, et Salomé coururent, en sortant du tombeau, dire aux apôtres ce qu'elles avaient vu. Mais S. Marc (XVI, 8), de son côté, nous montre ces mêmes femmes éperdues et n'osant d'abord parler à personne. La conciliation la plus naturelle des deux récits n'est-elle pas d'admettre que Marie et Salomé s'enfuirent à la vérité, mais ne transmirent aux apôtres les paroles de l'ange que plus tard, quand, revenues de leur premier effroi, elles retrouvèrent la pleine possession d'elles-mêmes? Tout d'abord, errant près du jardin, elles rencontrèrent, après le départ de Magdeleine, la troupe plus nombreuse de femmes dont parle S. Luc (XXIV, 10), et après avoir entendu avec elles le nouveau message de l'ange, toutes allèrent le rapporter aux apôtres. Cette hypothèse est confirmée par la variante du texte de S. Matthieu que nous lisons dans le manuscrit Alexandrin et dans celui d'Éphrem : Ὡς δὲ ἐπορεύοντο ἀπαγγεῖλαι τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ, καὶ ἰδοὺ Ἰησοῦς, κτλ. D'après cette leçon, ce fut au moment où les saintes femmes quittaient le tombeau pour se rendre près des apôtres que Jésus se présenta devant elles : or cette

les ne trouvèrent pas plus de crédit que celles de Magdeleine. Ce qu'elles disaient leur parut une rêverie, et ils s'obstinèrent à ne pas croire.

La haine avait rendu plus clairvoyants les ennemis de Jésus. Avertis par quelques-uns des gardes de ce qui s'était passé, les grands prêtres appelèrent les anciens d'Israël, et tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire pour ôter toute créance au prodige [1]. Le temps ne permettait pas d'imaginer quelque explication habile; ils se contentèrent de réunir une grosse somme d'argent et de la donner aux soldats en leur disant : « Vous attesterez que ses disciples sont venus de nuit, et ont dérobé le corps pendant que vous dormiez; et si le gouverneur vient à le savoir, nous l'apaiserons et nous vous mettrons en sûreté. » Les soldats, prenant l'argent, firent ce qu'on leur disait, et de bouche en bouche, ajoute saint Matthieu, cette fable a eu cours parmi les Juifs jusqu'au jour présent [2].

---

apparition ne peut être placée avant celle dont le Sauveur daigna favoriser Magdeleine, puisque, d'après S. Marc, Jésus se manifesta à elle en premier lieu : Ἐφάνη πρῶτον Μαρίᾳ. (Marc., XVI, 9.)

[1] Mat., XXVIII, 11-15.

[2] S. Justin remarquait de son temps avec quel soin les scribes et les maîtres en Israël propageaient ce mensonge : il rapporte que des hommes étaient délégués pour le répandre activement à travers le monde (S. Justin, *Adversus Tryphonem,* 108), et nous suivons cette fraude de siècle en siècle (Tertullien, *Adversus Marcionem,* III, 23. — Eusèbe, *in Is.*, XVIII, 1, etc.). La version adoptée dans le *Toledoth Jeshu* était probablement la plus répandue : « Judas, y lisons-nous, homme pieux et sage, ayant appris de Jésus le nom sacré au moyen duquel celui-ci faisait ses miracles, l'avait livré à ses ennemis à la fête de la Pâque. Jésus fut lapidé et pendu au gibet : mais ce même Judas ayant enlevé du tombeau le corps du

II. LES DISCIPLES D'EMMAUS. — JÉSUS DANS LE CÉNACLE.

Luc., XXIV, 13-43. — Marc., XV, 12-14. — Joan., 19-29.

Cependant la journée s'écoulait, et hormis Pierre et Jean, aucun disciple ne croyait encore à la résurrection du Maître. Vers le soir[1], deux d'entre eux sortirent de la ville et prirent le chemin d'Emmaüs[2], village situé

Maître, l'ensevelit dans un jardin, sous un ruisseau dont il avait auparavant détourné les eaux ; il rendit ensuite au ruisseau son cours naturel, de sorte qu'on ne put retrouver le corps de Jésus le magicien. » (Eisenmenger, *Entdecktes Judenthum,* I, 190.)

[1] Il n'y avait que deux heures de marche de Jérusalem à Emmaüs, et les disciples y arrivèrent au jour tombant (Luc., XXIV, 29) ; ils ne partirent donc de Jérusalem qu'à une heure avancée.

[2] Au temps de S. Jérôme (*in Dan.*, VIII, *et Ezech.*, XLVIII) et d'Eusèbe (*Onomasticon*), on admettait généralement que l'Emmaüs de S. Luc était la ville appelée plus tard Nicopolis (aujourd'hui Amouas) et située dans la plaine des Philistins. Si ancienne que paraisse cette tradition, la distance de Jérusalem à Nicopolis (176 stades) ne permet pas d'identifier cette dernière ville avec Emmaüs, que S. Luc place à 60 stades de la cité sainte. A la vérité, quelques manuscrits portent ἑκατὸν ἑξήκοντα au lieu de ἑξήκοντα, mais, parmi eux, le codex Sinaïticus a seul une réelle autorité, et ce témoignage isolé ne peut balancer celui des plus anciens manuscrits et de presque toutes les versions. — Josèphe (*Bellum Judaïcum,* VII, 6, 6) mentionne un bourg du nom de Ἀμμαοῦς, situé à 60 stades de Jérusalem, où Titus fonda une colonie de vétérans. Or on retrouve aujourd'hui à cette même distance de la ville, sur la route de Jaffa, le village de Kolonieh : la dénomination indique que là fut établie la seule colonie romaine dont Josèphe fasse mention autour de la cité sainte. Son nom ancien d'Emmaüs aura disparu au temps de l'occupation romaine. « Multæ sunt urbes quibus Coloniæ nomen hæsit, quod in eas olim Romani colonias deduxerant, ut Colonia Agrippina, Allobrogum, etc. » (Forcellini.)

à soixante stades vers le couchant. Le crucifiement, les prodiges du sépulcre, le bruit répandu par les femmes, formaient l'objet de leur entretien. Pendant que leur esprit s'y perdait, Jésus s'approchant fit route à leurs côtés. Mais « leurs yeux étaient voilés, de sorte qu'ils ne le reconnurent point », et ils se turent, pensant avoir affaire à un étranger.

« Que disiez-vous, demanda le Seigneur, et que débattiez-vous si vivement[1] sur la route? » Les disciples le regardèrent avec une tristesse mêlée de défiance[2]. « Étranger[3], dit l'un d'eux nommé Cléopas[4], seul[5]

Cette hypothèse est confirmée par un passage du Talmud où nous lisons que le feuillage pour la fête des Tabernacles se cueillait surtout en un lieu voisin de Jérusalem appelé Mauza : מוֹצָא (avec l'article הַמּוֹצָא, Hammauza; Ammaus); et la Gémara ajoute . Mauza n'est autre que Kolonieh. Depuis le moyen âge, les traditions latines placent Emmaüs à Koubeibeh. (Voir le *Guide Indicateur* du F. Liévin de Hamme, IIe partie, p. 126.)

[1] Ἀντιβάλλετε. (Luc., XXIV, 17.)

[2] La leçon : Καὶ ἐστάθησαν σκυθρωποί, « Et erant tristes », donnée par les plus anciens manuscrits, semble préférable à celle du texte reçu et de la Vulgate : « Et estis tristes », Καὶ ἔστε σκυθρωποί.

[3] Παροικεῖς Ἰερουσαλήμ pourrait signifier : « Tu habites près de Jérusalem, » Ἰερουσαλήμ étant dans ce cas au datif; mais cette expression est plus usitée dans le sens d'avoir, comme hôte, comme étranger, une résidence passagère. C'est sans doute à l'extérieur de Jésus que les deux disciples le prirent pour un des pèlerins venus à la Pâque.

[4] Cléopas, Κλεόπας, est une forme abrégée de Κλεόπατρος, et ne doit pas être confondu avec Cléophas ou Alphée, époux de Marie, sœur de la sainte Vierge. Son compagnon, d'après certaines traditions, s'appelait Simon, et tous deux étaient au nombre des soixante-douze disciples. (Origène, *in Joan.*, I, 7. — S. Cyrille d'Alexandrie, *in loco.*)

[5] Peut-être serait-il plus naturel de faire tomber μόνος sur παροι-

dans Jérusalem ignores-tu donc ce qui s'y est passé en ces jours-ci? — Quoi donc? dit le Sauveur. — Mais Jésus de Nazareth, » répondirent-ils, et tous deux, étonnés, rappelaient à l'envi quel homme était ce Jésus, prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. « Ne sais-tu pas que les princes des prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié? Nous espérions qu'il délivrerait Israël; cependant, après tout cela, voici déjà le troisième jour que ces choses ont été faites. Il est vrai que certaines femmes, qui sont des nôtres, nous ont fort effrayés. Étant allées avant le jour au sépulcre, elles n'ont point retrouvé son corps, et sont revenues nous dire que des anges leur ont apparu et leur ont dit qu'il était vivant. Quelques-uns de nous sont allés au sépulcre, et ont trouvé toutes choses comme les femmes avaient dit, mais pour lui ils ne l'ont point vu. »

C'était avouer qu'ils ne croyaient plus en Jésus et ne reconnaissaient en lui qu'un prophète qui, après avoir brillé un instant, disparaissait comme tant d'autres; n'espérant plus rien d'un homme mort, ils s'éloignaient tristement déçus : « O insensés et pesants de cœur, s'écria leur compagnon, qui ne pouvez croire ce qu'ont dit les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses pour entrer dans sa gloire? » Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua ce qui était dit de lui. Dans ce tableau où se trouve ébau-

---

κεῖς, et de traduire ainsi : « Habites-tu donc seul à Jérusalem, loin du commerce des hommes, pour ignorer ce qui s'est passé ces jours-ci? » (Trench, *Studies in the Gospel,* p. 321.)

chée la figure du Messie, il était facile à Jésus de montrer dépeintes, trait pour trait, sa passion, sa mort et sa résurrection. Mais seuls, que peuvent les livres saints, même commentés par une bouche divine? Ils ne font luire aux yeux que les premiers rayons de la foi : pour éclairer et convaincre l'âme, il faut la grâce qui la pénètre.

Les trois voyageurs arrivèrent au bourg d'Emmaüs : Jésus feignit de passer outre; mais les disciples, enflammés par ce qu'ils venaient d'entendre, le forcèrent à s'arrêter : « Demeurez avec nous, dirent-ils, car il se fait tard et le jour est sur son déclin. » Jésus, cédant à leurs instances, entra dans la salle, où la place d'honneur lui fut donnée, se mit à table, prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses compagnons. Mais, entre les mains du prêtre éternel, le froment de la terre était devenu le pain des cieux; en même temps, une grâce puissante opérait dans le cœur des disciples. Leurs yeux s'ouvrirent, ils reconnurent Jésus, et bien qu'il disparût aussitôt, leur foi n'en demeura pas moins ferme à sa résurrection : « N'est-il pas vrai, se disaient-ils l'un à l'autre, que notre cœur était tout brûlant en nous quand il nous parlait en chemin et nous découvrait le sens des Écritures? » Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem pour faire part aux apôtres de ce qui s'était passé.

Ils trouvèrent les onze assemblés au cénacle et furent accueillis par ces paroles : « Le Seigneur est vraiment ressuscité; il a apparu à Simon [1]. » Et eux à leur tour

---

[1] Luc., XXIV, 34. Cette parole rapportée par S. Luc est la seule

racontèrent ce qui était arrivé dans la route et comment ils l'avaient connu à la fraction du pain[1]. Mais leur parole n'obtint pas le même crédit que celle de Pierre; ce voyageur cheminant avec eux, rompant le pain à leur table, n'était plus le Christ triomphant que Simon et les femmes avaient adoré[2]. Loin de confirmer la foi naissante, ce nouveau témoignage ne contribua qu'à faire renaître le doute dans ces esprits mobiles; et autour de la table où mangeaient les apôtres[3], l'incrédulité était grande encore, quand tout à coup Jésus apparut[4].

« La paix soit avec vous! » dit-il. Leur premier sentiment fut l'effroi. C'était bien le Seigneur qu'ils avaient devant les yeux; ses traits, le son de sa voix,

---

qui nous fasse connaître l'apparition du Sauveur à Simon-Pierre; cette manifestation eut lieu évidemment après que l'apôtre eut quitté le tombeau.

[1] Les exégètes protestants cherchent vainement à infirmer le témoignage unanime de la tradition, qui reconnaît dans cette fraction du pain le banquet eucharistique renouvelé pour la première fois par Jésus lui-même (Cornelius a Lapide, *in Luc.*, XXIV, 30). Ils ne craignent même pas de recourir à des explications singulières, comme celle-ci par exemple : que les mains de Jésus, couvertes jusqu'alors, apparurent aux yeux des disciples au moment où elles brisèrent le pain, et qu'ils le reconnurent aux stigmates du crucifiement (Paulus).

[2] Ἐφανερώθη ἐν ἑτέρᾳ μορφῇ. (Marc., XVI, 12.)

[3] Ce repas était-il déjà commencé quand les voyageurs d'Emmaüs entrèrent, ou n'eut-il lieu qu'après leur arrivée? Le silence des évangélistes ne permet de rien préciser à cet égard, mais les apôtres étaient encore à table et s'obstinaient à ne pas croire, quand le Seigneur apparut : ἀνακειμένοις αὐτοῖς (Marc., XVI, 14), αὐτῶν λαλούντων (Luc., XXIV, 36).

[4] Joan., XX, 19. S. Jean fait observer que cette apparition eut lieu au soir même de la Résurrection : τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ τῇ μιᾷ σαββάτων. Rapprocher Joan., XX, 1, d XX, 19.

jusqu'à son salut accoutumé, tout empêchait de le méconnaître. Mais comment avait-il pu entrer sans bruit, les portes étant fermées par crainte des Juifs? N'était-ce pas un esprit? Et ils s'épouvantaient. Jésus les rassura : « C'est moi, dit-il, ne craignez point[1]. Pourquoi vous troubler et raisonner ainsi dans vos cœurs? Regardez mes pieds et mes mains; c'est bien moi. Touchez et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'ai. » Et leur montrant ses pieds et ses mains percés, découvrant son côté, il leur fit contempler, toucher sa chair et ses blessures[2].

Les apôtres, saisis d'admiration, demeuraient éperdus. Il fallait un dernier signe pour les convaincre : « Avez-vous ici quelque chose à manger? » dit Jésus. Un morceau de poisson rôti et un rayon de miel[3] se trouvaient sur la table. Il en mangea, non qu'il eût faim, mais pour montrer que son corps ressuscité n'avait pas changé de nature. Prenant ensuite les restes, il les donna aux apôtres.

La paix ramenée dans les esprits, Jésus reprocha aux siens la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient

---

[1] Luc., XXIV, 36. Ces mots, retranchés dans la plupart des manuscrits, sont conservés dans presque toutes les versions.

[2] Le sentiment de la tradition paraît être que les apôtres touchèrent le corps de Jésus, et que S. Jean a en vue cette apparition dans le témoignage rendu à l'humanité du Christ au verset 1er de sa première Épître : « Nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons touché de nos mains. » (S. Léon, *Epist.* XCVII. — S. Augustin, *Sermo* XVIII, *de Verbis Domini.*)

[3] Ces mots, omis dans le manuscrit Alexandrin, dans ceux du Sinaï, du Vatican et de Bèze, ont pour eux l'autorité des versions les plus importantes.

pas voulu croire ceux qui l'avaient vu ressuscité[1]. Mais il reprit aussitôt sa compassion pour ces hommes grossiers, et ne songea plus qu'à relever leur courage par des promesses[2] : « Paix à vous tous, dit-il de nouveau ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Puis soufflant sur eux en signe qu'il leur communiquait sa puissance : « Recevez l'Esprit-Saint; les péchés que vous remettrez seront remis, ceux que vous retiendrez seront retenus. » Jamais autorité plus haute n'avait été conférée, car Jésus, par ces paroles, instituant le sacrement de pénitence[3], donnait à des hommes mortels le pouvoir de disposer des biens éternels, le droit d'ouvrir et de fermer les portes des cieux.

Or Thomas, l'un des douze, n'était pas avec eux quand Jésus apparut dans le cénacle[4]. De tous c'était le plus enclin au doute; aussi quand les disciples

---

[1] Marc., XVI, 14. S. Jérôme mentionne une curieuse variante de saint Marc, où se trahit la main d'un faussaire manichéen : « In quibusdam exemplaribus, et maxime in græcis codicibus juxta Marcum, in fine ejus Evangelii scribitur : « Postea cum accubuissent « undecim, apparuit eis Jesus, et exprobravit incredulitatem et « duritiam cordis eorum, quia his qui viderant eum resurgentem « non crediderunt : et illi satisfaciebant dicentes : Sæculum istud « iniquitatis et incredulitatis substantia est, quæ non sinit per im- « mundos spiritus veram Dei apprehendi virtutem : idcirco jam « nunc revela justitiam tuam. » (S. Jérôme, *Adversus Pelagianos*, lib. II, 15.)

[2] Joan., XX, 21-23.

[3] La déclaration formelle du concile de Trente ne permet pas de douter que dans cette apparition Jésus ait institué le sacrement de pénitence. (Sess. XIV, cap. I et can. 3. Voir les témoignages des Pères dans Bellarmin, lib. III. *de Pœnitentia*, cap. II.)

[4] Joan., XX, 24-29.

joyeux vinrent à lui et lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur ! » il leur fit cette réponse : « Si je ne vois dans ses mains le trou des clous, et si je n'enfonce mon doigt à la place de ses clous et ma main dans son côté, je ne croirai pas. »

Cependant, tout défiant qu'était Thomas, il n'en restait pas moins attaché au Maître qu'il pleurait, à ses frères dont il enviait la foi et le bonheur. Huit jours plus tard nous le retrouvons avec eux, toujours incrédule et se consumant en regrets. Comme auparavant, les portes du cénacle[1] étant closes, Jésus vint et se tint debout au milieu des disciples : « Paix à vous ! » dit-il, puis s'adressant à Thomas : « Mets ici ton doigt et vois mes mains, approche ta main et enfonce-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule mais fidèle. — Mon Seigneur et mon Dieu ! » s'écria l'apôtre. Il ne demandait plus à toucher les plaies du Sauveur ; mais, prosterné à ses pieds, il l'adorait et implorait son pardon. Jésus, pour tout reproche, opposa à cette soumission tardive le mérite et le bonheur de tant d'âmes qui croient en lui sans l'avoir vu : « Tu as cru, Thomas, parce que tu m'as vu : bienheureux ceux qui croient et ne voient pas ! »

---

[1] Les disciples étaient renfermés dans un lieu vaguement indiqué par S. Jean, ἔσω (Joan., xx, 26), mais qui ne peut être que le cénacle, car nous voyons dans les Actes que la salle haute consacrée par le souvenir de la Cène était devenue le lieu de leurs réunions (Act., i, 13 ; ii, 1, etc.)

CHAPITRE NEUVIÈME.

LES QUARANTE JOURS.

I. LES APPARITIONS DE JÉSUS EN GALILÉE.

Joan., XXI, 1-24. — Mat., XXVIII, 16-20. — Marc., XVI, 15-18.

Les jours de la Pâque étant finis, de nombreux disciples sortirent de Jérusalem pour retourner en Galilée. C'est là que le Maître, avant de mourir, avait annoncé qu'il les précéderait : les anges, le divin Ressuscité lui-même avaient répété cette promesse[1]; aussi tous se hâtaient vers cette région, que Jésus n'avait pas choisie sans dessein. Par son éloignement en effet elle échappait aux sanhédrites; une manifestation solennelle y était donc moins dangereuse qu'à Jérusalem, où la haine veillait, prête à étouffer l'Église naissante, si elle eût proclamé le triomphe de son chef.

Les apôtres, des premiers, avaient obéi aux ordres du Seigneur, et bientôt sept d'entre eux se trouvèrent réu-

[1] Marc., XVI, 7; Mat., XXVIII, 10.

nis sur les bords du lac de Génésareth [1]. « C'était Simon Pierre, Thomas appelé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, et les fils de Zébédée. » Les deux autres disciples ne sont point nommés; mais la présence de Pierre fait songer à André son frère, et à leur concitoyen Philippe, compagnon d'André [2].

La bourse commune qui pourvoyait aux besoins de chaque jour avait disparu avec Judas. Pierre jeta les yeux sur sa barque et ses filets : « Je m'en vais pêcher, » dit-il. Tous se levant répondirent : « Nous aussi, nous allons avec toi. » C'était à la nuit tombante, heure propice pour la pêche [3]; ils sortirent, montèrent dans la barque, et longtemps parcoururent ces eaux dont ils connaissaient la fécondité [4]; mais tous leurs efforts furent vains; cette nuit-là, ils ne prirent rien.

A l'aube ils suivaient encore la rive, quand ils aperçurent un homme debout sur la grève; c'était Jésus, et ils ne le reconnurent pas : « Enfants [5], dit-il, n'avez-vous rien à manger? » Ils lui répondirent : « Non. —

---

[1] La pêche miraculeuse et l'entretien qui suivit (Joan., XXI) précédèrent l'apparition de Jésus à tous les disciples (Mat., XXVIII, 16-20), car S. Jean marque que l'entrevue du Seigneur et des sept disciples sur les bords du lac fut sa troisième manifestation aux apôtres réunis (XXI, 14). Or Jésus était venu déjà deux fois dans le cénacle. (Joan., XX, 19, 26.)

[2] Joan., I, 45; XII, 22; Marc., III, 18.

[3] Voir t. I, p. 254.

[4] Le lac est encore très poissonneux; il est facile de le constater au mauvais goût des eaux.

[5] Le titre d'enfants, souvent donné dans l'Orient en signe de bienveillance, ne pouvait tirer les apôtres de leur erreur, et la distance les empêchait de distinguer l'accent de cette voix si connue.

Jetez le filet à la droite de la barque, dit-il, et vous trouverez. » L'autorité de cette parole frappa les apôtres; le souvenir d'un prodige semblable, accompli sur ces mêmes eaux et à la même heure après une nuit infructueuse, traversa leur esprit; ils jetèrent le filet et ne pouvaient plus le tirer, tant il était chargé de poissons. A ce signe, le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur! » Et Simon-Pierre, ayant ouï que c'était le Seigneur, attacha son manteau [1] autour de lui, car pour travailler il avait quitté ses vêtements, et afin de rejoindre plus tôt le Maître, il se jeta dans le lac. Les autres disciples suivirent en barque, traînant [2] le filet jusqu'à la rive, qui n'était éloignée que de deux cents coudées [3].

Lors donc qu'ils furent descendus à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, un poisson placé dessus et du pain. Jésus leur dit : « Apportez ici de ces poissons que vous avez pris. » Simon-Pierre remonta dans la barque et amena à terre le filet rempli de cent cinquante-trois gros poissons; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne fut pas rompu : « Venez, dit alors Jésus, mangez. » Les disciples s'assirent autour du foyer;

---

[1] L'ἐπενδύτης est, d'après Théophylacte et Nonnus, un sarrau de toile muni de poches, que les ouvriers, et en particulier les pêcheurs, portaient sous leur tunique. Euthyme ajoute que ce vêtement était sans manches et descendait jusqu'aux genoux.

[2] S. Jean, par le mot σύρειν, traîner, indique que les apôtres attachèrent le filet à la barque et l'amenèrent à force de rames vers le rivage : quand, plus tard, il montre Pierre et ses compagnons tirant le filet hors de l'eau, il emploie le mot ἑλκύειν. (Trench, *Synonyms of the New Testament*, XXI.)

[3] 200 coudées font 1/2 stade, 100 mètres

alors le Maître s'avançant prit le pain, les mets, et les leur distribua.

Les apôtres se retrouvaient ainsi dans les mêmes lieux, près du Maître, comme au temps où, après de longues prédications, il les emmenait à l'écart et leur découvrait le sens caché de ses discours. Mais ce n'était plus, de leur part, la même familiarité, car celui qui mangeait avec eux avait connu la mort, et mieux que jamais il pouvait dire « qu'il n'était plus de ce monde[1] ». Cette pensée, la vue même du Ressuscité imposaient à tous; ce repas matinal[2] s'acheva dans le silence.

A peine fut-il terminé, que Jésus se tourna vers Pierre : « Simon, fils de Jonas, lui dit-il, m'aimes-tu[3] plus que ceux-ci? » Plus que ceux-ci; pour l'apô-

---

[1] Joan., XVII, 11.

[2] La signification d'ἄριστον a varié; bien qu'au temps du Seigneur ce mot désigne souvent le repas pris vers midi, il peut aussi avoir le sens de repas du matin. (Athénée, *Deipnosophistæ,* lib. I, p. 2, sect. 19.)

[3] Notre langue est impuissante à rendre la force du texte grec dans les trois questions du Sauveur. Dans la première, Jésus se sert du mot : ἀγαπᾷς με; Pierre répond : φιλῶ σε. Ἀγαπᾷς reparaît dans la deuxième question, et φιλῶ σε dans la réponse de Pierre. A la troisième, Jésus emploie le mot de l'apôtre : φιλεῖς; φιλῶ σε, répond encore Pierre. Ces expressions ne sont pas mises au hasard. Ἀγαπῶ désigne l'amour respectueux que nous portons à ce qui est au-dessus de nous, à ce que nous vénérons et aimons en même temps (Dion Cassius, XLIV, 48. — Xénophon, *Memorabilia*, II, 7, 9, 12). L'Écriture commande à l'homme l'ἀγαπᾶν τὸν Θέον, jamais le φιλεῖν (Mat., XXII, 37; Luc., X, 27; I Cor., VIII, 3). Φιλῶ indique plutôt un sentiment naturel; la passion et les sens y ont plus de part que les puissances élevées de l'âme. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette objection que la langue araméenne parlée

tre quel reproche de sa parole présomptueuse : « Quand même tous vous renieraient, moi jamais! » Simon le comprit, il n'était plus aux yeux de Jésus que le fils de Jonas; Pierre et la fermeté que promettait ce nom avaient disparu; il s'inclina : « Seigneur, dit-il humblement, vous savez que je vous aime. — Pais mes jeunes agneaux, » répondit Jésus, le confirmant dans ses fonctions de pasteur des âmes.

A une autorité si haute il fallait de solides fondements; aussi Jésus sonda-t-il de nouveau le cœur de Pierre : « Simon, fils de Jonas, reprit-il, m'aimes-tu? » Le Maître épargnait cette fois à l'apôtre la comparaison avec ses frères et l'allusion à sa chute. Pierre s'abaissa de nouveau : « Seigneur, répéta-t-il, vous le savez, je vous aime. » Plus éprouvée, son humilité méritait plus de confiance : « Garde mes jeunes brebis [1], » lui répondit Jésus, commettant à ses soins, non

---

par Jésus n'avait peut-être pas de mots répondant aux termes grecs employés par S. Jean; car ce que l'évangéliste a voulu en choisissant ces expressions, ç'a été de traduire aussi fidèlement que possible l'entretien de Pierre et de Jésus. Dès lors nous sommes assurés d'avoir, à défaut des mots mêmes dont ils ont usé, au moins leur pensée dans toute sa force.

[1] Προβάτια (Codex Vaticanus et Ephræmi). Nous lisons dans le texte reçu : au verset 15e, ἀρνία; aux 16e et 17e, πρόβατα. La gradation naturelle serait ἀρνία, προβάτια, πρόβατα, adoptée par S. Ambroise : « Et jam non agnos, nec oviculas, sed oves pascere jubetur (*in Luc.*, x, 176). » La Peschito, si précise, met entre chacun de ces mots une distinction semblable, et l'auteur de la Vulgate a dû lire un texte analogue, car il se rapproche beaucoup de cette gradation : agnos, agnos, oves; il est évident, en tout cas, qu'il ne traduit pas le texte grec reçu. Tischendorf adopte ἀρνία, προβάτια, προβάτια. Il suffirait de suivre à la troisième ré-

plus seulement les agneaux du bercail, mais les ouailles plus mûres, qu'il faut à la fois paître, guider et défendre [1].

Une troisième protestation acheva d'expier le triple reniement de Pierre : « Simon, fils de Jonas, reprit encore son Maître, m'aimes-tu? » Jésus ne demandait plus seulement à l'apôtre de l'adorer comme son Dieu, mais de l'aimer avec passion et dans l'ardeur de la charité. Affligé de voir que par trois fois Jésus le pressait ainsi, Pierre se troubla, et rendu défiant de lui-même il se mit à la merci de Celui qui scrute les reins et les cœurs : « Seigneur, dit-il, vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. »

L'humilité du fils de Jonas était désormais éprouvée, son amour digne des plus hautes faveurs. Une dernière parole de Jésus fit de lui le docteur infaillible, le juge sans appel, le pasteur suprême de l'Église [2] : Pais mes brebis, dit-il; non plus seulement les agneaux, mais « et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs même, pasteurs à l'égard des peuples, brebis à l'égard de Pierre [3]. » Et ces brebis, ces pasteurs des peuples doivent tout recevoir du prince des apôtres,

---

ponse la leçon πρόβατα, que nous trouvons dans les manuscrits du Sinaï et de Bèze, pour rétablir dans le texte sacré un ordre pleinement satisfaisant.

[1] Ποίμαινε (Joan., XXI, 16). A la différence de βόσκε (XXI, 15), qui signifie simplement : « pais, donne la nourriture; » ποίμαινε comprend en lui tous les soins qu'un pasteur vigilant donne à son troupeau, le guidant, le gardant de tout danger, veillant sur lui sans jamais se lasser.

[2] Concilium Vaticanum, *Constit. de Ecclesia,* cap. II, III et IV.

[3] Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Église,* Ire partie.

juridiction, pouvoirs, doctrine. En un mot, ce que Jésus avait été jusqu'alors, Pierre l'était à son tour, et il devenait, selon l'expression consacrée par les siècles, le vicaire du Christ sur la terre. Mais cette mission était chèrement achetée, car il fallait pour être un autre Jésus que l'apôtre retraçât en lui-même l'image de son Maître, et poussât l'imitation jusqu'à la croix.

« En vérité, en vérité, je te le dis, ajouta le Seigneur, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même[1] et tu allais où tu voulais: mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas[2]. » Ces paroles, dit saint Jean, faisaient allusion à la mort par laquelle Pierre « devait glorifier Dieu »; elles représentaient en même temps toute la vie de l'apôtre : sa jeunesse fougueuse, empressée d'agir, mais à la condition de se ceindre les reins à son heure et à son gré; son âge mûr, destiné à de plus rudes travaux, où il lui faudrait se renoncer, souffrir longtemps, soutenir les luttes et les opprobres; enfin, son supplice sur la croix à l'exemple du divin Maître. Toute cette conformité à la vie et à la mort du Sauveur était enfermée dans la dernière parole du Christ : « Suis-moi! » L'ayant dite, il se leva et s'éloigna des apôtres. Pierre, prenant à la lettre cette invitation, marcha derrière lui, et il ne fut pas le seul; le disciple

---

[1] Se ceindre les reins signifie, dans l'Écriture, se préparer à agir (Exod., XII, 11; IV Reg., IV, 29; Luc., XII, 35; XVII, 8, etc.)

[2] Le manuscrit du Sinaï porte cette curieuse variante : Ἄλλοι ζώσουσίν σε καὶ ποιήσουσίν σοι ὅσα οὐ θέλεις : « D'autres te ceindront et te feront ce que tu ne voudras pas. » « Tunc Petrus ab altero cingitur, cum cruci astringitur » (Tertullien, *Scorpiace*, 15.)

que Jésus aimait, celui qui pendant la Cène s'était reposé sur sa poitrine et lui avait dit : « Seigneur, qui vous trahira? » ce disciple suivit aussi. Pierre, se retournant, l'aperçut : « Seigneur, dit-il, et celui-ci, qu'adviendra-t-il de lui? — Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, répondit le Sauveur, que t'importe? Toi, suis-moi. »

Ces derniers mots restèrent une énigme pour les premiers fidèles et donnèrent lieu aux plus étranges rêveries; le bruit courut bientôt que le bien-aimé de Jésus ne devait point mourir. Jean, dans son extrême vieillesse, voyant quel crédit avait gardé cette invention, protesta, en mettant la dernière main à son Évangile, que le Seigneur n'avait point dit : « Il ne mourra point; » mais : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe [1]? » Vainement l'apôtre tenta de ramener les égarés; il mourut, et sa tombe même ne put les détromper. Jean dort dans son sépulcre, disait-on [2], attendant la venue du Seigneur, et la poussière, volant sur sa tombe, atteste qu'un souffle vivant s'exhale encore de sa cendre [3].

---

[1] Ces paroles mystérieuses signifient que Jean ne devait point mourir avant de voir le Fils de l'homme revenir dans son royaume, et manifester sa puissance par la ruine de Jérusalem. Seul des douze, en effet, il survécut à l'anéantissement du peuple juif, et sur les débris de l'antique alliance, vit le Seigneur établir son Église. Cette interprétation est donnée par Théophylacte, Suarès, etc. — S. Augustin, Bède, Maldonat entendent les mots « jusqu'à ce que je vienne, » dans ce sens : « jusqu'à ce que je le rappelle à moi par une mort douce et naturelle. »

[2] S. Augustin, *in Joan.*, CXXIV, 2.

[3] Grotius a le premier élevé des doutes sur l'authenticité du

Il restait au Sauveur de remplir sa promesse et de se manifester à tous les disciples rassemblés [1]. Pour tenir ces premières assises de la chrétienté, il avait désigné une montagne [2] ; ce fut là que se réunirent non seulement les onze apôtres, mais ce que Jérusalem, la Judée et la Galilée comptaient de disciples fidèles, car c'est à tous que s'adressait ce message : « Allez et dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée; c'est là qu'ils me verront [3]. » Au témoignage de saint Paul, plus de cinq cents disciples s'y trouvèrent rassemblés [4].

---

dernier chapitre de S. Jean ; il n'y voyait qu'une addition faite par les anciens de l'Église d'Éphèse pour conserver un récit qu'ils tenaient du saint apôtre. Bien que cette hypothèse ait trouvé des partisans, rien ne l'autorise, puisque les manuscrits et les versions les plus importantes contiennent ce chapitre, et que le style de l'auteur s'y reconnaît aisément. Tout ce que l'on peut accorder, c'est qu'il a été ajouté plus tard par S. Jean lui-même afin de démentir la fausse interprétation que nous avons signalée (Corluy, *Commentarius in Joannem,* cap. XXI, quæstio prævia). Au reste, l'authenticité de ce chapitre a été défendue par de nombreux interprètes protestants, Eichhorn, Kuinoël, Tholuck, Olshausen, Klee, Luthardt, Lange, Hengstenberg, Ebrard. (Voir Trench, *Notes on the Miracles,* p. 480.)

[1] Mat., XXVIII, 16-20.

[2] Le Thabor, au sentiment de S. Bonaventure et de Denys le Chartreux, ou plus probablement une des collines qui entourent le lac de Génésareth, le mont des Béatitudes, par exemple, où l'appelaient de si doux souvenirs.

[3] Mat., XXVIII, 10.

[4] S. Matthieu, à la vérité, ne parle que des onze, mais il suppose évidemment la présence des disciples à qui cette montagne avait été désignée comme lieu de réunion. Comment expliquer autrement l'incrédulité de plusieurs? Peut-on supposer que les apôtres doutassent encore après les apparitions dont ils avaient été témoins? Ils n'étaient donc pas seuls sur la montagne, et la solennité de cette manifestation donne lieu de croire que S. Paul

Jésus apparut, et les apôtres se prosternèrent devant lui, mais dans la foule il y eut un mouvement d'hésitation, et « quelques-uns [1] doutèrent ». Ni la voix du ciel qui les avait appelés en ce lieu, ni la vue des apôtres adorant le Maître, ne dissipèrent le trouble produit en eux par cette apparition. Ils restèrent debout, sans voix, n'en pouvant croire leurs yeux. Jésus s'avança vers cette foule : « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit : apprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées, et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Et ce n'était point seulement aux hommes, mais « à toute créature [2] » qu'il députait ainsi les messagers de la Bonne Nouvelle ; car « la création entière », déchue avec Adam, « soupire et souffre les douleurs de l'enfantement [3] ». Jésus ne l'oubliait pas ; étendant à toute chose créée la Rédemption qu'il apportait des cieux, il répandait à pleines mains l'espérance et la paix. Saint Marc nous montre cette régénération consommée par la

---

y fait allusion dans l'Épître première aux Corinthiens (xv, 6). Voir, à l'appui, Cornelius a Lapide, *in loco*.

[1] Καὶ ἰδόντες αὐτὸν προσεκύνησαν, οἱ δὲ ἐδίστασαν. (Mat., xxviii, 17.) Nous traduisons οἱ δέ par quelques-uns ; en effet, la suppression de μέν dans le premier membre de phrase indique que l'action exprimée par cette proposition est tellement générale que le second membre de phrase ne contient plus que de rares exceptions. (Voir Winer, *Grammatik*, § 17, 2.)

[2] Marc., xvi, 15-18.

[3] Rom., viii, 22.

prédication de l'Évangile, les démons fuyant au seul nom de Jésus, les serpents, le poison impuissants à nuire aux apôtres, toute langueur disparaissant à l'imposition de leur mains : « Allez par tout le monde, et prêchez la Bonne Nouvelle. Qui croira et sera baptisé sera sauvé; mais qui ne croira pas sera condamné [1]. Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront des langues nouvelles, ils prendront [2] les serpents » sans craindre leur venin, « et s'ils boivent quelque poison, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris. »

Cette apparition ne fut qu'une des nombreuses manifestations de Jésus durant ces jours [3]. Nous savons aussi qu'il se montra à Jacques, « le frère du Seigneur [4] ». Malheureusement le souvenir de ce qui se passa en cette

---

[1] Ni la foi ne suffit sans le baptême, ni le baptême sans la foi. Cette vertu néanmoins est d'une nécessité plus absolue que le sacrement, et peut sauver même seule si l'ablution baptismale est impossible. Jésus le montre bien en n'ajoutant pas au second membre de phrase : « Celui qui n'est pas baptisé sera condamné. »

[2] Ἀροῦσιν peut signifier : « ils prendront des serpents dans leurs mains, » ou « ils les détruiront ». La première signification semble plus en harmonie avec le sens général des paroles de Jésus, qui décrivent les merveilles de son règne, et rappellent la prophétie d'Isaïe : « L'enfant jouera sur le trou du serpent, et le nourrisson tendra impunément ses mains vers la vipère. » (Is., XI, 8.)

[3] Act., I, 3. « Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont point écrits dans ce livre; mais ceux-ci sont écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom. » (Joan., XX, 30, 31.)

[4] I Cor., XV, 7.

circonstance s'altéra bientôt, et tourna à la légende que saint Jérôme lisait dans l'évangile des Nazaréens[1] : « Jacques, le premier évêque de Jérusalem, avait fait serment après la Cène de ne manger ni boire avant d'avoir vu Jésus ressuscité des morts. Au matin du jour de la Résurrection, une table se trouva servie devant lui : le Seigneur bénit le pain et le donna à Jacques en disant : Mange ce pain maintenant, mon frère, car le Fils de l'homme est ressuscité des morts. »

II. L'ASCENSION.

Act., I, 3-12. — Luc., XXIV, 44-53. — Marc., XVI, 19-20.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la Résurrection; le temps venait pour Jésus de quitter la terre. Avertis par leur Maître, ou attirés par les fêtes de la Pentecôte, les apôtres retournèrent à Jérusalem, et il les réunit autour de lui, probablement dans le cénacle[2]. Une dernière fois il prit place à la table consacrée par le banquet eucharistique, « et, mangeant avec eux[3],

---

[1] S. Jérôme, *De Viris illustribus,* II.

[2] Act., I, 4, 5.

[3] Συναλιζόμενος n'est pas à la voix moyenne et ne signifie pas « rassemblant ses disciples », comme le veulent Calvin, Grotius, Olshausen, etc. C'est un participe passif qu'Hésychius traduit par συναλισθείς, συναχθείς, συναθροισθείς : « se trouvant au milieu d'eux », ou plus probablement : « prenant avec eux un dernier repas » « convescens » (Vulgate). Cette interprétation de la Vulgate est donnée également par les versions syriaque, arménienne, éthiopienne, S. Jean Chrysostome, etc.

il leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, leur dit-il, ouïe de ma bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. »

« Voici [1], ajouta-t-il, l'accomplissement de ce que je vous ai dit lorsque j'étais encore avec vous : qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et les Psaumes [2] s'accomplît. » En même temps il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils entendissent les Écritures; puis il ajouta : « Voyez, ceci est écrit : Il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés par tout

---

[1] A première vue, le verset 44 du chapitre XXIV de S. Luc paraît être la continuation de la scène décrite aux versets précédents, laquelle se passa au soir de la Résurrection, mais comme la conclusion du discours est l'ordre donné aux apôtres de demeurer dans Jérusalem jusqu'au jour de la Pentecôte, et qu'aussitôt après le Sauveur s'élève dans les cieux, il est plus naturel de regarder ces paroles comme étant adressées aux apôtres immédiatement avant l'Ascension. Au reste, ce dernier chapitre de S. Luc ne peut être séparé du récit plus complet placé par l'évangéliste au début des Actes; or il suffit de rapprocher ces deux témoignages pour se convaincre que, dans la pensée de l'historien sacré, Jésus, après avoir apparu fréquemment pendant quarante jours (Act., I, 3), réunit une dernière fois ses apôtres (Act., I, 4), et que ce fut dans cet entretien qu'il leur ordonna de ne plus quitter Jérusalem. Indiqué d'un mot dans les Actes, ce discours est rapporté plus complètement à la fin du troisième Évangile (Luc., XXIV, 44-49).

[2] Ἐν νόμῳ καὶ προφήταις καὶ ψαλμοῖς. Au temps de Notre-Seigneur, les livres de l'Ancien Testament étaient déjà partagés en trois classes, et l'ordre indiqué ici par S. Luc est celui que conservent les bibles hébraïques. (Prologue de l'*Ecclésiastique*.)

l'univers, en commençant par Jérusalem. Pour vous, vous êtes témoins de ces choses. Je vous enverrai le don que mon Père vous a promis; mais vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. »

Jésus se leva alors, et marcha vers la colline des Oliviers. Les apôtres suivaient, rêvant plus que jamais gloire et félicités temporelles, car la vue du Seigneur ressuscité s'avançant à leur tête réchauffait toutes leurs espérances. Ils se crurent au moment si longtemps attendu où ils allaient triompher avec le Christ, et se rapprochant de lui : « Maître, dirent-ils, est-ce maintenant que vous restaurerez la royauté d'Israël? » Une dernière fois le Sauveur réprima l'ambition des siens, et leur renouvela son commandement, attendre la venue du Saint-Esprit pour porter l'Évangile dans tout l'univers : « Ce n'est pas à vous, leur dit-il, de connaître les temps et les moments que le Père a mis en sa puissance, mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » La Samarie, terre de l'ivresse et du mensonge aux yeux des Juifs; le monde entier, souillé par une gentilité maudite, devenant le royaume de Jésus! Quelle révélation! Mais les apôtres sentirent que ce n'était plus le temps d'interroger le Maître, et ils se turent.

On était arrivé au sommet de la colline où commence le territoire de Béthanie[1] et finit celui de Jérusalem.

---

[1] Luc., XXIV, 50. Nous préférons à la leçon εἰς Βηθανίαν cette autre variante : πρὸς Βηθανίαν (codex Sinaïticus, Bezæ), « vers

Jésus s'arrêta, et levant les mains il commença de bénir ses apôtres. Or, voici qu'en les bénissant, il était enlevé au-dessus de la montagne [1]. Une nuée le déroba aux regards, et il disparut dans les profondeurs des cieux.

Les disciples demeuraient ravis dans cette contemplation, quand tout à coup deux anges aux formes humaines et aux vêtements éclatants de blancheur parurent à leurs côtés [2] : « Hommes de Galilée, dirent-ils, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant au ciel? Ce Jésus qui vous a quittés pour remonter dans les cieux en descendra comme vous l'avez vu monter. » Ces paroles rappelaient aux apôtres la promesse du Seigneur « de ne pas les laisser orphelins et de revenir bientôt pour les prendre avec lui [3] ». « L'ayant adoré, ils s'en retournèrent pleins de joie à Jérusalem, et ils étaient sans cesse dans le temple, louant et bénissant Dieu [4]. »

Béthanie ». En effet, Jésus n'alla pas jusqu'à ce village ; car, au témoignage des Actes, les apôtres, en revenant du mont des Oliviers, eurent à parcourir « l'espace de chemin qu'on peut faire le jour du sabbat » (1,200 mètres). (Act., I, 12.) Or Béthanie est à près de trois mille mètres de Jérusalem. (Joan., XI, 18.)

[1] Luc., XXIV, 50, 51; Act., I, 9; Marc., XVI, 19. L'Écriture ne marque pas expressément que l'Ascension eut lieu sur le mont des Oliviers, mais elle l'insinue dans le livre des Actes (I, 12). Toutes les traditions confirment ce témoignage de saint Luc, et, dès le commencement du IVe siècle, sainte Hélène élevait au sommet de la montagne le sanctuaire où les chrétiens vénèrent depuis lors le mystère de Jésus montant aux cieux. (Eusèbe, *Vita Constantini*, III, 43 ; *Demonstratio evangelica*, VI, 18.)

[2] Act., I, 10, 11.

[3] Joan., XIV, 18.

[4] Act., I, 12; Luc., XXIV, 52, 53.

O Jésus, mon Sauveur et mon Dieu ! bénissez ce livre qui parle de vous. Je n'ai essayé d'y peindre que le dehors de votre vie : les trésors de vérité et d'amour cachés en vous, vos vertus, votre intérieur, étaient des sujets trop relevés pour mes humbles efforts ; mais ce que je n'ai pu faire, Maître divin, achevez-le : inspirez à ceux qui liront ces pages de les abandonner pour votre Évangile : qu'ils le méditent comme vos saints, et qu'ils vous y trouvent tout entier, tel que Jean et Magdeleine vous aimèrent, tel que Pierre vous adora, révélant au monde les paroles de la vie éternelle. « Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes. »

APPENDICE

APPENDICE.

IX.

HARMONIE DES RÉCITS ÉVANGÉLIQUES DANS LA DERNIÈRE ANNÉE DU SAUVEUR.

La suite des faits entre la Transfiguration et le dernier voyage de Jésus à Jérusalem est une des questions les plus débattues de l'Évangile.

Saint Matthieu et saint Marc passent tout ce temps sous silence; l'unique, mais grave difficulté, est donc de concilier saint Luc avec saint Jean.

Ce dernier évangéliste, qui ne parle pas de la Transfiguration, nous apprend que Jésus vint en septembre à la fête des Tabernacles (Joan., VII, 2), et se retira ensuite dans la Pérée [1] (Joan., X, 40); qu'il revint à Jérusalem pour la fête de la Dédicace (Joan., X, 22), et

---

[1] S. Jean, après avoir raconté les incidents de la fête de la Dédicace, ajoute que Jésus se retira de nouveau au delà du Jourdain : ἀπῆλθεν πάλιν (Joan., X, 40). Il est naturel d'en conclure que le Sauveur y était avant cette fête.

retourna de nouveau au delà du Jourdain (Joan., x, 40); en fut rappelé pour ressusciter Lazare, à Béthanie (Joan., xi, 11), passa ensuite à Éphrem (Joan., xi, 54), et partit de là pour son dernier voyage à Jérusalem (Joan., xii).

Saint Luc, moins précis que saint Jean, est plus complet, car le récit des faits qui s'accomplirent dans ce même temps forme environ le tiers de son Évangile. Après avoir raconté la Transfiguration, comme les deux premiers évangélistes, il remplit plus de sept chapitres (ix, 51 - xvii, 11) d'incidents et de paraboles qui lui sont propres, et il ne se retrouve en harmonie avec saint Matthieu et saint Marc qu'au verset onzième du chapitre dix-septième. « Il arriva, dit-il en cet endroit, que Jésus allant à Jérusalem passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée, » paroles qui se rapportent évidemment au dernier voyage du Christ raconté par saint Matthieu (xix, 1) et saint Marc (x, 1).

Dans les sept chapitres de saint Luc indiqués ci-dessus, nous n'avons aucune raison de soupçonner que l'évangéliste, attentif jusqu'alors à suivre l'ordre chronologique, abandonne son plan et rapporte confusément les actes et les paroles du Seigneur [1]; tout nous porte à croire, au contraire, que la succession des faits est exacte. Dès lors, notre unique soin doit être de saisir

---

[1] Si parmi les nombreux enseignements contenus dans ces sept chapitres de S. Luc, il s'en trouve que S. Matthieu rapporte en d'autres temps, les seules conclusions qu'il en faille tirer, c'est que Jésus a répété les mêmes instructions en diverses circonstances, ce qui n'a rien d'invraisemblable ; ou que le premier évangéliste, selon sa coutume, garde un ordre moins rigoureux que S. Luc.

dans ces sept chapitres quelques indications de temps et de les faire concorder avec les dates précises de saint Jean.

La première remarque de ce genre se trouve dans saint Luc, après le récit de la Transfiguration : « Comme le temps de sa sortie du monde s'accomplissait[1], dit l'évangéliste, Jésus affermit son visage pour aller vers Jérusalem » (Luc., IX, 51). Ce départ de la Galilée ne peut être confondu avec le dernier voyage à Jérusalem, dont saint Luc parle plus tard au verset onzième du chapitre dix-septième, en disant que Jésus monta secrètement à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. — Saint Luc omet cette solennité, mais il montre aussitôt après le départ pour Jérusalem, dont il fait mention (Luc., IX, 51), Jésus lançant l'anathème sur Capharnaüm (Luc., X, 13) et proposant ensuite à ses auditeurs l'exemple du bon Samaritain qui soigne un blessé sur la route de Jéricho à Béthanie (Luc., X, 30). La malédiction des villes du lac a dû être prononcée quand le Seigneur était sur la terre de Génésareth, la parabole exposée dans les lieux auxquels il faisait alors allusion. De ces deux indices, il semble donc naturel de conclure que Jésus quitta Jérusalem après la fête des Tabernacles et alla vers la Galilée où il maudit les villes ingrates, puis, qu'il en repartit aussitôt pour descendre à Jéricho et gagner de là Béthanie. En ce temps, en effet, saint Luc nous le montre dans la maison de Marthe et de Marie (Luc., X, 38). Le Seigneur revint

[1] C'est-à-dire comme l'heure de sa mort approchait, car six mois seulement l'en séparaient

ensuite sur ses pas, et, d'après le témoignage de saint Jean, se retira une première fois dans la Pérée [1] (Joan., x, 40). Il quitta bientôt cette région pour monter à la ville sainte : « Il allait, dit saint Luc, par les villes et les villages, enseignant et faisant son chemin vers Jérusalem » (Luc., XIII, 22). Il s'y rendait, ajoute saint Jean, « pour célébrer une fête des Juifs, l'anniversaire de la Dédicace » (Joan., x, 22). Ce dernier évangéliste, après avoir rapporté les incidents de ce séjour, conclut ainsi : « Et Jésus s'en alla de nouveau au delà du Jourdain » (Joan., x, 40). Ce fut en ces lieux qu'il guérit l'hydropique et exposa les paraboles qui remplissent les chapitres XIV, XV, XVI et XVII, 1-10, de saint Luc. Il y demeura jusqu'au temps où les sœurs de Lazare l'appelèrent à Béthanie pour guérir leur frère (Joan., XI, 1). Puis il se retira à Éphrem (Joan., XI, 54), jusqu'au jour où il entreprit le dernier voyage raconté par les trois synoptiques (Mat., XIX, 1; Marc., X, 1; Luc., XVII, 11).

Telle nous paraît être l'harmonie naturelle de saint Luc avec saint Jean; de toutes les hypothèses proposées pour les accorder, nulle n'est certainement plus plausible, car elle s'appuie sur un fait certain, l'intention formellement exprimée par saint Luc de suivre partout l'ordre chronologique.

---

[1] S. Jean, en effet, comme nous l'avons fait observer, dit que Jésus se trouvait au delà du Jourdain avant la fête des Tabernacles. Cette contrée faisait partie des domaines d'Hérode; de là les menaces par lesquelles les pharisiens hâtent son départ : « Partez d'ici, disent-ils, car Hérode veut vous faire mourir. » (Luc., XIII, 31.)

X.

LA CHRONOLOGIE DE LA PASSION.

D'après le témoignage de tous les évangélistes, la Passion eut lieu au moment de la Pâque juive. Mais cette fête solennelle durait une semaine, et commençait la veille du premier jour. Quelle fut, dans ce long espace de temps, l'heure du crucifiement? Il importe de la marquer exactement, si nous voulons présenter une description fidèle des derniers instants du Sauveur.

De toutes les questions qui ont exercé les commentateurs, aucune n'a été plus agitée et plus diversement résolue. Prétendre à une solution définitive serait téméraire; il faut évidemment se contenter d'une hypothèse et choisir la plus vraisemblable.

Laissant de côté les auteurs qui ont trop donné dans l'arbitraire pour être suivis, nous trouvons que tout se réduit à déterminer si la Passion eut lieu le quatorzième de Nisan[1], veille de la Pâque, ou le quinzième

---

[1] Il est difficile de marquer exactement à quel mois répond le Nisan des Juifs. Nos années solaires diffèrent tellement de leurs années lunaires, qu'il s'ensuit une variation plus ou moins considérable entre les divers mois. Dans le calendrier moderne des Juifs, Nisan est l'équivalent de notre mois de mars; mais, au temps de Jésus-Christ, il coïncidait certainement avec avril, car les prémices de la moisson devaient être offertes le quinzième de ce mois, et les récoltes les plus hâtives de la Judée ne sont mûres que vers le mi-

de ce mois, premier jour de la fête. De nombreux interprètes, entre autres Tolet, Cornelius a Lapide, Patrizi, Corluy, Hengstenberg, Olshausen, Tholuck, se sont prononcés pour cette dernière date. Paul de Burgos, Jansénius, Maldonat, Pétau, Hardouin, Tillemont, Danck, etc., ont soutenu l'opinion contraire, et croient que Jésus fut crucifié la veille de Pâque, au quatorzième jour de Nisan. Leur sentiment paraît appuyé sur des raisons si fortes, que nous n'hésitons pas à l'embrasser.

En effet, tous les évangélistes s'accordent à appeler le jour du crucifiement, la Parascève, c'est-à-dire le jour de la préparation[1]. Ce nom désigne le vendredi, veille du sabbat, où l'on préparait ce qu'il eût été impossible de se procurer le lendemain sans violer le repos sacré. Mais cette fois la veille du sabbat avait un caractère particulier, car saint Jean l'appelle la Parascève de la Pâque. Nul doute qu'il ne faille entendre par là un vendredi, précédant immédiatement la solennité pascale[2].

---

lieu d'avril. Le rapport le plus exact qui puisse être établi entre les deux calendriers paraît être celui-ci : Nisan = avril ; Ijar = mai ; Sivan = juin ; Thammus = juillet ; Ab = août ; Élul = septembre ; Thischri = octobre ; Marcheschwan = novembre ; Kisleu = décembre ; Tebeth = janvier ; Schebat = février ; Adar = mars.

[1] Mat., XXVII, 62 ; Marc., XV, 42 ; Luc., XXIII, 54 ; Joan., XIX, 13.

[2] A la vérité, les trois dernières heures seulement étaient consacrées à l'immolation de l'agneau ; cependant le nom de « préparation » s'étendait au jour tout entier, qui, selon l'usage juif, commençait au soir précédent, à six heures (*Pesachim*, I, 1). Cette veille de Pâque portait également le nom de « premier jour des azymes », tout levain devant disparaître pendant la nuit qui suivait le treizième du mois. Ces préparatifs religieux occupaient une si grande

Nous savons d'un autre côté, par l'Exode et le Lévitique[1], que l'agneau immolé à la fin du quatorzième jour de Nisan devait être mangé la nuit suivante, quand, avec les premières heures du quinzième jour, commençait la fête solennelle de Pâque. C'est donc un vendredi et le quatorzième jour de Nisan qui semble désigné comme celui du crucifiement. Il suit de là que Jésus, expirant au moment où les agneaux de la Pâque étaient immolés, a dû faire le repas légal vingt-quatre heures plus tôt que les autres Israélites; mais cette conclusion n'a rien qui puisse nous arrêter, car elle s'accorde parfaitement avec le langage des évangélistes et les traditions primitives.

Plus que toute autre, la parole de Jean est formelle : « C'est avant la fête, dit-il, que Jésus, sachant son heure venue[2], » donna à ses disciples un gage suprême d'amour, ce festin solennel dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître la Cène décrite par les synoptiques[3]. Judas, ajoute-t-il, quitta ce repas pour trahir

---

partie du jour, qu'en Galilée on cessait tout travail. Le reste de la Judée n'allait pas jusque-là; cependant l'immolation de l'agneau, prescrite aux dernières heures du quatorzième jour, et ces paroles des Nombres (XXVIII, 16) : « Au premier mois, au quatorzième jour, sera la Pâque du Seigneur, et au quinzième la fête solennelle, » avaient conduit les Juifs à regarder la veille de Pâque comme faisant partie de la fête, et c'est en ce sens qu'il faut entendre Josèphe, quand cet historien donne à la Pâque une durée de huit jours (*Antiquitates*, II, 15).

[1] Exod., XII, 6-8; Lev., XXIII, 5, 6.

[2] Joan., XIII, 1.

[3] Lightfoot (*in Mat.*, XXVI) a tenté d'en faire deux repas distincts, mais ses efforts n'ont abouti qu'à torturer le texte. (Patrizi, *De Evangeliis*, lib. III, p. 510 et seq.)

Jésus, et les disciples crurent qu'il allait, sur l'ordre du Maître, acheter ce qu'il fallait pour la fête[1]. Le temps de la Pâque n'était donc pas encore venu, car tout achat aurait violé le repos prescrit par la Loi. Quelques heures plus tard, dans cette même journée, saint Jean montre les sanhédrites évitant de se souiller afin de pouvoir manger la pâque[2]. Enfin, c'est au soir seulement qui suivit la Cène et la mort de Jésus que commence ce que l'évangéliste appelle « le grand sabbat[3] », c'est-à-dire le sabbat prenant, par sa coïncidence avec la Pâque, une solennité inaccoutumée. Aux yeux de saint Jean, il est évident que la Cène précéda de vingt-quatre heures le temps légal de la Pâque.

Le témoignage des synoptiques, au premier abord, paraît moins décisif; il semble même, à entendre cette parole des apôtres : « Maître, où voulez-vous que nous préparions la pâque? » qu'il s'agit de la célébrer avec tout Israël, mais il suffit d'étudier l'ensemble du récit pour reconnaître à la Cène de Jésus des signes tout particuliers : « J'ai désiré d'un grand désir, dit-il, de manger cette pâque avec vous avant l'heure de mes souffrances[4]. » Un hôte mystérieux, averti par

---

[1] Joan., XIII, 29.

[2] Id., XVIII, 28.

[3] Id., XIX, 31.

[4] Luc., XXII, 15. « Cette pâque, tant désirée par le Fils de Dieu, n'était pas la pâque légale qui allait finir, que plusieurs tiennent qu'il ne put manger cette année, ayant été lui-même immolé en même temps qu'on immolait la pâque; qu'en tout cas il avait mangée déjà plusieurs fois avec ses disciples, et qui ne pouvait pas être le dernier objet de ses vœux, au moment surtout qu'elle allait être rejetée par la croix de Jésus-Christ. L'objet véritable du

avance, a disposé une salle, étendu les nattes et les coussins; il la tient toute prête, et Jésus n'a qu'à lui envoyer ce message : « Où est le lieu où je dois manger la pâque avec mes disciples[1] ? » car « mon heure[2] », non celle de tous, « est venue ». Et saint Luc marque cette heure avec précision. C'était aux approches du premier jour des azymes[3], aux dernières heures duquel la Loi ordonnait d'immoler l'agneau[4]. Jésus envoya donc dans la soirée du jeudi, treizième de Nisan, Pierre et Jean préparer la Cène; il les suivit bientôt avec les autres disciples et, la nuit venue, s'assit à la table sainte. Par conséquent, pour les synoptiques, aussi bien que pour saint Jean, ce repas précéda de vingt-quatre heures celui des autres Juifs.

La suite de leur récit s'accorde parfaitement avec cette hypothèse; la nuit, le jour suivant, nous voyons un mouvement inexplicable au milieu du repos sacré de la Pâque : les Juifs armés arrêtent Jésus, le traînent de tribunal en tribunal; le sanhédrin n'hésite pas à siéger, à citer des témoins, à prononcer une peine capitale[5]. Il est vrai qu'aucune loi formelle n'interdisait de

---

Sauveur était la nouvelle pâque qu'il allait donner à ses disciples dans son corps et dans son sang, et qu'il devait accomplir dans le royaume de son Père, lorsqu'il serait, par la claire vue, la vie et la nourriture de tous ses enfants. » (Bossuet, *Explication des prières de la messe,* XXIII.)

[1] Marc., XIV, 14.

[2] Mat., XXVI, 18.

[3] Nous avons déjà fait remarquer que la veille de Pâque portait le nom de « premier jour des azymes ».

[4] Luc., XXII, 7.

[5] Le P. Patrizi (*De Evangeliis,* lib. III, p. 512) a essayé de dé-

rendre la justice les jours de fête ; mais le trouble, l'agitation, la passion inséparables d'une action judiciaire, la rendaient incompatible avec le repos sabbatique. Il en va de même de la charge imposée à Simon le Cyrénéen, car un édit de l'empereur Auguste exemptait les Juifs de toute réquisition aux jours de sabbat[1]. Nous voyons enfin, après la mort du Sauveur, Joseph d'Arimathie, homme de bien et fidèle à la Loi, acheter sans scrupule un suaire pour ensevelir Jésus[2] ; Nicodème faire apporter au Golgotha cent livres de parfums[3] ; tous deux se hâter de déposer le corps dans un tombeau proche de la croix, et saint Luc en donne la raison : c'est que le jour de la Préparation touchait à sa fin, et que le sabbat approchait[4]. Les saintes femmes étaient là ; remarquant avec quelle hâte on ensevelissait Jésus, elles retournèrent acheter des aromates pour embaumer avec plus de soin celui qu'elles vénéraient, mais pendant tout le sabbat elles suspendirent leur pieux office, et gardèrent le repos selon le commandement de la Loi[5].

---

montrer que le sanhédrin rendait la justice aux jours de fête, mais son argumentation n'est pas concluante. Il faudrait, pour établir que cet usage existait, des faits, des témoignages constants, et il n'y en a pas. A la vérité, les exécutions des jugements antérieurs paraissent avoir été ordinairement réservées aux grandes solennités, mais les fêtes de la Pâque duraient sept jours, dont les deux premiers seulement étaient consacrés par la loi sabbatique, et rien ne prouve qu'on violât ce repos solennel afin d'exécuter les sentences capitales.

[1] Josèphe, *Antiquitates,* XVI, 6, 2.
[2] Luc., XXIII, 50; Marc., XV, 46.
[3] Joan., XIX, 39.
[4] Luc., XXIII, 54.
[5] Id., XXIII, 55.

Séparés, ces témoignages des synoptiques ne suffiraient pas à décider la question, mais ramassés et vus tous ensemble, ils laissent la même impression que le récit de saint Jean, à savoir que Jésus est mort sur la croix le quatorzième jour, vers la neuvième heure, au temps appelé la Parascève.

C'était le moment où les agneaux de la Pâque, symbole de son immolation, tombaient dans le temple sous le couteau des sacrificateurs. Cette conjoncture mystérieuse rapprochait la figure de la réalité, et unissait le sang de Jésus à celui des victimes, qui coulait depuis l'origine des temps pour annoncer son sacrifice. Saint Paul en a été vivement frappé. « La victime pascale, dit-il, immolée pour nous » à cette heure solennelle, « a été Jésus-Christ; mangeons-la non avec le levain antique, mais avec les azymes de la vérité[1]. » Et saint Jean à la vue du côté entr'ouvert du Sauveur, de ses os restés sans brisure sous la main des bourreaux, admirait comment les moindres prescriptions du rit pascal avaient été observées en Jésus[2]. Pour lui comme pour saint Paul, le véritable agneau de cette grande Pâque était le Christ.

Les écrivains inspirés paraissent donc unanimes à mettre le crucifiement au quatorzième jour de Nisan et à distinguer par conséquent la dernière Cène de la Pâque légale. Les plus anciens Pères n'ont pas interprété autrement leur témoignage.

---

[1] I Cor., v, 7.

[2] Joan., xxix, 30; Exod., xii, 46.

Apollinaire, évêque d'Hiérapolis [1], qui vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle, regarde comme une erreur de soutenir que Jésus mangea la Pâque au soir du quatorzième jour et qu'il mourut le lendemain. Saint Hippolyte de Porto [2] enseigne également que Jésus fit la Cène avant le temps de la Pâque. Clément d'Alexandrie [3], saint Irénée [4], Tertullien [5], sont du même sentiment. Saint Pierre d'Alexandrie [6] (fin du IIIe siècle) ajoute qu'à cette dernière Pâque, Jésus ne mangea pas l'agneau comme il l'avait fait jusqu'alors, mais qu'il fut l'agneau véritable immolé au temps où les Juifs commençaient leur repas solennel.

Ces témoignages ont d'autant plus de force qu'ils expriment non l'opinion particulière d'un Père où d'une chrétienté, mais celui des Églises les plus célèbres, de l'Égypte, de l'Asie, de l'Italie, de l'Afrique et des Gaules. Ils sont confirmés d'ailleurs par les traditions juives, qui placent également au quatorzième de Nisan la mort de Jésus [7].

La chronologie moderne a tenté de résoudre le problème qui nous occupe, et elle est arrivée aux mêmes conclusions que les Pères. Si avec elle nous admettons

---

[1] *Patrologie grecque* de Migne, t. V, p. 1298.

[2] *Ibid.*, t. X, p. 870.

[3] *Ibid.*, t. IX, p. 758.

[4] S. Irénée, *Adversus Hæreses*, IV, 10.

[5] Tertullien, *Adversus Judæos*, 8. — Le P. Patrizi croit pouvoir, à l'aide d'un autre texte de Tertullien (*Adversus Marcionem*, IV, 39), infirmer l'autorité de celui-ci, mais son raisonnement est loin d'être convaincant.

[6] *Patrologie grecque* de Migne, t. XCII, p. 78.

[7] *Sanhedrin*, VI, 2. — Jost, *Judenthum*, I, 404.

l'an 30 comme date probable de la mort de Jésus[1], les évangélistes disant de leur côté que le crucifiement eut lieu le vendredi, il s'ensuit que ce jour était le quatorzième de Nisan, car les calculs astronomiques montrent que cette année la nouvelle lune tombait au mercredi 22 mars, à huit heures huit minutes du soir. Quarante-huit heures après elle était visible (les Juifs, on le sait, attendaient ce moment pour commencer leur mois[2]);

---

[1] La date habituellement reçue est la 29e annnée de l'ère vulgaire, 15e de Tibère, sous le consulat des deux Geminus, an de Rome 782 (Patrizi, *De Evangeliis*, lib. III, p. 515). Mais Clément d'Alexandrie nous avertit que des calculs plus exacts désignaient la 16e année de Tibère (an 30) comme la vraie date de la mort du Sauveur (*Stromata,* I, 21). Les dernières recherches des chronologistes ont amené les plus célèbres d'entre eux à partager ce sentiment. (Wieseler, *Chronologische Synopse,* S. 334. — Caspari, *Einleitung,* S. 44. — *Introduction,* de Reithmayr (traduction du P. de Valroger), t. II, p. 137.)

[2] Les mois juifs étaient des mois lunaires, composés alternativement de 29 et de 30 jours; supputation assez exacte, puisque le temps réel qui s'écoule entre deux nouvelles lunes est de 29 jours 12 heures 44 minutes 3 secondes. Le commencement du mois n'était pas déterminé par la nouvelle lune astronomique, ou le moment de la conjonction, mais par celui où la lumière de la lune devenait visible à l'œil nu; ce qui, au témoignage de Wurm, d'Ideler, de Wieseler et de la plupart des astronomes, a lieu quarante-huit heures environ après l'instant de la conjonction. Sept fois par an, trois membres du sanhédrin étaient chargés de constater l'apparition de la nouvelle lune (*Rosh-hashanah,* I, 4). Au 30 du mois, ils plaçaient donc des veilleurs sur les principales montagnes autour de Jérusalem, avec ordre d'accourir dès qu'ils apercevaient la lune dans le ciel; rien ne devait les arrêter, pas même les lois du sabbat, qu'ils étaient autorisés à violer. Leur témoignage était reçu et examiné par les sanhédrites, et quand il était reconnu véridique, le président prononçait le mot מְקֻדָּשׁ « Saint! » tous les assistants répétaient : « Saint! Saint! » et ce jour était consacré comme celui

le vendredi soir 24 mars se trouvait donc être le premier de Nisan, et le jeudi 6 avril, à 6 heures du soir, le quatorzième jour du même mois commençait, pour finir le vendredi 7 avril à la même heure.

Cet ensemble d'arguments forme-t-il une preuve incontestable? Nous n'osons l'assurer; mais tant que des traditions précises ne jetteront pas sur le problème une pleine lumière, nous pensons que la solution des anciens Pères demeurera plausible.

Il suit de là évidemment que Notre-Seigneur, devançant de vingt-quatre heures le repas légal, n'a pas observé à la rigueur la lettre de la Loi; cette conséquence n'a pas effrayé les interprètes les plus autorisés. La plupart d'entre eux à la vérité cherchent à pallier cette infraction en supposant que Jésus mangea seul la pâque au temps prescrit, et que les Juifs étaient en retard d'un jour. Leur haine du Christ l'emporta, si nous en croyons saint Jean Chrysostome, sur le respect de la Loi, et, pour assouvir leur vengeance, ils retardèrent la plus

---

de la nouvelle lune et le premier du mois (*Rosh-hashanah*, II, 5, 7). Des feux allumés de colline en colline transmettaient aussitôt la nouvelle à travers la Judée; plus tard, pour éviter toute fraude, on employa des messagers. Quand la lune était aperçue dès le trentième jour, le mois était regardé comme ayant pris fin la veille, et ne comptait que 29 jours; on appelait ces mois « incomplets », חָסֵר. Ils étaient au contraire regardés comme « pleins », מָלֵא, quand la lune, n'ayant pas paru le 30 du mois, ils comprenaient ce trentième jour; dans ce cas, le 1er du mois suivant était fixé au lendemain. La brume et les nuages ne permettant pas toujours de constater la première apparition de la lune, on avait établi cette règle, qu'une année n'aurait jamais moins de quatre, ni plus de huit mois pleins.

solennelle de leurs fêtes. L'abbé Rupert, de son côté, rapporte une tradition d'après laquelle, quand la Pâque tombait au vendredi, les rabbis, pour n'avoir pas deux sabbats de suite, transportaient la célébration de la fête au jour suivant. Jésus, en se séparant des Juifs, demeurait fidèle au texte de la Loi. Cette hypothèse ingénieuse a été adoptée par un grand nombre de commentateurs[1]. Malheureusement elle repose sur un fondement peu solide, car l'usage auquel Rupert fait allusion paraît postérieur à l'ère chrétienne[2]. Supposez d'ailleurs que cette coutume existât au temps du Christ, il reste encore à expliquer comment Jésus se procura, avant le temps, l'agneau que la Loi prescrivait de sacrifier dans le temple le quatorzième jour, « entre les deux soirs[3] », et comment les prêtres consentirent à

---

[1] Paul de Burgos, Jansénius, Estius, Maldonat, Pétau, Hardouin, Tillemont.

[2] Cocceius, *Sanhedrin*, I, 2.

[3] Deut., XVI, 2; Exod., XII, 6. בֵּין הָעַרְבָּיִם. Cette expression, à l'origine, marquait probablement le crépuscule, entre le coucher du soleil et l'obscurité complète ; et c'est ainsi que l'entendent les Karaïtes et les Samaritains (Aben Ezra, *in Exod.*, XII, 6). Mais la multitude des agneaux à immoler fit qu'on l'étendit ensuite au temps qui s'écoule depuis le sacrifice du soir (deux heures après midi) jusqu'à la nuit (*Pesachim*, V. — Maimonides, *Hilcoth Korban Pesach.*, I, 4). On a élevé des doutes sur la possibilité de faire tomber, dans un temps si restreint, un nombre considérable de victimes ; mais il faut se rappeler que tout était réglé avec une telle précision, qu'aucun moment ne se trouvait perdu. La foule, divisée en groupes, entrait successivement dans le temple, où les chefs de famille, portant l'agneau sur leurs épaules, étaient seuls admis. Au signal donné par les trompettes du sanctuaire, chacun d'eux égorgeait l'agneau : les lévites, recevant le sang dans des vases d'or, les

violer des règles si formelles pour celui que les sanhédrites poursuivaient sans trêve ni merci.

Ces difficultés insolubles ont conduit dom Calmet à admettre qu'à la dernière Pâque Jésus ne fit point le repas légal, mais se contenta d'instituer l'Eucharistie. Sans aller jusqu'à cette opinion qui choque trop ouvertement le sentiment général de l'Église [1], la vraie solution n'est-elle pas celle qu'a indiquée, sans s'y arrêter, le docteur Sepp [2] dans sa *Vie de Jésus!* Il rappelle que l'agneau n'était pas toute la Pâque; les pains azymes et les herbes amères y avaient leur place, et assez importante pour que la solennité portât indifféremment le nom de fête des Azymes ou de Pâque. L'absence de l'agneau n'empêchait pas Jésus d'accomplir les nombreux rites du festin pascal, puisque la manducation de la victime était le dernier acte de cette cérémonie.

---

passaient de main en main jusqu'au sanctuaire, où les prêtres jetaient ce sang au pied de l'autel. De nombreux crochets de fer étaient fixés le long des murs et autour des colonnes; l'agneau y était aussitôt suspendu et dépouillé; tous avaient soin de se munir d'une pièce de bois recourbée, qu'ils mettaient sur leurs épaules ou sur celles de leurs voisins, afin d'y attacher la victime, quand ils ne trouvaient pas de place ailleurs. Pour conserver au milieu de la foule le silence et un respect religieux, à peine la trompette sacrée avait-elle donné le signal de l'immolation, que les lévites, soutenus par un chœur de flûtes, entonnaient l'Hallel (Ps., CXIII-CXVIII), et tout le peuple répétait à chaque pause : « Alleluia ! » (*Pesachim,* 64 a; *Eracim,* 10 a). Cet ordre, sévèrement gardé, permettait d'obtenir une telle rapidité, que, sous Agrippa, on immola, pour une seule Pâque, 256,000 agneaux (Talmud de Babylone, *Pesachim,* 64 b. — Josèphe, *Bellum Judaïcum,* II, 14, 3; VI, 9, 3).

[1] « Celebrato veteri Pascha... novum instituit. » (*Concilium Tridentinum,* XII, 1.)

[2] *Leben Jesu,* B. VI, S. 48.

Les quatre coupes furent donc bénies successivement au milieu des chants accoutumés, les herbes amères trempées dans le vinaigre, les pains azymes brisés, distribués aux convives. L'agneau seul faisait défaut; mais le véritable Agneau de Dieu, celui qui portait le péché du monde et était immolé en figure depuis l'origine des temps, n'était-il pas présent? Et quelle fin plus sublime donner à la Pâque légale, abrogée pour toujours, que Jésus substituant la vérité à l'ombre, et offrant à ses apôtres, au lieu d'une hostie impuissante, son propre corps en nourriture[1]? Le rituel judaïque mettait dans ses mains le pain azyme, lui ordonnait de le briser, de le bénir, de le donner à ses disciples : un seul acte de sa volonté, une parole sacramentelle, et ce pain disparaissait pour ne laisser subsister que sa chair adorable. Le vin versé selon l'usage, et bu après la manducation de l'agneau, se changeait au sang de Dieu. Cette troisième coupe du festin s'appelait le Calice de bénédiction[2]; c'est à celle-là sans doute que saint

---

[1] M. Wallon, dans son savant ouvrage : *De la Croyance due à l'Évangile*, penche évidemment vers cette solution : « Si l'agneau pascal n'était que la figure du Sauveur, le Sauveur n'a-t-il pas pu vouloir accomplir son propre sacrifice au jour que cet agneau devait être immolé selon la Loi? Et dans ce cas, s'il désirait d'un grand désir de célébrer avec ses disciples la Pâque, où il leur donnait en nourriture et en breuvage son corps rompu pour eux, son sang versé pour eux, ne fallait-il pas qu'il avançât d'un jour cette dernière cène, dût-il manquer à quelque point du rituel de la fête? Le rituel légal, c'est précisément ce qui devait cesser quand il venait accomplir la Loi. La Pâque ancienne allait finir, il instituait une Pâque nouvelle (p. 400). »

[2] כוֹס בְּרָכָה. Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in I Cor., x, 16.

Paul fait allusion dans ces paroles : « Le calice de bénédiction que nous consacrons, n'est-ce pas une communion au sang du Christ? »

Si cette supposition paraît trop hardie, il reste à admettre que Jésus fit immoler l'agneau pascal par ses disciples sans le présenter au temple. Maître de la Pâque comme du sabbat, il pouvait changer ce point particulier d'une règle qu'il allait abroger en instituant le sacrifice de la nouvelle alliance. L'année précédente déjà il s'était dispensé de venir à Jérusalem célébrer cette fête; c'était montrer que, législateur divin, il demeurait au-dessus de la Loi.

XI.

HARMONIE DES QUATRE ÉVANGILES DANS LE RÉCIT DE LA RÉSURRECTION.

L'harmonie des témoins inspirés, si délicate en toute circonstance, présente, dans le récit de la Résurrection, des difficultés assez graves pour que l'incrédulité de tous les âges, depuis Celse jusqu'à Strauss, ait vu dans cette partie de l'Évangile une série de contradictions. Sur ce point comme sur tant d'autres, ses efforts ont été vains, car il est possible de disposer les faits de manière à former une narration suivie. La témérité serait d'affirmer que tel ou tel ordre est le vrai, le fil qui reliait ces fragments épars étant perdu pour nous.

Il n'y a rien là qui doive étonner quand on se rap-

pelle ce que fut ce grand miracle : une tombe mystérieusement ouverte, à l'entour le sol remué, des gardes jetés à terre ou fuyant, les anges apparaissant et disparaissant avec une égale soudaineté. Surpris, hors d'eux-mêmes, les témoins n'eurent ni le loisir ni la liberté d'esprit nécessaire pour retenir dans quel temps et dans quel ordre les prodiges s'accomplirent. Tout étant rentré dans le calme, il resta, d'un côté, la conviction inébranlable que Jésus était ressuscité; de l'autre, un extrême embarras pour rattacher les témoignages qui se produisaient de tous côtés. Bientôt le sentiment commun fut que ses apparitions avaient été si multipliées[1] qu'il fallait renoncer à en recueillir les innombrables détails, car la parole de Jean s'applique aussi bien à ces derniers jours qu'à toute la vie du Christ : « Si nous décrivions toutes ces choses une à une, le monde entier ne suffirait pas à contenir les livres qu'il nous faudrait écrire[2]. »

A dessein donc, les évangélistes omirent de tout raconter, ils supposèrent même connues de leurs lecteurs bien des circonstances obscures pour nous. Saint Matthieu[3] parle d'une montagne désignée par Jésus aux apôtres, sans que nous sachions d'ailleurs à quel moment leur fut marqué ce rendez-vous. Saint Luc[4] est le seul à rapporter une apparition du Sauveur à saint Pierre, confirmée dans la première Épître aux Corin-

---

[1] Act., I, 3.
[2] Joan., XXI, 25.
[3] Mat., XXVIII, 16.
[4] Luc., XXIV, 34.

chiens[1]. La même Épître mentionne aussi une manifestation à saint Jacques[2], dont nous ne trouvons trace que dans les traditions apocryphes. Entre les prodiges sans nombre qui étaient alors dans tous les souvenirs, les évangélistes choisirent librement quelques traits plus convenables à leur dessein et négligèrent le reste.

Leur but commun était d'attester la Résurrection et de la donner comme fondement à la foi de tous les âges. Pour cela, que fallait-il? Rappeler : 1° qu'au matin du jour qui suivit la Pâque le sépulcre fut trouvé vide, 2° que les anges annoncèrent la Résurrection et que bientôt Jésus appuya leur témoignage; 3° que la défiance et le doute accueillirent d'abord cette nouvelle, ces longues résistances devenant un sûr gage de la véracité des apôtres. Ce triple fait, nous le trouvons établi dans chacun des évangélistes sur des preuves diverses sans doute, mais également concluantes. Et cette diversité même est précieuse, car elle nous montre comment la foi à la Résurrection se développa dans l'Église : nul récit officiel, nul accord préalable entre les apôtres; tous avaient vu Jésus ressuscité, tous l'annonçaient, et c'est l'écho de leurs paroles qui remplit les Évangiles.

Ici comme partout, saint Jean est le plus précis; acteur dans les scènes qu'il décrit, il raconte ce qui s'est passé sous ses yeux; les faits sont vivants dans sa mémoire; les détails, les heures d'une netteté parfaite.

---

[1] I Cor., xv., 5.
[2] *Ibid.*, xv, 7.

Les synoptiques sont loin de déterminer d'une manière aussi exacte la suite des événements. Saint Luc, dont la narration est la plus circonstanciée après celle de saint Jean, cherche surtout à mettre en lumière que Jésus est fils de Dieu et fils de l'homme, à ce double titre rédempteur de l'humanité, et il ne semble raconter trois des scènes de la Résurrection que pour s'écrier après chacune d'elles : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire[1] ? » Les deux premiers évangélistes sont plus brefs encore. Saint Matthieu ne voit dans la Résurrection que le triomphe du Messie promis à Israël, et le témoignage de saint Marc demeure à cet endroit ce qu'il est dès le début, « l'Évangile du Fils de Dieu[2] ». Quelques traits lui suffisent à raconter le prodige ; aussitôt le récit se précipite vers cette conclusion[3] qui absorbe toutes les pensées de

---

[1] Luc., XXIV, 7, 26, 46.

[2] Marc., I, 1.

[3] On explique diversement la brusque interruption qui semble faire du dernier chapitre de S. Marc, à partir du verset 8, une addition postérieure. Hug, Norton, etc., supposent que le travail de l'évangéliste, interrompu par quelque circonstance inconnue, par exemple la persécution où mourut S. Pierre, ne fut repris que plus tard. S. Marc, éloigné alors des sources primitives, n'a pu, dans cette hypothèse, que résumer les traditions les plus autorisées de l'Église. D'autres critiques ont été plus loin ; s'appuyant sur les manuscrits du Vatican et du Sinaï, et voyant que S. Jérôme et Eusèbe hésitent à accepter ces versets, ils les ont rejetés comme apocryphes. L'Église catholique, mieux inspirée, a toujours défendu ces paroles saintes, et de nombreux interprètes protestants se sont rangés à son avis (Bengel, Eichhorn, Kuinoel, de Wette, Olshausen, Ebrard, Lange, Bleek, etc.). Omis en effet par quelques manuscrits et la version arménienne, la fin de l'Évangile de S. Marc se trouve

l'évangéliste : « Et le Seigneur s'éleva vers les cieux, et il y est assis à la droite de Dieu[1]. »

---

dans le codex d'Alexandrie, dans celui d'Éphrem, de Bèze, aussi bien que dans les versions antiques qui témoignent de textes plus anciens que les nôtres (versions latines et syriaques, etc.). A cette autorité si grave il faut joindre celle des premiers Pères qui lisaient ce passage (S. Irénée, S. Hippolyte, S. Cyrille de Jérusalem, etc.). Les Alexandrins, croyant que ce fragment condamnait leur coutume de terminer le jeûne et de commencer la fête de Pâque à minuit (ἀναστὰς πρωΐ, Marc., XVI, 9), le retranchèrent probablement à dessein dans les lectures publiques et les exemplaires de leurs Églises. Ainsi mutilé, le texte sacré manquait évidemment de conclusion ; celle que nous trouvons dans le codex Regius Parisiensis (VIII^e siècle) montre comment on cherchait à combler ce vide : Φέρεταί που ταῦτα † πάντα δὲ τὰ παρηγγελμένα τοῖς περὶ τὸν Πέτρον συντόμως ἐξήγγειλαν : μετὰ δὲ ταῦτα καὶ αὐτὸς ὁ Ἰησοῦς ἀπὸ ἀνατολῆς καὶ ἄχρι δύσεως ἐξαπέστειλεν δι' αὐτῶν τὸ ἱερὸν καὶ ἄφθαρτον κήρυγμα τῆς αἰωνίου σωτηρίας. (Reithmayr, *Introduction.* — Tregelles, *Printed text of the New Testament,* p. 246-261. — Caspari, *Einleitung,* § 184.)

[1] Marc., XVI, 19.

CONCORDANCE

DES QUATRE ÉVANGILES.

L'ENFANCE DE JÉSUS.

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
Prologue de saint Luc.			I, 1-4.	
La vision de Zacharie.			I, 5-25.	
L'annonciation.....			I, 26-38.	
L'incarnation.....				I, 1-18.
La visitation.....			I, 39-56.	
La naissance de Jean-Baptiste.....			I, 57-80.	
L'ange envoyé à Joseph.....	I, 18-25.			
Les généalogies.....	I, 1-18.		III, 23-38.	
La nativité de Jésus..			II, 1-21.	
La présentation au temple.....			II, 22-38.	
L'adoration des Mages.	II, 1-12.			
La fuite en Égypte...	II, 13-15.			
Le massacre des saints Innocents.....	II, 16-18.			
Le retour à Nazareth	II, 19-23.		II, 39, 40.	
Jésus au milieu des docteurs.....			II, 41-50.	
Vie de Jésus à Nazareth.....			II, 51, 52.	

LES DÉBUTS DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

Prédication de Jean..	III, 1-12.	I, 1-8.	III, 1-18.	
Baptême de Jésus....	III, 13-17.	I, 9-11.	III, 21, 22.	
La tentation.....	IV, 1-11.	I, 12, 13.	IV, 1-13.	
Premier témoignage de Jean.....				I, 19-34.
Premiers disciples de Jésus.....				I, 35-51.
Noces de Cana.....				II, 1-11.
Capharnaüm.....				II, 12.

LA PREMIÈRE ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
Vendeurs chassés du temple				II, 13-25.
Nicodème				III, 1-21.
Prédication de Jésus en Judée				III, 22.
Second témoignage de Jean				III, 23-36.
Jean-Baptiste jeté en prison	XIV, 3-5.	VI, 17-20.	III, 19, 20.	
Jésus se retire en Galilée	IV, 12.	I, 14.	IV, 14.	IV, 1-3.
La Samaritaine				IV, 4-42.
Jésus chassé de Nazareth			IV, 15-30.	IV, 43-46.
Le fils de l'officier de Capharnaüm				IV, 46-54.
Jésus descend à Capharnaüm	IV. 13-16.		IV, 31.	
Premières prédications de Jésus en Galilée.	IV, 17.	I, 14, 15.		
La vocation des premiers apôtres	IV, 18-22.	I, 16-20.		
Le possédé de Capharnaüm		I, 21-28.	IV, 31-37.	
La belle-mère de Simon	VIII, 14-17.	I, 29-38.	IV, 38-43.	
Première mission en Galilée	IV, 23.	I, 39.	IV, 44.	
La pêche miraculeuse.			V, 1-11.	
Guérison d'un lépreux.	VIII, 1-4.	I, 40-45.	V, 12-16.	
Guérison d'un paralytique	IX, 1-8.	II, 1-13.	V, 17-26.	
Vocation de Lévi	IX, 9.	II, 14.	V, 27, 28.	

LA SECONDE ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

La piscine de Béthesda (seconde Pâque)				V, 1-47.
Les épis rompus	XII, 1-8.	II, 23-28.	VI, 1-5.	
L'homme à la main sèche	XII, 9-21.	III, 1-6.	VI, 6-11.	

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
Guérisons nombreuses en Galilée.....	IV, 23-25.	III, 7-12.	VI, 17-19.	
Les douze apôtres....	X, 2-4.	III, 13-19.	VI, 12-16.	
Sermon sur la montagne.....	V, VI, VII.		VI, 20-49.	
Le centurion de Capharnaüm.....	VIII, 5-13.		VII, 1-10.	
La veuve de Naïm...			VII, 11-17.	
Le message de Jean..	XI, 2-19.		VII, 18-35.	
La pécheresse au repas de Simon.....			VII, 36-50.	
Seconde mission en Galilée.....			VIII, 1-3.	
Possédé aveugle et muet. — Calomnie des pharisiens.....	XII, 22-37.	III, 20-30.		
La mère et les frères de J.-C.....	XII, 46-50.	III, 31-35.	VIII, 19-21.	
Les paraboles.....	XIII, 1-53.	IV, 1-34.	VIII, 4-18.	
La tempête apaisée...	VIII, 18, 23-27.	IV, 35-40.	VIII, 22-25.	
Les possédés de Gergésa.....	VIII, 28-34.	V, 1-20.	VIII, 26-39.	
Le festin de Lévi....	IX, 10-17.	II, 15-22.	VIII, 40; V, 29-39.	
L'hémorroïsse et la fille de Jaïre.....	IX, 18-26.	V, 21-43.	VIII, 41-56.	
Jésus méprisé dans Nazareth.....	XIII, 54-58.	VI, 1-6.		
Troisième mission en Galilée.....	IX, 35-38.	VI, 6.		
Mission des douze apôtres.....	X, 1, 5-42; XI, 1.	VI, 7-13.	IX, 1-6.	
Mort de Jean-Baptiste.	XIV, 1-12.	VI, 14-29.	IX, 7-9.	
Première multiplication des pains.....	XIV, 13-21.	VI, 30-44.	IX, 10-17.	VI, 1-15.
Jésus marche sur les eaux.....	XIV, 22-33.	VI, 45-52.		VI, 16-21.
Guérisons au pays de Génésareth.....	XIV, 34-36.	VI, 53-56.		
Le pain de vie.....				VI, 22-72.

LA TROISIÈME ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
Troisième Pâque.....				VI, 4.
Les ablutions pharisaïques.....	XV, 1-20.	VII, 1-23.		
La Chananéenne.....	XV, 21-28.	VII, 24-30.		
L'homme sourd et muet.		VII, 31-37.		
Seconde multiplication des pains.....	XV, 29-38.	VIII, 1-9.		
Jésus à Dalmanutha.	XV, 39; XVI, 1-12.	VIII, 10-21.		
L'aveugle de Bethsaïde.....		VIII, 22-26.		
La confession de Pierre.	XVI, 13-20.	VIII, 27-30.	IX, 18-21.	
Première prédiction de la Passion.....	XVI, 21-28.	VIII, 31-39.	IX, 22-27.	
La Transfiguration...	XVII, 1-13.	IX, 1-12.	IX, 28-36.	
L'enfant possédé.....	XVII, 14-20.	IX, 13-29.	IX, 37-43.	
Seconde prédiction de la Passion.....	XVII, 21, 22.	IX, 30, 31.	IX, 44, 45.	
L'impôt du temple....	XVII, 23-26.			
Rivalité des apôtres..	XVIII, 1-5.	IX, 32-40.	IX, 46-50.	
Les scandales.....	XVIII, 6-14.	IX, 41-49.		
Le pardon des injures.	XVIII, 15-35.			
Jésus va à la fête des Tabernacles.	VIII, 19-22.		IX, 51-62.	VII, 1-10.
Jésus dans le temple..				VII, 11-53.
La femme adultère...				VIII, 1-11.
Jésus lumière du monde.....				VIII, 12-59.
L'aveugle-né.....				IX, 1-41.
Le bon pasteur.....				X, 1-21.
Malédiction des villes du lac.....	XI, 20-24.			
Les soixante-douze disciples.....	XI, 25-30.		X, 1-24.	
Le bon Samaritain...			X, 25-37.	
Marthe et Marie.....			X, 38-42.	
La prière.....			XI, 1-13.	
Guérison de deux aveugles.....	IX, 27-31.			
Le démon muet et les pharisiens.....	IX, 32-34.		XI, 14-28.	

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
Le signe de Jonas....	XII, 38-45.		XI, 29-36.	
Jésus dans la demeure d'un pharisien.....			XI, 37-54.	
Le levain des pharisiens.....			XII, 1-12.	
Les richesses.....			XII, 13-34.	
La vigilance.....			XII, 35-48.	
Feu apporté sur la terre.....			XII, 49-53.	
Les signes du temps..			XII, 54-57.	
S'accorder avec son adversaire.....			XII, 58-59.	
Les Galiléens massacrés.			XIII, 1-5.	
Le figuier stérile.....			XIII, 6-9.	
La femme courbée...			XIII, 10-18.	
Paraboles du royaume de Dieu.....			XIII, 19-21.	
Petit nombre des élus.			XIII, 22-30.	
Menace d'Hérode.....			XIII, 31-33.	
Aveuglement de Jérusalem.....			XIII, 34, 35.	
Fête de la Dédicace..				X, 22-42.
L'hydropique guéri...			XIV, 1-6.	
Les conviés au festin.			XIV, 7-24.	
Le renoncement.....			XIV, 25-33.	
Le sel affadi.....			XIV, 34, 35.	
La brebis perdue....			XV, 1-7.	
La drachme perdue..			XV, 8-10.	
L'enfant prodigue....			XV, 11-32.	
L'économe infidèle...			XVI, 1-13.	
Reproches contre les pharisiens.....			XVI, 14-18.	
Le mauvais riche....			XVI, 19-31.	
Le scandale.....			XVII, 1, 2.	
Le pardon des injures.			XVII, 3, 4.	
La foi.....			XVII, 5, 6.	
Serviteurs inutiles...			XVII, 7-10.	
La résurrection de Lazare.				XI, 1-54.
Dernier voyage vers Jérusalem.....	XIX, 1, 2.	X, 1.	XVII, 11.	
Les dix lépreux.....			XVIII, 12-19.	
L'avènement du Fils de l'homme.....			XVIII, 20-37.	

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
La veuve et le mauvais juge			XVIII, 1-8.	
Le pharisien et le publicain			XVIII, 9-14.	
Le divorce	XIX, 3-12.	X, 2-12.		
Jésus et les enfants	XIX, 13-15.	X, 13-16.	XVIII, 15-17.	
Le danger des richesses	XIX, 16-30.	X, 17-31.	XVIII, 18-30.	
Les ouvriers de la vigne	XX, 1-16.			
Troisième prédiction de la Passion	XX, 17-19.	X, 32-34.	XVIII, 31-34.	
Les fils de Zébédée	XX, 20-28.	X, 35-45.		
L'aveugle de Jéricho.	XX, 29-34.	X, 46-52.		
Zachée			XVIII, 35-43.	
Les serviteurs et les mines			XIX, 1-10.	
			XIX, 11-28.	
Le repas de Béthanie.	XXVI, 6-13.	XIV, 3-9.		XII, 1-11.

LA GRANDE SEMAINE.

Entrée de Jésus dans Jérusalem	XXI, 1-11.	XI, 1-11.	XIX, 29-44; XXI, 37, 38.	XI, 55, 56; XII, 12-19.
Le figuier maudit	XXI, 18-19.	XI, 12-14.		
Les vendeurs chassés du temple	XXI, 12-17.	XI, 15-19.	XIX, 45-48.	
Les Grecs dans le temple				XII, 20-50.
Le figuier desséché	XXI, 20-22.	XI, 20-26.		
Le baptême de Jean	XXI, 23-27.	XI, 27-33.	XX, 1-8.	
Les deux fils	XXI, 28-32.			
Le père de famille et la vigne	XXI, 33-46.	XII, 1-12.	XX, 9-19.	
Le festin des noces	XXII, 1-14.			
Le denier de César	XXII, 15-22.	XII, 13-17.	XX, 20-26.	
La résurrection des morts	XXII, 23-33.	XII, 18-27.	XX, 27-39.	
Le grand commandement	XXII, 34-40.	XII, 28-34.	XX, 40.	
Le Christ, fils de David.	XXII, 41-46.	XII, 35-37.	XX, 41-44.	
Malédiction des pharisiens	XXIII, 1-36.	XII, 38-40.	XX, 45-47.	
Jésus pleure sur Jérusalem	XXIII, 37-39.			

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
Le denier de la veuve.		XII, 41-44.	XXI, 1-4.	
La destruction du temple.....	XXIV, 1, 2.	XIII, 1, 2.	XXI, 5, 6.	
La ruine de Jérusalem et la fin du monde.	XXIV, 3-41.	XIII, 3-32.	XXI, 7-36.	
La vigilance.....	XXIV, 42-44.	XIII, 33-37.		
Le mauvais serviteur.	XXIV, 45-51.			
Les vierges folles et les vierges sages.....	XXV, 1-13.			
Les serviteurs et les talents.....	XXV, 14-30.			
Le jugement dernier.	XXV, 31-46.			
Complot des scribes et des prêtres.....	XXVI, 1-5.	XIV, 1, 2.	XXII, 1, 2.	
Trahison de Judas...	XXVI, 14-16.	XIV, 10, 11.	XXII, 3-6.	
Les apprêts de la Cène.	XXVI, 17-19.	XIV, 12-16.	XXII, 7-13.	
La Cène.....	XXVI, 20.	XIV, 17.	XXII, 14-18.	
Le lavement des pieds.				XIII, 1-20.
La trahison de Judas dénoncée.....	XXVI, 21-25.	XIV, 18-21.		XIII, 21, 22.
Institution de l'Eucharistie.....	XXVI, 26-29.	XIV, 22-25.	XXII, 19, 20.	
Le traître dénoncé de nouveau.....			XXII, 21-23.	XIII, 23-30.
Glorification de Jésus.				XIII, 31-35.
Prédiction du reniement de Pierre....				XIII, 36-38.
Dispute des apôtres sur la primauté.....			XXII, 24-30.	
Nouvelle prédiction de la chute de Pierre..			XXII, 31-38.	
Discours qui suit la Cène.....				XIV, 1-31.
Jésus sort du cénacle.	XXVI, 30.	XIV, 26.	XXII, 39.	XIV, 31.
Jésus la vraie vigne..				XV, 1-8.
Commandement de l'amour.....				XV, 9-17.
La haine du monde..				XV, 18-27.
Persécutions prédites.				XVI, 1-4.
L'Esprit consolateur..				XVI, 5-15.
Joie après la tristesse.				XVI, 16-22.
Prière au nom de Jésus.				XVI, 23-31.
Prédiction de la fuite des disciples.....	XXVI, 31-35.	XIX, 27-31.		XVI, 32, 33.
Prière de Jésus.....				XVII, 1-26.

LA PASSION ET LA RÉSURRECTION.

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
Gethsémani.....	XXVI, 36-46.	XIV, 32-42.	XXII, 40-46.	XVIII, 1.
L'arrestation de Jésus.	XXVI, 47-56.	XIV, 43-52.	XXII, 47-53.	XVIII, 2-11.
Jésus chez Anne.....	XXVI, 57.	XIV, 53.	XXII, 54.	XVIII, 12-14; 19-24.
Premier reniement de Pierre.....	XXVI, 58, 69, 70.	XIV, 54; 66-68.	XXII, 54-57.	XVIII, 15-18.
Second reniement de Pierre..... ...	XXVI, 71, 72.	XIV, 69, 70.	XXII, 58.	XVIII, 25.
Troisième reniement de Pierre.....	XXVI, 73-75.	XIV, 70-72.	XXII, 59-62.	XVIII, 26, 27.
Première séance du sanhédrin.....	XXVI, 59-66.	XIV, 55-64.		XVIII, 24.
Jésus maltraité.....	XXVI, 67, 68.	XIV, 65.	XXII, 63-65.	
Seconde séance du sanhédrin.....	XXVII, 1.	XV, 1.	XXII, 66-71.	
Désespoir de Judas...	XXVII, 3-10.			
Jésus devant Pilate..	XXVII, 2, 11-14.	XV, 1-5.	XXIII, 1-6.	XVIII, 28-38.
Jésus envoyé à Hérode.			XXIII, 6-12.	
Jésus renvoyé à Pilate.			XXIII, 13-16.	
Jésus et Barabbas....	XXVII, 15-26.	XV, 6-15.	XXIII, 17-25.	XVIII, 39-40.
La flagellation.....	XXVII, 26-31.	XV, 15-20.		XIX, 1-3.
Dernières résistances de Pilate.....				XIX, 4-16.
Le chemin de la croix.	XXVII, 32.	XV, 21, 22.	XXIII, 26-32.	XIX, 17.
Le crucifiement.....	XXVII, 33, 34, 38.	XV, 23, 25, 27, 28.	XXIII, 32-34.	XIX, 18.
Le titre de la croix...	XXVII, 37.	XV, 26.	XXIII, 38.	XIX, 19-22.
Les vêtements divisés.	XXVII, 35, 36.	XV, 24.	XXIII, 34.	XIX, 23, 24.
Jésus insulté sur la croix.....	XXVII, 39-43.	XV, 29-32.	XXIII, 35-37.	
Le bon larron.....	XXVII, 44.	XV, 32.	XXIII, 39-43.	
Marie et Jean au pied de la croix.....				XIX, 25-27.
Les ténèbres. Mort de Jésus.....	XXVII, 45-50.	XV, 33-37.	XXIII, 44-46.	XIX, 28-30.
Les prodiges.....	XXVII, 51-53.	XV, 38.	XXIII, 45.	
Le centurion, les disciples au Calvaire...	XXVII, 54-56.	XV, 39-41.	XXIII, 47-49.	
Le côté de Jésus percé.				XIX, 31-37.

	Matthieu.	Marc.	Luc.	Jean.
La sépulture.....	XXVII, 57-61.	XV, 42-47.	XXIII, 50-56.	XIX, 38-42.
Les gardes du tombeau.....	XXVII, 62-66.			
Les deux Marie et Salomé au sépulcre...	XXVIII, 1-8.	XVI, 1-8.		XX, 1, 2.
Pierre et Jean.....			XXIV, 12.	XX, 3-10.
Jésus se montre à Magdeleine.....		XVI, 9-11.		XX, 11-18.
Les saintes femmes au sépulcre.....			XXIV, 1-11.	
Jésus leur apparaît..	XXVIII, 9, 10.			
Les gardes du tombeau corrompus.....	XXVIII, 11-15.			
Les disciples d'Emmaüs.....		XVI, 12, 23.	XXIV, 13-35.	
Jésus apparaît dans le cénacle.....		XVI, 14.	XXIV, 36-43.	XX, 19-25.
Il se montre à Thomas.				XX, 26-31.
Jésus sur les bords du lac de Génésareth..				XXI, 1-25.
Apparition de Jésus sur une colline de Galilée.....	XXVIII, 16-20.	XVI, 15-18.		
L'Ascension.....		XVI, 19, 20.	XXIV, 44-53.	

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

LIVRE CINQUIÈME.

TROISIÈME ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

SÉJOUR DE JÉSUS A TYR ET DANS LA DÉCAPOLE.

Pages.

I. — LES ABLUTIONS PHARISAÏQUES.

Les disciples négligent, avant le repas, de se laver les mains. — Superstition des pharisiens dans les ablutions. — Les traditions humaines respectées, le commandement de Dieu méprisé. — Ce qui souille l'homme sort du cœur..... 3-8

II. — LA CHANANÉENNE.

Jésus passe de la Galilée dans les régions voisines de Tyr. — Guérison de la fille de la Chananéenne. — Jésus revient par Sidon vers la mer de Galilée..... 9-13

III. — LA DEUXIÈME MULTIPLICATION DES PAINS.

Jésus dans la Décapole. — Guérison d'un sourd-muet. — Nombreux malades guéris. — Jésus nourrit quatre mille hommes avec sept pains et quelques poissons..... 14-17

CHAPITRE SECOND.

LA CONFESSION DE PIERRE.

Pages

Jésus à Dalmanutha. — Prodige demandé et refusé. — Se garder du levain des pharisiens et des saducéens. — Guérison d'un aveugle près de Bethsaïde-Julias. — Jésus à Césarée de Philippe. — Confession et primauté de Pierre. — Le pouvoir des clefs. — Première annonce de la Passion. — Pierre repris. — Porter sa croix et suivre Jésus..... 18-30

CHAPITRE TROISIÈME.

LA TRANSFIGURATION.

I. — JÉSUS SUR LE THABOR.

Le Thabor. — Moïse et Élie apparaissent avec Jésus transfiguré. — Avènement du nouvel Élie. — Délivrance de l'enfant possédé d'un esprit muet. — Seconde annonce de la Passion..... 31-38

II. — RETOUR DE JÉSUS A CAPHARNAUM.

Jésus paye le tribut. — Ambition des apôtres réprimée. — Malheur à ceux qui scandalisent les enfants ! — Le ver et le feu éternel. — Pardonner à ses frères. — Parabole du roi qui fait rendre compte à ses serviteurs. — La correction fraternelle..... 39-46

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA FÊTE DES TABERNACLES.

I. — JÉSUS MONTE EN SECRET A JÉRUSALEM.

Cérémonies de la fête des Tabernacles. — Incrédulité des frères de Jésus. — Zèle aveugle de Jacques et de Jean. — Trois disciples appelés par le Sauveur..... 47-53

II. — JÉSUS DANS LE TEMPLE.

Jésus enseigne dans les parvis. — Sa science objet d'étonnement. — Jésus se justifie d'avoir guéri un homme au

Pages.

jour du sabbat. — Les eaux de Siloë. — Le dernier jour de la fête. — Les gardes du sanhédrin n'osent arrêter Jésus. — Nicodème le défend dans le conseil... 53-62

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA FÊTE DES TABERNACLES (suite).

I. — LA FEMME ADULTÈRE.

Jésus pardonne à la femme adultère. — Authenticité du récit évangélique. — Jésus la lumière du monde. — Il instruit les Juifs sur son union avec le Père. — Il leur reproche d'être esclaves du démon. — Les Juifs veulent lapider le Sauveur..... 63-73

II. — L'AVEUGLE-NÉ.

Jésus rend la vue à un aveugle-né. — Les pharisiens rejettent celui-ci de la synagogue. — La parabole du bon pasteur..... 73-81

CHAPITRE SIXIÈME.

LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES.

Instructions données aux soixante-douze disciples. — Malheur à Capharnaüm et aux villes du lac! — Les disciples reviennent pleins de joie. — Dieu se communique aux simples. — Le joug du Seigneur. — Parabole du Samaritain. — Marthe et Marie..... 82-92

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES PHARISIENS DE LA PÉRÉE.

I. — LA PRIÈRE. — LES DEUX AVEUGLES. — LE DÉMON MUET. — LE SIGNE D'EN HAUT.

Jésus apprend à ses disciples à prier. — Seconde forme de l'oraison dominicale. — Prier avec persévérance. — Guérison de deux aveugles. — Le démon muet. — Les miracles de Jésus attribués par les pharisiens à Béelzébub.

Pages

— Le retour du démon pire que sa première entrée. — La mère de Jésus proclamée bienheureuse. — Le signe de Jonas..... 93-101

II. — JÉSUS ET LES PHARISIENS.

Le banquet du pharisien. — Jésus condamne l'hypocrisie des pharisiens et des scribes. — Se garder de leur levain. — Jésus fortifie ses disciples contre les persécutions. — Il refuse de faire le partage entre deux frères. — Parabole du riche qui amasse de grands biens. — Ne pas s'inquiéter pour les besoins de la vie. — Veiller les reins ceints. — Feu apporté du ciel. — Temps du Messie inconnu. — S'accorder avec son adversaire..... 102-109

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE.

Galiléens massacrés dans le temple. — Nécessité de la pénitence. — Parabole du figuier stérile. — Guérison de la femme courbée. — Petit nombre des élus. — Faux justes rejetés. — Menace d'Hérode. — La ruine de Jérusalem prédite. — La fête de la Dédicace. — Jésus retourne au delà du Jourdain..... 110-120

CHAPITRE NEUVIÈME.

DERNIER SÉJOUR DE JÉSUS EN PÉRÉE.

I. — L'HOMME HYDROPIQUE ET LE SECOND BANQUET DU PHARISIEN.

Hydropique guéri le jour du sabbat. — Choisir la dernière place. — La parabole des conviés qui s'excusent de paraître au festin. — Renoncer à tout pour suivre Jésus..... 121-126

II. — LES PARABOLES DE LA MISÉRICORDE DIVINE.

La brebis et la drachme perdues. — Parabole de l'enfant prodigue..... 126-131

III. — L'ÉCONOME INFIDÈLE. — LE MAUVAIS RICHE.

Avarice des pharisiens. — Parabole de l'économe infidèle. — Enseignements de Jésus touchant les richesses. — Hy-

Pages.

pocrisie des pharisiens. — Parabole du mauvais riche. — Le scandale. — Le pardon des offenses. — La puissance de la foi. — Se regarder comme un serviteur inutile. 132-138

CHAPITRE DIXIÈME.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

Mort de Lazare. — Jésus le ressuscite. — Les sanhédrites veulent perdre Jésus. — Prophétie de Caïphe. — Jésus se retire à Éphrem..... 139-149

CHAPITRE ONZIÈME.

LE DERNIER VOYAGE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

I. — LES DIX LÉPREUX. — L'AVÈNEMENT DU FILS DE L'HOMME. — LE JUGE ET LA VEUVE. — LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN.

Jésus quitte Éphrem. — Guérison des dix lépreux. — L'avènement de Jésus, invisible aux yeux de la chair, rapide comme l'éclair. — Où est le corps, là seront les aigles. — Le juge prévaricateur et la veuve. — Le pharisien et le publicain..... 150-158

II. — LE DIVORCE. — JÉSUS ET LES ENFANTS. — LE JEUNE HOMME RICHE. — LES OUVRIERS DE LA VIGNE.

Enseignement des écoles juives sur le divorce. — Jésus déclare le mariage indissoluble. — La virginité. — Jésus bénit les petits enfants. — Le jeune homme riche. — Le danger des richesses. — Le centuple promis à ceux qui quittent tout pour Jésus. — Parabole des ouvriers envoyés à la vigne..... 158-168

CHAPITRE DOUZIÈME.

JÉRICHO ET BÉTHANIE.

Troisième annonce de la Passion. — Demande de la mère des fils de Zébédée. — Jésus réprime leur ambition. — Domination interdite aux apôtres. — Jésus guérit les aveugles de Jéricho. — Zachée reçoit le Sauveur dans sa mai-

Pages.

son. — Parabole des mines et des sujets rebelles. — Le repas de Béthanie. — Marie oint le Seigneur. — Murmures de Judas..... 169-182

LIVRE SIXIÈME.

LA GRANDE SEMAINE.

CHAPITRE PREMIER.

LE TRIOMPHE DE JÉSUS.

I. — L'ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

Les Juifs en grande attente de Jésus. — Bethphagé. — Le cortège du Seigneur. — Jésus pleure sur Jérusalem. — Acclamation du peuple. — Jésus dans le temple. — Il se retire du côté de Béthanie..... 185-194

II. — LE LUNDI SAINT.

Le figuier stérile maudit par le Seigneur. — Les vendeurs chassés du temple. — Les enfants chantent les louanges de Jésus. — Des Grecs demandent à parler au Sauveur. — Jésus prédit sa mort et la gloire qui la suivra. — Il reproche aux Juifs leur incrédulité..... 195-202

CHAPITRE SECOND.

LE DERNIER JOUR DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

I. — JÉSUS ET LES SANHÉDRITES. — LA PARABOLE DES VIGNERONS ET DU FESTIN NUPTIAL.

Le figuier séché. — Le pouvoir de la foi et de la prière. — Question des sanhédrites sur le baptême de Jean. — Parabole des deux fils désobéissants. — Parabole des vignerons. — Le festin des noces..... 203-212

II. — Le denier de César.

Pages.

Les hérodiens et les pharisiens tentent Jésus sur le tribut dû à César..... 212-215

III. — Jésus et les saducéens. — Le grand commandement de la loi. — Le Christ fils de David.

Question des saducéens sur la femme qui a eu sept maris. — Quel est le premier des commandements. — David appelle le Messie son Seigneur..... 215-222

IV. — Malédiction des pharisiens.

Les pharisiens assis sur la chaire de Moïse. — Les scribes et les pharisiens indulgents pour eux-mêmes, durs pour les autres; orgueilleux et hypocrites; guides aveugles; sépulcres blanchis; persécuteurs des prophètes. — Malheurs prononcés sur eux. — Jésus pleure de nouveau sur Jérusalem..... 222-227

CHAPITRE TROISIÈME.

LES DERNIÈRES PROPHÉTIES.

La veuve donnant de son indigence. — Jésus prédit la destruction du temple. — La ruine de Jérusalem et celle du monde prédites ensemble. — Signes avant-coureurs de ces deux événements; séduction générale, guerres, famines, tremblements de terre, persecutions, l'abomination de la désolation dans le temple. — La fin du monde. — Veiller à toute heure. — Le serviteur surpris dans le désordre. — Parabole des talents. — Les vierges sages et les vierges folles. — Le jugement dernier. — Judas vend le Sauveur..... 228-244

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA CÈNE.

I. — Rituel judaïque de la Paque.

L'agneau pascal. — L'ablution des convives. — Cérémonies et chants du festin pascal. — Le calice de bénédiction. 245-251

II. — Le Festin pascal.

Pages.

Le cénacle préparé. — La première coupe bénie. — Le lavement des pieds. — Résistance de Pierre. — Se laver des moindres taches. — La trahison de Judas dénoncée.... 251-260

III. — Institution de l'eucharistie.

Consécration des azymes. — Communion des apôtres. — Consécration de la coupe. — La trahison de nouveau découverte. — Judas sort du cénacle..... 260-266

IV. — Prédiction de la chute de Pierre.

Glorification de Jésus. — Jésus annonce que Pierre le reniera. — Rivalité des apôtres. — Promesse du royaume de Dieu. — Jésus prie pour Pierre. — Les deux glaives..... 266-271

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES DERNIERS DISCOURS DE JÉSUS.

I. — Le discours qui suivit la Cène.

Caractère des discours rapportés par S. Jean. — Confiance en Jésus. — Jésus la voie, la vérité et la vie. — Le Père est dans le Fils et le Fils est dans le Père. — Promesse de l'Esprit consolateur. — Jésus laisse sa paix aux apôtres. — Il sort du cénacle..... 272-279

II. — Les discours de Jésus sur la route de Gethsémani.

Jésus est la vigne, les fidèles en sont les membres. — Commandement de l'amour. — Les apôtres persécutés. — Tristesse de l'absence de Jésus. — Mission du Saint-Esprit. — Tristesse changée en joie. — Prière au nom de Jésus. — Délaissement de Jésus. — La fuite des apôtres et le reniement de Pierre prédits..... 280-290

III. — La prière de Jésus.

Le Cédron. — Jésus demande au père de le glorifier. — Il prie pour ses apôtres, pour toute l'Église..... 290-296

LIVRE SEPTIÈME.

LA PASSION ET LA RÉSURRECTION DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS.

Pages.

Gethsémani. — Tristesse de Jésus. — Les trois témoins de l'agonie. — Le calice d'amertume. — La sueur de sang. — Apparition de l'ange. — Sommeil des apôtres. — Arrivée de Judas. — Les gardes terrassés. — Arrestation de Jésus. — Pierre et Malchus. — Fuite des apôtres..... 299-309

CHAPITRE SECOND.

LE JUGEMENT DE JÉSUS.

I. — JÉSUS DEVANT ANNE.

Le palais des grands prêtres. — Anne interroge Jesus.. 310-314

II. — JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN.

Le sanhédrin. — Séance de nuit. — Les faux témoins. — Caïphe interroge le Sauveur. — Jésus déclaré blasphémateur et maltraité..... 315-321

III. — LE RENIEMENT DE PIERRE.

Jean introduit Pierre dans le palais. — Le triple reniement. — Repentir de l'apôtre..... 321-326

IV. — SECONDE SÉANCE DU SANHÉDRIN.

Jésus insulté et battu par ses gardes. — Embarras des sanhédrites pour exécuter la sentence qui condamne Jésus. — Jésus, dès l'aube, comparaît de nouveau devant ses juges..... 327-330

V. — MORT DE JUDAS.

Judas monte au temple. — Il jette dans le saint le prix de sa trahison. — Sa mort désespérée..... 331-336

CHAPITRE TROISIÈME.

JÉSUS AU PRÉTOIRE ET DEVANT HÉRODE.

Pages.

L'Antonia. — Jésus comparaît devant Pilate. — Discussion entre Pilate et les sanhédrites. — Jésus devant Hérode. — Hérode et sa cour. — Jésus, outragé et vêtu d'une robe blanche, est renvoyé à Pilate. — Jésus et Barrabas. — Songe de la femme de Pilate. — Barrabas préféré à Jésus. — Pilate se lave les mains devant le peuple..... 337-353

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA CONDAMNATION DE JÉSUS.

La flagellation. —La couronne d'épines. — *Ecce homo.* — Dernières résistances de Pilate. — Jésus condamné à la croix. — Fin de Pilate..... 354-36.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE CRUCIFIEMENT.

La voie douloureuse. — Les bourreaux de Jésus. — La croix. — Simon le Cyrénéen. — Pleurs des filles de Jérusalem. — Le breuvage présenté au Sauveur. — Jésus crucifié entre deux larrons. — Le titre de la croix..... 363-377

CHAPITRE SIXIÈME.

MORT DE JÉSUS.

Jésus pardonne à ses bourreaux. — Ses vêtements partagés. — Jésus sur la croix. — Le bon larron. — Marie et Jean au pied de la croix. — Les ténèbres. — L'abandon de Jésus sur la croix. — Son cri de détresse tourné en dérision. — Soif de Jésus. — Ses dernières paroles. — Sa mort..... 378-392

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE TOMBEAU DE JÉSUS.

Pages.

Les prodiges qui suivent la mort de Jésus. — Confession du centenier. — Les disciples en face de la croix. — Les jambes des larrons brisées. Le côté du Sauveur entr'ouvert. — Josèphe d'Arimathie et Nicodème ensevelissent le Sauveur. — Les saintes femmes. — Le tombeau scellé. 393-403

CHAPITRE HUITIÈME.

LA RÉSURRECTION.

I. — LES PREMIÈRES APPARITIONS.

Les deux Marie et Salomé. — Apparition de l'ange. — Pierre et Jean courent au sépulcre. — Jésus apparaît à Magdeleine. — Les saintes femmes au tombeau. — Jésus leur apparaît. — Incrédulité des apôtres. — Les gardes corrompus par les sanhédrites..... 404-413

II. — LES DISCIPLES D'EMMAUS. — JÉSUS DANS LE CÉNACLE.

Apparition de Jésus aux deux disciples qui allaient à Emmaüs. — Il se fait connaître à eux dans la fraction du pain. — Jésus apparaît aux onze dans le cénacle. — Thomas absent refuse de croire. — Jésus apparaît une seconde fois aux apôtres..... 414-421

CHAPITRE NEUVIÈME.

LES QUARANTE JOURS.

I. — LES APPARITIONS DE JÉSUS EN GALILÉE.

Jésus sur les bords du lac de Génésareth. — La pêche miraculeuse. — Pierre pasteur des brebis et des agneaux. — Prédiction de son martyre et de la mort de Jean. — Apparition de Jésus sur la montagne de Galilée. — Mission des apôtres. — Apparition du Seigneur à Jacques. 422-433

II. — L'Ascension.

Pages.

Les apôtres retournent à Jérusalem. — Jésus les réunit une dernière fois dans le cénacle. — Il monte au ciel devant eux..... 433-437

APPENDICE.

IX. — Harmonie des récits évangéliques dans la dernière année du Sauveur..... 441-444

X. — La chronologie de la passion..... 445-458

XI — Harmonie des quatre Évangiles dans le récit de la Résurrection..... 458-462

CONCORDANCE DES QUATRE ÉVANGILES..... 463-471

FIN DE LA TABLE.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Abandon de Jésus sur la croix, II, 387.
Abgar, roi d'Édesse, II, 198.
Abilène de Lysanias, I, 115.
Ablutions pharisaïques, II, 4. — II, 102.
Acra, colline de Jérusalem, I, 413-414.
Adoration des bergers, I, 60; — des Mages, I, 78.
Adultère défendu par la Loi, I, 309. — La femme adultère, II, 63.
Agneau de Dieu, I, 154. — Agneau pascal, II, 193, 246.
Agonie de Jésus à Gethsémani, II, 301.
Aigles romaines introduites dans Jérusalem, I, 120. — Où est le corps, là volent les aigles, II, 155.
Ain Karim, I, 124.
Aire, en Judée, I, 136.
Alphée et Cléophas, même nom, I, 102, 448; II, 384.
Ami de l'époux, I, 208. — Parabole de l'ami importun, II, 95.
Anciens du peuple, I, 6, 76, 323.
André, apôtre. Sa vocation sur les bords du Jourdain, I, 157; — sur les rives du lac de Génésareth, I, 246. — Il présente à Jésus les Grecs qui se trouvaient dans le temple, II, 199.
Ane. L'âne et le bœuf dans la grotte de la nativité, I, 56. — L'âne de Bethphagé, II, 188.
Ange (l') du Seigneur, I, 427. — Ange apparaissant à Zacharie, I, 23; — à Marie, I, 35; — à Joseph, I, 46, 80, 87; — aux bergers, I, 60; — à Jésus sur la montagne de la Tentation, I, 151; — à Gethsémani, II, 303; — aux saintes femmes, II, 406, 411; — à Magdeleine, II, 409; — aux apôtres après l'Ascension, II, 436.
Anne la prophétesse, I, 69.

ANNE le grand prêtre. Son influence sur le sanhédrin, I, 122; II, 311. — Il interroge Jésus, II, 312.
ANNONCIATION de l'ange Gabriel à Marie, I, 32.
ANTIGONE, fils d'Hyrcan, I, 4.
ANTIPAS, fils d'Hérode le Grand. Son caractère, I, 118. — Son union avec Hérodiade, I, 210. — Il met à mort Jean-Baptiste, I, 384. — Il insulte Jésus envoyé devant lui, II, 345. — Son exil et sa mort, I, 388.
ANTIPATER, père d'Hérode, I, 4.
ANTIPATER, fils d'Hérode et de Doris, I, 5, 85, 211.
ANTONIA (l') sert de prétoire à Pilate, II, 338.
APÔTRES. Leur vocation, I, 289. — Leur caractère, I, 292. — Leur mission, I, 378. — Leur fuite à Gethsémani, II, 308. — Leur découragement après la mort du Sauveur, II, 400, 414. — Apparitions de Jésus aux apôtres, II, 418; 423, 431, 433.
ARCHÉLAUS, fils d'Hérode, I, 119, 211.
ARIMATHIE, patrie de Joseph, II, 397.
ARISTOBULE, frère d'Hyrcan, I, 4.
ARRESTATION de Jésus, II, 304.
ASCENSION du Sauveur, II, 433
AUGUSTE promulgue le décret de recensement, I, 48.
AVARICE des pharisiens, II, 132; — de Judas, II, 181.
AVEUGLE. Possédé aveugle et muet, I, 345. — L'aveugle de Bethsaïde-Julias, II, 23. — L'aveugle-né, II, 73. — Les deux aveugles de la Pérée, II, 95. — Les aveugles de Jéricho, II, 173

BANIAS. Tentes sur les maisons, II, 48.
BAPTÊME de Jean, I, 129. — Baptême donné par les disciples de Jésus, I, 205.
BAR-JONA « fils de Jonas », I, 157; II, 26.
BARRABAS préféré à Jésus, II, 349.
BARTHÉLEMY est le même disciple que Nathanaël, I, 159, 292.
BAR-TIMÉE, aveugle guéri à Jéricho, II, 174.
BÉATITUDES. Le mont des Béatitudes, I, 288. — Les huit béatitudes, I, 306.
BÉELZÉBUB, prince des démons, I, 346.
BÉTHANIE, demeure de Lazare, II, 90, 180, 186, 194.
BETHBARA ou Béthanie au delà du Jourdain, I, 130.
BÉTHESDA, I, 270. — Son emplacement, la vertu de ses eaux, I, 456.
BETHLÉEM, I, 17, 54, 76, 83, 88; II, 61.
BETHPHAGÉ « la maison des figues », II, 187.

Bethsaïde (le village de Pierre et d'André), I, 183, 254.
Bethsaïde-Julias, I, 390; II, 23.
Boanergès « fils du tonnerre », I, 297.
Brebis perdue, II, 127.
Breuvage offert à Jésus au temps de son crucifiement, II, 372.

Caïphe le grand prêtre, I, 122. — Il dirige les conseils du sanhédrin, II, 146. — Il préside au jugement de Jésus, II, 315.
Cana de Galilée, I, 164, 239.
Cantiques conservés par saint Luc, I, 29, 43, 68.
Capharnaum. Premier séjour de Jésus dans ce village, I, 173. — Son emplacement, I, 180. — Actes de Jésus à Capharnaüm, I, 247, 260, 265, 321, 344, 366, 399. — Jésus l'abandonne, II, 85.
Cédron, I, 411; II, 117, 290, 299, 309.
Cénacle, II, 252, 280, 417, 433.
Cène, II, 245.
Centurion. Le centurion de Capharnaüm, I, 320. — Le centurion sur le Calvaire, II, 394, 399.
Céphas, I, 157.
Césarée, résidence des procurateurs romains, I, 122; II, 339.
Césarée de Philippe, II, 24.
Chananéenne (la) obtient la guérison de sa fille, II, 11.
Charoseth, II, 247.
Chorozaïn, I, 183; II, 84.
Christ. Signification de ce nom, I, 64.
Chronologie de la vie de Jésus, I, 110; — de la Passion, II, 445.
Circoncision de Jean-Baptiste, I, 26; — de Jésus, I, 63. — Circoncision permise aux jours de sabbat, II, 55.
Claudia Procula, femme de Pilate, II, 351.
Cléopas, un des disciples d'Emmaüs, II, 415.
Cléophas, même nom qu'Alphée, I, 103, 448; II, 384.
Colombes, I, 192, 380; II, 197.
Commandement. Le plus grand des commandements, II, 219. — Le commandement nouveau, II, 267.
Confession des péchés requise pour le baptême de Jean, I, 131. — Confession de Pierre, II, 25.
Conseil (Mont du Mauvais), II, 148.
Coponius, premier procurateur de Judée, I, 119.
Coq (Chant du), II, 324.
Corban, II, 6.
Corbeilles des apôtres, I, 394; II, 17.

Coupe de l'agonie, II, 301. — Coupe présentée à Jésus par les soldats, II, 381.
Couronne d'épines, II, 356, 367.
Crèche, I, 56.
Croix. Formes diverses de la croix, II, 307. — Le portement de croix, II, 369. — Le titre de la croix, II, 375. — Jésus sur la croix, II, 379.
Crucifiement, supplice romain, II, 341. — Apprêts du supplice, II, 373. — Son exécution, II, 374.

Dalmanutha, II, 19.
Daniel, chef des Mages, I, 73
David, ancêtre de Marie, I, 32. — Le Christ fils de David, II, 222.
Débiteurs. Parabole des deux débiteurs, I, 337.
Décapole, II, 14.
Dédicace. Anniversaire de la Dédicace, II, 117.
Denier. Le denier de César, II, 214.
Desposynes. Leur témoignage, I, 436.
Didrachme, II, 39.
Dîmes payées par les pharisiens, II, 103, 224.
Disciples. Vocation des premiers disciples, I, 156. — Les trois disciples appelés par Jésus, II, 52. — Les soixante-douze disciples, II, 82. — Les cinq cents disciples témoins de la Résurrection, II, 430.
Divorce. Relâchement de la morale juive touchant le divorce, II, 159. — Doctrine de Jésus, II, 160.
Docteurs. Jésus au milieu des docteurs, I, 95.
Drachme. Parabole de la drachme perdue, II, 128.

Eau changée en vin, I, 171. — Eau jaillissant à la vie éternelle, I, 222. — Eau de Siloë, II, 58.
Économe infidèle, II, 132.
Éducation chez les Juifs, I, 95, 101.
Église fondée sur Pierre, II, 26.
Égypte. Fuite de la sainte Famille en Égypte, I, 80. — Son retour, I, 87.
Élie, précurseur du dernier avènement, I, 23. — Élie dépeint dans l'Ecclésiastique, I, 128. — Son apparition sur le Thabor, II, 33.
Élisabeth. Son enfantement, I, 26. — Elle est visitée par Marie, I, 41.
Élus. Leur petit nombre, II, 114, 168.

ENGADDI, I, 13.
EMMAUS. Emplacement de ce village, II, 414. — Les disciples d'Emmaüs, II, 414.
ENCENS. Le sacrifice d'encens offert dans le temple, I, 21.
ENFANCE de Jésus, I, 90.
ENFANTS jouant sur la place publique, I, 332; — proposés comme modèle, II, 41; — bénis par Jésus, II, 163. — Leurs chants dans le temple en l'honneur de Jésus, II, 198.
EN-GANNIM, I, 96; II, 50.
ÉPHREM, II, 148.
ÉPINES (la couronne d'), II, 356, 367.
ÉPIS rompus au jour du sabbat, I, 281.
ESDRÉLON, I, 93, 164.
ESPRIT-SAINT (l') descend au baptême de Jésus, I, 138. — Blasphème contre l'Esprit, I, 347. — L'Esprit-Saint promis aux apôtres, II, 276, 285.
ESSÉNIENS, I, 13.
ETHNARQUE. Titre donné à Archélaüs, I, 119.
ÉTOILE des Mages, I, 74, 443.
EUCHARISTIE. Promesse, I, 399. — Institution, II, 260.
EXCOMMUNICATION de la Synagogue, II, 79.
EXORCISMES juifs, I, 240, 347.
EXTÉRIEUR de Jésus, I, 230.

FEMME. Les saintes femmes quittent la Galilée pour suivre Jésus; I, 343. — Les saintes femmes au Calvaire et au tombeau, II, 384, 395, 401, 405, 411. — La femme courbée, II, 112.
FESTIN de Lévi, I, 366.
FÊTE des Juifs marquée au chapitre V de saint Jean, I, 453.
FEU. Baptême de feu, I, 135. — Feu apporté par Jésus sur la terre, II, 108.
FIANÇAILLES chez les Juifs, I, 34, 45.
FIÈVRE de la belle mère de Simon, I, 251.
FIGUES (Diverses espèces de), II, 195.
FIGUIER. Coutume des Juifs de prier sous cet arbre, I, 159. — Le figuier maudit et desséché, II, 196, 203.
FILS de Dieu, I, 161.
FILS de l'homme, I, 162.
FLAGELLATION de Jésus, II, 354.
FOI. Le pouvoir de la foi, II, 37, 204. — Heureux ceux qui croient sans voir, II, 421.

Franges des vêtements juifs, I, 372.
Frères du Seigneur, I, 445.
Fuite en Égypte, I, 80.
Funérailles chez les Juifs, I, 327, 373; II, 141.

Gabbatha, II, 338, 349.
Gabriel envoyé à Zacharie, I, 23; — à Marie, I, 34.
Gadara (*Um Kreis*), I, 365.
Galilée. Description de cette province, I, 94. — Mer de Galilée, I, 174. — Ministère de Jésus en cette région, I, 243, 287. — Il l'abandonne, II, 9, 82, 158. — Il y apparaît après la Résurrection, II, 430.
Galiléen. Galiléens massacrés dans le temple, II, 110. — Dialecte galiléen, II, 325.
Gamaliel, I, 67; II, 315.
Garizim, I, 96, 218, 451.
Gaulanitide, I, 114, 118.
Géhenne, I, 309; II, 106, 332.
Généalogies des Juifs, I, 51. — Les généalogies de l'Évangile, I, 51, 432.
Génésareth. Plaine de ce nom, I, 178. — Lac de Génésareth, I, 175.
Gentils. Parvis des gentils, I, 415. — Conversion des gentils, I, 228, 324; II, 125, 199, 435.
Gergésa (*Kerza*), I, 362.
Gethsémani « le pressoir d'olives », II, 300.
Glaive apporté sur la terre par Jésus, II, 109. — Les deux glaives du cénacle, II, 270.
Golgotha, II, 365.
Grecs demandent à voir le Seigneur, II, 198.
Grotte de la nativité, I, 55; — de l'agonie, II, 300.

Hallel, II, 248, 279.
Harmonie des faits dans la troisième année du ministère de Jésus, II, 441. — Harmonie des récits de la Résurrection, II, 458.
Hémorroïsse guérie par Jésus, I, 371.
Hérode Antipas, I, 118, 210, 396; II, 344.
Hérode le Grand. Son élévation au trône, I, 4. — Son règne, I, 19, 51. — Son effroi à l'arrivée des Mages, I, 75. — Ses cruautés, I, 84 — Sa mort, I, 86.

Hérodiade, épouse de Philippe, l'abandonne pour s'unir à Antipas, I, 212. — Elle persécute Jean-Baptiste, I, 214. — Elle le fait mettre à mort, I, 384.
Hillel, I, 12, 67, 99 ; II, 159, 315.
Hydropique guéri par Jésus, II, 122.
Hyrcan et Aristobule I, 3.
Hysope, II, 390.

Idumée évangélisée par Jésus, I, 204.
Illuminations à la fête des Tabernacles, II, 68.
Impôt du temple, II, 39.
Incarnation, I, 37.
Innocents. Massacre des SS. Innocents, I, 83.
Inscription de la croix, II, 375.
Iscarioth « l'homme de Kérioth », I, 204, 300 ; II, 181.
Iturée, I, 114, 115, 118.
Ivraie (Parabole de l'), I, 354.

Jacob. Échelle de Jacob, I, 163. — Puits de Jacob, I, 219, 222.
Jacques, fils d'Alphée, I, 103, 294. — Jésus ressuscité lui apparaît, II, 432.
Jacques, fils de Zébédée, I, 246, 296, 374 ; II, 32, 50, 171, 301.
Jean-Baptiste. Sa naissance, I, 26. — Sa vie au désert, I, 31, 126. — Il baptise dans le Jourdain, I, 131 ; — à Œnon, I, 206. — Sa prédication, I, 132. — Il proclame Jésus le Messie, I, 137, 155. — Il le baptise dans le Jourdain, I, 138. — Son dernier témoignage, I, 208. — Jean est jeté en prison par Antipas, I, 213. — Il envoie ses disciples au Sauveur, I, 329. — Sa mort, I, 386.
Jean l'Évangéliste. Sa vocation, I, 156, 246. — Son caractère, I, 296. — Ses actes pendant le ministère de Jésus, I, 374 ; II, 32, 50, 171. — Il repose à la Cène sur la poitrine du Seigneur, II, 265. — Il entre dans le palais de Caïphe et y introduit Pierre, II, 322. — Saint Jean au pied de la croix, II, 385. — Il court avec Pierre au sépulcre, II, 407. — Sa mort prédite par Jésus, II, 429.
Jéricho, II, 173.
Jérusalem. Description de la ville, I, 411. — Jésus y vient à l'âge de douze ans, I, 95 ; — à la première Pâque de son ministère, I, 190 ; — à la seconde Pâque, I, 269 ; — à la fête des Tabernacles, II, 49, 53 ; — à l'anniversaire de la Dédicace, II, 116. — Dernier voyage à Jérusalem, II, 150. — Entrée triomphante dans cette ville, II, 186. — Jésus pleure sur elle, II, 116, 191, 226.

Jésus. Son nom, I, 64. — Sa naissance à Bethléem, I, 54. — Enfance de Jésus, I, 90. — Son développement intellectuel, I, 91. — Jésus au milieu des docteurs, I, 95. — Jeunesse de Jésus, I, 101. — Intérieur de la maison de Nazareth, I, 102. — Baptême de Jésus I, 138. — La tentation, I, 141. — Jésus aux noces de Cana, I, 164., — Première Pâque du ministère de Jésus, I, 190. — Ministère en Judée, I, 203. — Jésus et la Samaritaine, I, 218. — Extérieur de Jésus, I, 230. — Ministère en Galilée, I, 244. — Seconde Pâque du ministère de Jésus, I, 269. — Sermon sur la montagne, I, 302. — Jésus, à la troisième Pâque de son ministère, promet le pain de vie, I, 399. — Jésus à Tyr, à Sidon et dans la Décapole, II, 3. — Transfiguration, II, 31. — Jésus à la fête des Tabernacles, II, 47. — Jésus quitte la Galilée, II, 84. — Premier séjour en Pérée, II, 93. — Jésus à la fête de la Dédicace, II, 117. — Second séjour en Pérée, II, 121. — Résurrection de Lazare, II, 139. — Dernier voyage à Jérusalem, II, 150. — Entrée solennelle dans cette ville, II, 185. — Les derniers jours du ministère de Jésus, II, 203. — La Cène, II, 251. — L'agonie de Jésus, II, 301. — Son jugement, II, 310. — Sa mort, II, 392. — Sa résurrection, II, 406. — L'Ascension, II, 436.

Jeune, I, 314, 368. — Le jeûne de Jésus au désert, I, 144.

Joachim et Anne, parents de la sainte Vierge, I, 34.

Joanna, femme de Chusa, I, 343 ; II, 411.

Jonas (le signe de), II, 21, 100.

Joseph. Sa condition, I, 34. — Son âge et sa parenté avec Marie, I, 53. — Soupçons qu'il conçoit sur Marie, I, 45. — Il l'épouse, I, 47. — Il vient avec elle à Bethléem, I, 54. — Il fuit en Égypte, I, 80. — Il retourne à Nazareth, I, 88. — Sa mort, I, 102.

Joseph, cousin de Jésus, I, 102 ; II, 402.

Joseph d'Arimathie, II, 397.

Josès, cousin de Jésus, I, 103 ; II, 402.

Jourdain, I, 129.

Judas Iscarioth. Son caractère, I, 300. — Ses murmures dans la synagogue de Capharnaüm, I, 407 ; — au repas de Simon le lépreux, II, 181. — Il vend Jésus aux sanhédrites, II, 243. — Sa trahison dénoncée à la Cène, II, 259, 265. — Il guide la troupe armée à Gethsémani, II, 304. — Sa mort, II, 331.

Jude Thaddée ou Lebbée, I, 103, 294 ; II, 277.

Judée. Sa description, I, 93. — Désert de la Judée, I, 125.

Juge. Parabole du juge prévaricateur et de la veuve, II, 156.

Jugement dernier, II, 241.

KHANS ou Caravansérails, I, 55. — Khan Minieh, I, 182.
KÉPLER. Son sentiment sur l'étoile des Mages, I, 443.
KÉRIOTH, patrie de Judas, I, 204.
KOURN HATTIN, la montagne des Béatitudes, I, 288.

LAMPE sur le chandelier, I, 305, 357. — Lampes des dix vierges, II, 240.
LARRONS crucifiés avec Jésus, II, 375. — Le bon larron, II, 382.
LAVEMENT des pieds à la Cène, II, 256.
LAZARE, ami de Jésus, II, 91. — Sa résurrection, II, 139.
LAZARE et le mauvais riche, II, 136.
LEBBÉE ou Taddée, surnom de l'apôtre Jude, I, 104.
LÉPREUX. Leur triste condition, I, 258. — Cérémonie de leur purification, I, 259. — Le lépreux de Galilée, I, 257. — Les dix lépreux, II, 151.
LEVAIN. La parabole du levain, I, 356. — Le levain des pharisiens, II, 22.
LÉVI le publicain, I, 263. — Son festin, I, 366.
LIS des champs, I, 315 ; II, 107.
LOGOS, I, 418.
LOI. Lecture de la Loi dans la synagogue, I, 234. — Loi non détruite, mais accomplie par Jésus, I, 308. — Les pharisiens et la Loi, I. 311.
LUC. Son prologue, I, préface, XX. — Les deux premiers chapitres de son Évangile, I, 62.
LUNATIQUE guéri par Jésus, II, 36.
LUNE nouvelle ; soins pris pour constater son apparition, II, 453.

MACHÉRONTE, prison de Jean-Baptiste, I, 213, 384.
MACROBE. Trait cité dans ses *Saturnales,* I, 85.
MAGDALA (Mejdel), I, 179, 181, 340.
MAGES. Leur pays, leurs fonctions et leur religion, I, 71. — L'étoile qui les guide à Jérusalem, I, 74. — Ils adorent Jésus, I, 78.
MALACHIE prophétise la venue du Précurseur, I, 17, 23 ; II, 35.
MALCHUS guéri par Jésus, II, 307.
MALÉDICTION des villes du lac, II, 85: — des pharisiens et des scribes, II, 103, 222.
MAMMON, I, 314 ; II, 134.
MANNE, figure de l'Eucharistie, I, 401.
MANTEAU de Jésus, I, 230 ; II, 378.
MARC, caractère de son Évangile, I, préface, XX.

MARIAGE. Son institution primitive rétablie par Jésus, II, 161.
MARIAMNE, femme d'Hérode le Grand, I, 5.
MARIE saluée par l'ange, I, 34. — Sa visite à Élisabeth, I, 41. — *Magnificat*, I, 43. — Elle est l'objet des soupçons de Joseph, I, 45. — Son mariage, I, 47. — Elle enfante Jésus, I, 57. — Elle se présente au temple, où elle se purifie, I, 66. — Marie et Jésus enfant, I, 92. — Marie retrouve Jésus au milieu des docteurs, I, 98. — La famille de Marie à Nazareth, I, 102. — Marie aux noces de Cana, I, 168. — Marie au pied de la croix, II, 385.
MARIE-MAGDELEINE convertie au repas de Simon le pharisien, I, 334. — Témoignages de la tradition touchant Magdeleine, I, 339. — Magdeleine ne doit pas être distinguée de Marie de Béthanie et de Marie sœur de Lazare, I, 340. — Elle suit Jésus avec les saintes femmes, I, 343. — Marie et Marthe à Béthanie, II, 91 ; — à la résurrection de Lazare, II, 139. — Marie oint le Seigneur au repas de Simon le lépreux, II, 180. — Magdeleine au pied de la croix, II, 384 ; — au sépulcre, II, 405, 409.
MARTHE, sœur de Marie, II, 91, 139.
MATTHIEU, sa vocation, I, 263. — Son caractère, I, 293. — Le festin qu'il offre à Jésus, I, 366. — Son Évangile, I, préface, XX.
MER de Galilée, I, 174. — Mer Morte, I, 125, 175.
MESSIE. Fausse idée des Juifs touchant le Messie, I, 15. — Le vrai Messie prédit dans les Écritures, I, 16.
MÉTRÉTÈS, mesure employée par les Grecs et les Romains, I, 170.
MINES. Parabole des serviteurs et des mines, II, 178.
MINISTÈRE de Jésus. Temps et lieux où Jésus exerça son ministère, I, 109. — Sa durée, I, 112. — Ministère de Jésus en Judée, I, 203 ; — en Galilée, I, 243, 321 ; — en Pérée, II, 93, 121. — Derniers jours du ministère de Jésus à Jérusalem, II, 195.
MIRACLES de Jésus. Leur caractère et leur objet, I, 171. — L'eau changée en vin, I, 170. — Guérison du fils de l'officier d'Hérode, I, 240 ; — d'un possédé dans la synagogue de Capharnaüm, I, 248 ; — de la belle-mère de Simon, I, 251. — La pêche miraculeuse, I, 255. — Guérison d'un lépreux, I, 258 ; — du paralytique de Capharnaüm, I, 260 ; — du paralytique de Béthesda, I, 270 ; — de l'homme à la main sèche, I, 281 ; — du serviteur du centurion, I, 323. — Résurrection du fils de la veuve de Naïm, I, 326. — Délivrance d'un possédé aveugle et muet, I, 345. — La tempête du lac apaisée, I, 360. — Delivrance des possédés de Gergésa, I, 363. — Guérison de l'hémorroïsse, I, 371. — Résurrection de la fille de Jaïre, I, 374. — Première multiplication des pains, I, 392. — Jésus marche sur

les eaux, I, 396. — Guérison de la fille de la Chananéenne, II, 11; — d'un homme sourd et muet, II, 14. — Seconde multiplication des pains, II, 15. — Guérison de l'aveugle de Bethsaïde, II, 23; — de l'enfant possédé, II, 36. — Le statère trouvé dans la bouche du poisson, II, 40. — Guérison de l'aveugle-né, II, 73; — de deux aveugles, II, 95; — d'un démoniaque muet, II, 96; — de la femme courbée, II, 112; — de l'hydropique, II, 122. — Résurrection de Lazare, II, 139. — Guérison des dix lépreux, II, 151; — des aveugles de Jéricho, II, 174. — Le figuier desséché, II, 196. — Les gardes terrassés et Malchus guéri à Gethsémani, II, 305, 307. — Deuxième pêche miraculeuse, II, 424.

Mois de l'année juive, II, 445.

Moïse. Loi mosaïque et loi nouvelle, I, 308. — Apparition de Moïse au jour de la Transfiguration, II, 33. — Pharisiens assis dans la chaire de Moïse, II, 222.

Monde. Fin du monde prédite par Jésus, II, 238. — Le monde réprouvé par Jésus, II, 283, 293.

Montagne de la Quarantaine, I, 142; — de la Tentation, I, 149; — des Béatitudes, I, 288; — de la Transfiguration, II, 32; — des Oliviers, II, 291, 299.

Multiplication des pains, I, 393; II, 16.

Myrrhe, II, 372, 400.

Naplouse, l'ancienne Sichem, I, 219.

Naïm, I, 326, 340.

Nard répandu sur Jésus, II, 181.

Nathanael, fils de Tolmaï (Barthélemy), I, 159.

Nativité de Jésus-Christ, I, 54.

Nazaréen. Signification de ce nom donné à Jésus, I, 88.

Nazareth. Description de Nazareth, I, 92. — Vie cachée de Jésus dans ce village, I, 101. — Il en est chassé, I, 238. — Il le visite une dernière fois, I, 376.

Nicodème visite Jésus de nuit, I, 196. — Il prend timidement sa défense dans le sanhédrin, II, 61. — Il l'ensevelit somptueusement, II, 400.

Noces. Cérémonies des noces juives, I, 166. — Noces de Cana, I, 168. — Noces du fils d'un roi, II, 210.

Œnon, près de Salim, I, 130, 206.

Officier d'Hérode. Jésus guérit son fils, I, 240.

Oliviers (Mont des), II, 291, 299.

Ophel, I, 411 ; II, 280, 310.
Oraison dominicale, I, 312 ; II, 94.

Paque. Quatre Pâques dans la vie publique du Sauveur, I, 112, 455.
Paraboles. Forme nouvelle de l'enseignement du Sauveur, I, 350. — Paraboles du royaume de Dieu, I, 351-358 ; — du roi qui entre en compte avec ses serviteurs, II, 45 ; — du bon pasteur, II, 79 ; — du bon Samaritain, II, 89 ; — du riche insensé, II, 106 ; — du figuier stérile, II, 111 ; — des hommes convés à un festin, II, 124 ; — de la brebis et de la drachme perdues, II, 127 ; — de l'enfant prodigue, II, 128 ; — de l'économe infidèle, II, 132 ; — du mauvais riche, II, 135 ; — du juge et de la veuve, II, 156 ; — du pharisien et du publicain, II, 157 ; — des ouvriers de la vigne, II, 168 ; — des serviteurs et des mines, II, 178 ; — des deux fils, II, 206 ; — du père de famille et de la vigne, II, 207 ; — du festin des noces, II, 210 ; — des dix vierges, II, 240 ; — des serviteurs et des talents, II, 240 ; — de la vraie vigne, II, 281.
Paralytique de Capharnaüm, I, 260 ; — de la piscine de Béthesda, I, 270.
Pardon des injures, I, 310 ; — II, 44, 137, 204.
Pasteur. Le bon pasteur, II, 79, 127.
Pauvreté louée par Jésus, I, 307 ; II, 134, 165.
Pêche miraculeuse, I, 255 ; II, 424.
Pêcheurs d'hommes, I, 246.
Pèlerinage au Jourdain, I, 139.
Pérée, I, 114 ; II, 85. — Ministère de Jésus en cette contrée, II, 93-138.
Perle de grand prix, I, 358.
Perses. Leur religion, I, 72.
Pharisiens. Origine de cette secte, I, 7. — Doctrines des pharisiens, I, 8, 278, 280 ; II, 4, 219. — Jésus est persécuté par eux, I, 216, 272, 276, 342, 367 ; II, 4, 19, 36, 53, 97, 102, 122, 135, 151, 158, 210, 212. — Jésus prévient ses disciples contre leur hypocrisie, I, 312 ; II, 7, 21, 105. — Jésus les maudit, II, 103, 222. — Le pharisien et le publicain, II, 157.
Phasael, I, 4. — Tour de ce nom, I, 414.
Phénicie Séjour de Jésus en cette contrée, II, 9, 13.
Philippe l'apôtre. Sa vocation, I, 158. — Son caractère, I, 292. — Sa demande à la Cène, II, 275.
Philippe, époux d'Hérodiade, I, 210.

PHILIPPE, tétrarque d'Iturée, I, 117.
PHILON. Sa doctrine du Verbe, I, 424.
PHYLACTÈRES, I, 95 ; II, 220.
PIERRE. Sa vocation, I, 157. — Son caractère, I, 298. — Il est témoin de la résurrection de la fille de Jaïre, I, 372. — Sa témérité sur les eaux du lac, I, 397. — Il confesse la divinité du Christ, à Capharnaüm, I, 408 ; — à Bethsaïde-Julias, II, 25. — La primauté de Pierre, II, 26. — Il est témoin de la Transfiguration, II, 33. — Il paye le tribut pour Jésus, II, 39. — Sa question sur le pardon des injures, II, 44. — Pierre résiste à Jésus qui lui lave les pieds, II, 256. — Sa chute prédite, II, 268, 270, 289. — Il coupe l'oreille de Malchus, II, 307. — Le triple reniement, II, 321. — Pierre court au tombeau, II, 407. — Jésus ressuscité lui apparaît, II, 417. — Jésus l'établit pasteur des agneaux et des brebis, II, 426.
PILATE. Son caractère faible et violent, I, 120. — Il interroge Jésus et le condamne à mort, II, 337-361.
PINACLE du temple, I, 147.
PISCINE de Béthesda, I, 456.
POISSONS multipliés par Jésus, I, 393 ; II, 16. — Poisson, figure de Jésus, I, 395.
PORTIQUES du temple, I, 415.
POSSÉDÉS. Le possédé de Capharnaüm, I, 248. — Possédé aveugle et muet, I, 345. — Les possédés de Gergésa, I, 363. — La fille de la Chananéenne, II, 11. — L'enfant possédé, II, 35. — L'homme possédé du démon muet, II, 96.
POTIER (Champ du), II, 335.
POULE ramassant ses petits sous ses ailes, II, 116, 226.
POURCEAUX précipités dans le lac de Génésareth, I, 364.
PRÉSENTATION de Jésus au temple, I, 64.
PRÉTOIRE de Pilate, II, 337.
PRIÈRE. Superstitions pharisaïques touchant la prière, I, 312. — Enseignements de Jésus sur la prière, I, 312 ; II, 95, 156. — Prière de Jésus après la Cène, II, 291 ; — à Gethsémani, II, 303.
PRODIGES qui suivirent la mort de Jésus, II, 393.
PRODIGUE: Parabole de l'enfant prodigue, II, 128.
PROPHÈTES. Faux prophètes, I, 318 ; II, 232.
PROPHÉTIES faites par Jésus de sa Passion, I, 201 ; II, 27, 38, 170, 200, 289 ; — de la ruine de Jérusalem, II, 116, 191, 226 ; — de la fin du monde, II, 238.
PUBLICAINS reçoivent le baptême de Jean, I, 134. — Ils sont méprisés des Juifs, I, 264 ; II, 175.

Purication de Marie, I, 65.
Purim (Fête des), I, 453.

Quirinius. Recensement de Quirinius, I, 50.

Raca « tête vide », I, 309.
Rachat des premiers-nés d'Israël, I, 65.
Rachel, son tombeau, I, 83.
Recensement de la Judée, I, 48.
Reniement de Pierre, II, 322.
Repas (Premières places dans les), II, 122.
Résurrection de Jésus, II, 406.
Riche. Lazare et le mauvais riche, II, 135. — Le riche insensé, II, 107.
Richesses maudites par Jésus, I, 308 ; II, 134, 166.
Rituel judaïque de la Pâque, II, 245.
Robe nuptiale, II, 211. — Robe dont Jésus est revêtu chez Hérode, II, 346.
Roseau de la Passion, II, 356.

Sabbat. Jésus accusé de violer le sabbat, I, 279. — Superstitions pharisaïques touchant le sabbat, I, 275, 278 ; II, 122.
Saducéens. Origine de cette secte, I, 7. — Doctrine des saducéens, I, 8. — Ils conspirent avec les pharisiens à la perte de Jésus, II, 215.
Salomé, fille d'Hérodiade, I, 386.
Salomé, mère de Jacques et de Jean, I, 296. — Sa demande pour ses fils, II, 170. — Sa présence au tombeau de Jésus, II, 395, 405.
Salutations dans l'Orient, I, 379 ; II, 83.
Samaritaine convertie par Jésus, I, 220.
Samaritains. Leur origine, I, 449. — Leurs croyances, I, 452. — Leur haine des Juifs, I, 451. — Grand accueil fait à Jésus, I, 228.
Sanhédrin. Sa constitution, I, 5. — Son importance dans le gouvernement de la Judée, I, 122. — Il envoie à Jean une députation, I, 153. — Il entre en défiance de Jésus, I, 273. — Il l'entoure d'espions en Galilée, I, 276. — Conseil du sanhédrin après la résurrection de Lazare, II, 146. — Pacte avec Judas Iscarioth, II, 243. — Le sanhédrin juge et condamne Jésus, II, 320, 330.
Sarepta, II, 10.
Satan tente Jésus, I, 145. — Satan maître de Judas, II, 244, 266.

Sauterelles, nourriture de Jean-Baptiste, I, 126.
Scribes, I, 6, 10, 320; II, 36, 103, 219, 222.
Sel affadi, I, 305. — Disciples salés avec le feu et le sel, II, 43.
Sénevé (Parabole du grain de), I, 355.
Sépulture de Jésus, II, 401.
Sermon sur la montagne, I, 302.
Serpent d'airain, I, 201. — Prudence du serpent, I, 380.
Serviteur vigilant, II, 108. — Devoirs du serviteur, II, 138.
Shammaï, scribe, rival d'Hillel, I, 99, 276; II, 159.
Shekel ou sicle, I, 66; II, 243.
Sichem, I, 54, 96, 216.
Sidon, I, 186, 287; II, 10, 13, 85.
Siloe. Fontaine de Siloë, I, 459; II, 58, 75, 252. — Tour de Siloë, II, 111.
Siméon bénit Jésus dans le temple, I, 68.
Simon, fils de Jonas, I, 157, 246; II, 26, 269, 425
Simon le Cananéen, I, 293.
Simon le Cyrénéen porte la croix de Jésus, II, 369.
Simon le lépreux reçoit Jésus à Béthanie, II, 180.
Simon le pharisien, I, 334.
Soif de Jésus sur la croix, II, 390.
Soldats (les) crucifient Jésus, II, 374. — Ils tirent au sort sa tunique, II, 378. — Ils l'insultent, II, 381. — Ils reconnaissent la divinité de Jésus mourant, II, 394.
Sueur de sang de Jésus, II, 302.
Sycomore, II, 175.
Synagogue. Service de la synagogue, I, 233. — Synagogue bâtie par le centurion de Capharnaüm, I, 322.

Tabernacle. La fête des Tabernacles, II, 47.
Talents. Les serviteurs et les talents, II, 240.
Tempête apaisée, I, 361, 397.
Temple. Description du temple, I, 414. — Il est purifié deux fois par Jésus, I, 192; II, 196. — Jésus prédit la ruine du temple, II, 229
Ténèbres à la mort de Jésus, II, 384, 389.
Tentation de Jésus, I, 141.
Thabor, II, 32, 430.
Thaddée, surnom de l'apôtre Jude, I, 104.
Thomas, apôtre. Son caractère, I, 293. — Sa générosité, II, 142. — Son incrédulité, II, 421.
Tibériade, I, 177.

Tombeau de Lazare, II, 141, 144. — Tombeau de Jésus, II, 401.
Tour du Troupeau, I, 60. — Tour de Mejdel, I, 179. — Tour de Siloë, II, 111. — Tour élevée dans les vignobles, II, 207.
Trachonitide, I, 115.
Transfiguration de Jésus, II, 31.
Tremblement de terre à la mort de Jésus, II, 393.
Trésor caché, I, 358. — Le trésor du temple, II, 68, 228.
Tunique. Tunique sans couture de Jésus, I, 230; II, 8.
Tyr, I, 186, 287; II, 9, 13, 85.
Tyropoeon, I, 412.

Urim et Thummim, II, 147.

Vendeurs chassés du temple, I, 192; II, 196.
Verbe. Doctrine du Verbe en saint Jean, I, 418. — Le Verbe mazdéen, I, 420. — Le Verbe de Philon, I, 424. — Le Verbe des Targums, I, 431.
Vêtements de Jésus, I, 230; II, 378.
Veuve. La veuve et le mauvais juge, II, 156. — Offrande de la veuve, II, 228.
Vierges (Parabole des dix), II, 240.
Vigne (la) et les branches, II, 281.
Vignerons (les) rebelles, II, 207.
Vinaigre offert à Jésus, II, 390.
Virginité louée par le Sauveur, II, 162.
Voie douloureuse, II, 363.
Voix du ciel entendue au baptême de Jésus, I, 138; — sur le Thabor, II, 34; — dans le temple, II, 199.

Youttah, patrie de Jean-Baptiste, I, 20.

Zabulon, I, 181, 243.
Zacharie, père de Jean-Baptiste, I, 21-31.
Zachée le publicain, II, 175.
Zébédée, père de Jacques et de Jean, I, 246.

FIN DU TOME SECOND.